

Division

I

Section

7











JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JOURNAL

MESURES ANTOILLIÈRES

JOURNAL

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU XXIV, 14.



QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE



PARIS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS  
A LA LIBRAIRIE SANDOZ-FISCHBACHER

RUE DE SEINE, 33.

—  
1874

1870

# MISSIONS ÉTRANGÈRES

PAR

LE GÉNÉRAL DE BRUNNEN



1870

PARIS  
ÉDITEUR



# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

Paris, 12 janvier 1874.

Notre recueil s'ouvrira, cette année, par une citation. Elle sera un peu longue, mais on la trouvera belle et nous croyons qu'on ne la lira pas sans profit. Il s'agit de l'œuvre des missions.

« Que tardez-vous? Quelles excuses opposez-vous à la volonté de notre Rédempteur?... Vous dites : Nous ne possédons pas les langues barbares? Eh! quoi, les rois trouvent des interprètes, et le Roi des rois n'en aurait pas pour offrir son alliance et l'héritage des cieux aux rachetés de son Fils? Vous êtes inquiets de votre subsistance? Vous ne savez donc pas que saint Paul se nourrissait de ces mêmes mains qui faisaient descendre le Saint-Esprit sur les fidèles. Vous n'avez point, dites-vous, comme les apôtres, le secours des miracles? Mais vous savez bien quels sont les miracles qui leur ont valu le plus de conquêtes; c'est une vie sainte, une patience héroïque, une charité inépuisable, la joie dans l'espérance, une douceur qui gagnait les hommes les plus féroces. Vous craignez les dangers? Les princes de la terre trouvent par milliers des soldats qui prodiguent leur vie pour les aider dans leurs criminels projets, et le Prince de la vie n'en verrait point accourir sous son étendard sacré? Marchez : vous combattrez sous

l'égide du Dieu des armées. Beaucoup de missionnaires, les apôtres même, n'ont-ils pas presque tous atteint un âge mûr ou avancé? D'ailleurs ne devons-nous pas acheter la vie en la sacrifiant.....? Guerriers de l'Eglise militante, levez-vous, saisissez le bouclier de la foi et l'épée de l'Esprit qui est la Parole divine?..... Allez, non pour revenir chargés de butin et de la dépouille de ceux que vous visitez, mais pour les enrichir de trésors qui ne périront jamais!... Le poste du péril est le poste d'honneur..... Quoi! pas une station sur les côtes de Barbarie, jadis couvertes d'Eglises florissantes, pas une en Egypte, en Nubie, en Abyssinie, pas une sur la côte orientale d'Afrique jusqu'à la Cafrerie! La Palestine, abreuvée du sang de la nouvelle alliance que l'amour divin a répandu pour une race perdue, est foulée par des peuples qui haïssent le nom chrétien et renient celui qui les a rachetés!..... »

Voilà notre citation. D'où l'avez-vous tirée? nous demandera-t-on. Celui qui a dit ou écrit ces choses devait vivre dans d'autres temps que les nôtres; il parle de l'œuvre des missions comme si elle n'existait pas?

Vous ne vous trompez pas. Ce que vous venez de lire a été écrit au xvi<sup>e</sup> siècle. C'était aux jours de la Réformation. Il s'agissait alors de refaire chez nous l'œuvre des apôtres, de rendre la Bible à des populations soi-disant chrétiennes, qui ne la lisaient plus, de porter les premiers coups au culte des saints du calendrier, au fétichisme des indulgences, des scapulaires, des médailles bénites. Il s'agissait d'affronter la colère des princes les plus puissants ligués avec le pape, de se préparer à monter sur d'innombrables bûchers! Et bien alors, même alors, déjà alors, l'œuvre de la conversion des païens s'imposait à la conscience de nos pères avec une puissance dont notre citation a pu vous donner quelque idée.

Mais il y a une autre question à faire et la réponse à cette question est, si possible, encore plus instructive. Qui a parlé

ou écrit ainsi? Sans doute un réformateur, ou l'un des disciples les plus fervents des réformateurs; un homme puissant par sa foi, dévoré du zèle de la maison de Dieu? Détrompez-vous. Vous venez de lire ce qu'a écrit un homme froid, éminemment politique, cauteleux, qui repoussait les lumières dont son esprit était comme inondé dans la crainte de perdre le plus petit avantage terrestre, un homme qui de son propre aveu, ne se sentait aucune vocation pour le martyre. Cet homme a un nom dans l'histoire; vous le connaissez, c'est Erasme. Convenez-en, il faut que l'œuvre des missions soit au premier rang parmi les devoirs et les manifestations de la foi chrétienne, pour qu'elle ait inspiré de telles paroles à un tel homme! Lui, si tiède, lui si pusillanime lorsqu'il fallait sacrifier quelque chose pour le salut de ses contemporains en Europe, lui qui blâmait Luther et se moquait de son noble enthousiasme, son style devient de feu, sa timidité se change en audace quand il s'agit de plaider la cause de l'extension du christianisme parmi les païens!

Et comme toutes ses prévisions se sont réalisées! Comme les faits ont confirmé la justesse des réfutations qu'il opposait aux objections qu'on pouvait lui faire!

*Difficulté des langues?...* En moins de cent ans, la Bible a été traduite en plus de cent langues nouvelles.

*Dénûment des missionnaires?...* Des Sociétés dont personne ne pouvait prévoir la naissance, ont surgi comme d'elles-mêmes et se sont chargées de pourvoir libéralement à tout ce qui est nécessaire aux messagers du salut. Elles ne manqueront pas à leur devoir.

*Dangers, périls de toute espèce?...* Plus d'un missionnaire évangélique a scellé de son sang le témoignage qu'il rendait à Jésus-Christ, mais vous aviez raison, Erasme, beaucoup de missionnaires, comme la plupart des apôtres, on atteint un âge mûr et avancé.

*Absence du don des miracles?*... La Bible convainc les païens de la réalité de ceux de Jésus-Christ et des Apôtres, et le Saint-Esprit lui-même produit le miracle des miracles en touchant les cœurs et en les régénérant.

« Heureux qui verra le beau jour promis à l'Eglise de Christ! Heureux, surtout, plus heureux encore, les chrétiens, *quelque chétifs qu'il puissent être parmi les hommes*, qui l'auront hâté par leurs efforts, par leurs prières, et par leurs sacrifices! Malheureux les pauvres mortels qui, tandis que le soleil de justice se lève sur le monde, jettent contre lui quelques poignées de poussière et crient :..... Ténèbres ! »

Ceci aussi est une citation, mais nous l'empruntons à un homme dont le dévouement et l'activité chrétienne égalaient les lumières; vous venez d'entendre l'excellent, l'inestimable Gausson.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### MORT DE M<sup>me</sup> LEMUE.

Encore un nom à inscrire sur le registre mortuaire de notre Société. Mme veuve Eléonore Lemue, née Colani, est décédée à Carmel, dans l'Afrique méridionale, le 7 novembre.

C'est elle qui la première entre nos sœurs de France avait eu le courage de se consacrer à une œuvre dont les commencements étaient pleins de périls. En voyant avec quel zèle et quelle abnégation son père travaillait au relèvement religieux des protestants du département de l'Aisne, elle avait compris de bonne heure ce que sont les obligations des rachetés de Jésus-Christ, et ce que valent les joies que l'on trouve dans l'accomplissement de ces de-



voirs. Dieu l'avait douée d'une vive intelligence et d'une grande force d'âme, en même temps qu'il lui avait accordé une santé capable d'affronter les fatigues de la vie missionnaire. Elle n'hésita pas, lorsqu'en 1832, un des fils en la foi de son père, M. Prosper Lemue, lui demanda d'aller partager sa vie et ses travaux au sud de l'Afrique, où il fondait une station. C'était bien là la compagne qu'il lui fallait. Tout en exerçant, à côté de lui, une influence bénie sur les indigènes, elle lui a prodigué, pendant près de trente-sept ans, les soins minutieux que requérait sa santé toujours délicate, et sans lesquels, on peut bien le dire, ce missionnaire d'élite eût succombé d'une manière prématurée. Leurs deux vies n'en faisaient qu'une, aussi la mort les a-t-elle promptement réunis. Peu de temps après le décès de son mari, Mme Lemue se sentit atteinte d'une maladie du cœur pour laquelle les deux médecins de la mission, MM. Lautré et Casalis, reconnurent bientôt qu'il n'y avait pas de remède. Les souffrances de notre sœur ne l'empêchaient pas de s'occuper avec une sollicitude toute maternelle des membres du troupeau de son mari qui étaient restés auprès d'elle depuis son veuvage. Peu de jours avant sa mort, Dieu lui a ménagé une grande consolation. M. Dyke, sans se douter qu'elle fût si près de sa fin, étant venu d'assez loin pour la voir, elle a pu recevoir de sa main les éléments de la sainte Cène. Mme Pellissier était présente avec quelques autres amis.

C'est M. Lautré qui nous a instruits de la perte que nous venons de faire. Voici ce qu'il nous écrit, en date du 10 novembre :

« Mme Lemue n'est plus ici-bas. Le 7 de ce mois, après une longue et douloureuse maladie, elle a pris son essor vers les demeures éternelles. J'ai toujours trouvé de l'édification auprès de son lit de souffrance, dans les nombreuses visites que j'ai eu le privilège de lui faire. Elle était si reconnaissante quand on priait avec elle et qu'on

lui lisait une portion des saintes Ecritures. La dernière fois que je la vis, elle fit mention de quelques êtres chéris qu'elle comptait trouver dans le séjour des bienheureux, mais elle ajouta : « Ce n'est pas à eux que je pense ; ce qui « me fait désirer d'aller au ciel, c'est que là je serai auprès « de Jésus. » La veille de sa mort, elle fit ses adieux aux membres de sa famille, après quoi ses idées devinrent confuses. Hier, à midi, a eu lieu le service funèbre. Le cercueil de notre chère et digne sœur a été déposé dans un modeste caveau, à côté des restes de l'époux vénéré dont elle a partagé les travaux, les épreuves et les joies pendant tant d'années. Depuis longtemps elle soupirait après la patrie céleste. Pour elle maintenant la vue a remplacé la foi et le combat s'est changé en victoire.

« Veuille le Seigneur pousser de nouveaux ouvriers dans sa vigne pour remplacer ceux qu'il appelle à jouir de son repos. Après la mort de son mari, Mme Lemue avait continué à s'occuper de la population de Carmel et à exercer sur elle une salutaire influence. Elle surveillait une école journalière d'enfants, et, le dimanche, elle assistait régulièrement aux services religieux que présidait un chrétien indigène. »

Le fils et deux des filles de Mme Lemue sont mariés et bien établis en Afrique. Leur aînée, Mlle Esther, qui, après la mort de son père, s'est employée avec tant de zèle dans les écoles de Thaba-Bossiou, et que l'état de sa santé a forcée de retourner à Carmel, va se trouver bien isolée. Qu'elle reçoive, ainsi que son frère et ses sœurs et tous les parents de la chère défunte, l'expression des regrets et de la vive sympathie du Comité.

---



## LETTRE DE M. COILLARD.

Cette lettre aurait dû paraître dans l'une ou l'autre de nos deux dernières livraisons, car elle nous est parvenue dans le courant du mois d'octobre. Heureusement que ce retard, involontaire de notre part, n'enlèvera rien à l'intérêt des récits de notre frère. On lira surtout avec une profonde édification la partie qui concerne le décès de deux des évangélistes les plus capables et les plus zélés du district de Lérivé.

*Aux amis des Missions.*

« Bien-aimés frères,

« Ne vous étonnez pas si je vous dis qu'il est difficile au missionnaire de trouver le temps et le repos d'esprit nécessaires pour la correspondance. Souvent aussi c'est le courage qui lui manque; le sentiment de la monotonie de sa vie, les difficultés sans cesse renaissantes qui l'assaillent, lui font tomber la plume des mains. Mais je me ferai violence, cette fois, ne fût-ce que pour replacer sur vos cœurs la sainte œuvre à laquelle nous avons voué notre vie.

« Depuis quelque temps, la main du Seigneur s'est appesantie douloureusement sur nous, et l'ennemi nous a criblés de ses flèches empoisonnées. Si la mort triomphante de notre cher Yohanne Nkélé nous avait édifiés, il y a deux ans, la chute, ou plutôt l'état de chute inopinément révélé de l'un des membres les plus influents du troupeau nous a plongés dans une amère affliction. Et ce n'est pas le seul qui soit tombé. Une visite de notre frère Kohler, en ces circonstances, et le séjour qu'il a fait parmi nous, nous ont soulagés. Nous avons passé d'heureux moments ensemble. Le fait que l'un et l'autre nous avons été à l'Institut de Glay établit tout naturellement un lien de parenté entre nous.

« Nous fîmes ensemble un voyage à Koakoa, chez le chef Mopéli (un des frères de Moshesh), accompagnés de plusieurs membres de l'Eglise, les uns à pied, les autres à cheval. Avant notre départ, nous eûmes une réunion générale des chrétiens de la station et des annexes. Ce fut une bonne réunion. Malgré toutes nos défections, avec des hommes comme ceux qui nous accompagnaient ou ceux qui nous souhaitaient un bon voyage, nous nous sentions encore forts. Qui nous eût dit que c'était la dernière fois que nous nous trouvions tous ensemble? Nous partîmes heureux et confiants. Les chrétiens de Koakoa ne nous attendaient pas; s'étant trompés de date, notre arrivée les prit par surprise. Leur accueil n'en fut pas moins plein de cordialité. Nous passâmes deux jours en entretiens et en réunions. Les nouvelles à entendre, les affaires à arranger ne tarissent jamais dans ce pays. L'œuvre n'est pas brillante à Koakoa. Il y a bien des misères dans ce troupeau délaissé. Le manque d'un ministère régulier s'y fait cruellement sentir, car, vu la distance (au moins une quarantaine de lieues), avec la charge d'un grand district et de la station, je ne puis y faire que des visites rares et trop courtes. Cependant, tout n'est pas ombre. Nous pûmes admettre dans l'Eglise sept adultes. Leur baptême eut lieu, le dimanche, en présence d'une assemblée nombreuse et attentive. La part active que notre frère Kohler y prit, ne contribua pas peu à la rendre telle. De là, nous allâmes trouver Mme Coillard et une honne partie de nos gens à Boutabouté. Nous nous y étions donné rendez-vous pour l'installation officielle d'un évangéliste : Eléazar Marathana. Quelques mois auparavant, lorsqu'il avait été question du placement d'Eléazar, c'est le chef Molapo lui-même qui 'avait demandé pour Boutabouté, pays qu'il a donné en héritage à son fils aîné et où demeure aussi Mousa, sa fille. Depuis, le Synode s'est tenu; le chef a pris ombrage de ses règlements, et il n'a plus cherché à voiler les dispo-

sitions hostiles à l'Évangile dont, au fond, il a été de tout temps animé. Aussi, comme nous nous y étions attendus, eûmes-nous à Boutabouté une réunion tumultueuse. Depuis lors, la position d'Eléazar a été fort pénible, mais il a pu se maintenir dans cet endroit et c'est beaucoup.

« Ce long voyage m'avait fatigué au point d'en être malade. Cependant, le lendemain de mon retour, je dus forcément quitter mon lit pour aller enterrer une vieille femme qui, autrefois, s'était donnée pour chrétienne, mais que je n'ai jamais connue que comme une prêtresse zélée du paganisme. La mort venait de la surprendre pendant qu'elle en accomplissait certains rites concernant les jeunes personnes.

C'est sur cette fosse que je me séparai de Johanne Lékomola, l'évangéliste de Tsikoané. Me voyant souffrant, il me quittait, disait-il, à regret, mais il avait hâte de rentrer chez lui et de préparer des matériaux pour la construction d'une petite chapelle. Le seul repos qu'il s'accordât, c'était, le soir, quand, ayant rassemblé ses enfants autour du feu, il chantait avec eux quelque nouveau cantique qu'il avait appris chez nous. C'est ainsi qu'un vendredi soir il chantait avec sa famille une hymne dont le nouvel air l'avait ravi : « *E monateng, ki Sioneng!* (Oui, le bonheur est en Sion!) » L'heure avancée, le feu qui s'était éteint força cet heureux groupe à se disperser. Peu d'instants après, Johanne se sentit saisi de violentes douleurs d'entrailles, et, le lendemain, à dix heures, il n'était plus de ce monde. Il était entré dans cette Sion dont il venait de chanter les gloires. De grand matin, le samedi, son fils était bien accouru pour chercher des remèdes, mais à son retour il trouva que son père ne respirait déjà plus. La crue subite des eaux d'une rivière qui séparait sa demeure de la nôtre fit que cette nouvelle ne nous arriva que le dimanche à l'issue du service. Nous nous mîmes immédiatement en selle. Ce fut sur la brune que nous pûmes

compléter les préparatifs d'ensevelissement et accompagner à leur dernière demeure les restes de notre ami. On parla peu, le temps n'était pas favorable et le coup qui venait de nous frapper si subitement nous avait atterrés.

Johanne laisse une veuve chargée d'une nombreuse famille. Il avait eu quelques pressentiments de son départ, tels qu'on en remarque souvent chez les enfants de Dieu, et qui sont des avertissements d'en haut bien solennels. La mort l'avait trouvé tout prêt, l'attendant en santé et dans la force de l'âge. Comme homme et comme chrétien, Johanne était un beau caractère, d'une grande douceur, d'une humeur toujours égale. Il avait bien des traits en commun avec notre autre Johanne, Johanne Nkélé; aussi se comprenaient-ils parfaitement et étaient-ils intimement liés. Si l'on pouvait leur reprocher parfois la sévérité de leurs appréciations, ils rachetaient cela par une grande humilité et une soif ardente de s'instruire. Quand je voyais leurs yeux braqués sur moi, je pensais à Marie écoutant la parole; et Johanne n'oubliait rien.

Nous ne sommes pas les seuls à le pleurer; l'Eglise de Bérée nous l'avait donné. Hélas! à cette perte en succéda bientôt une autre non moins grande et non moins douloureuse. A notre retour de Koakoa, nous avons trouvé Kémuel Entsalong alité. Il y avait quelque temps qu'il se plaignait, mais son énergie ne céda que lorsque la nature fut complètement épuisée. Il sentait qu'il s'en allait et mettait à profit chaque moment pour exhorter ses enfants et les amis qui le visitaient. Jusqu'à son dernier soupir, il prit un intérêt actif à tout ce qui concernait notre Eglise. Il voulut savoir si le champ de maïs qu'elle avait cultivé pour achever de payer nos bancs avait beaucoup produit, si on l'avait bien récolté; il s'informait de ce qui se faisait dans les séances de notre consistoire, etc. Je l'ai entendu faire une verte réprimande à un chrétien qui s'était disputé avec un autre. Il disait toujours qu'il ne souffrait pas, et



on pouvait croire qu'il disait vrai, car pas une plainte ne s'échappait de sa bouche. La dernière fois que nous le possédâmes parmi nous, c'est lorsque M. Kohler arriva et que l'Eglise se réunit pour lui souhaiter la bienvenue. Kémuel lui aussi parla, mais comme un homme qui a déjà le pied sur le seuil de l'éternité et qui le sent. Quelques semaines plus tard, nous avions la sainte Cène; il ne put se joindre à nous. Grande fut sa joie quand il apprit que je me proposais d'aller la lui porter. Malgré sa faiblesse, il fallut qu'on lui fit sa toilette, qu'on lui donnât chemise blanche et habit neuf; et comme sa femme s'effrayait de son grand épuisement et faisait quelques objections : « C'est ma dernière fête, » dit-il, « avec l'Eglise de Christ sur la terre. » Et quelle fête émouvante dans cette petite cour de roseaux ! Lui seul paraissait calme : « Soyez fidèles jusqu'à la mort, » répétait-il d'une voix à demi-éteinte; « ce n'est pas de la fougue qu'il faut pour arriver au ciel, la fougue est un feu de paille, il vous faut de la *persévérance*. » Sa fin ne pouvait pas être plus calme; sur sa demande, son fils l'avait changé de position, puis un soupir, et ce fut tout; notre ami s'était endormi; son âme s'était envolée dans le sein de son Dieu.

Kémuel avait un cœur d'or sous une écorce rugueuse. Ses manières avaient quelque chose de brusque. Il avait été pâtre toute sa vie; il était accoutumé à l'indépendance et il l'aimait. Il ne savait pas flatter; ses reproches avaient quelque chose d'incisif; aussi le respect que païens et chrétiens avaient pour lui, voire même les chefs, était-il mêlé de crainte. Le plus beau trait de son caractère, c'était la reconnaissance, qualité que l'on rencontre rarement chez les enfants de l'Afrique; il la témoignait, non par de belles paroles, mais par des actes dont la délicatesse nous prenait toujours par surprise. Kémuel a servi son Dieu avec fidélité pendant de nombreuses années. Jamais aucun écart immoral ne l'a mis au ban de l'Eglise. C'était une lumière parmi nous. C'était un vrai patriarche.

« Pardonnez-moi, chers amis, si je m'oublie; vous n'avez connu ni Johanne, ni Kémuel; une mention laconique de leur mort eût peut-être suffi, mais auriez-vous eu une idée de la perte que nous avons faite? »

A la fin de sa lettre, M. Coillard donne sur l'installation de M. Kohler quelques détails que nous ne reproduisons pas, la connaissance nous en étant déjà venue par d'autres sources. Notre frère termine en disant :

« Je bénis Dieu de ce qu'il a enfin comblé un de mes vœux les plus ardents en nous permettant de fonder Cana. C'est le trait d'union entre Lérivé et le reste de la mission, le *missing-link*. Dans le district qui reste à ma charge, il y aurait place pour deux autres missionnaires. Je serais satisfait cependant si je pouvais avoir des évangélistes et des maîtres d'école dignes de confiance et en nombre assez grand. Nous faisons peu et nous faisons mal, parce que nous avons trop à faire et que nous n'y suffisons pas.

« Votre affectionné dans le Seigneur,

« F. COILLARD. »

---

QUELQUES EXTRAITS DU « LESELINYANE, » JOURNAL  
DU LESSOUTO.

Paris, 13 janvier.

Au moment où finissait la *Semaine de prières*, nous recevions le numéro du *Lésélinyane* du mois de décembre, où les réunions de supplications et d'actions de grâces ont été recommandées aux Eglises du Lessouto. Les sujets de prière y sont énoncés en des termes identiques à ceux du programme qui nous a été distribué en France. La feuille d'annonce de Morija a failli se trouver dans nos mains en même temps que celle qui nous a guidés d'une église à l'autre à Paris. Ce fait nous a paru trop re-



marquable pour ne pas être relevé. On peut voir avec quelle rapidité nous approchons du moment où l'humanité tout entière vivra d'une vie commune.

Nous disions dans notre livraison du mois dernier que MM. Mabile et Berthoud venaient de rentrer à Morija' et qu'ils avaient laissé trois évangélistes bassoutos dans les contrées voisines du Limpopo, à près de deux cents lieues au Nord de nos stations. Et voici que déjà le *Lésélinyane* nous apporte des extraits de lettres écrites par ces pieux indigènes aux Eglises d'où ils sont sortis. « Le Seigneur, » écrivent Eliakim et Aser, « nous encourage un peu en nous envoyant des enfants pour que nous les instruisions. Nous en avons seize, et nous croyons que Dieu en augmentera le nombre. Ils ont soin de se bien laver avant de venir à nos leçons. Pour peu qu'ils se montrent dociles, nous aurons bientôt des choses réjouissantes à vous écrire à leur sujet. Il y a des blancs qui viennent nous voir et leurs enfants voudraient s'instruire aussi. On pensait qu'on ne pourrait rien apprendre auprès de noirs comme nous, mais maintenant qu'on voit que nous savons écrire et chiffrer, il y a des gens qui disent qu'ils nous amèneront leurs enfants. Vous savez que vous avez envoyé des ignorants (*lithoto*, proprement des *sots*), que vous avez délégué des enfants parmi des hommes faits, là où Satan a établi son empire. Aidez-nous de vos prières, fortifiez nos bras. Parlez de nous à Jésus, le Fort des temps anciens, qui, avec deux anges renversa Sodome. Frères, veillez pour nous. Si vous n'aimez pas Jésus, vous ne nous aimerez pas non plus. Ceux qui aiment Jésus nous aimeront. Ils apporteront leurs marteaux, leurs pioches, leurs leviers, pour faire tomber la montagne qui est devant nous. Frères, sachez que lorsque nous apprendrons que vous vous relâchez, nous manquerons aussi de force ; mais si nous apprenons que nos Eglises (du Lessouto) sont vivantes, notre force en sera accrue. Lorsque vous manquerez de confiance en Jésus,

alors vous pourrez vous attendre à ce que nous ne vous écrivions plus que des choses propres à vous faire pleurer (*lillo*, proprement : des larmes).

« Eglises de Christ, ne vous énorgueillissez pas, soyez plutôt dans la crainte. C'est maintenant surtout que vous devez vous humilier, de peur que Satan ne dise : « J'ai vu  
« qu'au moment où ils envoyaient ces hommes, leurs yeux  
« étaient pleins d'orgueil et c'est moi qui les faisais par-  
« ler! »

« Frères, Jésus sera votre force. — Recevez ces quelques paroles. Salut aux jeunes gens de l'école normale; que nous serons heureux lorsque nous apprendrons qu'ils se préparent à quitter leur pays pour aller annoncer l'Évangile! »

---

#### IMPORTANCE DE LA MISSION DU LESSOUTO AU POINT DE VUE DE LA DIFFUSION DES SAINTES ÉCRITURES.

Nous apprenons, par une lettre de la Conférence, que l'un des résultats du voyage de MM. Mabile et Berthoud a été la constatation du fait que l'usage de la langue des Bassoutos s'étend fort loin vers le Nord, et que nos livres peuvent être parfaitement compris par des tribus vivant à près de deux cents lieues de nos stations, peut-être même par d'autres beaucoup plus éloignées. Les missionnaires allemands et hollandais du Transvaal ont dit à nos frères qu'ils ne se proposaient pas de faire des traductions des saintes Écritures vu que les nôtres leur suffisaient. La même déclaration s'appliquait à nos recueils de cantiques et autres imprimés.

La seconde édition du Nouveau Testament sessouto étant épuisée, la Conférence prend en ce moment des mesures pour en faire une troisième, qui sera tirée à 15,000 ou 20,000 exemplaires. Le profit avec lequel la précédente

s'est vendue permet aux missionnaires de croire que les frais d'impression et de reliure de celle qui se prépare ne seront qu'une simple avance de fonds.

---

### TAITI.

Nous avons appris avec douleur qu'il a plu à Dieu de prendre à lui une petite fille de M. et Mme Vernier, bien tendrement aimée. Une lettre particulière de M. Brun et quelques touchantes lignes du père de l'enfant nous ont montré combien cette épreuve a été sentie, mais aussi quelles consolations ont été accordées par le Seigneur aux chers affligés. « Dans ces douloureux moments, » écrit notre frère, « nous avons été entourés de la sympathie et de l'affection chrétienne de nos chers collègues, MM. Viénot, Brun et Green, de leurs dames et d'un grand nombre d'amis et de voisins. Tous sont accourus pour accompagner les restes mortels de notre enfant au champ du repos. M. Brun a fait la prière au presbytère et nous a adressé de bien consolantes paroles. Le service principal, présidé par M. Viénot, a eu lieu dans le nouveau temple. Je n'essaierai pas de dire combien nous avons été touchés et encouragés par les sympathiques accents et les fraternelles exhortations de notre frère. Le cortège, précédé des enfants de nos écoles, s'est ensuite rendu au cimetière, où M. Green a fait une chaleureuse allocution en taïtien. Chacun, en se retirant, a pris une fleur dans une corbeille et l'a jetée dans la fosse, sur le petit cercueil. La scène était des plus touchantes. »

La reine Pomaré elle aussi vient de passer par de grandes épreuves. « Ses afflictions, » écrit M. Brun, « se sont succédé avec une rapidité navrante. Il y a environ huit mois, elle perdait une petite-fille qu'elle chérissait, choyait,

gâtait même, et sur la tête de laquelle elle avait déjà posé, par anticipation, une couronne. Elle portait le nom de Pomaré VI. Dieu avait une couronne impérissable en réserve pour cette enfant. La douleur de la mère a été immense. Tous les habitants des districts de Taïti et de Mooréa sont venus pour la consoler. — Deux mois après, environ, elle recevait la nouvelle de la mort de sa fille, la reine de Borabora. Elle portait ce double deuil, lorsqu'il y a à peine deux semaines, son mari, le prince Ariifaïté disparaissait de la scène de ce monde. Bientôt après, un messager apportait à la reine la nouvelle du décès d'un petit-fils.

« La piété de Pomaré semble s'accroître sous les coups qui la frappent. C'est dans la prière, le chant de cantiques, les exhortations fraternelles qu'elle cherche sa consolation. Il y a presque chaque jour une réunion d'édification chez elle. »

M. Brun nous annonce, comme devant arriver très prochainement, le compte rendu des Conférences pastorales de Taïti, qui ont eu lieu pendant le mois d'août. Elles ont été très intéressantes.

---

## SENÉGAL.

LETTRE DE M. L. RÉMOND.

Saint-Louis, 6 décembre 1873.

Monsieur et cher frère,

Le 5 novembre, à dix heures du matin, j'étais sur le paquebot le *Niger*, en compagnie de huit cent cinquante passagers, parmi lesquels les uns étaient à destination du Sénégal, les autres des émigrants se rendant au



Brésil. Parmi les passagers du Sénégal se trouvaient le gouverneur de la colonie ; l'évêque de Saint-Louis, qui venait de se faire sacrer en France; M. Simon, trésorier, ainsi que sa femme, tous deux protestants. M. et Mme Simon se sont montrés pleins d'égards pour moi pendant toute la traversée. Je suis heureux de faire connaître leurs bons procédés aux amis de la mission.

Le *Niger* a levé l'ancre à cinq heures du soir. Aussitôt le bateau en marche, je me suis retiré dans ma cabine, où le sommeil s'est bientôt emparé de moi. Ce n'est que le lendemain, 6, que je me suis éveillé avec un mal de mer affreux.

Le troisième jour, vers le soir, j'ai pu monter sur le pont et me rendre compte de l'ordre parfait qui régnait dans cette ville flottante de huit cent cinquante habitants, occupant un espace de cent vingt mètres de long sur six ou sept de large. Je n'ai pu m'empêcher de penser à Noé, à son arche et à sa foi. Comme lui nous étions suspendus sur des abîmes. Les uns, et c'était le grand nombre, pensaient sans doute au pays qu'ils allaient adopter, à la terre qu'ils allaient cultiver et au produit qu'ils allaient retirer de leurs labeurs. Souvent, aussi, ils tournaient les yeux vers la France qu'ils ne devaient peut-être plus revoir, et la pensée de la mère patrie et des amis qu'ils y avaient laissés leur arrachait plus d'une larme. D'autres pensaient à leur commerce, aux bénéfices plus ou moins considérables qu'ils pourraient réaliser dans l'espace de temps le moins long possible, afin de revenir ensuite finir leurs jours chez eux. Et moi, indigne serviteur d'un Dieu d'amour, j'avais aussi quitté ma patrie, pour toujours peut-être, afin de répondre de mon mieux à la volonté de Celui qui m'avait appelé à le servir dans mon infirmité. J'avais aussi laissé en France des parents chéris, accablés de vieillesse et d'infirmités; les reverrai-je encore ici-bas? J'ai peur de le croire dans la crainte que mon espérance ne soit déçue;

bien des amis sincères aussi m'ont serré la main les larmes aux yeux ; mais, parents et amis ne m'ont pas été ravis pour toujours ; un doux lien nous unit encore. La prière, quoique n'étant plus faite en commun, est assez puissante pour faire disparaître les distances, et rapprocher les frères en les réunissant par la foi au pied du trône du Père par excellence et du Frère dont l'amour est inénarrable. Colon aussi, j'allais défricher une terre depuis longtemps improductive, et mes seuls instruments étaient ma foi et ma Bible. C'est dans de tels moments et sous une telle impression qu'un homme peut reconnaître sa petitesse et la grandeur de son Dieu.

Le dimanche 9, nous étions dans le port de Lisbonne. Cette ville magnifique, bâtie sur la pente de trois collines, et agréablement située sur les bords du Tage, nous causa à tous, à notre réveil, une agréable surprise ; aussi, tous les voyageurs s'empressèrent-ils d'envahir le pont, pour jouir du spectacle imposant qui se déroulait devant eux. On ne pouvait se lasser d'admirer ces palais et ces tours à demi ensevelis dans les vapeurs du matin et que le soleil levant dorait de ses rayons. Le déjeuner étant à huit heures, je descendis dans la salle à manger, pour y prendre mon repas du matin, puis je remontai sur le pont. Quel ne fut pas mon étonnement ? le pont du bateau était pour ainsi dire transformé. Un autel avait été élevé à la hâte, l'évêque de Saint-Louis, avec sa crosse et sa mitre, officiait, entouré de prêtres en surplis blancs.

Après cette messe, je me suis retiré dans ma cabine, et m'étant, pendant quelques instants, recueilli devant le Seigneur, j'en suis sorti avec ma Bible, et, j'ai commencé le service divin selon le rit de nos Eglises de France. Dix personnes étaient présentes au commencement de la réunion. Peu à peu, et sans doute attirés par la nouveauté du culte protestant, plusieurs auditeurs catholiques se joignirent à nos frères protestants, et formèrent un auditoire



que je puis évaluer à quarante personnes. La confession du péché et le pardon accordé par le Père céleste au nom de Jésus-Christ, — sentiments si bien exprimés dans la prière de Théodore de Bèze, — eurent le privilège de captiver l'attention des auditeurs d'une manière remarquable. Je fis une courte méditation sur ces paroles de Jésus-Christ : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par-dessus. »

Après le service, plusieurs personnes vinrent me serrer la main et me remercier. Si un peu de bien s'est produit, j'en rends gloire à Dieu, car c'est lui qui a tout fait.

Je suis ensuite allé visiter les principales curiosités de Lisbonne. Je dois dire que, vue de près, cette ville ne donne pas ce qu'elle promet de loin. Ses monuments m'ont peu frappé. Beaucoup de passagers avaient aussi débarqué. Ce n'était pas précisément les curiosités de Lisbonne qui les attiraient; je leur ai demandé à leur retour ce qu'ils avaient le plus admiré dans la capitale du Portugal, ils m'ont répondu à la presque unanimité que c'était le vin de Porto.

Le voyage s'est continué sans incidents remarquables. J'ai eu pourtant la joie d'avoir quelques conversations édifiantes, tant avec des coreligionnaires qu'avec des catholiques romains. Enfin, le samedi 15, nous étions devant Dakar. Cinq jours après j'arrivais à Saint-Louis. M. et Mme Villéger étaient venus à ma rencontre, mais ne me connaissant pas ils m'ont laissé passer. Je me suis fait conduire à la mission par un noir. Un doux spectacle m'attendait à la porte. Tous les enfants étaient réunis; en m'apercevant ils entonnèrent le chant dont je vous envoie copie. J'en ai été profondément ému.

*Cantique chanté par les enfants à mon arrivée.*

Soyez le bienvenu, vous qui, dans l'espérance  
De nous amener tous à notre Dieu-Sauveur,

Avez abandonné le beau ciel de la France,  
 Vos parents, vos amis, tous chers à votre cœur.

Vos larmes ont coulé, mais une sainte joie  
 Vous a fait tressaillir au milieu de vos pleurs,  
 Car Jésus vous a dit : « Cette pénible voie,  
 A pour but et pour prix le salut des pécheurs. »

Vous avez entendu votre Sauveur lui-même  
 Disant : « Laissez venir les enfants jusqu'à moi, »  
 Et, sachant quelle était notre misère extrême,  
 Vous avez dit : « J'irai, pour les conduire à toi.

Nous vous remercions, et, pleins de gratitude,  
 Nous appelons sur vous les bienfaits du Seigneur.  
 Vous obéir sera notre plus chère étude,  
 Et tous ensemble ici nous répétons en chœur :  
 Soyez le bienvenu ! etc.

Si vous jugez à propos de reproduire quelques passages de ma lettre dans le *Journal des missions*, n'oubliez pas de remercier en mon nom nos frères de Paris et de Bordeaux, pour les sentiments vraiment chrétiens qu'ils ont manifestés à mon égard.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur.

L. RÉMOND, instituteur.

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ANGLETERRE.

UN JOUR DE PRIÈRES.

Le 3 décembre dernier a fourni aux amis des missions, en Angleterre, une nouvelle occasion, non pas précisément

de se compter, mais de montrer qu'ils sont nombreux et remplis d'ardeur. Ce jour-là, sur l'invitation expresse de l'archevêque de Canterbury, primat du royaume, un service spécial de prières en faveur de l'œuvre des missions a eu lieu dans toutes celles des Eglises anglicanes à qui les circonstances le permettaient. Beaucoup d'Eglises appartenant à d'autres dénominations religieuses se sont fraternellement associées à ce pieux mouvement. Partout, les réunions ont été nombreuses ; dans les grandes villes, les prédicateurs les plus éminents se sont fait entendre, et l'impression générale est, en Angleterre, que cette journée, consacrée avec un tel ensemble à recommander une œuvre déjà si populaire dans le pays aura pour effet de l'aider à s'affermir encore.

L'archevêque de Canterbury lui-même, prêchant à Saint-Pierre de Thanet, l'a fait de manière à prouver qu'en prenant l'initiative de cette manifestation, il avait obéi à des convictions qui lui sont chères. Il avait pris pour sujet le devoir, si particulièrement imposé à la protestante Angleterre, de travailler à la conversion de l'Inde britannique.

« Dans cet immense champ d'activité, » a-t-il dit, « les messagers de la bonne nouvelle se trouvent en face d'un peuple ligué contre eux par son respect pour des croyances, des traditions et un ancien état de choses sur lesquels a passé, sans les détruire, une longue série de siècles. Telle était jadis la puissance de ces habitudes que, pendant longtemps, les représentants de l'autorité britannique dans ces régions redoutèrent les missionnaires, voyant dans leurs travaux un danger. Ils auraient cru ne pouvoir les favoriser en rien sans exposer le pays à quelque grande catastrophe politique. »

Grâces à Dieu, ces appréhensions, si propres à créer des obstacles, et qui auraient découragé des hommes de peu de foi, ont disparu. Dans un livre publié récemment,

à la demande du Parlement, les hommes les plus compétents, les fonctionnaires les plus haut placés expriment sur le compte des missionnaires des opinions toutes contraires. A très peu d'exceptions près, tous déclarent que dans ses efforts pour civiliser l'Inde, le gouvernement de la reine ne saurait avoir d'auxiliaires plus précieux que ceux-là, de sorte que, désormais, ce n'est pas à les entraver dans leur marche, mais à les aider qu'il faut viser.

Malgré cet heureux changement, la tâche imposée aux missionnaires de l'Inde est immense et bien peu avancée encore. Les populations indones, soumises à la domination britannique ou relevant plus ou moins d'elle, forment ensemble un chiffre d'au moins 180 millions d'âmes, et après les efforts tentés depuis un demi-siècle, on n'y compte encore qu'environ 318,000 chrétiens indigènes. En soi c'est bien peu, mais c'est quelque chose pourtant et à la marche que suivent les développements de l'œuvre depuis quelques années, le chrétien peut être sûr que ces chiffres s'accroîtront rapidement.

Dans un autre temple de Londres, à Saint-Paul, un missionnaire qui a travaillé trente-six ans au sud de l'Inde, dans le Tinevelly, le Rév. D<sup>r</sup> Caldwell, a tracé un tableau éloquent des funestes effets exercés sur les esprits et les mœurs de l'Inde par les idées panthéistiques qui sont à la base de toutes les théories plus ou moins en vigueur dans le pays. Nulle part, on ne sent mieux le prix du christianisme qu'en présence de ces systèmes délétères.

Dans la pensée du D<sup>r</sup> Caldwell, une des choses que ceux qui prient pour l'Inde doivent demander avec le plus de ferveur, c'est le maintien de la parfaite harmonie qui règne, dans ce pays, entre les agents des nombreuses Sociétés de missions qui l'évangélisent. En présence du paganisme, ces hommes, venus de tant de pays différents, et appartenant à des dénominations parfois si diverses, se sentent



avant tout frères, et agissent en tout comme serviteurs du même Maître. Ils se servent des mêmes versions de la Bible; ils font aux consciences le même genre d'appels, ils exécutent souvent en commun leurs tournées d'évangélisation, et, dans les provinces où ils sont à l'œuvre à côté les uns des autres, ils se partagent le champ de travail de manière à prévenir tout empiètement de fonctions et tout conflit sérieux. Cette unité de vues avec une si grande variété de positions, est un des traits les plus encourageants de l'œuvre qui s'accomplit dans l'Inde.

Une des thèses les plus généralement et les plus fortement développées par les orateurs de la journée mérite d'être particulièrement signalée. C'est que les laïques sont, aussi bien et au même titre que les pasteurs, tenus d'aimer, d'encourager et de servir personnellement, soit au loin, soit auprès, la sainte cause des missions. On commence à le comprendre mieux qu'on ne le faisait autrefois. Un pasteur a raconté qu'ayant, à plusieurs reprises, appelé l'attention de son troupeau sur l'importance de ce devoir, un officier supérieur venait de lui exprimer, par lettre, l'intention bien arrêtée de consacrer sa vie à l'évangélisation du monde païen, et en lui demandant des conseils sur la manière de le faire avec profit pour l'avancement du règne de Christ.

Un mois après la journée de prières que nous venons de mentionner, a eu lieu, non plus seulement en Angleterre, mais dans toutes les parties du monde qui comptent des Eglises évangéliques, la « Semaine de prières, » du commencement de 1874, et là aussi l'on a prié pour les missions parmi les non chrétiens, juifs, mahométans ou idolâtres. C'était le sujet indiqué pour le vendredi, 7 janvier. On voit avec quelle ardeur les bénédictions d'en haut sont implorées sur cette œuvre; qui pourrait, après cela,

s'étonner de ce que ses progrès soient, de nos jours, le plus éclatant démenti donné par les faits à ceux qui osent dire du christianisme qu'il a fait son temps et qu'il se meurt ?

---

#### UNE PREUVE DE L'EFFICACITÉ DES MISSIONS.

Un homme que ses vastes connaissances, son talent d'administrateur et l'élévation de son caractère ont placé au premier rang dans l'estime de ses compatriotes, et l'on peut dire du monde civilisé, sir Bartle Frere, est aussi — nos lecteurs le savent déjà, — un ardent ami de l'œuvre des missions parmi les païens. Personne ne la préconise ou ne prend sa défense avec plus de vigueur que lui, et il la défend en homme qui l'a étudiée de près, sous tous les rapports, en regard de la civilisation autant qu'au point de vue religieux. De hautes fonctions, longtemps remplies avec une rare distinction dans l'Inde, lui en ont fourni les moyens. C'est de là qu'il a rapporté, dit-il lui-même, la profonde conviction que le plus grand bien qu'on puisse faire aux peuples est de leur donner l'Évangile.

En présidant, tout récemment la Société de géographie de Londres, dont il est l'un des membres les plus considérés, sir Bartle a donné quelques nouvelles, malheureusement encore assez incertaines, du D<sup>r</sup> Livingstone, et a saisi de nouveau cette occasion d'insister sur la souveraine utilité des travaux missionnaires pour la régénération des peuples que l'ignorance et, en particulier, l'horrible institution de l'esclavage ont fait tomber ou maintiennent dans la barbarie. L'orateur abordait ce sujet avec d'autant plus d'autorité qu'il était à peine revenu des côtes orientales d'Afrique où, comme l'on sait, le gouvernement anglais l'avait chargé d'aller étudier les moyens d'abolir l'esclavage dans ces contrées.

Quelques jours après, sir Bartle, qui appartient, croyons-nous, à l'Eglise d'Angleterre, donnait une nouvelle preuve de la largeur d'esprit qui anime partout les amis les plus pieux et les plus éclairés de l'évangélisation du monde idolâtre. Il se présentait au Bureau de la Société des missions de Londres et y racontait ce qu'il avait vu, l'année dernière, sur les côtes septentrionales de Madagascar.

Ayant découvert au loin sur le rivage un amas de maisons assez considérable, il avait eu la curiosité de voir de près ce qu'était une ville malgache, et s'était fait descendre à terre avec un interprète indigène. C'était un dimanche matin. A sa grande surprise, le voyageur trouva les rues désertes, et quand il en demanda les raisons, on lui répondit que tout le monde était à *la prière*. Puis, sur sa demande encore, on le conduisit sous une sorte de vaste hangar qui servait de chapelle. Deux mille personnes environ y étaient rassemblées pour rendre au vrai Dieu le culte en esprit et en vérité qui lui est agréable. Naturellement, sir Bartle prit place parmi les auditeurs, qui étaient trop occupés des choses de Dieu pour s'en laisser distraire par sa présence, et tout ce qu'il vit ou entendit, avec l'aide de son interprète, lui donna l'idée d'un service très convenablement dirigé.

A la suite du service, une partie de l'assemblée se retira, mais les autres restèrent, et quand sir Bartle s'informa de ce que cela voulait dire, il lui fut répondu que l'on allait communier. De plus en plus charmé, le voyageur s'approcha de la table sainte, et y aperçut un service de communion en argent, très beau, bien qu'il fût évidemment de fabrique indigène.

Sir Bartle se joignit aux communicants, « et jamais, dans aucun des pays chrétiens que je connais, » a-t-il dit, « je n'a vais vu cette sainte cérémonie célébrée d'une manière plus édifiante. »

La localité dont sir Bartle a remporté ces bons souvenirs se trouve, a-t-il ajouté, à trois cents milles au moins (plus de cent lieues) de la station missionnaire la plus voisine, et quand il demanda comment le flambeau de l'Évangile y était parvenu, on lui répondit qu'il y avait été apporté, pour la première fois, en 1846, par deux esclaves indigènes, venus de la capitale, où ils avaient été instruits et baptisés par des missionnaires de la Société de Londres. D'autres messagers de la Parole sainte avaient, plus tard, développé et organisé sur ce point, comme ils l'ont fait sur beaucoup d'autres, l'œuvre dont ces humbles pionniers de l'Évangile avaient semé le germe, mais aujourd'hui encore ce sont des pasteurs indigènes qui la dirigent.

« Il se trouve, » a dit en terminant sir Bartle, « des gens qui, en revenant des pays lointains où les missionnaires sont à l'œuvre, prétendent n'y avoir jamais vu d'indigène devenu chrétien. La seule chose qu'il y ait à leur répondre, c'est qu'ils en devraient avoir honte. S'ils n'ont pas vu de chrétiens indigènes, c'est simplement parce qu'ils n'en ont pas voulu voir. »

---

#### LES SOCIÉTÉS DE MISSIONS ANGLAISES.

Le nombre des institutions missionnaires, (petites ou grandes, ayant pour but l'évangélisation du monde entier ou des œuvres locales en pays non-chrétien), que la Grande Bretagne contient, et aux besoins desquelles elle pourvoit, s'élève à soixante. Sur ce chiffre, vingt et une appartiennent exclusivement à l'Église établie ; dix doivent leur existence à des anglicans et à des indépendants réunis ; le reste se partage entre les Églises indépendantes de toutes les dénominations (wesleyens, congrégationalistes, baptistes, presbytériens d'Angleterre, d'Écosse ou d'Islande, etc., etc.).



En 1871, les recettes de toutes ces institutions en Europe, avaient dépassé 900,000 livres sterling (22,500,000 francs) auxquelles il faut joindre environ 200,000 livres, recueillies et généralement dépensées dans les divers champs de travail où leurs agents sont à l'œuvre. — L'Eglise anglicane figure pour 400,000 livres dans le premier de ces chiffres.

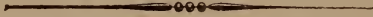
A la même époque, on évaluait à un million le nombre des convertis enregistrés comme chrétiens dans les comptes rendus de toutes ces Sociétés et à 250,000 environ celui des communians.

Ces associations, entre lesquelles règne généralement l'accord le plus parfait, fonctionnent souvent à côté les unes des autres dans les pays dont elles s'occupent. L'Inde en compte 22; l'Afrique, 17; la Chine, 15; la Turquie, la Syrie et l'Egypte, 16; les Antilles, la Guyane et la Patagonie, 14; l'Amérique du Nord, une quinzaine.

D'après des calculs, laborieusement dressés, sur une masse de documents dont la réunion seule suffirait à prouver l'intérêt que l'Angleterre religieuse prend à la question, un habile statisticien est parvenu à déterminer comme suit l'emploi des recettes mentionnées plus haut. Les dépenses pour la préparation des futurs missionnaires y figure dans la proportion de deux pour cent; les subsides accordés aux missionnaires âgés ou infirmes, aux veuves et aux orphelins des missionnaires morts à l'œuvre, ou pour l'éducation des enfants de missionnaires, dans la proportion de trois pour cent; les frais généraux ou de correspondance, bureaux, frais de collecte, salaire des employés (les fonctions de membre des Comités sont partout gratuites), achat ou envoi d'objets destinés aux missions, etc., dans la proportion de onze pour cent. Dépenses imprévues, pertes d'argent, désastres à réparer, etc., à peu près quatre pour cent. Tout le reste, c'est-à-dire, environ quatre-vingts pour cent, est essentiellement affecté à l'évangélisation

proprement dite : fondation des stations, construction des bâtiments, salaire des missionnaires et des agents subalternes (la plupart du temps indigènes), entretien des écoles, etc., etc.

Ce tableau, que nous abrégeons considérablement, a été dressé au commencement de l'année dernière et a pour base, comme on l'a vu plus haut, les exposés de situation des Sociétés dont il s'agit, à la fin de l'année 1871. Depuis lors, les chiffres qu'il donne, loin de diminuer, n'ont pu que s'accroître encore. Il s'est formé de nouvelles associations; les recettes de la plupart des grandes Sociétés, si ce n'est de toutes, augmentent d'année en année et, de toutes les parties du monde où se manifeste ainsi le zèle des chrétiens, arrivent des nouvelles de plus en plus encourageantes. Gloire à Dieu !



## SYRIE

### PROGRÈS ET PERSÉCUTIONS

Le bourg de Zahleh, situé sur les flancs du Liban, est un des derniers postes d'évangélisation que les missionnaires américains aient fondés dans ces régions, qu'ils appellent bibliques. Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié les manifestations auxquelles y donnèrent naissance, il y a deux ans, l'enterrement d'un protestant âgé et la fidélité de son fils à faire exécuter ses dernières volontés. Un des serviteurs de Christ, employés à cette œuvre, M. Dale, annonce qu'elle se développe et s'affermi dans d'excellentes conditions. En juillet dernier, l'Eglise y fut solennellement organisée, en présence d'un grand concours de peuple, avec l'aide de plusieurs missionnaires et d'une dizaine d'évangélistes indigènes venus d'autres points du pays. Le révérend

Calhoun, missionnaire en Syrie depuis près de quarante ans, avait consenti à présider la cérémonie. La plupart des évangélistes venus pour y prendre part avaient été ses élèves à l'école normale d'Abeïh. « En les reconnaissant et en promenant ses regards sur eux, dit M. Dale, un sourire de bonheur illumina saintement sa figure de patriarche. » Le lendemain, la communion fut célébrée en présence d'une assemblée à peu près aussi nombreuse que celle de la veille, et trois personnes, — deux hommes et une jeune femme, — tous également recommandables et honorés dans le pays, furent admis dans les rangs de l'Eglise, qui savait à quoi s'en tenir sur la sincérité de leurs convictions.

Les services sont bien suivis. Le missionnaire du lieu, M. Wood, s'est maintenant assez familiarisé avec l'arabe pour tenir, le dimanche après midi, une sorte de classe biblique à laquelle les fidèles paraissent prendre beaucoup de plaisir. Ils y apportent leur Bible ou leur Nouveau Testament, et témoignent, par leurs questions ou leurs réponses, du prix qu'ils attachent à ces pieux exercices.

Dernièrement, Zahleh fut honoré par une visite du nouveau pacha du Liban. Conformément aux traités signés à la suite des massacres de 1860, les puissances occidentales ont le droit d'intervenir dans la nomination de ce haut fonctionnaire. A la différence de ses prédécesseurs, tous bigots catholiques, celui-ci paraît être un homme intelligent, peu disposé à se laisser mener par les prêtres. C'est une garantie d'impartialité pour les protestants. Comme il est Européen d'origine, et peu habitué aux mœurs arabes, le gouverneur de Zahleh fit demander aux missionnaires de lui prêter, pour l'usage de son supérieur, divers objets qu'on aurait inutilement cherchés ailleurs que chez eux. Cet incident, peu important en lui-même, prouve cependant que les protestants ne sont plus dédaignés ou haïs comme ils l'étaient encore il y a peu d'années.

Un dépôt de Bibles et de livres religieux, ouvert il y a six mois dans le quartier le plus peuplé du bourg, avait donné d'abord naissance à des manifestations hostiles, mais qui se sont bornées, en définitive, à des propos grossiers. Aujourd'hui les passants peuvent, sans s'exposer à des insultes, s'arrêter à regarder ou même à lire et à acheter les publications protestantes.

Les écoles marchent bien, non-seulement à Zahleh, mais dans toutes les localités du voisinage où l'on a pu en établir. Celles que des chrétiens d'Écosse fondèrent, il y a une douzaine d'années, dans le village de Tolya, y a produit des résultats remarquables. Un des évangélistes attachés à la mission ayant appris que quelques habitants de Tolya, qui sont presque tous Grecs, avaient exprimé le désir d'entendre prêcher la parole de Dieu telle qu'on l'enseigne à l'école, s'y rendit, fut accueilli avec une sorte d'enthousiasme et eut, à plusieurs reprises, plus de cinquante auditeurs très sérieux, avec lesquels il eut ensuite d'excellents entretiens. Un prédicateur fixé dans ce village pourrait desservir en même temps Baalbec, situé à deux lieues de là, et où une école, également fondée par les Écossais, paraît avoir exercé la même influence.

Une autre de ces écoles d'origine écossaise, celle de Malaka, a pour directeur actuel un Syrien, nommé Muallim Ibrahim. Cet homme, que sa profonde connaissance de la Bible a fait surnommer « la Concordance ambulante, » cite, en effet, la Bible et en applique les déclarations avec un bonheur et un à-propos qui ont fait de lui la terreur des prêtres opposés à la prédication de l'Évangile. Ce talent, joint à une grande facilité d'élocution, a fait penser qu'il pourrait, avec beaucoup de fruit, visiter les familles ou tenir des réunions privées, et les missionnaires viennent de demander à la Société écossaise, qui l'emploie, l'autorisation de l'appeler à se consacrer de cette manière à l'évangélisation de Zahleh.



De Zahleh à Damas, la transition n'est pas difficile, car la première de ces deux localités se trouve, à moitié chemin, sur la route qui conduit de Beyrout à la vieille et célèbre cité dont aucun lecteur de la Bible n'ignore le nom. Là aussi, des missionnaires protestants sont à l'œuvre, et se réjouissent de sentir que la bénédiction divine repose sur leurs travaux. Mais ils ont aussi leurs sujets de tristesse, en ceci surtout que, très souvent, des persécutions, commencées sur d'autres points de la Syrie, viennent, en quelque sorte, aboutir et s'achever sous leurs yeux.

« Tout récemment, écrit le révérend M. Wright, trois protestants de Lattakié ont été arrêtés, chargés de chaînes, conduits à Damas, puis enrôlés dans l'armée et sommés de faire des actes d'islamisme. Ces hommes, protestants depuis dix-sept ans, et attachés, ainsi que leurs enfants, à l'Eglise de Lattakié, y exerçaient les fonctions d'évangélistes pour les villages environnants. De là, sans doute, les ressentiments qui ont attiré sur eux les odieuses rigueurs dont ils sont l'objet. « Les lois du pays, » ajoute le missionnaire, « garantissent aux chrétiens la liberté de conscience; mais, dans ce cas-ci, nous ne réussirons à la faire appliquer que si une haute pression, exercée du dehors sur les autorités turques, vient appuyer nos justes réclamations. »

» L'Alliance évangélique (branche anglaise), informée de ces faits, annonce qu'elle va prendre des mesures pour que cette affaire, dûment étudiée, soit signalée et recommandée, s'il y a lieu, à l'attention du *Foreign Office* (ministère anglais des affaires étrangères. »

---

## NOUVELLE GUINÉE.

La mission si récemment fondée dans ces régions sauvages (*Voir notre avant-dernière livraison, page 421*), a dès



à présent, ses martyrs. Deux des intrépides évangélistes polynésiens qui s'y sont dévoués, les nommés *Cho* et *Mattaio*, ont été massacrés, ainsi que leurs femmes, par les habitants de l'île Bampton.

C'est surtout, paraît-il, pour s'emparer de ce qu'ils possédaient qu'a été commis cet acte de férocité.

Malgré ce triste événement, sur lequel les détails manquent encore, l'œuvre se présente sous un jour encourageant. Le révérend M. Murray, l'un des directeurs du poste central de Cap d'York, a consacré, l'été dernier, vingt-sept jours à visiter plusieurs des îles du détroit de Torres, où les évangélistes ont commencé leurs travaux. Quatre de ces pieux serviteurs de Christ, nommés *Elia*, *Chitma*, *Josaia* et *Mataïka*, étaient à bord du navire qui le portait. Il a été frappé de la joie que les indigènes manifestèrent en revoyant ces hommes qui, quelques mois auparavant, leur avaient prêché l'Évangile. La plupart des chefs de ces îles paraissent favorablement disposés.

En mars dernier, les évangélistes arrivés depuis quelques mois seulement à Manumanu, dans l'île principale, y établirent solennellement le culte du dimanche, et depuis lors ces services ont été célébrés régulièrement avec un grand concours de peuple. Ces gens se montrent généralement attentifs et animés d'un esprit de recherche qu'on ne s'attendait guère à trouver chez une race dont un orgueilleux savant français se moquait un jour en demandant avec dédain ce que pouvait être l'âme d'un Papou. Au dire des missionnaires à l'œuvre parmi ces sauvages, la nature et les destinées de leur âme sont rapidement devenues un de leurs sujets de préoccupation. La croyance en une résurrection des morts, les a surtout frappés. « Êtes-vous bien sûrs », demandèrent-ils dès la première fois qu'on la leur prêcha, « est-il certain que les morts ressusciteront? Quoi ! Adamu (nom d'un évangéliste mort peu de temps après son arrivée dans l'endroit) Adamu vivrait de nou-

veau ! » Et quand, par ces propos, ils ont provoqué de nouvelles affirmations, les évangélistes ont pu constater que cette doctrine provoque dans les familles des conversations, bien simples sans doute, mais très sérieuses. Les autres points de l'enseignement chrétien qui font le plus d'impression sur eux, paraissent être la mission de Jésus-Christ sur la terre, sa mort, sa résurrection et le jugement dernier.

---

## AFRIQUE OCCIDENTALE

### UNE PREMIÈRE PRÉDICATION CHRÉTIENNE

Dans les régions encore peu connues, comme l'intérieur du continent africain, les voyages entrepris par les missionnaires pour répandre les premières semences de l'Évangile ou pour préparer des entreprises ultérieures, sont d'une importance qu'il est aisé de comprendre. Ils ont, de plus, l'avantage de faire connaître des populations, des mœurs et des besoins qui ouvrent de nouveaux horizons à l'activité du monde chrétien.

A la fin de l'année dernière, un missionnaire des côtes d'Afrique, le révérend Edgerley, racontait un de ces voyages qu'il venait de faire, avec quelques évangélistes nègres, au delà du Vieux-Calabar, dans la direction de la vallée du Niger. Voici l'un des incidents mentionnés dans ce récit.

« Le soir même de notre arrivée à Uyanga, le roi de la ville convoqua une grande assemblée « *de tout le monde*, « pour entendre ce que les hommes blancs avaient à dire. » Aussitôt après le coucher du soleil, nous vîmes, en conséquence, la population se presser en masse sur la place publique en face et autour de *l'egbo* (sorte de bâtiment com-

munal). Le roi, les chefs et quelques privilégiés occupaient l'édifice, tandis que la foule s'entassait au dehors. C'était la réunion la plus nombreuse que nous eussions eue depuis notre départ du Calabar.

« Assis sur son siège ou, si l'on veut, sur son trône de terre glaise, que recouvraient des peaux plus ou moins belles, le monarque avait décidé que nous prendrions place à sa gauche, tandis que les chefs s'échelonnaient plus ou moins près de lui, en raison de leur rang, des fonctions qu'ils exerçaient ou de leur âge. Devant lui, au bord de la peau sur laquelle reposaient ses pieds, se tenaient accroupis quelques jeunes hommes, — probablement les futurs grands hommes de la tribu. — La place qu'on nous avait réservée était évidemment la plus honorable; nous y étions à l'aise, mais, à quelques pieds du trône royal, l'aspect de la foule répondait parfaitement à la comparaison vulgaire des harengs serrés dans un baril. Ceux qui n'avaient pu pénétrer dans l'egbo faisaient des efforts inouïs pour s'en rapprocher autant que possible ou tout au moins pour se placer de manière à voir ce qui allait se passer. Sur toutes ces physionomies couleur d'ébène se lisait une vive curiosité, et pas le moindre indice de crainte. Celle du roi rayonnait de satisfaction.

« A notre entrée dans l'egbo, le monarque nous reçut très poliment, nous serra la main, nous demanda comment nous nous portions et nous montra les sièges préparés pour nous. Il réclama ensuite le silence le plus absolu et nous dit, toujours avec une politesse parfaite, que son peuple, très heureux de nous voir, écouterait avec plaisir les choses dont nous avions à l'entretenir.

« D'après nos arrangements, ce fut moi qui parlai le premier. Je déclarai le plus clairement possible à nos auditeurs que le but de notre voyage n'était ni la guerre, ni

aucune espèce de trafic, mais uniquement de nouer avec eux des relations amicales et de leur apprendre des choses qu'il leur importait de savoir. Après moi, tous mes compagnons de voyage prirent successivement la parole, mais ne la gardèrent pas longtemps. Ukpabio (un évangéliste indigène) et moi nous fîmes les plus longs. Dieu et l'homme, le péché et le besoin d'un Sauveur, la vie et la mort, le temps et l'éternité, — ces grands sujets, que nous abordâmes le plus simplement possible, étaient tout nouveaux pour ces gens. Jusque-là, le nom de Jésus n'avait jamais été prononcé devant eux, et nous savions que dès le lendemain nous devrions les quitter; il fallait donc énumérer devant eux les principales vérités de la révélation chrétienne, de manière à leur inspirer au moins le désir d'en apprendre davantage. Une telle tâche était difficile et ne pouvait être remplie que très imparfaitement. Nous nous efforcâmes d'y remédier en répétant plusieurs fois, sous des formes différentes, les principes les plus essentiels à poser.

« En nous entendant, quelques-uns de nos auditeurs laissèrent percer des signes de mécompte et de regret. Ils auraient évidemment préféré que nous eussions à leur proposer des affaires de négoce. Mais l'immense majorité se montra d'autant plus attentive qu'à diverses reprises le roi, voulant venir à notre aide, répéta à haute voix celles de nos idées qui l'avaient le plus frappé. Il est vrai qu'en le faisant, il se trompa deux ou trois fois; mais ces *lapses* de mémoire ou d'intelligence nous furent plutôt utiles que préjudiciables, car, à chaque fois qu'ils se produisirent, quelqu'un des grands chefs prit la liberté d'avertir son suzerain, à haute voix aussi, qu'il se trompait et de répéter à son tour nos paroles. Ce procédé, sans paraître le moins du monde choquer le monarque, nous fournissait l'occasion de jeter plus de jour ou d'insister avec plus de force sur les vérités les plus essentielles.

« La séance fut longue. Voulant, comme de raison, la



terminer par la prière, nous eûmes soin de dire à nos auditeurs ce que c'était que prier, à qui la prière devait s'adresser et quelles dispositions il convenait d'y apporter. Ce sujet était moins nouveau pour eux que les précédents, car les païens les plus ignorants prient d'une manière ou d'une autre. Mais ce qui surprit le plus ceux-ci, avons-nous appris ensuite, ce fut le ton respectueux de nos supplications, et davantage encore, la ferveur avec laquelle nous avons prié *pour eux*.

« Après la prière, nous annonçâmes à nos auditeurs que notre première intention avait été de passer chez eux deux journées, mais qu'ayant éprouvé des retards au commencement de notre voyage, nous nous trouvions, à notre grand regret, forcés de les quitter le lendemain. Cette nouvelle parut leur être très désagréable, et, le soir même, pendant que nous faisons nos arrangements pour la nuit, un message royal vint nous apporter l'expression de ce mécontentement. Sa Majesté nous disait que depuis longtemps son peuple avait désiré notre visite, que, dans l'espoir d'un séjour plus long, il avait envoyé des messagers de divers côtés pour inviter les gens du voisinage à venir nous entendre et qu'il nous demandait huit jours. — Ces vœux étaient touchants, mais y accéder aurait été le renversement de tous nos plans. Nous ne pûmes que promettre une autre visite, et, si le Seigneur nous le permet, nous la ferons. Combien il est à déplorer que des messagers de la Parole sainte ne puissent pas aller s'établir dans tous les lieux où l'on se montre disposé à les accueillir comme nous avons été accueillis par le roi et par le peuple d'Uyanga ! »

---



---

## VARIÉTÉS

---

### QUELQUES FRUITS DU PAGANISME.

Quoique battues en brèche sur tous les points par les progrès du christianisme et de la civilisation, les superstitions et les cruelles pratiques de l'Inde sont encore puissantes. Deux faits mentionnés par les journaux en fournissent de lamentables preuves.

Les provinces septentrionales, et notamment le Bengale, sont menacées en ce moment d'une famine dont la gravité se voit assez par l'importance des mesures prises par le gouvernement anglais pour en adoucir les rigueurs. Or, que font, en attendant le fléau, les populations encore païennes? Non-seulement elles affluent dans les temples des dieux, mais parmi les innombrables divinités qu'elles invoquent, c'est vers la plus hideuse, vers l'abominable et sanglante déesse Kali, que les esprits se tournent avec le plus de confiance. « Depuis quelques semaines, » écrit-on, « les autels de Kali ruissellent de sang. Jusqu'ici, ce sang n'est à la vérité, que celui de chèvres ou de buffles ; mais pendant la famine de 1860, la vigilance du gouvernement n'avait pu empêcher qu'on y mêlât celui de victimes humaines : il est à craindre que, cette fois encore, elle n'y réussisse pas parfaitement. »

Dans le second fait, c'est encore de massacres et de sang qu'il s'agit.

Comme résultat d'une enquête, récemment ordonnée sur l'infanticide des filles dans les provinces du Nord-Ouest, le gouverneur de l'une de ces provinces a constaté :

Que dans dix villages, on n'avait trouvé qu'une seule fille contre 104 garçons, et que depuis dix ans il ne s'y était pas fait un seul mariage où l'épouse fût née dans la contrée ;

Que dans 27 autres villages, il y avait 284 garçons et seulement 23 filles ;

Que dans 9 autres localités, sur 78 enfants au-dessous de six ans, il ne se trouvait que 7 filles,

Et que sur divers points, la tradition du mariage s'étant perdue faute de filles, la population ne se renouvelait qu'au moyen de rapt ou d'achats, accomplis la plupart du temps à grand renfort de violences ou de fraudes.

Un autre fonctionnaire anglais supérieur, chargé de faire la même enquête dans une province assez éloignée de la première, a visité vingt-six villages, sans y trouver *une seule* jeune fille âgée de plus de six ans. Depuis quatre-vingts ans au moins, il ne s'était fait de mariage dans ce district que dans les conditions indiquées ci-dessus.

Voilà le paganisme de l'Orient, écrasant la femme et autorisant l'homme, non-seulement à l'opprimer, mais à la faire disparaître pour peu qu'il y trouve son intérêt. — Une pauvre mère indoue, blâmée par un missionnaire pour avoir fait périr ses filles, se défendit en disant : « Ah ! je voudrais bien que ma mère en eût fait autant de moi ! Je ne serais pas l'être misérable que je suis, obligée de servir un tyran cruel, qui me méprise et me traite en tout comme une esclave. »

---

---

## NOUVELLES RÉCENTES

---

### JAPON.

A l'heure qu'il est douze Sociétés de missions protestantes ont ou sont sur le point d'avoir des agents à l'œuvre

dans ce pays. Mais les Jésuites aussi s'y portent en tel nombre que le gouvernement paraît s'en inquiéter déjà, ce qui ne les a pas empêchés de jeter, à Yeddo même, les fondements d'un vaste monastère.

Cependant les œuvres évangéliques ne restent pas stationnaires. L'Eglise récemment organisée à Yeddo voit, de semaine en semaine, grandir le chiffre des auditeurs de la Parole, et, à l'époque des dernières nouvelles, onze personnes, toutes recommandables par leur caractère et par leur position sociale, aspiraient à recevoir le baptême.

L'histoire d'un des membres de cette Eglise fait connaître une des pratiques superstitieuses les plus étranges qui soient pratiquées au Japon. Atteint dans sa fortune et dans ses habitudes par les événements politiques qui ont abouti à la chute du Taïkoun, cet homme avait attribué ce malheur à ses péchés. Il avait voulu se réconcilier avec ses dieux, et dans ce but il avait, au cœur de l'hiver, entrepris de visiter, l'un après l'autre, à travers la neige, dans un état de nudité presque complet, et en jeûnant, tous les temples que la religion Sinto possède à Yeddo ou dans les environs, et de s'y faire donner des douches d'eau glacée. Deux mois consacrés à ces affreux pèlerinages l'avaient affaibli et amaigri au point que, vers la fin, il n'avait plus pu marcher qu'appuyé sur les bras de deux hommes qu'il payait pour cela. Le nombre des temples qu'il avait visités s'élevait à près de cinq cents et celui des douches à plus de dix mille. Ce fut alors que, réduit à l'état de squelette, il rencontra un missionnaire protestant et trouva dans l'Evangile ce repos de la conscience qu'il avait si follement, si péniblement et si vainement cherché ailleurs.

---

## AFRIQUE ORIENTALE.

La mission d'Abyssinie, que tant d'événements ont entravée sous le règne du roi Théodoros et depuis sa mort,

va recevoir une nouvelle impulsion. Un missionnaire vient de partir pour ce pays emmenant avec lui quatre jeunes Abyssins, qui, élevés dans l'institut de Krischona, près de Bâle, y sont devenus capables d'évangéliser avec fruit leurs compatriotes, et brûlent du désir de s'y employer.

---

## INDE.

Une mission, fondée en 1855, à Nundial (sud de l'Inde), par la Société des missions de Londres, a vu, l'année dernière, le nombre des convertis s'accroître dans une merveilleuse proportion. Au 1<sup>er</sup> janvier, le chiffre des personnes qui s'y rattachaient n'était que de 720 tandis qu'au 31 décembre, le registre de l'Eglise en portait 1,590, dont 712 avaient reçu le baptême et 813 étaient catéchumènes.

---

## MEXIQUE ET BRÉSIL.

Les missionnaires qui sont à l'œuvre dans ces deux vastes pays. ont en face d'eux un clergé romain très irrité et qui pour entraver leurs travaux ne recule devant l'emploi d'aucun moyen. Heureusement que les prétentions de ces adversaires ont, dans les deux pays, mécontenté le gouvernement et les populations, de sorte que la prédication de l'Évangile trouve, parmi ces dernières, une faveur toujours croissante, qui se manifeste par des conversions de plus en plus nombreuses.

Un missionnaire du Mexique annonce que, dernièrement, il a pu admettre dans l'Eglise, un Indien, qui, pour recevoir le baptême, avait fait plus de quarante lieues à pied et par d'affreux chemins.

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

### MISSION DU SÉNÉGAL.

LETTRE DE M. VILLÉGER. — LE PREMIER BAPTÊME.

Saint-Louis, 9 janvier 1874.

Messieurs et très honorés directeurs,

Je sens le besoin de venir vous rendre compte de mes faibles efforts pendant l'année qui vient de finir et, tout d'abord, de vous dire combien je rends grâces au Seigneur pour les bénédictions qu'il a daigné nous accorder. Certes, je savais bien qu'il est bon et fidèle, mais tous les jours j'apprends à mieux connaître son immense amour.

Il y a un an, je vous disais que nous pouvions avoir confiance et travailler sans crainte; aujourd'hui je puis ajouter : Le Seigneur a été avec nous, il a béni la prédication de sa sainte Parole et les consciences se réveillent. Pendant l'année qui vient de s'écouler, nous avons vu cinq ou six personnes sortir de leur sommeil de mort pour s'occuper du salut de leur âme, et j'ai eu le bonheur d'administrer le sacrement du baptême à un noir plein de foi et d'amour.

Il y a dix ou douze mois qu'il a été converti, et depuis il a fait de grands progrès, malgré les persécutions et les



outrages de toutes sortes qu'il a eu à souffrir de la part de ses compatriotes. On a fait tout ce qu'on a pu pour le retenir sous l'empire du prince des ténèbres, mais il a été fidèle au Sauveur qui a donné la paix à son âme.

C'est le jour de Noël, et en présence d'une assemblée relativement nombreuse, que Mademba Guéye a été admis dans l'Eglise de Christ, après avoir suivi un cours d'instruction religieuse et subi un temps d'épreuve assez long. Après un cantique wolof que l'assemblée chanta et que j'avais composé pour la circonstance, je fis à Mademba, dans sa langue maternelle, les questions suivantes, auxquelles il répondit sans hésitation.

« Tu te présentes devant l'Eglise de Christ pour lui demander de t'admettre dans son sein, en t'accordant le sacrement du baptême? — Oui. — Pourquoi demandes-tu le baptême? — Parce que Jésus a dit que celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé. — Dis-nous devant Dieu ce que tu crois. — Je crois et je sens que je suis un pauvre pécheur; je crois que jusqu'ici j'ai vécu loin de Dieu, j'ai violé sa loi, j'ai offensé le Seigneur, juste juge, qui devrait me condamner. Je crois que Jésus-Christ, le fils de Dieu, est descendu du ciel sur la terre pour se charger de mes péchés; qu'il est mort, qu'il a souffert à ma place, moi misérable créature, et que maintenant, par la foi, je puis entrer dans le ciel, parce que Dieu m'a pardonné mes péchés, parce qu'il a changé mon mauvais cœur et m'en a donné un nouveau. Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, etc., etc. »

« Mets-tu encore ta confiance dans tes aumônes, dans tes œuvres? — Non, non! Mes œuvres! que sont-elles? Des péchés. Mes aumônes! je n'y attache aucun mérite en ce qui concerne mon salut. Je mets ma confiance en Jésus-Christ, et en Jésus-Christ crucifié seul. — Promets-tu de vivre toujours saintement dans la crainte et dans l'amour de Dieu, de fuir le péché, le mal et tout ce

qui a l'apparence du mal? — Oui, je promets de vivre pour Dieu, comme sa sainte parole nous l'enseigne et je renonce pour toujours au monde et à ses plaisirs, à ses convoitises, à sa vanité. Je renonce au diable et à ses œuvres, qu'il s'en aille bien loin de moi, je ne veux plus de lui! Enfin, je renonce à tout ce qui est mauvais et je m'attache à Jésus-Christ, mon Sauveur.

Mademba a voulu ajouter à son nom celui du vénéré directeur de la Maison des missions de Paris. Il a choisi ce nom, parce que M. Casalis a passé une grande partie de sa vie au milieu des noirs de la vaste Afrique. « Si M. Casalis, » me disait-il le jour qu'il me demanda de lui donner ce nom, « n'eût pas aimé les noirs, il n'eût pas abandonné sa patrie, ses amis et sa famille pour travailler à leur conversion, à leur salut. Parce qu'il nous aime, je l'aime et je désire porter son nom. » — Comme vous pouvez le penser, messieurs, ces sentiments exprimés avec simplicité me réjouirent, car ils témoignaient d'un cœur aimant et reconnaissant.

Ainsi, Mademba Casalis Guéye est notre premier-né en Christ au Sénégal, et Noël 1873, jour de son baptême, fera époque dans l'histoire de la mission de ce pays.

Quelques personnes diront peut-être qu'un baptême, après quatre années de travaux à Saint-Louis, est fort peu de chose. Pour avoir de semblables pensées, il faudrait oublier ou tenir pour rien les difficultés que nous avons à vaincre, les obstacles qu'il nous a fallu surmonter. Nous avons eu à apprendre une langue difficile, à nous faire connaître des indigènes, à gagner leur confiance, à leur prouver que nous les aimions, que nous étions venus au milieu d'eux, non dans un but intéressé, mais pour leur bonheur, leur salut; et— pourquoi ne le dirais-je pas? — il nous a fallu combattre les idées malsaines qu'ont apportées ici nos compatriotes. Oh avec quelle profonde douleur j'entends parfois les indigènes me dire : « Mais, si le christianisme est ce que tu dis,

pourquoi tes compatriotes sont-ils ce qu'ils sont ? Si la religion de Jésus-Christ est une religion d'amour, pourquoi nous traitent-ils si souvent comme de vils animaux ? » « Et puis, » ajoutent-ils, « les noirs qui prétendent avoir adopté les idées des blancs, sont-ils meilleurs que nous ? Non, certes ; on dirait qu'ils n'ont appris qu'à s'enivrer, et c'est avec honte que nous les voyons passer chancelant dans les rues, imitant en cela vos soldats. Nous savons bien que tu réproves ces choses, mais si l'Évangile avait la puissance que tu lui attribues, ceux qui font profession d'y croire se conduiraient-ils comme ils le font ? » — Voilà les préventions qu'il nous a fallu, qu'il nous faut combattre. Oui, bien que nous n'ayons eu qu'un seul baptême, je suis pénétré d'une profonde reconnaissance envers le Seigneur qui a vu nos larmes et entendu nos prières.

Parmi les personnes qui ont été amenées, l'année dernière, à s'occuper sérieusement du salut de leur âme, mon excellent aide indigène Taylor a réussi, à fonder une espèce d'Union de jeunes gens, de laquelle nous espérons beaucoup de bien. Quoique les règlements que Taylor a faits soient très stricts, sept ou huit personnes ont déclaré les accepter et ont promis de les observer dans tous leurs détails. La première réunion a eu lieu hier à trois heures ; malheureusement, je n'ai pas pu y assister, et ne peux pas vous dire ce qu'elle a été.

Notre culte wolof est suivi régulièrement par un petit nombre de personnes. Parfois l'assistance est plus nombreuse, mais cela n'est pas ordinaire. Il ne faut cependant pas se décourager. A force de solliciter les âmes nous finirons bien par les amener à réfléchir et à chercher la vérité. Il arrive quelquefois que nous voyons un de nos auditeurs sortir avant que le service soit terminé. Quand nous lui en demandons la raison, il nous répond que nos paroles commençaient à le toucher et que, pris de la peur d'être converti,

il s'en était allé. Les noirs, quoi qu'on en dise, sentent vivement les choses de Dieu, et quand une fois ils ont saisi une vérité par le cœur, ils la gardent et en font leurs délices. C'est pour cela que ceux qui veulent rester dans le péché redoutent si fort les flèches aiguës de la Parole de vérité; ils n'écoutent plus dès qu'ils éprouvent certaines impressions. Mais je dois dire que la majorité de ceux qui ont avec nous des rapports sérieux nous écoutent avec la plus grande attention. Ceux-là liront la Bible avec plaisir quand nous pourrons la leur mettre entre les mains, traduite dans leur langue.

Notre culte français réunit peu de monde: d'abord parce nous n'avons guère de protestants en ce moment, et puis à cause du mauvais état de notre local. J'ai déjà eu l'occasion de vous en parler et n'y reviendrai pas. J'ai essayé d'en obtenir un meilleur de l'administration, mais on m'a poliment refusé. Il n'y a rien à espérer de ce côté-là.

L'école, qui avait nécessairement souffert de mon manque de force, a bien repris depuis l'arrivée de M. Rémond. En ce moment, elle marche bien et son instituteur en est très satisfait. Le nombre des élèves s'élève à une trentaine. Nous pourrions en avoir beaucoup plus, mais M. Rémond préfère, et il a raison, en avoir un peu moins et pouvoir les mieux instruire.

Dans les environs de Saint-Louis, je n'ai pas encore vu de conversion proprement dite, mais je trouve partout de précieux encouragements. Les noirs m'écoutent avec plaisir. « Nous comprenons, » disent-ils, « que tu nous aimes, puisque tu ne crains pas de te fatiguer pour venir nous instruire, nous parler de Dieu et du salut. »

Le roi du Oualo désire et attend toujours des missionnaires. Les personnes de ce pays que je rencontre, soit à Saint-Louis, soit ailleurs, me répètent invariablement :



« Quand les missionnaires arriveront-ils? » Si nous avons des ouvriers à envoyer dans le Oualo, ils y seraient très bien reçus et ils y auraient, je crois, de prompts succès. Il y a quelques années, la population de ce petit royaume a beaucoup souffert de la guerre. Des Maures pillards l'ont forcée à s'exiler presque toute et l'auraient peut-être détruite sans notre intervention armée. Elle rentre peu à peu en possession de son pays et nous pourrions dans de telles circonstances lui faire beaucoup de bien. Si vous le désirez, je suis tout disposé à aller dans le Oualo étudier la position et sonder le terrain, car c'est avec une véritable douleur que je vois tant d'appels rester sans réponse. Je suis, certes, profondément reconnaissant du secours qu'est venu nous apporter M. Rémond, mais cela ne suffit pas. Il faudrait encore un pasteur et un instituteur. Nous pourrions alors pénétrer dans l'intérieur, répondre aux âmes qui nous appellent et semblent nous dire comme autrefois le Macédonien à Saint-Paul : « Passez chez nous et nous secourez. » Oh! avec quelle joie nous répondrions à ces appels! Mais il faudrait pour cela que nous fussions remplacés à Saint-Louis.

Dans le courant de l'année, j'ai traduit les Evangiles de saint Marc et de saint Jean, ainsi que l'Épître aux Romains. Ces traductions seront à la disposition de la Société biblique de France dès que j'aurai pu les faire recopier. D'ici à quelques mois, j'aurai, s'il plaît à Dieu, traduit aussi l'Évangile selon saint Luc.

Je termine cette longue lettre en vous priant de recevoir mes salutations respectueuses et fraternelles.

F. VILLÉGER.

A la liste des portions du Nouveau Testament traduites par M. Villéger, et mentionnées par lui, il faut ajouter



l'Évangile selon saint Matthieu, que la Société biblique a bien voulu faire imprimer et qui va très prochainement sortir des mains du relieur, pour être expédié au Sénégal.

---

FRANCE.

*Lettre de M. le pasteur Puvot.*

L'OFFRANDE D'UNE VEUVE.

Bar-le-Duc, 14 janvier 1874.

Je vous envoie une offrande de quatre-vingts francs en faveur des missions évangéliques. Elle est bien précieuse, je vous l'assure. Pour l'estimer à sa juste valeur, il ne faut pas la soumettre aux lois du calcul arithmétique ; elle appartient à une sphère bien plus haute. Vous vous rappelez cette simple, mais charmante, mais sublime histoire de la veuve de l'Évangile mettant dans le tronc du temple, non de son superflu comme les riches, mais de *son indigence, tout ce qu'elle avait*. Le don que je vous adresse ressemble trait pour trait, dans sa nature et son esprit, à celui de cette humble et pieuse femme que le regard de Jésus distingua dans le flot des adorateurs de Jéhovah. C'est aussi le don d'une veuve. C'est plus aussi qu'une part de superflu : c'est toute une fortune, c'est le libre sacrifice du pauvre, de l'indigent.

Il y a quelques années, une de mes paroissiennes, Mme C., devenait veuve. Déjà fort âgée et infirme, elle dut, pour vivre, vendre les deux petits champs qui constituaient tout son avoir. Cinq cent cinquante francs fut tout ce qu'elle en retira. Avec cela, néanmoins, et quelques modestes secours que la main de la charité chrétienne lui remettait par-ci par-là, elle acheva les cinq dernières années

de son pèlerinage terrestre. C'est qu'elle se contentait de peu ; quelques décimes lui suffisaient pour sa dépense journalière.

Tant qu'elle le put, et malgré la difficulté qu'elle éprouvait à marcher, chaque dimanche elle se rendait avec une régularité exemplaire dans la maison du Seigneur et n'oubliait pas de déposer sa pite dans le tronc. Ancienne catholique, amenée à se rattacher à l'Eglise protestante par l'exemple de son mari plutôt que par une conviction personnelle et un besoin du cœur, longtemps elle n'avait eu qu'une vie religieuse peu éclairée et peu profonde, quoique toujours zélée pour le service divin. Mais depuis la mort de M. C. et surtout pendant les derniers mois de son existence ici-bas, une action particulière de l'Esprit de Dieu se manifesta dans son âme. Sa foi, simple et naïve comme celle du petit enfant, devint de jour en jour plus ferme et plus vivante. C'était un bonheur pour elle que de m'entendre lire la Parole de Dieu et prier avec elle. Que de fois aussi, entrant soudain dans son humble logis, ne l'ai-je pas surprise agenouillée devant le Seigneur ! Et puis, il n'y avait plus rien en elle de cette secrète tendance au catholicisme que j'avais remarquée autrefois. Quand une sœur de charité essayait de l'ébranler et s'efforçait de la ramener au giron de l'Eglise, elle savait lui fermer la bouche par la citation de quelques passages bibliques aussi bien choisis que bien appliqués. « Vous dites que je serai damnée, » lui répondait-elle, par exemple, « mais si je le suis, ce sera avec saint Paul et le Seigneur Jésus lui-même, car l'apôtre répondit au geôlier de Philippe qui lui demandait ce qu'il fallait faire pour être sauvé : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Et Jésus-Christ, il a dit également : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle. » Je crois en Jésus de tout mon cœur ; je ne puis être damnée ! »

Elle me réservait pour les derniers jours de sa vie une

délicieuse surprise. Sentant sa fin prochaine, elle manifesta le désir d'être admise à l'hospice, où elle recevrait les soins que nécessitait son état et qu'elle ne pouvait obtenir dans son isolement. Quelques jours avant de quitter pour toujours sa pauvre demeure, elle me fait appeler : « *Voici,* » me dit-elle, le visage rayonnant d'une joie particulière, « *pour l'œuvre des missions parmi les païens.* » Elle me remet, en même temps, un petit chiffon de toile jauni et entouré d'une bandelette de la même étoffe. Je l'ouvre... il renfermait quatre-vingts francs. Elle les avait mis à part à l'époque de la vente de son petit patrimoine ; et, depuis, malgré toutes les difficultés de sa situation, elle n'y avait pas touché, c'était une chose sacrée. Ce n'est pas tout. Le lendemain, elle m'invite de nouveau à passer chez elle : « *Voici cinquante francs pour l'Eglise,* » me dit-elle encore, « c'est le montant de mes économies sur les secours que j'ai reçus. » Puis, des marchands brocanteurs, qu'elle a fait venir, achètent son plus que modeste mobilier. Il rapporte cent dix francs, qui me sont encore confiés en faveur de ma paroisse.

Quelques instants plus tard, une voiture conduisait l'humble chrétienne à l'hôpital. Huit jours après elle remettait son esprit entre les mains du Seigneur et mourait dans la foi évangélique, malgré toutes les tentatives faites par les sœurs infirmières pour la ramener à la superstition de ses pères.

Cet exemple de piété charitable est plein d'instruction pour tous, pour les riches comme pour les pauvres. Ne croyez-vous pas, honoré Monsieur, qu'il serait bon de le faire connaître ? Et, dans ce but, ne pensez-vous pas qu'il conviendrait de lui donner une petite place dans le *Journal des missions* ? Je vous en laisse juge.

E.-L. PRUVOT, pasteur.

---

## SITUATION FINANCIÈRE DE LA SOCIÉTÉ.

Ce que l'on vient de lire suffira, nous le croyons, pour mettre nos chers lecteurs en garde contre un certain malaise qu'il n'est pas besoin de décrire et que nous éprouvons tous plus ou moins à l'ouïe d'une nouvelle demande de secours. Cette pauvre veuve qui s'en est allée recevoir sa récompense auprès de Dieu, avec quelle sympathie, quel saint émoi, elle eût reçu la confiance des craintes, des perplexités que nous cause parfois l'état de notre caisse! Elle aurait bien compris qu'il se mêlait à nos inquiétudes une douloureuse appréhension d'être importuns, d'avoir l'air d'oublier les efforts déjà faits, le nombre et la grande diversité des besoins auxquels nos coreligionnaires ont à pourvoir. Mais elle nous eût dit : « Voici ma pite ; parlez, écrivez ; au nom de Dieu, ne vous taisez pas, car il s'agit d'une œuvre qui a pour but direct la gloire de notre Rédempteur et le salut de milliers d'âmes immortelles ! »

Voici notre situation :

Jusqu'à ce moment, les recettes de cet exercice se sont élevées à la somme de 110,487 fr. 45 c. et les dépenses totales ont été de 143,315 fr. 05 c., ce qui fait un déficit de 32,827 fr. 60 c., auquel il faut ajouter celui de l'exercice précédent qui était de 30,028 fr. 90 c. C'est donc 62,856 fr. 50 c. qu'il nous faudrait encore avant la clôture de nos comptes, c'est-à-dire d'ici à quelques semaines.

*Soixante-trois mille francs!*... seulement pour rétablir l'équilibre dans nos finances!... Qu'on veuille bien y penser!...

Et nous avons à entretenir :

*Au sud de l'Afrique.*

16 familles missionnaires ;

69 ouvriers indigènes, desservant 44 annexes ;

12 stations centrales ;  
 2 écoles normales ;  
 Une presse.  
 Sans parler de frais de voyages, de constructions et de réparations.

*A Taïti.*

3 familles missionnaires ;  
 2 grandes écoles ;  
 1 école normale ;  
 Une presse.

*Au Sénégal.*

1 missionnaire marié ;  
 1 instituteur ;  
 1 aide indigène et sa femme.

*A Paris.*

La Maison des missions et 7 élèves.

*A Courbevoie et à Annonay.*

2 élèves sénégalais se destinant à l'enseignement primaire.

Nous n'ajouterons rien à ce court exposé, laissant à nos frères et sœurs en la foi le soin de décider, sous le regard de Dieu, ce qu'ils peuvent et doivent faire.

---

TAITI.

Le compte rendu des Conférences pastorales de Taïti qui nous avait été annoncé pour le mois dernier, ne nous est pas encore parvenu. Nous ne savons à quoi attribuer ce retard.

---



# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

## CHINE

### L'OBSERVATION DU DIMANCHE.

Aussi longtemps qu'au sein d'une population nombreuse, laborieuse et très affairée comme l'est le peuple chinois, les adhérents à la foi chrétienne ne formeront qu'une minorité presque imperceptible, il est aisé de comprendre que l'observation du dimanche restera pour eux une grande difficulté et une source de sacrifices. Les missionnaires employés dans ce pays en font partout l'expérience. Bien des gens les écoutent et prêtent l'oreille à leurs exhortations qui, lorsqu'il s'agit de sacrifier à ce devoir leurs intérêts ou les habitudes du pays, se refroidissent, reculent et préfèrent renoncer à leurs convictions naissantes.

Le révérend Butler, un des missionnaires américains de Ningpo, faisait ressortir dernièrement la puissance de cet obstacle, en rendant compte d'une visite qu'il venait de faire dans un des villages du district de Sampoh, où s'est formée, depuis plusieurs années, une congrégation des plus intéressantes.

« Nos réunions du dimanche, dit-il, eurent lieu dans le logis d'un tailleur qui appartient à l'Eglise depuis assez longtemps déjà. Cet homme a une maison neuve, très convenable, et il emploie habituellement deux ouvriers, ce qui annonce de l'aisance. Mais il n'a pas toujours été si heureux. Pendant deux ou trois ans après sa conversion, il eut, au contraire, à lutter contre une épouvantable misère. Ses compatriotes ne lui pardonnaient pas d'avoir osé

embrasser la foi nouvelle, et surtout de ne vouloir plus travailler le dimanche. Ils en étaient gênés; c'était, à leurs yeux, une incomparable folie, et, en quelques mois, le pauvre tailleur avait perdu la plupart des pratiques qui le faisaient vivre. L'épreuve fut rude et longue; mais, grâce à l'énergie du néophyte, elle fut bravement supportée, et, dans ce cas comme toujours, le Seigneur a été trouvé fidèle à ses promesses. Les quelques personnes qui avaient continué à occuper notre ami, firent comprendre autour d'elles qu'en devenant chrétien cet homme était devenu plus honnête, qu'on pouvait compter sur sa parole, qu'il avait renoncé à l'usage, si général parmi les tailleurs chinois, de « couper le drap » (*leh-pu*, nous dirions : de faire jouer les ciseaux), et, peu à peu, cette bonne réputation avait fait revenir à lui quelques-uns de ses anciens habitués et lui en avait valu de nouveaux. Quand je lui demandai comment allaient ses affaires: « Oh! Monsieur, presque trop bien, » me répondit-il; « j'ai devant moi pour quatre mois de travail; on m'en offre encore tous les jours, et ma plus grande peur est d'offenser les gens en refusant de leur faire des promesses que je ne pourrais pas tenir. Si ma maison était plus grande, je prendrais plus d'ouvriers, mais cela est impossible. Vraiment, Dieu me bénit. »

« L'homme qui me parlait ainsi brille comme un flambeau parmi ses compatriotes, et j'ai dûment constaté que son exemple exerce une salutaire influence sur tout le voisinage. On peut le citer sans crainte à bon nombre de gens qui, en Chine comme ailleurs, se déclareraient chrétiens s'ils ne craignaient de s'exposer à perdre leur travail ou leur position en se soumettant à l'observation du quatrième commandement.

« Mais, en ce pays, il faut véritablement du courage pour suivre un tel exemple.

« Quatre frères, appartenant au même district, que nous employons souvent comme bateliers, connaissent fort bien le

christianisme, et deux d'entre eux l'embrasseraient certainement sans la difficulté dont je parle. Celui qui m'a conduit à mon dernier voyage, avait assisté à notre réunion chez le tailleur. En nous en retournant, je l'entretins des qualités de notre excellent hôte, de la prospérité dont il paraissait jouir; puis, rappelant les années pénibles que cet homme avait eu à traverser par suite de sa conversion, j'ajoutai : « Vous pouvez être sûr, mon cher ami, que si vous étiez, comme lui, résolu à vous confier en Dieu et à prier, les difficultés qui vous font peur s'évanouiraient, et que, comme lui aussi, vous finiriez par prospérer. » Mais lui : « Ah! Monsieur, » me répondit-il, « si j'étais tailleur, je m'unirais immédiatement à vous; mais, bien différente est la condition d'un batelier. Jugez-en vous-même. Supposez qu'un samedi matin, un de mes compatriotes riches vienne me demander de le conduire à Hangchow. Nous partons et le soir nous arrivons à Yu-Yâao. Mais si, le lendemain matin, je dis à mon voyageur qu'étant chrétien, je ne dois pas travailler le dimanche et que, par conséquent, il ne pourra continuer sa route que le lundi, savez-vous ce qui arrivera? C'est que, non-seulement je serai obligé de lui payer un dédommagement, peut-être considérable, mais qu'il cessera dès-lors de m'employer, qu'en très peu de temps tous ses amis en feront autant, et qu'une fois signalé dans la contrée comme « le batelier qui se repose le dimanche, » je perdrai inmanquablement mes moyens d'existence. Ah! Monsieur, ce n'est pas, pour un batelier, chose aisée què de devenir chrétien! »

« Et, en effet, » ajoute le missionnaire, « les institutions et les mœurs chinoises rendent, dans beaucoup de professions, très-rude à franchir cette barrière du dimanche qu'il ne nous est cependant pas permis d'abaisser.

« Aussi sommes-nous bien sûrs de la sincérité d'un homme que cette perspective n'a pas empêché de s'unir à

l'Eglise de Christ. Sous ce rapport, du reste, la condition des agriculteurs est moins désavantageuse que celle des employés ou des artisans. »

---

## CALIFORNIE

### CINQ JOURS DE LA VIE D'UN ÉVANGÉLISTE CHINOIS.

Un missionnaire dont le nom a souvent figuré dans nos pages, le révérend D<sup>r</sup> Loomis, de San-Francisco, extrait du journal d'un évangéliste chinois quelques passages qui donnent l'idée d'une activité vraiment exemplaire.

Cet homme, nommé *Ah-Moon*, est employé, depuis plusieurs années, à l'évangélisation des nombreux groupes d'émigrants chinois qui occupent en Californie des positions plus ou moins lucratives, dues surtout à leur amour du travail, à leurs habitudes rangées et à la confiance qu'ils inspirent. On verra qu'il s'occupe aussi des écoles ouvertes pour les enfants de cette population.

Le 29 juin, dimanche, *Ah-Moon* écrivait dans son journal : « Ce matin, malade au point de ne pouvoir pas assister au culte ; mais, plus tard, j'ai pu, dans la rue, m'entretenir avec une vingtaine de personnes, auxquelles j'ai parlé du soin que Dieu prend des siens, en rattachant cela à la délivrance du peuple juif des mains de Pharaon et lisant ce récit dans l'Exode. »

*Lundi 30.* Santé meilleure. Prenant avec moi des paquets de traités, je suis allé faire un tour dans les jardins et les fermes où sont employés plusieurs de mes compatriotes, à Santa-Clara et les environs. Dans un de ces endroits, chez *Loo-Cheang-Fuh*, j'ai expliqué à sept personnes la parabole du mauvais riche et de Lazare. De là, j'ai marché l'espace de deux milles, en m'arrêtant dans plusieurs fermes



où sont employés des Chinois. Passé la soirée avec six hommes, à deviser de divers sujets religieux.

*Mardi.* Marché, le long de la voie ferrée, l'espace de deux milles, en m'arrêtant dans une famille chinoise, où nous avons eu une conversation intéressante sur les croyances chrétiennes et où j'ai laissé des livres. Allé de là, à quatre milles de distance, dans une blanchisserie où trois Chinois m'ont écouté parler de la résurrection du fils de la veuve de Naïn, et où cinq autres ont paru prendre un vif intérêt à ce que je leur ai dit de la vie de Jésus. Quatre milles plus loin, entré dans une ferme où un cuisinier chinois a reçu des livres et m'a aussi bien écouté. Quatre milles plus loin encore, à Ahrso, d'où partent beaucoup de bateaux pour le sud de la baie, trouvé un bon nombre de Chinois employés comme jardiniers ou comme pêcheurs, et qui, après une longue et bonne conversation, ont accepté mes livres avec plaisir.

*Mercredi.* Après une marche de deux milles, rencontré sept hommes à qui j'ai lu et expliqué, d'abord les dix commandements, puis les points les plus importants de la doctrine chrétienne. A deux milles de là, dans un moulin, trouvé onze Chinois à qui j'ai parlé de la création et lu le premier chapitre de la Genèse. Parcouru ensuite plusieurs endroits, dans l'un desquels six Chinois ont écouté attentivement la parabole des dix Vierges. Le soir, enfin, dans le jardin que cultivent Ho-Yick et ses associés, au nombre de quatre, longue et sérieuse conversation sur la repentance et la foi au Christ.

*Jeudi*, 3 juillet. Dans le jardin de Po-Sing, lu et expliqué à trois Chinois le traité intitulé : « L'âme vaut mieux que le corps. » Distribué ensuite des livres et eu des conversations en plusieurs lieux. Puis, rentré à San-José, j'ai passé la soirée dans la maison d'école, occupé à y remettre les



classes en ordre et à suspendre au mur des tableaux et des cartes dont un précieux ami que notre œuvre compte dans l'Est nous a fait présent. »

---

## PERSE

### LE BABISME ET LES BABISTES

Au commencement de l'année dernière, des missionnaires américains employés sur les confins de la Perse annoncèrent à leur Comité que l'Évangile venait de faire quelques conquêtes dans les rangs du *babisme*, et qu'ils avaient quelque espoir de voir bientôt d'autres convertis de la même dénomination se joindre à ceux-là. Cette annonce éveilla la curiosité. Chacun savait, aux États-Unis, que les anciennes Églises chrétiennes dispersées en Orient, les Églises grecque, arménienne et nestorienne, avaient plus ou moins bien accueilli la prédication protestante. On savait également que les juifs de ces contrées étaient évangélisés et que quelques mahométans même se montraient disposés à s'enquérir sérieusement des choses du salut en Christ. Mais ces *babistes*, dont on parlait comme d'une secte considérable et que les savants seuls connaissaient quelque peu, qui étaient-ils? d'où sortaient-ils, et sous quelle dénomination religieuse fallait-il les ranger?

A ces questions un missionnaire qui a longtemps habité l'Orient, le révérend Schedd, a répondu par une notice historique dont nous allons donner la substance. Cette histoire est curieuse, et plus d'une circonstance très actuelle, comme le récent voyage du schah en Europe, la création des chemins de fer dans ses états, et l'extension que commencent à y prendre les œuvres missionnaires protestantes,

donnent à ce sujet un caractère d'opportunité qu'il suffit de signaler.

Le babisme est une secte sortie de l'islamisme, mais qui en diffère assez pour qu'on ait pu l'appeler une religion nouvelle. Son importance ressort de ceci, qu'en moins d'un quart de siècle elle a recruté des adhérents par centaines de milliers, soulevé des luttes très vives, sanglantes même, et que longue est déjà la liste des hommes qu'elle appelle ses martyrs. Laissons parler M. Schedd.

« En 1842 ou 43, un jeune homme nommé Sayid Ali Mohammed quitta Chiraz, sa ville natale, pour aller poursuivre ses études à Kubela, sorte d'université musulmane. Ce nom de Sayid indique que sa famille revendiquait l'honneur de descendre du faux prophète de la Mecque. Le nouvel élève des ulémas (docteurs mahométans) était laborieux, intelligent et doué d'une grande vigueur de caractère. Tout en méditant le Coran et les innombrables commentaires auxquels ce livre a donné naissance, il lut la Bible, discuta avec les juifs, se familiarisa avec la doctrine des guèbres, des suféistes et avec d'autres systèmes plus ou moins panthéistiques, s'appropriâ l'esprit des littératures arabe et persane, puis, joignant à ces études les pratiques d'une dévotion qu'on a tout lieu de croire sincère, il devint un de ces ascètes dont l'Orient subit si facilement l'influence. Il fit ensuite le pèlerinage de la Mecque, mais rapporta, paraît-il, de ce voyage la profonde conviction, déjà préparée par ses études, que les chefs de l'islamisme en avaient complètement méconnu le sens ou corrompu les enseignements et qu'ils n'étaient au fond que de haïssables hypocrites.

« Revenu dans cette situation d'esprit à Chiraz, qui passe pour être la ville la plus lettrée de tout le royaume, le jeune docteur annonça qu'il commenterait en public un des chapitres les plus importants du Coran, celui qui porte le titre de *Joseph*. Dans ces leçons ou conférences, auxquelles assistèrent bientôt tout ce que Chiraz comptait d'hommes ins-

truits ou religieux, Sayid Ali sembla prendre pour modèle Jésus-Christ discutant avec les Scribes et avec les Phariséens. Le Coran à la main, il dénonça, en termes énergiques et parfois amers, les interprétations absurdes, l'orgueil, les vices et l'hypocrisie des hommes chargés d'expliquer ce livre ; puis, enhardi par les effets même de sa brûlante éloquence, il afficha des prétentions plus hautes, se fit ou se laissa appeler le *Imaum Modhi* (le Guide), qui, dans les croyances musulmanes, devait apparaître un jour pour rétablir dans le monde la véritable religion ; et enfin, se laissant emporter plus loin encore par ses habitudes d'ascétisme, il en vint à se donner pour une incarnation de la divinité.

« Dès lors aussi, et avec une rapidité qui étonne, un grand nombre de fanatiques disciples se groupèrent autour du jeune docteur, et non-seulement à Chiraz, mais sur d'autres points du royaume, ils s'organisèrent en une sorte d'Eglise et proclamèrent qu'ils avaient trouvé le *Bab*, c'est-à-dire la seule porte (c'est la signification du mot) par laquelle il fût possible d'arriver à la connaissance du vrai Dieu. A cette désignation nouvelle les flatteurs en ajoutèrent d'autres, plus pompeuses encore, notamment celle de *Herzet-e-Ala*, qu'on peut traduire par « Sa Sublime Hautesse » ; mais c'est, comme on voit, de la première que la secte a reçu son nom.

« De 1845 à 1850, le babisme fit en Perse plus de bruit peut-être que les premières années de l'islamisme n'en avaient fait en Arabie. A cette époque, la carrière du Bab offre, à quelques égards au moins, une certaine ressemblance avec celle du Christ. Il s'attribuait une autorité divine, exigeait de ses disciples une foi sans réserve et affirmait hautement que la supériorité de la loi nouvelle sur l'islamisme n'avait d'égale que celle du christianisme sur la loi et les institutions du mosaïsme. Il séduisait ses auditeurs par la douceur de ses manières, par le charme de sa parole et par une sorte de grâce juvénile qui n'excluait

ni la profondeur des pensées, ni la vigueur du langage. En bien des lieux comme à Chiraz, la foule s'y laissa prendre et le nombre des adhérents s'accrut prodigieusement. On comptait dans leurs rangs des femmes d'un rang et d'un esprit également distingués.

« Il est juste d'ajouter qu'à certains égards aussi, ces premiers disciples du Bab semblèrent prendre à tâche de retracer quelques-unes des vertus qui ont fait la gloire des premiers chrétiens : une foi ardente, un dévouement sans bornes et un courage indomptable à propager leurs croyances.

« Mais, à ces vertus apparentes se mêlaient, au fond, des éléments trop divers pour qu'elles pussent supporter l'épreuve du temps ou de la souffrance. Irrités des attaques du Bab et des progrès de la secte, les ulémas persans démentirent la réputation qu'on leur avait faite d'être plus tolérants que ceux de la Turquie ; ils jurèrent la perte du babisme, et ils eurent recours contre lui à ce que nous appelons le bras séculier. Cet appel fut entendu. De nombreux et cruels actes de persécution s'ensuivirent et provoquèrent, de la part des babistes, une résistance qui ne tarda pas à prendre sur plusieurs points le caractère d'une véritable rébellion. En face des autorités de son pays, Jésus avait dit à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; » et, à son disciple Pierre : « Remets ton épée dans le fourreau » ; le Bab ne sut pas se montrer animé du même esprit. On ne put pas l'accuser d'avoir poussé ses adhérents à la révolte, mais il les laissa faire ; et rien qu'à cette différence d'attitude on put voir que, si l'un était descendu du ciel, l'autre n'avait reçu que de lui-même la mission divine qu'il s'était attribuée.

« En 1848, la mort du schah alors régnant, jeta la Perse dans une agitation politique dans laquelle les babistes virent l'occasion de réclamer du gouvernement une tolérance absolue et peut-être même, — on les en accusa du moins, —



d'aspirer au pouvoir. Sur plusieurs points, ils s'insurgèrent. Mais le nouveau schah, Nazer-Ed-Din et ses partisans surent prendre contre eux des mesures énergiques qui, après plusieurs combats meurtriers où les révoltés furent plus d'une fois vainqueurs, amenèrent leur écrasement. En 1850, quinze mille de ces fanatiques, renfermés dans la ville et la citadelle de Zenjan, y soutinrent un siège de plusieurs mois avec une constance digne d'une meilleure cause. Une horrible famine les avait décimés; les survivants, forcés à la fin de se rendre, furent placés à la bouche des canons et massacrés sans pitié.

« Le Bab n'avait pas pris une part active dans ces tentatives insensées, mais il n'en avait pas moins été arrêté comme chef de la secte. Conduit ensuite à Tabriz, au moment même où ses partisans luttaient à Zenjan, il eut à comparaître devant un tribunal d'ulémas qui le condamna à mort. Un médecin anglais, appelé à le visiter dans sa prison, fait de lui un portrait qui ne manque pas d'intérêt : « Il était, dit-il, d'une taille peu élevée, d'une complexion délicate et il avait un teint moins foncé que la plupart de ses compatriotes; mais ce qui me frappa le plus, ce fut le charme de ses manières et surtout sa voix, qui était remarquablement mélodieuse. Je compris, en le voyant, la puissance d'attraction qu'il avait exercée autour de lui. »

« L'exécution du Bab eut lieu en juillet 1850, mais il s'en fallut de peu qu'elle ne devînt pour sa mémoire et pour sa secte, l'occasion d'un triomphe. Deux de ses disciples devaient mourir avec lui. On les avait trainés tous les trois à travers les rues, en les fustigeant et en provoquant contre eux les insultes de la populace. Ils furent ensuite, au moyen de cordes passées sous leurs bras, hissés à une certaine hauteur, et c'est dans cette position qu'ils furent fusillés. Or, après la décharge, quand la fumée se fut dissipée, on ne trouva que deux cadavres. Les balles avaient coupé les cordes qui soutenaient le Bab, et le pauvre homme, rendu



ainsi à la liberté, avait pu s'échapper sans être aperçu. Malheureusement pour lui, l'ignorance des lieux ou le trouble inséparable d'une telle position l'avaient fait se tromper de route. Au lieu de se perdre dans la foule, il s'était réfugié dans un corps de garde, dont le chef le reconnut et le massacra. Son corps fut ensuite traîné de nouveau dans les rues, puis jeté en dehors des murs pour y devenir la proie des chiens ou des chacals. Avec quelle assurance ses disciples auraient crié au miracle s'il avait mieux réussi dans cette tentative d'évasion !»

Ainsi finit le Bab, mais la secte qu'il avait fondée ne mourut pas avec lui. Nous verrons une autre fois qu'au contraire, elle put se donner alors une organisation nouvelle, qui accrut sa force ; nous l'apprécierons ensuite au point de vue de sa valeur religieuse, et nous dirons sur quelles raisons les missionnaires s'appuient pour exprimer l'espoir qu'elle pourra contribuer à l'avancement du règne de Christ en Perse.

(Suite.)

---

## ÉTATS-UNIS

### VOGATION, TRAVAUX ET SUCCÈS D'UN MISSIONNAIRE INDIEN.

Le journal de la *Société des Missions de l'Église épiscopale* (protestante) américaine a publié, l'année dernière, la lettre qu'on va lire. Un pasteur indigène employé dans une des Réserves (territoires) assignées aux tribus indiennes, y répond aux communications et aux questions bienveillantes d'un pasteur du Minnesota. En traduisant cette pièce, remarquable à plus d'un titre, nous nous sommes efforcés de lui conserver toute sa simplicité, sans toutefois

reproduire en français des incorrections de style qu'un Anglais ou un Américain n'aurait pas commises, mais qui, sous la plume d'un Peau-Rouge, ajoutent à l'intérêt de ses récits le charme de la couleur locale :

Réserve-de-Blanche-Terre, septembre 1872.

« Cher et vénéré frère,

« Votre très bonne et très intéressante lettre nous est bien parvenue. Ces gages de l'affection que nous portent nos frères de l'Est rejouissent toujours le cœur du missionnaire isolé. Nous sommes heureux de savoir qu'il y a là-bas, dans l'Est, de chauds amis qui nous aident de leurs prières et de leurs ressources matérielles. Nous ne les avons jamais vus, nous n'espérons pas les voir jamais sur la terre, mais comme eux nous attendons un monde meilleur. Votre humble frère d'ici vous remercie de vos paroles de sympathie, et il demande à Dieu que cet amour entre les frères aille en s'affermissant et en brillant d'un éclat de plus en plus vif.

« Vous me demandez depuis combien de temps je suis au service de notre Maître céleste. En 1854, je m'en allais à Washington pour demander au Gouvernement un missionnaire et traiter de quelques autres affaires, quand je reçus, à Philadelphie, une lettre qui me disait de ne plus m'occuper d'un missionnaire, parce qu'il allait en arriver un; tout était arrangé pour qu'il pût bientôt entrer en activité.

« Mes affaires terminées, je repris le chemin du pays et vis à Saint-Paul, pour la première fois, le D<sup>r</sup> Breck, qui prêchait déjà l'Évangile aux Indiens chez lesquels il se rendait. Je m'attachai à lui, et nous voyageâmes ensemble, entrant dans les wigwams indiens, et lui me donnant en particulier des instructions sur la manière de travailler à cette grande œuvre. Bien des fois alors, quand le soir nous surprenait au milieu des forêts, il m'arriva d'y passer de

froides nuits, couché sur le sol, sans autre couverture que mon manteau, en pensant au Grand-Esprit, dont j'apprenais peu à peu la science. A cette époque, l'idée ne m'était pas venue que je pusse jamais devenir un missionnaire. Mais partout, dans les wigwams, en chaire, ou sur les places publiques, le Docteur me trouvait toujours prêt à lui servir d'interprète. C'est ainsi que je fis des progrès dans la connaissance des choses du Grand-Esprit.

« Dans la réserve affectée aux Indiens, l'évêque Kemper venait souvent nous voir. Lui, le D<sup>r</sup> Breck et d'autres ecclésiastiques me demandèrent dès lors si je ne voudrais pas recevoir l'imposition des mains; mais je leur répondais que je n'en étais pas digne.

« Un an plus tard, les mêmes personnes me demandèrent de nouveau si je ne voudrais pas devenir missionnaire; de nouveau j'hésitai et répondis que je ne me sentais pas capable de me consacrer à une œuvre si sainte; mais, un an plus tard encore, l'évêque Kemper me conféra l'ordre du diaconat et me confia la mission de Saint-Columban, sur les bords du lac Gull. Malheureusement, peu de temps après, à la suite des troubles qui eurent lieu dans cette région, la mission fut interrompue et les Indiens dispersés dans toutes les directions.

Je me rendis alors à Grow Wing (l'aile du Corbeau) où, pendant quatre ans, je prêchai l'Évangile et donnai des instructions à tous ceux qui le voulurent. J'y reçus l'ordre de prêtrise des mains de l'évêque Whipple. Malgré cela, lorsque le traité de 1862 assigna une Réserve spéciale à tous les Indiens de ces contrées, j'eus l'idée de ne pas les suivre, et de m'en retourner au Canada, d'où je suis originaire et où je m'occuperais de mes compatriotes chrétiens. Suivre mes paroissiens, me semblait m'éloigner trop de mon pays, et la nouvelle réserve me paraissait un mauvais territoire. Mais quand je demandai à l'évêque la

permission de réaliser cette idée : « Non, me répondit-il, non. Si vous abandonniez ainsi votre troupeau, je ne pourrais plus m'en occuper. Non, mon frère ; ce pauvre peuple qui se meurt a besoin de vous ; votre devoir est de le suivre et de travailler à le sauver en l'instruisant. » Ainsi repris, je me mis en route avec ma famille, et, le cœur bien pesant, je l'avoue, j'arrivai ici dans l'automne de 1868. Dieu, cependant, eut pitié de moi et de mon pauvre peuple. Après deux ans de prédication dans les wigwams, en pleine campagne, où à l'ombre des grands arbres, les chefs et les autres guerriers de la tribu consentirent à se laisser instruire, et Dieu a béni cette œuvre en convertissant beaucoup d'âmes.

« A mesure que les hommes principaux de la nation sont devenus chrétiens, ils se sont joints à moi pour continuer l'œuvre. Successivement, une centaine d'entre eux abandonnèrent leur couverture de laine et se mirent au travail ; des maisons furent bâties, des fermes mises en culture ; jeunes et vieux, tous devinrent des hommes nouveaux, et l'évêque Whipple nous a fait construire une jolie église, qui, tous les dimanches se remplit, et n'est déjà plus assez grande pour contenir tous ceux qui prennent plaisir à nos services.

« En somme, et pour ne rien exagérer, je dirai que nous sommes établis ici sur un pied respectable et solide. Nos chefs et tous nos chrétiens disent hautement et répètent sans cesse qu'ils ne regrettent pas les coutumes de leurs pères et qu'ils n'y retourneront jamais. En été, ils travaillent beaucoup et mettent en terre toutes sortes de graines. L'année dernière, leurs espérances furent rudement trompées ; les sauterelles avaient complètement dévoré leurs avoines, leurs orges, leurs haricots, leurs patates, leurs pois et tous les autres légumes qu'ils avaient plantés. A ce propos, un des principaux chefs tint à ses gens ce langage : « Mes amis, le Grand-Esprit a jugé bon de dissi-



« per un espoir qui tenait dans notre cœur une trop grande  
 « place. Nous avons mis trop de confiance dans le travail  
 « de nos mains, et, dans notre incrédulité nous avons né-  
 « gligé le premier de nos devoirs envers Dieu. (Il voulait  
 « dire la prière). »

« Vous le voyez, monsieur et vénéré frère, le Grand-Esprit  
 a répandu sur nos humbles travaux de merveilleuses béné-  
 dictions. Il nous a donné de la force, et le bonheur de voir  
 les membres de ce troupeau devenir de vrais chrétiens, qui  
 se sentent appelés par Jésus à jouir des biens de la vie  
 qui ne finira pas. Il y a quelques lunes (mois), qu'en  
 voyant, un dimanche, tous ces gens, d'âge différent et  
 revêtus de costumes divers, se diriger en même temps vers  
 l'Eglise pour y prier ensemble le Grand-Esprit, je me  
 rappelai quelles étaient jadis la condition et les mœurs  
 de ce peuple et, me demandant si je ne rêvais point, je  
 m'écriai : « Quelles grandes choses le Seigneur a faites !  
 « Et comme il a changé en joies nos chagrins et nos larmes  
 « d'autrefois ! »

« Dimanche dernier, huit de vos hommes considérables,  
 qui étaient venus nous voir, assistèrent à notre culte. L'un  
 d'eux était un évêque méthodiste ; un autre, le président  
 d'un de vos collèges, et tous des personnes distinguées. Or,  
 l'évêque nous dit que de toute l'année il n'avait pas as-  
 sisté à un service qui lui eût fait plus de bien, et  
 M. Jones, de l'Ohio, qui appartient à notre Eglise, et que le  
 gouvernement a chargé d'une mission dans la contrée,  
 pleurait comme un enfant lorsqu'il se leva pour dire à notre  
 congrégation que cette journée était une des meilleures de  
 sa vie. En nous quittant, ces messieurs nous ont promis  
 de faire tous leurs efforts pour déterminer le secrétaire de  
 l'intérieur à venir s'assurer par lui-même du prix de l'œu-  
 vre qui s'accomplit ici.

« La population se compose d'environ 800 Indiens dont  
 300 sont arrivés dans le courant de l'été ; on en attend



1,500 à la fin de l'automne. Sur le chiffre d'à présent, nous comptons 274 chrétiens dûment inscrits. Une excellente école (fondée par le gouvernement) a reçu nos élèves les plus âgés, auxquels j'avais appris leurs lettres, mais que je ne pouvais pas pousser plus loin parce que nous n'avions pas de quoi les nourrir et les habiller. Pour les plus jeunes, que le gouvernement ne pouvait pas admettre, je me suis arrangé avec une dame de l'Eglise, qui tient école chez elle, parce que nous n'avons pas encore de bâtiment propre à cela. Quant à moi, une dame de Hartford m'a fourni le moyen d'acheter une petite maison très convenable, mais qui devient déjà trop étroite pour recevoir tous nos visiteurs blancs. J'ai demandé au colonel Kimble d'y ajouter deux ou trois pièces, expressément réservées pour cet usage.

« Les chefs, d'un côté, et les femmes, de l'autre, ont deux fois par semaine des réunions religieuses, très bien suivies depuis un an et qui deviennent de semaine en semaine plus intéressantes. Le dimanche, nous avons deux services, dans lesquels nous faisons usage du « Livre de prières ».

« Vous m'avez demandé de quoi nous avons besoin. Il nous faudrait pour ici un auxiliaire indien et de plus trois hommes sûrs, décidés à faire l'œuvre tout entière. L'un s'en irait au Lac-Rouge (à cent milles d'ici du côté du Nord), dont les chefs sont venus nous trouver et nous ont dit que si un missionnaire indien allait s'établir chez eux ils l'aideraient, cet hiver, à se construire une maison ; un autre pourrait aller se fixer à la Petite-Montagne, à cent cinquante milles d'ici. Il y aurait là aussi un bon champ de travail ; les Indiens du lieu se disent prêts à embrasser le christianisme. L'Eglise pourra-t-elle répondre à nos vœux et envoyer des missionnaires dans ces endroits ? Elle a supporté bravement bien des orages elle se sent certainement résolue à travailler avec plus d'éner-

gie que jamais pour son Maître. Il nous faudrait aussi une maison d'école avec un bon poêle. Puis, notre église a besoin d'être agrandie et pourvue aussi d'un poêle ou d'un autre moyen de chauffage. Il nous manque, enfin, des livres d'école pour nos enfants et nous sommes à court de « livres de prières » imprimés au Canada.

« Quant à des vêtements pour moi, ils seraient certainement utiles. Ceux qu'une bonne dame de New-York m'avait envoyés se sont trouvés trop étroits, et la vieille redingote de seconde main que je porte depuis cinq ans est bien usée; mais à cet égard, comme à bien d'autres, j'ai à remercier le Grand-Esprit de tout le bien qu'il me fait.

« J'ai bien peur que nos gens n'aient à souffrir beaucoup l'hiver prochain, parce que leurs récoltes ont manqué; mais cela ne nous découragera pas. Le Seigneur nous accordera de rester fidèles, comme au jour où nous avons goûté pour la première fois qu'il est un bon Maître.

« Recevez, vénéré frère, etc.

« Signé : J.-J. ENMEGABBAH. »

---

#### L'INSTRUCTION PUBLIQUE AUX ILES SANDWICH.

En 1867, dans un livre trop peu connu (1), un éloquent pasteur, enlevé trop tôt à notre littérature religieuse, M. N. Poulain, autrefois du Havre, résumait en quelques lignes les résultats de la prédication de l'Évangile aux îles Sandwich.

« Veut-on, » demandait-il, « mesurer par des faits et des

---

(1) *L'Œuvre des missions évangéliques au point de vue de la divinité du christianisme*, par N. Poulain, ancien pasteur. Genève, librairie Jullien, et Paris, librairie Grassart. 1867.

chiffres le chemin qui a été fait par ce petit peuple de cent trente mille âmes, dans l'espace de quelques années (moins de quarante ans)? — Eh bien ! Ces barbares, qui n'avaient pas de langue écrite, possèdent depuis plus de vingt ans quatre presses employées à imprimer des livres et des journaux. L'ivrognerie et le vol sont des vices à peu près inconnus parmi eux. Le mariage chrétien est partout établi et respecté. On ne compte que trois crimes de meurtre en moyenne dans l'espace de sept ans. L'Eglise se suffit à elle-même. Elle est soutenue par des souscriptions volontaires que recueille une Société indigène, appelée *Société évangélique hawaïenne*. Cette Société pourvoit à l'entretien de vingt pasteurs, aux frais de culte et de construction de temples, ainsi qu'à des œuvres de missions, soit intérieures, soit extérieures. Elle a envoyé des missionnaires dans les îles Marquises ; elle en compte aujourd'hui douze dans la Micronésie. La somme consacrée à ces différentes œuvres s'élève annuellement à un million de francs. »

A ce tableau, que notre feuille a eu souvent l'occasion de confirmer et de compléter, il faut ajouter les progrès de l'instruction en général et tout ce que l'esprit chrétien, importé aux Sandwich, par les missionnaires protestants, a fait pour qu'à maints égards ce peuple puisse être cité comme modèle, même aux nations les plus avancées en civilisation.

Aujourd'hui, c'est un témoignage du dehors que nous invoquerons à l'appui de la même appréciation. Il nous est fourni par un Français qui connaît bien la question de l'instruction aux îles Sandwich, puisqu'il y a exercé, auprès du gouvernement, les fonctions de premier ministre. M. de Varigny a fait publier dans un de nos journaux quotidiens les très curieux et très intéressants détails qu'on va voir.

En les parcourant on s'apercevra que M. de Varigny est catholique romain. Cela paraît, d'abord, à ce que, dans

plusieurs passages il donne la première place aux prêtres et aux membres de cette communion, qui aux Sandwich ne forment en réalité qu'une faible et peu influente minorité, et, ensuite, à ce que, par inadvertance sans doute, il parle des anglicans comme s'ils n'appartenaient pas au protestantisme, tandis que ceux-là même qui se sont laissé gagner par les principes réactionnaires de la haute Eglise restent protestants.

Il importe de se souvenir aussi, qu'à bien des égards, et surtout en ce qui concerne la complète séparation de l'Eglise et des écoles d'avec l'Etat, c'est des Etats-Unis d'Amérique que les îles Sandwich ont reçu l'impulsion. Mais laissons parler notre auteur (1).

Après avoir fait remarquer que dans ces îles, l'instruction publique ne relève d'aucun des ministères, mais d'un conseil spécial, composé de trois membres choisis, parmi les plus hauts personnages du royaume, M. de Varigny ajoute qu'il n'est pas de titre plus envié que celui-là. Il parle ensuite de l'importance des ressources affectées aux écoles, dit que la part faite dans le budget de l'Etat aux dépenses de ce département s'élève au cinquième des dépenses totales; puis continuant :

« Le système de l'instruction gratuite et obligatoire prévaut dans l'Archipel. Les parents sont tenus de faire apprendre à lire, écrire et compter à leurs enfants, au même titre qu'ils sont tenus de les nourrir, les loger et les vêtir. Dans chaque district il y a une ou plusieurs écoles de filles et de garçons, suivant le chiffre des habitants. Ces écoles sont construites moitié aux frais de la population, qui fournit d'ordinaire la main-d'œuvre et quelques matériaux, moitié aux frais du conseil qui vote les fonds. Une fois construit, le bâtiment est entretenu à frais communs. Le

---

(1) Ces pages sont extraites d'un livre publié à la librairie Hachette sous le titre de *Quatorze ans aux îles Sandwich*.



maître d'école est choisi au concours par une commission locale présidée, dans ce cas seulement, par le surintendant de l'instruction publique et composée du juge de paix du district, d'un résident désigné par le conseil suprême siégeant à Honolulu, et d'un père de famille nommé, à la pluralité des suffrages, par les parents mêmes des enfants. Cette commission locale surveille les écoles, s'assure que les enfants assistent régulièrement aux leçons et adresse au conseil un rapport annuel où se trouvent consignées ses observations. Le surintendant de l'instruction publique est nommé par le conseil et jouit d'un traitement relativement assez élevé, outre ses frais de voyage. Ses fonctions consistent à visiter, au moins une fois dans le cours de chaque année, toutes les écoles de l'Archipel, à présider les commissions locales en cas de nominations ou de révocations des maîtres d'école, et à prendre connaissance des réclamations diverses des commissions locales. Les observations, ainsi que les rapports des commissions, sont soumises au conseil, qui statue en dernier ressort. Ce que la loi ne dit pas, mais ce que l'usage, plus fort que les lois, consacre, c'est l'importance, dans les commissions locales, du membre nommé par les parents eux-mêmes.

« L'instruction est complètement distincte de l'éducation religieuse. L'État, représenté par le conseil, n'intervient en rien dans cette dernière question, et il est rigoureusement interdit à tout maître d'école d'enseigner aux enfants une religion quelconque. C'est aux parents, d'accord avec les ministres de leur religion, à y pourvoir. Le conseil met à leur disposition, en dehors des heures de classe, le local de l'école, à la condition, pour les ministres du culte, de s'entendre entre eux quant aux heures où ils devront l'occuper. Ainsi, les écoles ouvrent à neuf heures du matin et ferment à deux heures de l'après-midi. Le prêtre catholique peut y faire son cours d'instruction religieuse, pour les enfants dont les parents sont catholiques, de trois



heures à quatre heures, deux fois par semaine. Le ministre protestant et le prêtre anglican peuvent de même y enseigner alternativement. En cas de conflit ou de défaut d'entente, l'école est close à deux heures pour ne se rouvrir qu'à neuf heures le lendemain, et les ministres du culte font alors leur catéchisme soit chez eux, soit dans leurs églises respectives.

« L'Etat ne paie aucun culte. Vainement on l'a sollicité d'agir comme intermédiaire, de centraliser les recettes et de pourvoir aux dépenses; il s'y est constamment refusé. Les catholiques font les frais de leur culte directement; les protestants, les anglicans de même. C'est affaire entre eux et leur clergé. L'Etat n'intervient pas, ne souscrit pas. Simple dépositaire des deniers publics, il ne perçoit que ce qu'il ne peut pas ne pas payer lui-même, et il laisse aux particuliers le libre emploi de tout ce dont ils peuvent disposer, non-seulement librement, mais encore plus intelligemment que lui.

« Il est admis en thèse générale que les parents sont meilleurs juges que le gouvernement de l'instruction religieuse qu'ils entendent donner à leurs enfants et recevoir eux-mêmes. Ils construisent leurs églises, elles leur appartiennent, l'entretien est à leur charge; mais personne n'admettrait qu'il fût juste de faire contribuer un catholique, même pour la somme la plus minime, à la construction d'un temple protestant, ou à l'entretien d'un ministre anglican : c'est pourtant ce qui arriverait si l'Etat avait un budget des cultes.

« Mais, » dira-t-on, « si dans un district le nombre des catholiques est trop réduit pour qu'ils puissent construire une église? Ils s'en passent. Une simple cabane remplace l'église; le missionnaire du district voisin y vient de temps à autre célébrer le service divin et faire le catéchisme. L'activité individuelle supplée au manque de ressources, et cet inconvénient, tout fâcheux qu'il soit, et assez rare

après tout, et paraît infiniment préférable aux complications qui naîtraient infailliblement de l'intervention de l'Etat dans des questions aussi délicates.

« Les écoles de district sont essentiellement des écoles primaires. Au-dessus, se trouvent les écoles d'enseignement secondaire. L'instruction qu'on y donne n'est gratuite que dans une certaine mesure, c'est-à-dire que la gratuité ne s'obtient qu'au concours et pour un nombre limité d'élèves. Les autres paient une faible rémunération. Au sortir de ces écoles, un concours est ouvert pour l'admission à l'école normale de Lahainaluna, qui comprend environ cent vingt élèves. C'est parmi eux que l'Etat recrute les maîtres d'école de district.

« A côté de l'enseignement donné par l'Etat, il y a celui des écoles particulières. L'enseignement est libre. N'importe qui peut ouvrir une école. L'Etat n'intervient à aucun titre, c'est aux parents à se renseigner sur la capacité et les aptitudes de ceux à qui ils entendent confier leurs enfants. C'est à leur sollicitude naturelle à les guider dans ce choix. S'ils ne veulent pas profiter des ressources que l'Etat met à la disposition de tous, s'ils en préfèrent d'autres, ils le peuvent. Tout ce que l'on exige d'eux, c'est que l'enfant suive une école et sache lire, écrire et compter.

« Je ne crois pas qu'on trouve aux îles dix personnes, hommes ou femmes, âgées de vingt ans, qui ne possèdent parfaitement ces premiers éléments. On en rencontrera peu de très instruites, on n'en verra pas d'ignorantes. Les Kanaques lisent beaucoup, surtout leurs journaux, dont le nombre, eu égard à la population, est assez considérable. Les deux principaux, rédigés en langue indigène et du format de nos journaux parisiens, se publient à Honolulu. L'un, le *Kuokoa* (l'*Indépendant*), est l'organe de l'opposition et du parti américain. Son tirage est d'environ 5,000 exemplaires. L'autre, le *Au Okoa* (*Ere Nonvelle*), soutient la politique gouvernementale actuelle et représente surtout les

idées d'indépendance nationale ; son tirage est à peu près le même que celui de son rival. Outre ces feuilles politiques, qui jouissent de la liberté la plus absolue, et qui ne sont soumises à aucun droit de timbre ou de cautionnement, il se publie encore en langue indigène quelques journaux moins importants, organes des diverses sectes religieuses qui se livrent entre elles à une polémique ardente. »

Cette ardeur polémique, que l'auteur mentionne en terminant est en effet réelle ; mais elle s'explique, d'une part, par la vivacité des convictions religieuses, et de l'autre, par certains procédés des Eglises fondées après l'adhésion de l'immense majorité du peuple aux doctrines du pur Evangile.— Nous devons ajouter que si les journaux évangéliques dont il s'agit se livrent parfois à des discussions très vives, ils se distinguent encore mieux encore par les récits ou par les articles vraiment édifiants qui en remplissent les pages.

## VARIÉTÉS

### THIBET

#### IGNORANCE, FRAUDES ET SUPERSTITIONS.

Un des missionnaires moraves de Kyelang, M. Redslob, nous a déjà fourni de curieux renseignements sur les mœurs et les coutumes superstitieuses des habitants de ces hautes régions asiatiques. Dans une nouvelle lettre, il ajoute quelques traits à ce tableau.

« Décidément, dit-il, ce pays est plongé dans les ténèbres les plus profondes du paganisme. Durant l'hiver qui

vient de finir, nos oreilles ont été harassées par d'interminables roulements de tambour, des sifflements et des cris ayant l'air d'annoncer quelque fête prétendue religieuse, mais n'ayant en réalité d'autre but que de convoquer à des réunions publiques ou particulières pour boire le *chang*, sorte de bière extraite de l'orge, sans adjonction de houblon...

« Un autre de nos sujets de tristesse est le spectacle des impostures et des fraudes de tout genre au moyen desquelles les lamas et la noblesse de ce pays tiennent le peuple dans l'ignorance, pour le mieux opprimer. En été, Kyelang est visité par un assez grand nombre de voyageurs pour que les vivres deviennent alors très-rares dans le village. Pour y suppléer, le principal magistrat, Hary Chand, achète à l'avance des provisions, mais en imposant ses conditions et en faisant impudemment accroire qu'il est commissionné à cet effet par le gouvernement, tandis qu'il n'a d'autre appui réel que la connivence déloyale de quelque employé indou. Les lamas ne sont en rien plus consciencieux. Ayant à déterminer la date du nouvel an tibétain, deux d'entre eux avaient découvert qu'il devait tomber cette année sur le 12 janvier; mais un troisième, qui craignait, paraît-il, de ne pas avoir assez tôt une idole qu'il faisait fabriquer en vue de cette fête, prétendit que le véritable nouvel an n'arriverait que le 16 du même mois. Informé de ce différend, notre collègue, le frère Heydé, demanda à des habitants de Kyelang laquelle des deux dates leur paraissait la bonne : « Oh ! lui répondirent-ils, « cette affaire ne nous regarde pas le moins du monde ; « c'est à Hary Chand d'y penser pour nous. » Dans de pareilles dispositions et avec des chefs aussi peu scrupuleux, est-il surprenant que ce peuple se soit habitué à toutes sortes de tromperies et qu'il se les permette à lui-même aussi facilement qu'il les supporte chez les autres ?

« Tout récemment, nous vîmes arriver chez nous un



mendiant qui venait de Trachilnapo. Cet homme nous raconta qu'il possédait dans son pays une maison et un vaste terrain, mais qu'ayant eu le malheur de tuer *au moins un millier* d'êtres animés, la pensée du péché avait jeté dans son âme une terreur si profonde, que comme expiation il s'était imposé le devoir de parcourir la contrée pendant trois ans en mendiant, et qu'il lui restait encore beaucoup de temps à employer de cette manière. Après avoir écouté cet étrange récit, le frère Heydé s'efforça de faire comprendre à cet homme que devant Dieu le péché était quelque chose d'autrement sérieux que le meurtre involontaire de quelques insectes, mais cet homme ne tenait pas le moins du monde à se former sur ce point des idées plus justes.

« Je crois avoir précédemment dit quelques mots de la fête qui se célèbre ici en mémoire des morts. J'ai eu depuis l'occasion d'assister en partie du moins à cette cérémonie. C'était en janvier et il faisait très froid, même pour le pays, mais cela n'empêcha pas une foule de gens des environs de se rendre à Kyelang. Un des habitants de ce village était mort subitement au mois de janvier de l'année dernière. C'était pour le bien de son âme, dans sa condition nouvelle, que la fête était donnée; la famille, qui en devait faire les frais, y avait gracieusement invité quiconque voudrait s'y associer.

« Quant à la cérémonie elle-même, voici ce que j'en ai vu. Un terrain suffisamment vaste pour contenir toute l'assemblée ayant été déblayé de la neige qui couvrait le sol, les assistants s'y étaient assis en longues rangées, les lamas d'un côté et les simples mortels de l'autre. La vaste théière dans laquelle les Thibétains font leur thé au beurre fonctionna largement. On servit ensuite des gâteaux à l'huile, qu'on appelle des *chapiti*, puis d'autres petits gâteaux de farine cuits sur des cailloux. Les gâteaux à l'huile sont plutôt distribués parmi la famille, et si l'un de ses membres n'a pu se rendre à la réunion, on a soin de lui en



envoyer ; c'est là, paraît-il, la partie religieuse de la fête. Quand elle est terminée, la scène change et n'est plus qu'une fête bachique où il se fait une énorme consommation de *chang*, et où les lamas ne manquent pas de tenir le premier rang.

« On m'a parlé aussi d'une sorte de baptême d'eau, usité quand un laïque est appelé à remplir des fonctions religieuses. »

Ces descriptions de mœurs montrent combien est difficile la tâche des missionnaires appelés à faire pénétrer au Thibet les lumières d'une religion plus spirituelle, et elles expliquent la lenteur de leurs progrès. Mais de l'excès même du mal peut surgir le bien. M. Redslob termine sa lettre en annonçant qu'un des principaux habitants de Spitti vient d'exprimer l'intention d'embrasser le christianisme, parce que les impostures et la conduite des lamas l'ont convaincu de la fausseté de leur religion.

---

---

## NOUVELLES RÉCENTES

---

### LE DOCTEUR LIVINGSTONE.

La mort de cet illustre voyageur, annoncée et démentie si souvent déjà, est affirmée de nouveau, et cette fois, nous regrettons d'avoir à le dire, avec une persistance et avec des détails qui semblent exclure la possibilité du doute. D'après une dépêche de l'agent consulaire anglais à Zanzibar, le lieutenant de vaisseau Cameren, envoyé dans l'intérieur du continent à la recherche du docteur, aurait appris d'un domestique indigène, nommé Chuma, que son maître était mort de la dysenterie, en août dernier, sur les bords du fleuve Luapula, après une longue marche

à travers une contrée marécageuse, et que son corps, conservé dans de l'eau-de-vie et du sel, devait être transporté à Zanzibar.

La dépêche portait que, pour honorer la mémoire du docteur, le drapeau du consulat anglais avait été baissé en signe de deuil pendant vingt-quatre heures et que cet exemple avait été suivi par tous les représentants des puissances étrangères auprès du sultan de Zanzibar.

Ajoutons cependant que, par une dépêche ultérieure, en date du 11 février, le même consul annonce qu'à Zanzibar beaucoup de gens continuent à douter de la mort de l'intrépide voyageur.

---

## INDE

Un des missionnaires américains fixés dans le Madura, province où les prêtres de l'Eglise romaine sont très nombreux, dit que depuis *cinquante ans* les missionnaires protestants y ont fait plus de bien aux âmes que les autres en *trois siècles*. — Le même missionnaire calcule que si, dans l'Inde entière, la prédication du pur Evangile était bénie pendant cinquante ans encore comme elle l'a été dans le Madura depuis un demi siècle, les deux cents millions d'Indous qui sont encore païens, pourraient être rangés parmi les peuples chrétiens.

— Une Société d'Alliance évangélique, exclusivement composée de chrétiens indous et dont le siège est à Bombay, vient de décider l'établissement d'une mission dans la presqu'île de Salsette, si célèbre par la magnificence de ses anciens temples païens, creusés dans l'intérieur des montagnes. Cette œuvre a été placée sous la direction du révérend Prabbakar, qui n'y emploiera que des agents indigènes.

En annonçant cette décision, le révérend Dhanjibhai Nauroji, ancien Parsis devenu pasteur, exprime le vœu que

le nombre des Indous capables d'instruire leurs compatriotes s'accroisse assez rapidement pour que, dans un temps peu éloigné, l'Inde entière soit évangélisée par ses propres enfants.

— La multiplicité des langues ou des dialectes parlés dans l'Inde et la rapidité avec laquelle avaient été faites les premières versions de la Bible dans quelques-uns de ces idiomes, sont pour les missionnaires une source de difficultés et leur imposent des travaux parfois assez pénibles, mais auxquels plusieurs d'entre eux consacrent tout ce que la prédication de l'Évangile ou les soins pastoraux leur laissent de loisirs. Dans le Nord, de nouvelles versions en langues bengali et mahratti viennent d'être publiées. A Madras, un comité de traduction travaille à la révision de la Bible en langue telougou, et dans le Sud, une commission travaille depuis deux ans à fondre en une seule deux versions en langue malayagalim. Des missionnaires de toutes les dénominations font généralement partie de ces comités de traduction ou de révision.

---

## AFRIQUE OCCIDENTALE

La guerre que les Anglais ont dû faire au roi des Achantis pour préserver leurs établissements de la côte, est arrivée à son terme. Forcé, après plusieurs engagements de se replier sur Coumassie, sa capitale, le cruel monarque a senti l'inutilité d'une plus longue résistance et s'est enfin décidé à prier le général anglais, Sir Garnett Volsely, de suspendre les hostilités, demande qui fut aussitôt accordée.

Un fait curieux qui a ici sa place toute marquée, c'est que l'envoyé chargé par le roi d'entrer en pourparlers avec le général anglais a été M. Kuhne, l'un des missionnaires de la Société de Bâle qu'il retenait captifs depuis plus de

quatre ans. Cette mission implique nécessairement la mise en liberté de M. Kuhne, et l'on peut regarder comme certain que ses compagnons d'infortune, M. et M<sup>me</sup> Ramsayer, ont été délivrés également. Le bruit a même couru que ces missionnaires, recommandés souvent aux prières du monde chrétien, étaient arrivés au camp anglais dès le 21 janvier. — Les dernières nouvelles annoncent la prise de Coumassie.

D'après le *Times* anglais, Koffi Catcalli (c'est le nom du roi nègre) n'aurait pas voulu se soumettre avant d'avoir consulté le sort. Ayant inutilement demandé à ses devins quelle serait l'issue de sa lutte avec les blancs, il avait fait amener devant lui deux boucs, l'un entièrement noir et l'autre d'un blanc parfait. Les deux animaux, préalablement soumis aux cérémonies religieuses, pratiquées en pareil cas, avaient ensuite été lancés l'un contre l'autre et auraient engagé un combat terrible, d'où le bouc blanc setait sorti vainqueur. Ce serait d'après le narrateur, à la suite de ce pronostic, que le roi nègre, convaincu enfin que la victoire était assurée aux blancs, avait envoyé M. Kuhne au général anglais.

---

### JAPON.

Le consul anglais de Hiogo écrit qu'en 1872 il a été exporté du Japon en différents pays et surtout en Angleterre, pour environ deux millions et demi de bronze, et que la plus grande partie de ce métal provenait des temples bouddhiques. « Les prêtres bouddhistes, » ajoute-t-il, « alarmés de la préférence accordée par le gouvernement du Mikado à la religion Sinto, et craignant qu'on ne dépouillât leurs temples de leurs cloches et de leurs autres ornements ou ustensiles en bronze, ont pris les devants et vendu eux-mêmes ces objets à des spéculateurs étrangers. »

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

### NOTRE JUBILÉ.

Le Comité de la Société des missions évangéliques de Paris s'est constitué et a publié ses statuts en 1822, mais c'est seulement en avril 1824 qu'il a réuni pour la première fois ses amis en assemblée générale. A la rigueur, c'est en 1872 que nous aurions dû inviter les Eglises protestantes de France à bénir Dieu d'avoir accordé cinquante années d'existence à notre Société. Mais alors nous étions encore trop sous le coup de nos infortunes et de nos humiliations nationales pour songer à quoi que ce fût qui ressemblât à une fête. Il n'en est plus de même cette année et le Comité, considérant l'assemblée de 1824 comme le point de départ réel et effectif de ses travaux, se sent heureux de pouvoir avec une parfaite convenance, donner à celle qui aura lieu le 23 avril prochain le nom et le caractère d'un jubilé. A la vérité, notre dernier rapport n'était que le 48<sup>e</sup>, mais on se rappellera qu'il nous fut impossible de nous réunir dans l'année néfaste de 1871 et que notre 47<sup>e</sup> compte-rendu embrassait deux exercices.

Le Comité n'a nullement l'intention de s'écarter de la simplicité qui a toujours caractérisé ses assemblées générales. Il désire seulement que les amis des missions qui résident à Paris et dans les environs viennent en grand



nombre joindre leurs actions de grâce aux siennes. Dans son rapport, il s'attachera surtout à rappeler les voies miséricordieuses, les interventions providentielles par lesquelles Dieu a fait naître notre chère Société, l'a protégée et développée jusqu'à ce jour. Il espère qu'en cette occasion, des représentants de nos Eglises de la province et des députés de Sociétés sœurs de la nôtre lui apporteront leurs encouragements et leurs bons conseils. Enfin, il demande avec instance que tous les enfants de Dieu, soit en France, soit ailleurs, fassent du 23 avril un jour d'ardentes prières pour les directeurs de l'œuvre, pour les missionnaires, pour leurs chers troupeaux et pour les jeunes gens qui se préparent à entrer dans la moisson.

---

### M. LE PASTEUR E. BERGER.

Ce chrétien éminent que tous les pasteurs évangéliques de Paris, sans distinction d'Eglise, ont vu disparaître du milieu d'eux avec une égale douleur, était l'un des plus chauds et des plus sûrs amis de notre Société. Pendant de nombreuses années, et aussi longtemps que ses forces lui ont permis de le faire, il a pris part aux délibérations du Comité. S'il apportait aux séances les lumières d'une grande expérience des voies de Dieu et d'une intelligence de premier ordre, sa présence s'y faisait surtout sentir comme élément de piété. Il n'avait foi qu'aux décisions prises dans la prière et sous l'influence directe du Saint-Esprit. Son cœur généreux le portait toujours à se mettre à la place des missionnaires et à sauvegarder leur liberté. « C'est eux, » répétait-il sans cesse, « qui sont à la brèche, c'est eux qui peuvent le mieux juger des difficultés et des besoins de l'œuvre ; notre rôle, à nous, c'est surtout de les maintenir par la prière et par nos exhortations sous la

direction de Dieu, de les fortifier par nos sympathies, de répondre à leurs appels. » L'œuvre occupait sans doute la première place dans son cœur, mais il lui était difficile de faire une distinction entre elle et les ouvriers. Aux jours de sa vigueur, il venait encourager les élèves missionnaires dans leurs études. Il les attirait aussi chez lui, voulant les connaître personnellement, prier avec eux dans son cabinet, leur donner l'assurance qu'ils auraient toujours en lui un ami et un soutien. Une de ses dernières joies, très peu de temps avant sa mort, a été de recevoir du directeur de la Maison des missions des nouvelles fraîches et détaillées de quelques-unes de nos stations et de leurs pasteurs. Lorsque la fatigue le força d'arrêter la conversation, il dit à son ami, avec un ineffable sourire : « Ecrivez à ces bien-aimés que je suis toujours avec eux. » Il les attend maintenant dans le ciel, et eux, lorsqu'ils apprendront sa mort, ils sentiront, au milieu de leur deuil, ce que nous sentons nous-mêmes : que Dieu n'oubliera aucune des prières de son serviteur et bénira tous ceux qu'il a aimés ici-bas. Que cette assurance soit surtout la consolation de sa veuve et de ses enfants.

---

## STRASBOURG.

UNE VENTE FAITE AU PROFIT DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS  
ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Chers lecteurs,

Vous êtes chrétiens, vous aimez les missions, vous chérissez tous l'Alsace, vous comprendrez ce que nous a fait éprouver la lettre suivante de M. le pasteur Mouron :

« J'ai le plaisir de vous informer que vous allez recevoir la somme de 2,500 francs, produit d'une vente en faveur

de la Société des missions de Paris. Cette vente a été organisée par les enfants et les moniteurs et monitrices de l'école du dimanche de langue française de l'Oratoire de Strasbourg. Elle a eu un plein succès, non-seulement au point de vue matériel, mais aussi de l'entrain avec lequel elle a été menée.

« C'est un bonheur pour nous de penser que notre envoi, dont la préparation nous a procuré tant d'heureux instants, sera le bien venu de votre Comité dans ses pénibles circonstances financières.

« Tout ce que je vous demande personnellement, c'est de m'envoyer quelques mots à l'adresse de nos enfants, que je m'efforce d'intéresser à la cause des missions. Je les leur tirerai et cela leur plaira beaucoup.

« Vous trouverez ci-inclus le compte-rendu du *Journal d'Alsace*. »

On lit, en effet, dans cette feuille, du 1<sup>er</sup> mars :

« La vente organisée en faveur de la Société des missions de Paris a obtenu, mercredi et jeudi, un grand et légitime succès. Le nombre et la variété des objets d'agrément et d'utilité, disposés avec goût au milieu de simples fleurs printanières, la modicité des prix, l'amabilité des vendeuses, le but éminemment sympathique de la vente, tout cela a contribué à cette réussite. On s'arrêtait surtout devant deux tables tenues par de jeunes garçons et de jeunes filles et couvertes de cartonnages, d'ouvrages à l'aiguille, de porte-montres, de dessins, etc., faits et offerts par les enfants de l'école du dimanche de l'Oratoire.

« Jeudi, après-midi, de fraîches et délicieuses voix d'enfants et de jeunes filles, exécutant des chœurs charmants, alternaient avec la voix du crieur aux enchères. Deux mignonnes fillettes parcouraient la salle offrant aux amateurs violettes ou gâteaux avec une grâce irrésistible. Grâce à la cordialité, à l'entrain de tous, ce n'était plus une vente, c'était une fête. L'affluence du public était si considérable

que plusieurs personnes ont dû s'en aller, non-seulement sans avoir pu faire aucun achat, mais sans avoir pu pénétrer dans le local.

« En somme, si les acheteurs n'ont pas fait des affaires d'argent, la Société des missions de Paris a fait des affaires d'or. »

Oui, ajouterons-nous, mais ces affaires d'or sont peu de chose auprès du bonheur que nous éprouvons en voyant que nous avons encore là-bas des amis, grands et petits, dont les cœurs n'ont pas cessé et ne cesseront jamais de battre à l'unisson des nôtres.

---

ARRIVÉE AU CAP DE M. ET M<sup>me</sup> GERMOND ET DE LEURS  
COMPAGNONS DE VOYAGE.

Cette bonne nouvelle nous a été apportée par une lettre de Mlle Lamberty à Mme Casalis, portant la date du 23 janvier :

« Je m'y prends trop tard pour vous écrire une lettre. Dans quelques heures nous repartons du Cap. Je comptais sur M. Germond pour vous annoncer notre heureuse arrivée dans ce port et je réservais ma lettre pour Port-Elisabeth, mais nous avons été pris au dépourvu. Arrivés ici lundi soir, nous avons consacré les journées de mardi et de mercredi à visiter la ville et ses environs. C'est à M. Germond que nous devons d'avoir pu nous donner ce plaisir. Malheureusement, nous lui avons fait négliger sa correspondance. Il pensait se rattrapper le jeudi, lorsqu'à notre grande surprise, nous avons appris que nous allions repartir aujourd'hui même, au lieu de demain comme on l'avait annoncé d'abord.

« Grâce à Dieu, voilà donc notre grande traversée presque achevée et c'est avec l'espérance que Celui qui nous a

gardés jusqu'ici sera avec nous jusqu'à la fin que nous reprenons la mer aujourd'hui. »

Une autre lettre écrite, quelques jours plus tard, par une compagne de voyage de Mlle Lamberty, nous a appris que la traversée du Cap à Port-Elisabeth s'est faite sans aucun désagrément, que M. Kohler attendait sa fiancée au port de débarquement et que leur mariage a été béni peu après par M. Germond. Toute la petite bande partait joyeuse en wagon pour le Lessouto, mais en se demandant déjà comment on pourrait consentir à se séparer lorsqu'on serait arrivé dans les stations.

---

NOS NOUVEAUX DEVOIRS DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE,  
EN DEHORS DU LESSOUTO.

Nos lecteurs ont pris un trop vif intérêt au voyage de MM. Mabile et Berthoud et à la grande question qui s'y rattache pour que nous puissions leur laisser ignorer à quel échange d'idées et de consultations il donne lieu, en ce moment, entre les missionnaires et le Comité. On trouvera dans cet article d'abord un rapport succinct, mais très lucide de la Conférence, avec l'expression de ses désirs, puis un court exposé du plan et des projets auxquels les directeurs croient devoir s'arrêter pour le présent.

I.

*Dernière lettre des missionnaires.*

Morija, 15 novembre 1873.

« Dès son retour au Lessouto, M. Mabile a provoqué une réunion extraordinaire de notre Conférence. Celle-ci vient d'avoir lieu à Morija et nous avons l'honneur de vous transmettre le résumé de ses délibérations. Voici tout



d'abord la teneur du rapport qui nous a été présenté par notre collègue.

*Rapport de M. Mabilhe.* « Nous sommes partis du Lessouto ayant pour premier but d'examiner la possibilité d'établir une mission dans le pays des Bapélis. Nous avons trouvé un peuple tout prêt à recevoir l'Évangile ; seuls son chef et quelques mauvais conseillers s'opposent à l'évangélisation de la tribu. Le Seigneur nous ayant fermé cette porte, nous avons dû songer à porter nos pas ailleurs. Une lettre de M. Neethling, secrétaire de la Société des missions de l'Église hollandaise du Cap, nous était parvenue à Potchefstroom.

« Ce frère nous engageait fortement à entreprendre ou plutôt à continuer la mission fondée par son Église parmi la tribu des *Bamoletsis* où la Société du Cap pourrait, selon toute probabilité, nous céder sa station de Béthesda. Il y a là une grande population, groupée de telle façon que le travail d'évangélisation doit être facile. Elle est estimée à 12,000 âmes et nous a paru très désireuse d'instruction. De son côté, M. Hofmeyer, missionnaire de la même Société au Zoutpansberg, nous engagea à visiter le district des Spelunken où demeurent les *Makoupas* et les *Boramapulanés*. A ses encouragements venant s'ajouter ceux de trois missionnaires berlinois que nous rencontrâmes dans ces quartiers, à Albasini, nous avons sérieusement examiné la possibilité de fonder une mission dans ce district. Les indigènes sont très nombreux et n'ont pas encore entendu proclamer l'Évangile. Il est de plus à prévoir que ce pays deviendra un jour un grand centre d'évangélisation. Au Sud, il y a la tribu des Motsatsis ; au Sud-Ouest, une petite tribu de Batlokoas ; plus au Sud, sont les Bapélis et les Bahalikhalés. Au Nord-Est, il y a la tribu des Basuetlas, dont le chef, Phafoli, est très intelligent. Il y a de plus dans les montagnes du Zoutpansberg quantité de petites tribus. Ces peuplades, à l'exception des Bapélis, n'ont jamais été

évangélisées et toutes, sauf les Makoapas, parlent le ses-souto. De plus, au cas qu'aucun missionnaire européen ne se présentât pour occuper Béthesda, où la mission est cependant plus facile et promet un succès plus prochain, le missionnaire placé dans le district des Spelunken pourrait surveiller les catéchistes indigènes et les maîtres d'école qui seraient placés chez les Bamoletsis. Mais dans ma pensée, ces stations des Spelunken et de Béthesda ne devraient être que des jalons destinés à faciliter et à assurer la fondation d'une mission bien autrement importante dans la tribu des Banyaïs qui habitent au-delà du Limpopo ; — plus loin encore se trouvent les Mashonas. — M. Hofmeyer parle de la première de ces tribus comme devant être très accessible à l'Évangile.

« Ces missions nouvelles sont-elles possibles, nécessaires, justifiées par les circonstances présentes? Y a-t-il dans ce que nous avons vu une indication de la volonté du Seigneur? Je n'ai aucun doute à cet égard. Voici quarante ans que nous évangélisons les Bassoutos. Il me semble qu'il est temps, non pas de les abandonner, puisqu'il faut édifier les Eglises fondées, mais de porter plus loin les enseignements de Jésus-Christ. La fondation d'une nouvelle mission ne manquera pas d'exciter de l'intérêt en Europe; mais ce sont surtout nos Eglises du Lessouto qui en profiteront. Ne deviendront-elles pas plus vivantes, plus généreuses, lorsqu'elles auront une œuvre à elles? N'est-ce pas là un débouché tout naturel pour notre école de catéchistes? Les événements qui se succèdent les uns aux autres si rapidement, dans cette Afrique naguère si ignorée, si négligée, n'indiquent-ils pas que le Seigneur veut que son Évangile y pénètre de tous côtés? Les expéditions, anglaise dans l'Abyssinie, égyptienne dans la région des lacs; l'abolition de l'esclavage sur la côte Est, les mines de diamants et d'or au Sud, qui ouvrent le pays d'une manière si étonnante, la présente expédition contre les Achantis, je vois dans tout

cela autant de brèches, faites à coups de bélier, aux murs qui retenaient captives les dernières victimes de l'ennemi des âmes. Evidemment, l'évangélisation de l'Afrique entière va s'étendre rapidement; nous contenterions-nous du Lessouto?

*Discussion.* — « Après un échange prolongé de questions et de réponses, la discussion est ouverte. M. Jousse propose d'examiner le sujet aux deux points de vue suivants :

1° Est-il opportun de commencer une mission au nord du Transvaal?

2° De quelles ressources, de quels moyens pouvons-nous disposer pour cela?

« La première question n'offre aucune difficulté; pour la plupart des frères, elle s'impose affirmativement avec la clarté d'un axiome. Le doigt du Seigneur nous paraît à tous indiquer qu'il est urgent d'étendre nos travaux au delà des limites du Lessouto.

« Malheureusement, la seconde est loin de se présenter de manière à produire une semblable conformité de vues. Le manque absolu d'ouvriers disponibles se dresse devant nous comme un obstacle infranchissable. Toutefois, la Conférence, après mûre réflexion, vote la proposition suivante :

« Considérant le devoir de porter l'Évangile aux Bamoletsis et aux Makoapas, on insistera auprès du Comité (de Paris) pour qu'il entreprenne lui-même cette nouvelle mission, qui, sous le rapport de la langue, de la littérature, des ouvriers indigènes à former, dépendra toujours plus ou moins de celle du Lessouto. Si le Comité de Paris ne peut absolument pas commencer seul cette œuvre, la Conférence le prie de s'entendre avec la commission des missions de l'Église libre du canton de Vaud pour que la fondation de cette mission, reconnue nécessaire, ne soit pas retardée.

« Après l'importante question que nous venons de soumettre à votre appréciation, celle de l'œuvre de Matatiélé nous a occupés. Nous vous prions instamment de vous souvenir de ces vaillantes annexes si dévouées à leurs missionnaires. Le moment d'agir est venu. Les circonstances sont d'autant plus favorables que M. Joseph Orpen, le gendre de feu M. Rolland et le défenseur intrépide des droits des aborigènes, vient d'être nommé magistrat en chef des Bassoutos réfugiés dans cette contrée située au-delà des Maloutis. Le nombre des habitants continue à s'accroître. Néhémie Moshesh, Philémon Moéletsi, toute une fraction de l'Eglise de Béerséba et un grand nombre de familles de diverses localités, se rendent encore, à l'heure qu'il est, à Matatiélé. Oh ! puissiez-vous bientôt soulager nos cœurs et nos consciences en nous mettant à même de secourir ces chers troupeaux ! »

## II.

### *Perplexité et décisions du Comité de Paris.*

Des devoirs aussi clairs, aussi doux à remplir, ne devraient nous causer aucune perplexité. Pour ce qui concerne la mission à fonder dans le Nord, il est évident, comme l'a fait observer la Conférence, que ce n'est qu'une conséquence de nos travaux et de nos succès dans le Sud. A quelques mains qu'elle soit confiée, cette œuvre sera toujours, en une grande mesure, la fille de celle que nous avons poursuivie depuis tant d'années. Les gens qu'il s'agit d'évangéliser aiment à s'appeler les Bassoutos septentrionaux. A peu d'exceptions près, ils parlent tous la même langue que les Bassoutos proprement dits. Les mœurs, les idées sont les mêmes. Depuis plus de vingt-cinq ans, nos missionnaires ont eu des rapports constants avec ces tribus lointaines par le fait que des milliers de leurs jeunes gens, en allant chercher du travail dans la colonie du Cap, s'arrê-



taient, après les fatigues d'un long voyage, chez les chefs Moshesh et Moletsané dont les mœurs hospitalières leur étaient parfaitement bien connues, et recevaient d'eux les lettres de recommandations exigées par les magistrats des possessions anglaises. Pendant ces moments d'arrêt et de repos, ces étrangers du Nord entraient dans nos temples du Lessouto, s'essayaient dans nos écoles à apprendre les lettres de l'alphabet et recevaient de nos missionnaires les premières notions du christianisme. A leur retour de la colonie, après avoir un peu refait leur fortune, ils se reposaient de nouveau dans nos stations. Quelques-uns même n'allaient pas plus loin, et c'est ce qui explique que nous ayons eu et que nous ayons encore dans nos Eglises, ainsi que dans notre école normale de Morija, des membres de ces tribus. C'est ce qui explique aussi le parfait accueil que nos frères Mabile et Berthoud ont trouvé partout, excepté chez les Bapélis, et encore là n'ont-ils eu à se plaindre que du chef et de quelques-uns de ses conseillers. On le voit, jamais Société de missions n'eut plus de raisons de se croire appelée à fonder une œuvre nouvelle.

Il en est de même en ce qui concerne la contrée à laquelle Malatiélé sert de centre. Disons plutôt qu'ici le devoir est encore plus impérieux, la nécessité d'agir sans délai plus pressante. Conserver ce que l'on a est plus urgent que de chercher à faire de nouvelles acquisitions. De quoi s'agit-il, en effet? Il a plu à Dieu de dédommager les Bassoutos des pertes territoriales qu'ils ont faites pendant la dernière guerre en leur ouvrant, par l'intervention du gouvernement du Cap, une province salubre, fertile et qui offre l'avantage d'être limitrophe du littoral de la mer des Indes. On comprend que des gens qui se trouvaient trop à l'étroit dans certaines parties du Lessouto aient dû se hâter d'aller prendre possession des terres nouvelles que l'on mettait à leur disposition. Déjà, pendant la lutte, une partie du troupeau de M. Cochet, avec Lébénnya son chef,



s'y était réfugiée. Il ne manquait pas de chrétiens et de gens bien disposés pour l'Évangile parmi les émigrants. Quatre congrégations se sont formées et ont été placées sous les soins d'évangélistes indigènes. Le mouvement se continue et bientôt cette dépendance du Lessouto comptera des milliers d'habitants. Les chrétiens de Matatiélé et des environs nous demandent à grands cris de songer à eux. Dernièrement, MM. Cochet et Creux sont allés leur faire une visite. On leur a présenté quelques convertis qu'ils ont eu la joie de baptiser, après leur avoir fait subir un examen sérieux. Il est de toute nécessité qu'un pasteur aille le plus tôt possible s'installer au milieu de ces troupeaux naissants, ne fût-ce que pour diriger les évangélistes, accroître leur nombre et distribuer les sacrements.

Mais pour les deux œuvres qui s'imposent à nous, où trouver des hommes? Là gît la difficulté et c'est la déplorable conséquence des années d'alanguissement durant lesquelles nous n'avons presque pas eu d'élèves. Nous pourrions, dans peu de mois, faire partir un missionnaire de plus, mais c'est tout. Cependant, nous avons depuis quelque temps sept nouveaux ouvriers en préparation. Ils travaillent sans relâche avec le désir d'entrer, le plus tôt possible, dans la carrière. Voyant dans l'appel que ces jeunes gens ont reçu une preuve que Dieu veut étendre la sphère de nos travaux, le Comité s'est arrêté aux conclusions suivantes :

1° La Conférence devra, sans aucun retard, tranquilliser les populations de Matatiélé sur les intentions de la Société, prendre possession de ce champ d'évangélisation par un acte officiel, tel que la fixation de l'endroit où s'élèvera la station centrale, et, en attendant mieux, ménager aux émigrés l'avantage de fréquentes visites pastorales faites à tour de rôle par les missionnaires du Lessouto. Le premier ouvrier disponible sera envoyé à la Conférence pour

la mettre à même de pourvoir définitivement aux besoins de ces nouvelles annexes.

2° Le Comité, sans vouloir exercer la moindre pression sur la Commission de l'Eglise libre du canton de Vaud, s'associe au vœu exprimé par la Conférence, que MM. Creux et Berthoud profitent des facilités qui s'offrent à eux pour commencer une œuvre dans le Transvaal. Dès qu'il le pourra, il répondra, lui aussi, à l'appel de Dieu et ses vues se porteront plus particulièrement sur les populations indépendantes qui vivent au-delà du Limpopo. — On verra par l'article qui va suivre ce que sont les précurseurs indigènes que nous avons déjà dans ces régions.



LETTRE ÉCRITE A M<sup>me</sup> MABILLE PAR L'UN DES CATÉCHISTES  
PLACÉS DANS LE DISTRICT DU LIMPOPO.

« Nous avons, » écrit Mme Mabilie, « de bonnes nouvelles de nos chers catéchistes. Voici quelques extraits d'une lettre que m'écrit Asser. — Chère mère, c'est une grande joie pour nous de vous écrire. Il y a déjà longtemps que nous sommes séparés. C'est depuis le 21 août, jour de pleurs et de douleur. Vous pleuriez et nous pleurions en en vous disant adieu; mais Jésus est venu immédiatement nous mettre sur son dos comme ferait une femme qui a un *thari* (espèce d'écharpe de peau qui sert à attacher un nourrisson sur le dos de sa mère). Il nous balança doucement jusqu'à ce que nous fussions consolés. A présent, il est toujours avec nous comme il l'avait dit à ses disciples. Le Consolateur, l'Esprit de vérité envoyé par le Père est venu à nous pour nous instruire et nous exhorter à la vigilance, à la sanctification et à la patience. Il est tellement près de nous qu'il nous semble que nos missionnaires sont ici avec nous, nous aidant à marcher dans le

droit chemin. O ma mère! vous ne nous avez pas abandonnés lorsque vous nous laissâtes ici; au contraire, vous nous avez mis entre les mains de Jésus, le Seigneur si puissant pour protéger, nourrir, porter ses enfants! Il sait si bien garder les siens! Il les conduit par un chemin dont il a ôté toutes les pierres et comblé tous les creux, afin qu'ils puissent marcher sans peine en allant à Sion, Lui étant à leurs côtés, les tenant par la main afin qu'ils ne puissent plus s'égarer. N'ayez aucune inquiétude à notre égard; ne pensez pas que nous puissions renier Jésus. Nous ne pouvons pas l'abandonner. S'il nous avait ordonné de venir ici en nous promettant un sac plein d'argent, mais en laissant nos péchés dans nos cœurs, nous serions déjà retournés auprès de vous, car alors nous serions venus en vain. Mais puisqu'il a commencé par nous pardonner nos péchés et par nous donner des cœurs nouveaux et que son Saint-Esprit remplit nos cœurs de paix et de joie, sans que nous ayons rien fait pour mériter cela, comment pourrions-nous renier un tel Sauveur? Nous sentons qu'il est vraiment notre Maître, que lorsque nous serons appelés à traverser le Jourdain c'est Lui qui nous le fera traverser. Lorsque nous entrerons dans la tombe, il y sera avec nous et lorsque nous ressusciterons c'est encore Lui qui nous ressuscitera; car c'est par ce chemin qu'il marcha lorsqu'il alla *chez Lui*. Ma mère, si nous partons les premiers pour le *pays* (*haye*: en sessouto ce mot équivaut au *home* des Anglais), sachez que nous sommes allés chez nous, et si nous apprenons que c'est vous qui êtes partis, nous saurons que nous vous reverrons, car nous demandons à Jésus de nous préparer pour la mort. Mais si Jésus nous dit de rester des années dans ce pays nous dirons que *c'est bien*, car n'est-il pas notre Sauveur? Nous ne disons pas ceci pour nous enorgueillir ou pour nous vanter; non, nous demandons sans cesse à Jésus de nous donner de l'humilité et plus de renoncement à nous-mêmes. Nous ne sommes pas satisfaits de

la réalité de notre conversion ; nous demandons à être convertis comme tout de nouveau, car nous ne cessons pas de pécher contre le Seigneur ; l'homme de péché est encore très fort en nous, etc. »

---

### SÉNÉGAL.

L'arrivée de M. Rémond à Saint-Louis permettant à M. Villéger et à sa femme de faire une absence, le Comité leur a accordé un congé de quelques mois pour qu'ils puissent refaire leurs santés et reprendre des forces sous le ciel natal. Le climat du Sénégal a pour effet de produire, même chez les personnes qui peuvent le supporter le mieux, une anémie qui finit par devenir incurable si l'on ne sait reconnaître à temps la nécessité d'un changement d'atmosphère et s'y soumettre. Le commerce et l'administration militaire tiennent compte de cela dans les arrangements qui concernent leurs subordonnés. Une Société religieuse ne saurait être moins soigneuse de la prolongation des jours de ceux qui la servent. M. et Mme Villéger pourront d'ailleurs, pendant le temps qu'ils passeront au milieu de nous, rendre de grands services à la mission qu'ils ont pu définitivement fonder, grâce à une constitution plus résistante que ne l'était celle de leurs prédécesseurs. Il est probable que nos amis arriveront dans le courant du mois de mai.

---

### PARIS.

#### VENTE DU COMITÉ DE DAMES.

On apprendra avec plaisir que la recette s'est élevée à 13,000 fr. Si le chiffre est inférieur à celui de l'année dernière, il ne faut attribuer cela qu'à la difficulté des temps. Jamais les vendeuses n'avaient déployé plus de zèle, et rarement leurs comptoirs avaient été aussi bien garnis.



## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### JAPON.

Un fait qu'on pourrait qualifier « d'événement missionnaire » vient de s'accomplir dans ce pays. Deux chrétiens indigènes, anciens des Eglises évangéliques de Yedo et de Yokohama, ont fait, en cette qualité, une tournée d'évangélisation dans la province de Cadzusa, presque située entre le golfe de Yedo et l'Océan pacifique. Ils y ont, en beaucoup de lieux, prêché les doctrines du christianisme dans des réunions où le nombre des assistants variait depuis douze jusqu'à quatre cents, sans que nulle part, ni les populations, ni les prêtres, ni les autorités civiles leur aient fait la moindre opposition.

Ces deux hommes, dont les noms sont Ogavua et Okano, agissaient, à la vérité, avec prudence. Ils évitaient les grandes villes où une populace fanatique aurait pu leur faire quelque mauvais parti, mais ils prêchaient l'Évangile ouvertement, et aussi bien qu'ils en étaient capables, partout où ils voyaient la possibilité de se faire écouter. Dans plusieurs endroits, leurs auditeurs les ont priés de revenir les voir et parfois en y mettant beaucoup d'instance.

Dans un de ces nombreux villages, se trouvait un homme entre les mains de qui était tombé, plusieurs années auparavant, un traité contenant l'Oraison dominicale, le Décalogue et un court exposé des doctrines chrétiennes. Vivement intéressé par ces pieuses lectures, il y avait sérieusement réfléchi, et il en avait reçu des impressions assez profondes pour n'avoir plus, depuis lors, pensé à prier d'autre Dieu que le Dieu de l'Évangile. En voyant arriver



dans son village deux de ses compatriotes prêchant la religion dont les premières lueurs s'étaient ainsi révélées à son esprit, sa joie fut immense et il s'empressa de leur demander des explications qu'évidemment il désirait depuis longtemps.

La tournée des deux anciens avait duré trois semaines. A leur retour, les frères indigènes de Yedo et de Yokohama, se pressant autour d'eux, écoutèrent avec avidité le récit de leur voyage. Ils célébrèrent ensuite tous ensemble une sorte de jubilé pour remercier Dieu de ce premier succès et pour lui demander que la prédication de sa Parole eût un libre cours dans toutes les provinces. Mais nulle part ces récits ne furent plus chaudement accueillis et applaudis que dans l'Ecole supérieure où de jeunes Japonais travaillent, sous la direction des missionnaires, à se rendre capables de prêcher le salut en Christ à leurs concitoyens. Ces jeunes gens, dont le nombre va déjà au-delà de douze, ont manifesté, à propos de ce voyage, un tel désir de se rendre utiles de la même manière, que les missionnaires s'occupent activement des moyens d'organiser en leur faveur un séminaire de théologie où ces futurs prédicateurs de l'Evangile puissent recevoir une instruction plus régulière et plus complète.

— Une branche de l'Alliance évangélique universelle vient d'être fondée à Yokohama. En annonçant ce fait, le révérend Dr Mackay se déclare satisfait de la tournure que prennent, au Japon, les grandes questions de liberté religieuse. Les démarches faites par divers comités d'Alliance évangélique auprès des ambassadeurs japonais qui ont visité les Etats-Unis et l'Europe, lui paraissent avoir produit sous ce rapport un bon effet. Elles ont coïncidé d'une manière heureuse avec l'appui donné à la même cause par plusieurs des ambassadeurs ou chargés d'affaires des puissances étrangères accrédités à la cour du Mikado.

— A la suite du jour de prières consacré aux missions en

décembre dernier, la Société de l'Eglise anglicane avait décidé d'envoyer un renfort de cinq missionnaires aux deux qu'elle avait au Japon. On annonce aujourd'hui que dès à présent elle a trouvé ces nouveaux agents, et qu'ils seront bientôt en mesure de se rendre à leur destination.

---

## PERSE.

### LE BABISME ET LES BABISTES.

(Suite et fin. -- Voir notre dernière livraison p. 57.)

Le fondateur de la secte était mort, mais non pas ses disciples. Sans hésitation, ceux-ci se hâtèrent de proclamer que l'esprit du Bab avait passé dans le corps d'un jeune homme de seize ans, qu'il avait été facile de reconnaître à divers signes et à certains traits de caractère. Ce nouveau Bab, accompagné de plusieurs de ses principaux adhérents, s'en alla, de ville en ville, relever le courage des croyants, en leur donnant pour mot d'ordre de s'abstenir avec soin de toute apparence d'insurrection. « Mon temps, » disait-il, « n'est pas encore venu » ; et pour l'attendre avec plus de sécurité, il quitta la Perse. Il s'établit aussi près de la frontière que possible, à Bagdad, ville turque, mais qu'habitent ou fréquentent un grand nombre de Persans.

En 1852, une tentative d'assassinat eut lieu sur la personne du schah. Les babistes en furent accusés, et une quarantaine d'entre les plus haut placés, parmi lesquels plusieurs femmes, furent, en un seul jour, torturés et brûlés à Téhéran, capitale du royaume. Tous marchèrent au supplice en chantant.

Le séjour du Bab à Bagdad avait duré douze ans quand,

tout à coup, à la demande du gouvernement persan, ordre lui fut donné de quitter cette ville, avec une quarantaine de ses partisans, et d'aller résider à Constantinople. Plus tard il fut relégué, dans la Turquie d'Europe, à Andrinople. Dans cette ville, il se reconstitua bientôt autour de lui une colonie non moins dévouée que nombreuse. Mais même là, cela déplut à ceux qu'irritait son influence ; dans le courant de l'été de 1868, la colonie fut dissoute et son chef enfermé dans la forteresse d'Acre, en Syrie, où il est demeuré jusqu'à ce jour.

En 1869, un homme, se disant messager du prisonnier d'Acre, parvint jusqu'au schah, et lui présenta une pétition ayant pour objet d'obtenir qu'il fût permis aux babistes d'habiter en Perse et d'y pratiquer leur religion. Arrêté aussitôt et mis à la torture, cet homme supporta la mort avec un calme parfait. Ses derniers mots aux bourreaux qui le torturaient furent, dit-on, ceux-ci : « Ma mort ne changera rien aux choses. Soixante-dix mille hommes ont fait le serment de mourir comme moi, s'il le faut. D'autres apporteront ici la même pétition que moi, et si le schah n'y fait pas droit à la fin, il mourra de mort violente. » Ces menaces et le passé des babistes expliquent pourquoi ce nom éveille partout en Perse des idées de haine ou de terreur. Dans les cercles privés, on n'ose parler du babisme qu'à voix basse, comme d'un sujet qu'il est imprudent d'aborder.

Mais il est temps d'indiquer rapidement quelques-unes des croyances et des pratiques qui font du babisme une secte assez distincte de l'islamisme pour qu'on ait pu l'appeler une religion nouvelle.

A l'idée du Dieu de l'islamisme qui est celle d'un Être suprême, strictement un, sombre, implacable et tellement élevé au-dessus de l'homme qu'il en devient inaccessible, le Bab mêle des conceptions gnostiques ou bouddhiques qui font de son système un véritable pan-

théisme. Tout ce qui existe fait partie de la divinité, en découle et en possède les attributs essentiels. Dans un des livres de la secte, ce Dieu dit à la créature : « Certainement, ô créature, tu es une portion de moi, » et le langage constant des hommes morts pour la cause babiste a été : « Nous sommes venus de Dieu et nous retournons en lui. »

Dès lors, par une suite de déductions faciles à comprendre, plus de mort réelle, plus de responsabilité personnelle, plus de ciel ni d'enfer, plus d'autre éternité que celle des esprits, passant de forme en forme, comme émanations de la puissance divine qui ne saurait avoir de fin. De cette essence et des attributs divins, une part plus ou moins abondante peut être faite aux hommes, et ceux qui en reçoivent une grande mesure sont les prophètes. Quand cette communication est complète, elle constitue une véritable incarnation. Alors un homme possède en lui la nature divine tout entière, excepté le pouvoir de communiquer cette nature à d'autres, pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu.

Quand ces grands prophètes ou ces incarnations ont apparu, c'est que les hommes avaient besoin d'une révélation plus pure et plus élevée encore que les précédentes. Ainsi ont été donnés successivement au monde trois grands prophètes, Moïse, Jésus-Christ, Mahomet et, en dernier lieu, le prophète détenu en ce moment dans la forteresse d'Acre. Ce dernier est la plus grande manifestation divine qu'ait vue le monde. Le Bab mis à mort à Chiraz n'était que son précurseur, et s'il a disparu c'est parce que sa mission spéciale était achevée.

Le nom du Bab actuel est *Hak*, c'est-à-dire « le juste, » et son titre officiel : Ezzel a Ezzel, ou « Son Eternelle Hauteuse ». En lui réside la toute-puissance, et il fera tous les miracles qu'il voudra, mais seulement quand son temps sera venu. Alors se réalisera en lui le second avènement



du Christ, et l'éclat de cette manifestation aura pour effet la destruction de tous les ennemis du bien.

A ces conceptions empruntées aux anciennes écoles philosophiques de l'Orient, le babisme allie dès à présent un nombre prodigieux de superstitions aussi puériles qu'absurdes, telles, entre autres, que la croyance aux charmes et au pouvoir de certains chiffres cabalistiques. Quant aux cérémonies du culte, elles ne peuvent plus avoir pour objet que le *Hak*, qui est, comme on l'a vu, la plus grande des incarnations. Ce culte n'est, du reste, pas obligatoire. Le moment actuel est une époque d'abrogation. En conséquence, tout ce que le Coran imposait : prières, jeûnes, prosternements, pèlerinages, circoncision, etc., est abrogé jusqu'à l'avènement complet du *Hak*, qui alors prescrira de nouvelles formes religieuses et des rites définitifs. De fait, le Coran est un code trop lourd pour être supporté plus longtemps. Il parle d'hommes plus ou moins purs, tandis que, faisant partie de Dieu, tous les hommes sont égaux et il n'y en a point d'impurs.

Sur la question du péché, le système reste dans un vague parfait. Le seul point bien déterminé, ou plutôt le seul péché clairement spécifié est celui de ne pas croire au *Hak* et aux livres qui établissent son autorité.

Quant à la moralité proprement dite, les enseignements du fondateur de la secte étaient ceux d'un réformateur sérieux, et ils avaient, à l'origine, produit parmi ses disciples une réaction sensible contre les vices et les débordements de tout genre qui lui avaient à juste titre fait prendre en haine l'islamisme et ses doctrines. Mais pour que cette salutaire influence s'étendît et se soutint, il aurait fallu d'autres bases à l'ensemble du système. A quoi peuvent aboutir, sous ce rapport, des croyances qui détruisent en l'homme le sentiment de toute responsabilité morale? Les babistes devinrent des mystiques fanatiques, sans que leur cœur fût changé, et quand la secte se fit politique afin



d'arriver au pouvoir, les passions inséparables de ce genre de lutte montrèrent de quoi ils étaient capables. On rapporte qu'au siège de Zenjan, de pauvres soldats du schah, tombés au pouvoir des babistes assiégés, furent traités avec une atroce barbarie. Les uns furent ferrés à la façon des chevaux, d'autres pendus par un bras, d'autres brûlés vifs, etc.

« Les babistes qui nous entourent en Perse, » dit un missionnaire, « sont généralement rusés, menteurs, vindicatifs, et tout ce que nous avons pu voir ou apprendre du caractère de leurs réunions secrètes et même de leurs relations mutuelles est à leur désavantage. Au lieu de cet esprit paisible et de cet échange de sentiments affectueux qui font le charme de ces relations, on n'y respire généralement, paraît-il, qu'une atmosphère de mysticisme et une haine vraiment infernale contre tout ce qui n'est pas la secte. »

En un point, pourtant, et en un point essentiel, le babisme s'est montré décidément supérieur à l'islamisme, comme aux autres systèmes orientaux dont il s'est inspiré. C'est au point de vue social. Il tend à relever la femme de son abjection ; il interdit la polygamie, le divorce, et, en ce qui concerne la vie de famille, il annule sans pitié les prescriptions du Coran qui la rendent impossible. Mais en cela, comme à d'autres égards, personne ne peut dire à quel point son influence aurait été salutaire et durable sans les crises violentes par lesquelles il a passé depuis sa naissance. Selon toute apparence, ce genre de progrès n'eût pas mieux résisté que les autres à l'action des principes délétères qui sont à la base du système. « Aucun chrétien, » dit le missionnaire déjà cité, « ne saurait désirer que le babisme triomphe en Perse. Ce n'est, en définitive, qu'un panthéisme fanatique dont l'effet le plus certain, s'il arrivait à prendre possession des âmes, serait de noyer le pays dans des flots de sang. »

Et cependant, l'existence du babisme en Perse est au nombre des faits qui donnent aux missionnaires évangéliques la conviction que le moment est venu de prêcher vigoureusement le christianisme dans ce royaume. D'où leur vient cette pensée, en apparence si peu justifiée par les appréciations qu'on vient de lire ?

« C'est d'abord, » disent les missionnaires, « que le babisme, avec tous ses défauts et tous ses méfaits, est une révolte ouverte contre l'adversaire le plus puissant et le plus obstiné du christianisme en Orient, la religion du faux prophète de la Mecque. Il démasque en quelque sorte le Coran et démontre, par le succès même des coups qu'il lui porte, que la Perse a besoin d'un autre code religieux que celui-là.

« C'est, ensuite, que, pour combattre les doctrines de l'islam, les babistes ont dû faire usage de la Bible et qu'ils ont contribué de la sorte à considérablement affaiblir, sinon à faire disparaître plusieurs des préventions que ce livre rencontre dans les pays mahométans. Quelques-uns de leurs hommes principaux, devenus chrétiens, comme nous l'avons dit, portent, lisent et expliquent le Nouveau Testament dans les réunions secrètes de leurs anciens coreligionnaires, et cela dans un grand nombre de localités.

« Ajoutez qu'en leur qualité de gens persécutés pour leur foi, les babistes se sentent une sorte de sympathie pour les chrétiens, et qu'ils sont, en conséquence, d'un accès beaucoup plus facile que les sectateurs du Coran. »

D'après les ordres du Bab, les membres de la secte évitent actuellement de se mettre ouvertement en dehors de la religion dominante. Ils s'y soumettent en apparence, et poussent la prudence jusqu'à fréquenter les mosquées, sans être pour cela moins ardents à propager leurs croyances. Il en résulte que dans la plupart des villes le nombre des babistes déclarés paraît très faible, mais qu'en réalité leurs principes sont très répandus dans le pays. Le

gouvernement sait cela et connaît certainement les chefs, mais il juge prudent de les laisser en paix aussi longtemps qu'ils resteront eux-mêmes tranquilles.

Tels sont l'histoire et l'état actuel du babisme persan. Qu'ils plaise à Dieu de le faire servir, comme il le jugera bon, à l'avancement du règne de son Fils dans ce pays où jadis de florissantes Eglises l'ont appelé leur Sauveur et leur Maître!

---

## SYRIE.

### TROIS CONFESSEURS DE LA FOI.

Nous annonçons dernièrement (en janvier 1874, page 31) que trois protestants de Lattakié avaient été arrêtés, chargés de chaînes, conduits à Damas et enrôlés de force dans un régiment turc. Voici sur ces hommes et sur le témoignage qu'ils ont rendu à leur foi quelques détails édifiants. C'est la substance d'un rapport adressé, de Lattakié même, à la branche anglaise de l'Alliance évangélique, qui a résolu d'intervenir dans cette affaire pour sauvegarder la liberté de conscience. Le révérend Beattie, auteur de ce récit, est un des missionnaires presbytériens de la Syrie.

« Je donnerai avec d'autant plus de plaisir les renseignements désirés, » écrit M. Beattie, « que mes relations avec ces trois hommes me permettent d'en parler en toute connaissance de cause et en toute confiance. Je les connais depuis quatorze ans, et me suis personnellement employé, avec mes collègues, à les instruire, eux et bien d'autres, afin de contribuer à répandre les lumières de l'Évangile parmi de pauvres tribus si longtemps négligées.

« Ces hommes ne sont pas, comme on l'a dit et répété à tort, des musulmans. Avant leur conversion, ils apparte-

naient à la fameuse secte ou Société des Ansairiyez ou Nussairiyez, ou Assassins, dont les débris se trouvent épars dans les montagnes de la Syrie du nord. Ils y professent une religion mystérieuse, où la pratique de la circoncision s'allie, d'une manière très étrange, au sabéisme des anciens Chaldéens, au culte du feu des Persans, à la doctrine pythagoricienne de la transmigration des âmes et au vieux culte de Baal, si répandu parmi les Cananéens des temps bibliques. (1)

« Dans leur enfance, ces hommes avaient eu pour premier maître le révérend Samuel Lyde, auteur des *« Mystères de l'Asie »*, qui, après avoir travaillé le premier, et presque seul, à jeter dans ce pays les germes de la civilisation chrétienne, avec un courage et une abnégation rarement égalés, nous a légué, à mes associés et à moi, l'œuvre qu'il avait commencée et les établissements, à lui appartenant, qu'il y avait affectés.

« Dès l'automne de 1859, notre école d'internes comptait parmi ses meilleurs élèves trois jeunes gens nommés

(1) Cette secte, dont le nom a enrichi notre langue de ce sinistre mot d'*assassin*, avait pris naissance en Perse dans les premiers siècles du moyen âge. En déterminer bien exactement l'origine, le but et les principes serait difficile, mais il est certain que le meurtre, érigé en devoir politique ou religieux, en était le trait le plus caractéristique, et que sous ce rapport, elle ressemblait au fameux Thugisme de l'Inde. Son chef, célèbre au temps des Croisades sous le nom de *« Vieux de la montagne »*, exigeait de tous ses adhérents l'obéissance la plus absolue, et le meurtre était son principal moyen de domination.

En Perse, les schahs étaient continuellement sous le coup des menaces de cette abominable secte. On raconte que l'un d'eux ayant essayé de la détruire, trouva le matin un poignard enfoncé près de sa tête avec une inscription ainsi conçue : « Quand Hassan (le Vieux de la montagne) voudra, le poignard enfoncé aujourd'hui près de ta tête, le sera dans ton sein. »

Le nom de *Haschischim* (d'où notre *assassin*) provenait, paraît-il, de l'emploi du *haschich*, drogue enivrante dont l'usage jetait les sectaires dans une sorte de délire extatique et les préparait à commettre leurs crimes les plus exécrables,



Yuseph Jedid, Selim Khalacfy et Hassan Makloof, qui, amenés à la foi et à une foi dûement éprouvée, furent successivement baptisés, le premier en 1864, le second en 1865 et le troisième (avec changement de son nom d'Hassan en celui de Daoud) vers le milieu de 1868. Trouvés ensuite aptes à l'enseignement, ils furent employés par la mission à titre de maîtres d'école, et en exercèrent fidèlement les fonctions, au vu et au su de tout le pays, comme protestants, sans que, ni le public, ni les autorités locales leur eussent jamais, jusqu'à ces derniers temps, témoigné la moindre défaveur ou causé le moindre désagrément. Les autorités étaient même allées plus loin. Comme instituteurs, ils avaient été dispensés du service militaire, et, en outre, une proclamation du gouverneur de leur district avait formellement accordé à Sélim et à deux autres de nos convertis, habitant le même village (Babamra), le privilège de verser le montant de leurs impositions directement dans les caisses de l'Etat, et cela sur leur demande, en constatant bien qu'ils étaient de la secte protestante. »

(Ici M. Beattie reproduit tout au long cette proclamation signée : « *Mohammed Rifuat*, caïmakam de Jebili » ; puis continuant) :

« Conformément à cette pièce, » dit-il, « les individus qu'elle nommait, et même tous nos convertis du même district, jouissaient sans la moindre difficulté du privilège qu'elle établissait, quand tout-à-coup, au printemps dernier, le gouverneur de Lattakié, appelé par ses fonctions à visiter les régions habitées par les Nusairiyez, se mit à parler mal de nos écoles, dans le but évident de leur faire perdre le patronage des notables de la province. N'y parvenant pas assez vite au gré de ses désirs, il essaya d'un autre moyen. S'adressant à l'agent consulaire des Etats-Unis, il lui déclara que le gouvernement turc voyait avec déplaisir qu'on instruisît les Nussariyez et lui demanda formellement de faire fermer les écoles de la mission américaine ; puis,



sous prétexte de réprimer les vols et d'autres désordres trop fréquents dans ces districts montagneux, il obtint de l'administration supérieure l'autorisation de se faire accompagner d'un nombreux détachement militaire. Son but réel était, on ne tarda pas à s'en apercevoir, de pouvoir assouvir sa haine contre le protestantisme.

« Le dimanche, 7 septembre, vers le soir, nos trois instituteurs quittaient, en compagnie de quelques autres chrétiens évangéliques, le bourg de Bahamra, où avaient eu lieu leurs services de prières accoutumés, et ils étaient sur le point de se séparer pour regagner leurs résidences respectives, quand ils virent venir à leur rencontre un soldat et un individu très connu et mal famé dans le pays comme voleur. Ces hommes se dirent porteurs d'un message du gouverneur, alors campé non loin de là et qui désirait les voir. Il voulait, dirent ces deux hommes, les entretenir de leurs écoles et leur demander sur l'état du pays des renseignements qui l'aideraient à réprimer les troubles. Du reste, il ne les retiendrait que quelques instants.

Remplis d'une méfiance trop bien fondée, les compagnons de nos trois instituteurs entrevirent un piège et continuèrent leur route; mais, après d'assez longs pourparlers, Yuseph, Selim et Daoud, plus simples ou plus courageux, se laissèrent gagner et suivirent les envoyés du gouverneur.

Arrivés au camp, ils y furent l'objet du cérémonial ordinaire; on leur fit servir le café et les cigares de rigueur, mais, tout à coup, à un signal parti de dehors, des soldats entourèrent la tente, puis y pénétrèrent et, s'emparant des trois chrétiens, les conduisirent dans une petite tente voisine. Là, pendant vingt-quatre heures, ils restèrent sans feu, sans couvertures, sans lit, et sans qu'on leur permit d'envoyer le moindre message à leurs amis. Le surlendemain, 9 septembre, six gardes à cheval les conduisirent, les menottes aux mains et par un soleil brûlant, à Jebili

où ils restèrent en prison. Ce jour-là, on les revint prendre et, les bras toujours très fortement liés, au milieu d'un détachement de cavaliers, on les conduisit, d'abord à Tripoli, puis, de là, à Beyrouth et enfin à Damas. »

Ces détails, que nous abrégeons, montrent à quel point, sous la domination turque, des magistrats subalternes mal disposés, peuvent agir à l'encontre des déclarations les plus formelles du gouvernement quant à la liberté des cultes. Laissons maintenant Yuseph raconter comment les prisonniers furent traités à Damas.

« Dès le lendemain de notre arrivée, » écrit-il, « nous fûmes extraits de notre prison et conduits sous escorte à la *Medjilis*. Là, un scribe, ayant devant lui un grand registre, demanda à chacun de nous le nom de son père et celui de son village. Quand nous l'eûmes satisfait sur ces points, il nous dit que nous devions servir comme soldats. Là-dessus, nous déclarâmes que nous étions chrétiens. « Ah ! et comment cela ! » dit-il en se tournant avec hauteur de notre côté. Notre réponse fut la même pour les trois. « Nous sommes d'origine ansairiyez ; mais il y a une « vingtaine d'années qu'un Anglais étant venu s'établir « chez nous, y ouvrit une école où des amis nous firent en- « trer. On nous y enseigna la lecture, l'écriture et la reli- « gion de l'Évangile ; après quoi les missionnaires, per- « suadés que nos convictions étaient sincères, nous reçurent « dans la communion de leur Église. Depuis lors, nous « avons toujours été regardés comme membres de cette « religion. La foi de cette Église est notre foi et nous ac- « cepterions la mort plutôt que d'y renoncer. Du reste, « ajoutâmes-nous, avant d'entrer à l'école, nous n'étions ni « ansairiyez ni mahométans ; nous n'avions aucune religion, « et depuis, quand nous avons examiné la religion de nos « ancêtres, nous avons reconnu qu'elle était entièrement « contraire aux saintes Écritures. Nos pères adoraient le « soleil, la lune et les étoiles ; comment aurions-nous pu

« honorer et suivre une pareille religion ? Et serait-ce à « cela que vous voudriez nous contraindre ? » — « En aucune façon, » répondit l'employé ; « le culte de vos pères était « faux et criminel ; faites-vous plutôt mahométans ; car il « n'y a pas de religion pareille à celle-là. » — « Non, » reprîmes-nous, « c'est après avoir longtemps étudié à l'école « que nous avons compris la religion chrétienne ; comment « pourrions-nous, après cela, changer de croyance et devenir mahométans en une heure ? »

« Là-dessus, notre interrogateur n'insista pas, mais il se rendit à une Medjilis supérieure, sans doute dans le but de prendre de nouveaux ordres ; puis, étant revenu, il nous conduisit dans une salle où l'on nous inscrivit aux rôles militaires. Après cela on nous sépara et chacun de nous reçut un costume de soldat. »

« Ce simple exposé des faits, » dit en terminant M. Beattie, « prouve évidemment que le seul motif de l'arrestation violente de ces hommes a été leur qualité de chrétiens. Ce qui le confirme encore, c'est que trois autres de nos convertis ont été sommés aussi de renoncer à leur foi, et qu'un autre montagnard, nommé Khazaem, arrêté un peu plus tard comme chrétien, sans doute parce qu'il avait fréquenté quelque temps notre école, n'a eu besoin, pour obtenir sa liberté, que de déclarer qu'il était encore ansairiyez. »

Nos lecteurs apprendront avec plaisir, qu'ainsi renseigné, le bureau de l'Alliance évangélique anglaise a vivement recommandé au ministère des affaires étrangères anglais ces trois victimes de l'intolérance mahométane, et que, selon toute apparence, l'intervention bienveillante de ce ministère ne sera pas vaine. En outre, d'autres gouvernements, notamment ceux des Etats-Unis et de Prusse ont promis d'appuyer ces démarches.



## GUYANE HOLLANDAISE.

Une des missions moraves les plus intéressantes est celle de la Guyane hollandaise ou, comme on dit le plus souvent, de Surinam. De grandes souffrances et le douloureux sacrifice d'un grand nombre de vies, résultat naturel de l'insalubrité du climat, en ont marqué le cours, mais depuis bientôt un demi-siècle, aussi, que de riches bénédictions spirituelles ont montré qu'elle était bien une œuvre de Dieu!

Commencée en 1735, elle avait eu pour premier but d'atteindre, pour les évangéliser, les Indiens aborigènes que les établissements européens refoulaient de plus en plus dans l'intérieur. Gagner la confiance de ces populations éparses, que tant d'injustices et de cruautés avaient irritées et remplies de méfiance, n'était pas chose facile. Mais les missionnaires s'y étaient employés avec un tel dévouement et avec une persévérance si merveilleuse, que, par la grâce de Dieu, un vrai réveil s'était opéré parmi ces sauvages, surtout dans la tribu des Arravaques, et que l'on pouvait compter par centaines, au moins, ceux dont le cœur s'était ouvert aux bienfaits de l'Évangile. Malheureusement, de grands revers, dus à des maladies épidémiques, d'une part, et de l'autre aux guerres acharnées que les « nègres des buissons » ou nègres marrons prirent l'habitude de faire aux Indiens, vinrent arrêter le développement de l'œuvre et finirent par la ruiner entièrement.

Chacun sait que ces nègres marrons étaient des esclaves à qui l'amour de la liberté faisait préférer les souffrances de la forêt à celles des plantations et aux duretés du planteur. Le gouvernement hollandais reconnaissant l'impossibilité de les subjuguier ou de mettre un terme à leurs continuelles déprédations, pensa que des prédicateurs de l'Évangile y réussiraient mieux que la force armée, et de-

manda aux Frères moraves d'entreprendre cette œuvre. A leur arrivée dans ce champ de travail, en 1765, les missionnaires y trouvèrent le fétichisme le plus grossier, allié à toutes les pratiques absurdes, démoralisantes et cruelles qu'il enfante. Ils n'en firent pas moins une nouvelle expérience de la fidélité de Celui qui, en envoyant ses disciples instruire les nations, leur a promis d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Cette « œuvre des nègres marrons », à laquelle des milliers d'âmes ont dû la connaissance du salut en Christ, dure encore et porte toujours beaucoup de fruits. Forcés de renoncer à vivre dans des territoires souvent marécageux et mortels pour les Européens, les missionnaires se sont fixés à Paramaribo, capitale de la colonie, mais, à différentes époques de l'année, aux saisons qui permettent de voyager sans trop de peine, ils s'en vont visiter les villages de l'intérieur, où ils ont, d'ailleurs, pour suppléants, des évangélistes indigènes dont plusieurs ont été ou sont encore dignes d'être cités en exemple pour leur dévouement et leur activité.

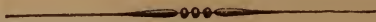
Un de ces hommes, nommé John King, a été, tout dernièrement, l'instrument d'un de ces mouvements qui réveillent dans l'esprit des croyants les souvenirs de la première Pentecôte chrétienne. La station que John King dirige à Maripastoon, sur les bords de la Samarrocca, dépasse, dit-on, en fait de vie religieuse, tout ce qu'on aurait pu attendre d'une Église de nègres marrons. Mais là ne se borne pas l'influence de son pasteur. Il fait, en outre, dans toute « la région des buissons, » de fréquents voyages et y donne des prédications qu'on dit très éloquentes et d'autant plus efficaces que ses auditeurs sont fiers de ce qu'un tel homme est sorti de leurs rangs.

Une autre œuvre poursuivie dans ce pays par les Frères de l'Unité, et la plus considérable des trois, est celle qui a pour objet les nègres, jadis esclaves, aujourd'hui affranchis, de la colonie proprement dite. Cette mission date de



1757 et a pour centre Paramaribo, capitale de la colonie. On évalue à 6,000, le nombre des nègres qui s'y rattachent, soit à Paramaribo même, soit sur d'autres points, et notamment sur quelques-unes des plus considérables plantations du littoral. Des ouvriers indigènes y secondent activement les missionnaires européens, qui peuvent ainsi s'adonner presque exclusivement à la cure d'âmes. L'émancipation, décrétée en 1862, mais avec la condition de dix ans d'apprentissage, a changé l'aspect de l'œuvre sans la dépouiller des caractères essentiels qui l'ont toujours signalée à l'intérêt du monde chrétien. Nous avons raconté, en novembre dernier, la manière édifiante dont les chrétiens indigènes ont fêté ce grand événement. Il y a là les garanties d'une piété solide, d'un résultat durable.

A la fin de 1872, la mission comptait 12 stations, 65 missionnaires, femmes de missionnaires ou autres agents ; puis 406 aides indigènes et 5,507 communicants. Les frais de l'œuvre sont en grande partie couverts par le produit des travaux missionnaires.



## AFRIQUE OCCIDENTALE.

Nous sommes heureux de pouvoir confirmer, avec quelques détails de plus, la bonne nouvelle de la délivrance des missionnaires bâlois que le cruel roi des Achantis retenait captifs depuis plus de quatre ans. Une lettre d'eux, adressée au Comité de la Société des missions de Bâle, et datée de Cape-Coast, le 4 février dernier, met fin à toute incertitude. Nous la reproduisons, à peu près intégralement, d'après le *Journal religieux du Canton de Neuchâtel*. De si longues souffrances endurées avec une résignation si chrétienne donnent du prix à ce qu'ont pu éprouver, sentir ou penser ces confesseurs de la foi chrétienne.

« Nous sommes arrivés lundi dernier à Cape-Coast et, si Dieu le permet, nous nous embarquerons samedi pour Christiansborg (principale station de la Société de Bâle sur la côte occidentale).

« Le 9 janvier, nous eûmes à traduire, avec M. Dansen, une lettre très impérative du général sir Garnet Wolseley adressée au roi et nous nous demandions quel en serait l'effet. Contre notre attente, le roi fit répondre, le même jour, au général qu'il acceptait toutes les conditions de paix. Aussi nous prîmes courage et nous priâmes le roi de faire encore un pas de plus et d'envoyer au général M. Kühne, qui était dans un triste état de maladie. Le roi nous accorda notre demande, et M. Kühne se mit en route le jour même à onze heures du soir; il atteignit Cape-Coast le 23.

« Le jeudi 15, le roi reçut la réponse du général. « Si les intentions du roi sont sérieuses, qu'il le montre en relâchant tous les prisonniers, » disait-elle entre autres choses. Nous étions redevables de cette injonction à M. Kühne, qui avait vivement insisté auprès du gouverneur pour qu'il fît de notre libération une des premières conditions de paix. Cette lettre mortifia beaucoup le roi, et bien des jours se passèrent sans que nous pussions savoir ce qu'il adviendrait de nous. Ce furent des heures de rude épreuve, surtout lorsque, le samedi 17, tous les chefs sortirent de la ville, à ce qu'on nous dit, pour se mesurer avec les blancs.

« Après bien des conférences avec plusieurs chefs de la reine-mère, où nous les pressions de faire cette première démarche au nom de l'intérêt des Achantis et du salut de leur pays, le roi nous fit appeler le mercredi 21. Ce fut une séance agitée : trois fois le roi changea d'avis; enfin, il consentit à nous envoyer le jour même à Fomanah, que les Européens occupaient déjà. Nous le priâmes de relâcher avec nous les Fanties et les autres prisonniers, puisque le gouverneur les réclamait tous; mais il ne voulut pas en

entendre parler. Nous avons encore bien des doutes sur la réalisation de notre délivrance. Cependant cela devait être; le Seigneur avait parlé et il avait incliné le cœur du roi comme des ruisseaux d'eaux. Cette même nuit, nous nous mettions en route, M. Bonat, ma femme et moi avec nos deux chers enfants; onze Fanties nous furent adjoints comme porteurs. Deux jours après, le 23, nous arrivions aux avant-postes de l'armée anglaise.

« Nous ne pouvons rien vous dire de la politique, si ce n'est que cette expédition est vraiment grandiose. Que le Seigneur permette qu'elle porte des fruits bénis pour les Achantis et l'Afrique !

« Ici nous sommes tous comme des gens qui rêvent; nous ne pouvons encore nous rendre bien compte que nous sommes bien réellement libres. Oh ! que le Seigneur est admirable ! que ses voies sont merveilleuses ! et comme il les accomplit avec grandeur ! Elles semblaient tortueuses et pourtant elles étaient droites.

« Le frère Kühne est toujours très souffrant; plusieurs médecins qui l'ont examiné ont été effrayés des progrès de sa maladie; il doit avoir perdu plus de la moitié du poumon droit, par suite des privations et de la mauvaise nourriture.

« Recevez, etc.

« F. RAMSEYER,  
KUHNE. »

## ANGLETERRE.

### UN ANCIEN ISRAÉLITE RECONNAISSANT.

Le *Jewish Intelligencer*, journal de la Société de Londres pour la propagation du Christianisme parmi les Juifs, donnait, il y a quelques mois, la nouvelle suivante :

« Un Israélite converti vient d'adresser au Comité un don de cinq livres sterling (125 francs), accompagné d'une note annonçant que le donateur allait célébrer le cinquantième anniversaire du jour où il avait reçu le baptême chrétien. Il pria la Société d'agréer cette petite « offrande de remerciement » au Seigneur (*thank-offering* — nous ne rencontrons jamais cette pieuse expression dans les journaux anglais sans regretter qu'elle manque à notre langue), pour toutes les bénédictions temporelles ou spirituelles dont les siens et lui avaient été les objets depuis cinquante ans. « Grâces à Dieu, » ajoutait-il, « tous mes proches et ceux qui m'étaient le plus chers, au nombre de seize personnes, ont été amenés à la foi de Christ et en ont fait profession. Deux d'entre eux, dont l'un avait longtemps et fidèlement exercé le saint ministère, sont morts après avoir combattu le bon combat de la foi. Et de ceux qui appartiennent encore à l'Eglise militante, trois ont le privilège d'être prédicateurs de la bonne nouvelle du salut dans l'Eglise du Seigneur. « O mon âme ! bénis l'Eternel, et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté ; mon âme, « bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits ! » (Psaume, CIII, v. 1 et 2.)

---

---

## VARIÉTÉS

---

### LES MISSIONNAIRES PROTESTANTS ET LA SCIENCE.

Certains voyageurs et d'autres écrivains, libres-penseurs ou catholiques romains, parlent souvent avec dédain, parfois même avec colère, des missionnaires protestants et de leurs travaux. A les entendre, ces hommes de foi ne seraient



guère que des spéculateurs ou des mercenaires, étrangers aux nobles travaux de l'intelligence et incapables de se rendre vraiment utiles à la science et aux progrès de la civilisation.

Plus d'une fois déjà, et à plusieurs points de vue, nous avons protesté contre ces injustes accusations, que le parti pris ou la légèreté seuls peuvent expliquer. Qu'il nous soit permis de le faire aujourd'hui en citant deux témoignages rendus du dehors au mérite scientifique de plusieurs de nos missionnaires.

Tout récemment, la presse française a vivement déploré la perte d'un jeune officier de marine, M. Francis Garnier, qui, après un assez long séjour en Chine, a été massacré dans le Tonquin, en laissant après lui la réputation d'un savant et d'un observateur aussi sagace qu'impartial. C'est de lui que vient notre première citation.

Après avoir, dans des Notes de voyage publiées par le *Temps*, rappelé le rôle brillant que les Jésuites du xvii<sup>e</sup> siècle avaient joué en Chine et les services qu'ils avaient rendus à ce pays en y déterminant un mouvement scientifique, qui malheureusement finit avec eux, l'écrivain parle de l'état actuel. Suivant lui, les missions catholiques répandues dans l'intérieur de la Chine pourraient contribuer puissamment à la rénovation de la Chine sous ce rapport, « si elles consentaient à entrer dans cette voie où « se sont engagées déjà quelques missions protestantes « du littoral. » Et à l'appui de sa remarque, l'auteur mentionne « les beaux travaux de MM. Williamson, Edkins, Legge, Hobson, Wylie, Morgan, Loomis, » — tous protestants et missionnaires, qui, profondément versés dans la connaissance de la littérature chinoise, ont publié des ouvrages et des traductions destinés à répandre abondamment cette connaissance.

Remarquons, pour mieux faire ressortir la valeur de cet hommage, que M. Francis Garnier, né catholique, ne



parle jamais qu'avec respect des missionnaires de son Eglise en Chine ; il a souvent logé chez eux, et il les loue de beaucoup de choses, mais en s'étonnant de les trouver si peu instruits.

Notre seconde citation est aussi d'origine française, bien que nous l'empruntions à un journal anglais. C'est, cette fois, un corps scientifique qui nous sert de témoin.

Quelques-uns de nos lecteurs pourront se rappeler le nom du révérend Kœlle, qui, engagé au service de la Société des missions de l'Eglise d'Angleterre en Afrique, employa ses loisirs de missionnaire à une étude approfondie des langues ou dialectes usités dans ce pays, et qui a publié sur ce sujet, sous le titre de *Polyglotte africaine*, des spécimens de plus de cent de ces dialectes, dont jusqu'à présent six, tout au plus, ont pu servir à propager l'Evangile. Or, ce livre et les grammaires de deux de ces langues, ouvrages du même auteur, ayant été présentés, à l'insu de M. Kœlle, par un de ses amis, à l'Académie des sciences de Paris, ce corps, juge compétent en pareille matière si jamais il en fut, fit complimenter M. Kœlle et lui adjugea un prix dont il dispose annuellement en faveur du meilleur ouvrage de linguistique.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, nous dirions volontiers de piquant dans ce fait, c'est que le prix en question a été fondé par le célèbre voyageur Volney, l'un des hommes les plus résolûment anti-chrétiens qui se soit fait un nom dans la littérature française. Etrange coïncidence qu'un missionnaire évangélique couronné par les mains, ou du moins par le fait d'un ardent complice de l'incrédulité du xviii<sup>e</sup> siècle ! — « Les richesses du pécheur seront réservées aux justes, » a dit la parole de Dieu. (Prov. XIII, 22).

---

## NOUVELLES RÉCENTES

## INDE.

La nécessité d'avoir en Orient, au service des missions, des femmes capables de pratiquer et même d'enseigner l'art médical, est aujourd'hui un fait que personne ne conteste plus. Une dame américaine, qui a fait dans ce but des études régulières et qui a pris ses degrés, est dès à présent attachée à la mission presbytérienne de Bombay. Une autre, également munie de son diplôme, est sur le point d'entrer, dans la même ville, au service de la Société des missions anglicanes. — Une troisième se rendait aussi naguère au Bengale, mais n'y est pas arrivée; elle est morte en route dans la paix du Seigneur, et en donnant à ses compagnons de voyage le spectacle d'une résignation profondément édifiante.

— Dernièrement, Madras a vu pour la première fois une veuve indoue se remarier. Cette innovation, si contraire aux prescriptions et aux usages de l'indouisme, a été très diversement jugée, mais elle a fourni l'occasion de voir à quel point les classes éclairées du pays se détachent des idées d'autrefois.

— En présence de l'affreuse famine qui commence à exercer ses ravages dans plusieurs provinces de l'Inde, les grandes Sociétés de missions anglaises adressent à leurs amis des appels spéciaux afin d'obtenir qu'ils les aident à secourir les populations affamées. La Société de l'Eglise établie rappelle, à cette occasion, que dans ses orphelinats de l'Inde elle a recueilli déjà près d'un millier d'enfants que les famines précédentes avaient privés de leurs parents,

et elle annonce que, selon toute apparence, ce chiffre va s'accroître de beaucoup.

— Dans la salle d'attente du chemin de fer de Luknow, des missionnaires ont établi un dépôt de Bibles et d'autres publications chrétiennes. Cet essai, le premier de ce genre qu'on ait tenté dans l'Inde, paraît avoir donné déjà quelques bons résultats. On peut espérer que toutes les gares principales auront bientôt imité celle-là.

---

## LABRADOR

Nous avons si souvent à mentionner les difficultés suscitées à l'œuvre missionnaire par la mauvaise conduite des voyageurs, des marins ou des résidents étrangers fixés dans les pays évangélisés, que des renseignements d'un genre contraire sont pour nous et seront pour nos lecteurs un vrai soulagement. Un pasteur, employé sur les côtes du Labrador parmi les équipages des nombreux navires anglais ou américains qui fréquentent ces parages dans la saison de la pêche, rend à ces marins le plus honorable témoignage. A peu d'exceptions près, ils se montrent sérieux, honnêtes, ardents à rechercher les occasions et les moyens de s'édifier.

« Aussitôt, dit-il, que notre *Bateau-chapelle* arrive dans un port, avec son pavillon missionnaire déployé au haut d'un de ses mâts, on voit se détacher, de chacun des navires à l'ancre dans le port ou dans le voisinage, un petit canot qui vient s'informer de l'heure à laquelle le culte aura lieu; puis, à l'heure indiquée, arrivent d'autres embarcations chargées de tous ceux que les exigences du service ne retiennent pas à bord. Quelquefois, sachant ces hommes très fatigués de leurs travaux, je me fais scrupule des deux ou trois services auxquels je les convie le dimanche; mais la plupart d'entre eux n'en veulent rien

perdre. « Oh ! ne craignez pas, » me disait l'un d'eux un soir que je m'excusais de les retenir un peu tard, « ne craignez pas de nous donner trop de ce pain de l'âme; nous n'en avons jamais trop ni même assez; il nous en faut, nous en *sommes affamés*. » Et le fait est que je puis lire les Ecritures, exhorter et prier longtemps sans qu'on paraisse me trouver trop long, et, s'il arrive à quelqu'un de mes auditeurs de s'endormir pendant que je parle, je puis être certain que la cause en est une de ces lassitudes profondes auxquelles les expose souvent leur rude métier. »

Le missionnaire ajoute que l'ardeur religieuse et la bonne conduite des hommes auxquels il rend cet hommage, produisent une excellente impression sur les Esquimaux, chrétiens ou encore païens, qui en ont le spectacle. Plusieurs d'entre eux, qui comprennent l'anglais, prennent plaisir à fréquenter les assemblées qu'il préside, et il dit que la tâche des hommes employés à l'évangélisation de cette race en devient plus facile.

---

#### RECTIFICATION.

Il s'est glissé dans notre dernier numéro une erreur bien involontaire, que nous avons à cœur de rectifier. Nous avons supposé que M. de Varigny, auteur d'un livre fort intéressant intitulé : « *Quatorze ans aux Iles Sandwich* », était catholique romain. La lecture du fragment de son livre que nous reproduisions d'après un journal quotidien, nous l'avait fait croire; mais depuis, nous avons appris que M. de Varigny est protestant. On nous assure que si nous avions eu sous les yeux son livre même, la supposition que nous avons faite ne se serait pas présentée à notre esprit.

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.



# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

LES ÉGLISES PROTESTANTES DE TAÏTI.

En février dernier, nous annoncions ici la prochaine publication d'un rapport sur les conférences de Papéété. Ce document, alors attendu, ne nous est pas arrivé, mais l'importante communication par laquelle il nous est donné de le remplacer en dédommagera nos lecteurs.

Ils se réjouiront avec nous d'apprendre qu'au moment même où l'ancienne Eglise de France recouvrait le droit, si longtemps réclamé en vain, de se gouverner elle-même sous l'autorité de ses synodes, ces Eglises taïtiennes que les circonstances ont rendues chères au protestantisme de langue française, étaient, pour la première fois, dotées de ce même régime synodal et des avantages qui en découlent. Cette remarquable coïncidence montre, une fois de plus, que le Chef suprême de l'Eglise ne laisse jamais sans récompense le travail persévérant de ceux qui le servent avec confiance.

Un décret, portant la date du 31 octobre dernier, et revêtu des signatures de la reine Pomaré IV et de M. Girard, commandant commissaire de la République française à Taïti, a donné force de loi à cette constitution nouvelle, que réclamait impérieusement la situation des Eglises. Ce décret, promulgué le 21 novembre suivant par son inser-



tion au *Messenger de Taïti*, journal officiel des établissements français de l'Océanie, y est suivi des statuts et règlements que nous reproduisons plus loin.

Pour apprécier la valeur du changement apporté par ce fait dans la situation des Eglises évangéliques de Taïti, il suffira d'un rapide regard jeté sur leur origine et sur leur passé.

Fondées, — chacun sait au prix de quels travaux et de quels sacrifices, — par des missionnaires de la Société de Londres, dont les principes, en matière ecclésiastique, sont ceux du congrégationalisme, ce fut tout naturellement d'après ces principes qu'elles se trouvèrent constituées; et aussi longtemps que leurs fondateurs purent exercer dans leur sein, sous la haute et bienveillante surveillance de la Société mère, l'influence que leur foi et leurs travaux leur avaient acquise, ce régime n'empêcha nullement le développement ou le maintien de la vie religieuse, pas plus qu'il ne le fait dans les Eglises qui le pratiquent depuis longtemps, en Angleterre ou aux Etats-Unis. Les admirables effets de la prédication évangélique aux îles de la Société sont et resteront célèbres dans l'histoire des missions modernes.

Mais lorsque, à la suite des événements politiques de 1843, les missionnaires anglais crurent devoir quitter cette partie de leur champ de travail, quelques-uns des inconvénients du système, ou du moins de son application à des Eglises si récemment sorties du paganisme, ne tardèrent pas à se manifester.

En s'établissant à Taïti, le protectorat français avait garanti aux indigènes la liberté des cultes et accepté les Eglises protestantes dans l'état où elles se présentaient à lui, c'est-à-dire comme indépendantes les unes des autres, sous la direction des pasteurs indigènes qu'elles choisissaient elles-mêmes. Il alloua à ces pasteurs un traitement (très modique à la vérité), mais décida qu'il n'y aurait qu'un pasteur dans chaque district (province civile), que ce pasteur serait

nommé par tous les électeurs du district et qu'à ce pasteur seul appartiendrait le droit d'admettre dans l'Eglise les personnes qui exprimeraient le désir d'en faire partie.

Les dangers d'une telle situation pour des communautés qui n'en étaient plus aux jours de leur première ferveur, et qui se trouvaient placées en face d'un catholicisme nécessairement agressif, sont de ceux qui sautent aux yeux des moins clairvoyants.

Comme conséquences de l'indépendance des Eglises : isolement à peu près complet, absence de toute règle commune et de tout contrôle sérieux, porte ouverte à d'inévitables diversités, dans les vues, dans les usages, dans les rites, peut-être même dans les croyances; et impossibilité absolue de réprimer les écarts ou d'apaiser les conflits qui pourraient se produire.

Comme fruits du mode adopté pour la nomination des pasteurs et du règlement qui faisait de l'Eglise la chose du pasteur en conférant à celui-ci le droit exclusif d'admission, inconvénients non moins graves et plus difficiles encore à prévenir ou à neutraliser.

Dans ce système, tout chef de district à qui venait l'idée de se faire adjuger les fonctions pastorales était à peu près sûr d'y réussir, qu'il fût ou non bien qualifié pour les remplir. Une fois revêtu de la charge, comment échapper aux conséquences d'une position radicalement fautive dans les cas (parfois embarrassants) où les devoirs du pasteur pouvaient se trouver en opposition avec les devoirs ou les intérêts du chef? Et puis comment procéder, seul, au recrutement de l'Eglise sans que les préventions ou les goûts personnels se fassent sentir d'une manière dangereuse si ce n'est pas funeste?

---

(1) D'après un livre de M. Arbousset, mentionné plus loin, 28 paroisses, comptant ensemble 2,639 communicants, étaient représentées à l'une des conférences pastorales de 1864.

Qu'on se figure, d'ailleurs, quelles garanties pouvait offrir un corps électoral composé de tous les habitants d'un district, quels qu'ils fussent au point de vue confessionnel ou moral ; protestants de fait ou protestants de nom, catholiques romains ou mormons. Un seul exemple suffira pour montrer ce qu'on pouvait attendre d'une telle manière de pourvoir à la conduite spirituelle des troupes. C'est qu'une fois, dans un des districts, le nom qui sortit de l'urne fut celui d'un prêtre catholique, et que le vote ayant eu lieu conformément aux prescriptions légales, il fallut, pour en prévenir l'effet, une intervention spéciale de l'autorité civile, amplement justifiée en ce cas par l'énormité du fait.

Telle était la situation des Eglises taïtiennes, lorsque en 1863, sur la demande de plusieurs de leurs membres les plus pieux, deux pasteurs français, MM. Arbousset, ancien missionnaire au sud de l'Afrique et son gendre M. Atger, acceptèrent le mandat d'aller travailler au relèvement de ces Eglises, laissées à elles-mêmes depuis une vingtaine d'années dans des circonstances si difficiles.

L'accueil sympathique que les chrétiens indigènes firent à nos deux frères, et la joie qu'ils ressentirent eux-mêmes en trouvant dans ce champ de travail plus de vitalité religieuse et une piété plus réelle qu'on ne s'y était attendu, ont fourni, dans le temps, des pages édifiantes à notre feuille. M. Arbousset a, de plus, raconté ces faits dans un livre charmant que beaucoup de nos lecteurs auront lu et que nous voudrions savoir entre les mains de tous (1). Mais ce qui les frappa surtout dès l'abord, ce fut l'urgente nécessité d'établir, entre ces Eglises, si dignes d'intérêt, l'unité qui leur manquait, d'en faire un corps homogène, et de leur assurer la possession d'un pastorat dégagé des éléments de faiblesse signalés plus haut.

---

(1) *Tahiti et les îles adjacentes. — Voyages et séjour dans ces îles, de 1862 à 1865; 1 volume in-12. Paris, chez Grassart, 1867.*

Dire tout ce que MM. Arbousset et Atger, et leurs dignes successeurs, nos missionnaires actuels, ont fait depuis dix ans pour arriver à ce but, nous entraînerait trop loin. Visites aux Eglises, exhortations à l'union, conseils pratiques sur la célébration du culte ou sur l'administration des paroisses, institutions d'une utilité commune, comme écoles du dimanche, réunions de prière en faveur des missions, etc., et, dès l'origine, organisation de ces conférences pastorales dont nous avons plus d'une fois publié les excellents rapports, rien de tout ce qui pouvait concourir à faire naître dans ces troupeaux isolés le besoin et la capacité de se constituer en une seule Eglise, soumise à une autorité religieuse commune, n'a été négligé et le Seigneur a béni ces persévérants efforts. C'est d'eux, c'est en particulier de l'impulsion donnée par l'institution des conférences pastorales qu'a surgi la situation nouvelle.

Une commission, nommée à cet effet par la conférence, avait préparé un projet d'organisation qui ne pouvait acquiescer force de loi qu'avec l'approbation de l'autorité civile. Après d'assez longs pourparlers et moyennant quelques modifications de détail, cet assentiment a été obtenu, et voilà comment les Eglises de Taïti et de Mooréa sont arrivées à ce régime synodal, fruit inappréciable de la sagesse de nos pères, dont plus d'une Eglise protestante, primitivement constituée d'une autre manière, aspire maintenant à s'appropriier plus ou moins complètement les avantages.

Les deux articles constitutifs du décret mentionné plus haut sont conçus dans les termes suivants :

Art. 1<sup>er</sup>. « Est approuvée la formation d'un synode des « Eglises protestantes de Taïti et de Mooréa, ainsi que les « statuts, en date du 1<sup>er</sup> décembre, qui règlent ses attributions. »

Art. 2. « Les ministres du culte qui seront nommés à « l'avenir ne pourront remplir les fonctions de chef de



« district ou autres fonctions publiques, à l'exception de  
« celles d'instituteur. »

Suivent au *Journal officiel*, les statuts annoncés et dont  
voici le texte :

## SYNODE DES EGLISES TAITIENNES.

—

### STATUTS ET RÉGLEMENTS

—

#### CHAPITRE 1<sup>er</sup>

##### *Des attributions.*

Art. 1<sup>er</sup>. Les Eglises protestantes de Taïti et de Mooréa se régissent elles-mêmes sous la surveillance d'une assemblée élue ou synode.

Art. 2. Le synode connaît de toutes les questions religieuses (dogmatiques ou disciplinaires) qui peuvent naître au sein des Eglises de son ressort, et règle tous les différents qui peuvent s'élever d'Eglise à Eglise ou de pasteur à Eglise.

Art. 3. Il maintient les différents corps ecclésiastiques dans les limites de leurs attributions respectives.

Art. 4. Le synode a droit d'inspection et d'admonition sur toute Eglise. Il a qualité pour annuler tout acte ou décision d'Eglise, en matière religieuse, qui serait contraire aux règlements adoptés par l'assemblée générale.

Art. 5. Le synode est seul compétent pour reconnaître les aptitudes des candidats au saint ministère et ordonne leur consécration.

Il propose à la Reine et au Commandant les suspensions ou révocations de pasteurs.



## CHAPITRE II.

*Composition du Synode.*

Art. 6. Les Eglises sont représentées au synode par leur pasteur et deux députés, ministres ou diacres.

Art. 7. Font partie du synode :

- 1° Les ministres européens;
- 2° Les pasteurs ayant charge d'Eglise;
- 3° Les ministres consacrés qui n'ont pas été révoqués;
- 4° Les deux représentants de chaque Eglise.

Personne ne sera admis à assister aux séances du synode sans un vote favorable de l'assemblée.

Art. 8. Le mandat des députés finit avec la session.

## CHAPITRE III.

*Des assemblées générales.*

Art. 9. Le synode se réunit périodiquement avec l'assentiment de l'administration.

Art. 10. Les assemblées générales se tiendront à Papéété dans la première quinzaine du mois d'août.

Art. 11. Tout changement de lieu ou d'époque devra être agréé à l'avance par le synode.

Art. 12. Dès la première séance, le synode nomme son bureau, composé d'un président et d'un vice-président, pasteurs européens; de deux secrétaires, dont un européen et l'autre tahitien.

Art. 13. Le président maintient l'ordre, veille à l'observation des statuts et dirige les débats.

Art. 14. Les secrétaires sont chargés de la rédaction des procès-verbaux et de faire tous les extraits de ces procès-verbaux qui pourraient être ordonnés par le synode.

Art. 15. Chaque séance commence par une prière; suit la lecture du procès-verbal de la séance précédente, qui doit être approuvé par le synode et signé séance tenante

par chacun des membres du bureau, c'est-à-dire par le président ou le vice-président et les deux secrétaires.

Art. 16. Personne ne prendra la parole sans l'avoir obtenue du président; elle sera accordée selon le tour d'inscription.

Art. 17. Les décisions sont prises à la majorité des membres présents. Le vote s'accomplit en levant la main droite.

Art. 18. Cependant, sur la demande de cinq membres, il sera procédé au scrutin secret.

Art. 19. Si quelque membre venait à troubler l'ordre ou à oublier ses devoirs vis-à-vis de ses collègues, le président le rappellerait à l'ordre; il pourrait en outre lui retirer la parole.

Art. 20. Si le rappel à l'ordre ne suffisait pas, le synode pourrait prononcer l'exclusion d'une ou de plusieurs séances, avec l'aggravation facultative de la communication du fait à l'Eglise à laquelle appartient le délinquant.

Art. 21. Si un membre représentant n'était pas régulier aux séances, son Eglise en serait informée; le synode peut aussi lui infliger un blâme public.

Art. 22. Une question qui ne figurerait pas à l'ordre du jour pourra être prise en considération par le synode, sur la demande de cinq membres, après vote.

Art. 23. La première et la dernière séance de chaque session seront spécialement consacrées à traiter des sujets fixés à l'avance par le Synode; ces deux séances seront publiques. Les orateurs seront également désignés une année à l'avance.

L'un des rapporteurs sera choisi parmi les pasteurs européens et l'autre parmi les pasteurs taïtiens.

Art. 24. Le synode tiendra deux séances par jour: la première de huit à onze heures du matin, et la seconde de deux à cinq heures du soir.

Art. 25. Au commencement ou à la fin de chaque séance

(au choix du bureau) aura lieu l'appel nominal des membres de l'assemblée.

Art. 26. La présence aux séances du synode est obligatoire pour tout pasteur ayant charge d'Eglise.

Dans le cas d'absence motivée, le synode accepte ou rejette les raisons alléguées.

#### CHAPITRE IV.

##### *Des comités.*

Art. 27. A la fin de chaque session, le synode délègue ses pouvoirs à deux comités : le comité permanent, composé d'au moins neuf pasteurs, dont la moitié plus un doivent être tahitiens; et la commission synodale, composée des pasteurs européens.

Art. 28. Le comité permanent connaît de toutes les questions qui sont de la compétence du synode.

Art. 29. Ses décisions, dont on peut toujours appeler auprès du synode, sont obligatoires jusqu'aux prochaines assemblées synodales.

Art. 30. Dans les cas graves, le comité décide s'il y a lieu de proposer au gouvernement la suspension des ministres.

Art. 31. La commission synodale est l'organe et le représentant autorisé, partout où il est besoin, du synode et du comité permanent, dont elle exécute les résolutions.

Art. 32. Elle veille au maintien de la discipline et à l'observation des lois ecclésiastiques au sein des Eglises.

Elle a l'initiative pour la répression de tous les abus. Elle les porte devant le comité permanent, qui se réserve de prendre les mesures nécessaires.

Elle centralise toutes les questions intéressant les Eglises entre les mains de son secrétaire, à qui sont également confiées les archives du synode.

Art. 33. Les Eglises correspondent avec le secrétaire de la commission synodale.

Art. 34. Le secrétaire informe, dans le plus bref délai possible, le président de la commission des questions qui sont portées à sa connaissance.

Art. 35. Le comité permanent se réunit à Papéété, sur la convocation de la commission synodale, tous les trois mois, et plus souvent si les circonstances l'exigent.

Art. 36. Le comité permanent remet ses pouvoirs au synode en même temps que le compte de sa gestion.

La commission synodale exerce ses fonctions pendant trois années consécutives.

Les membres de ces deux comités peuvent être réélus à l'expiration de leur mandat.

Art. 37. Le comité permanent, aussitôt après sa nomination, choisit lui-même son bureau, dont la composition doit être communiquée au synode.

Le bureau de la commission synodale est nommé chaque année. Le nom des membres qui le composent est porté à la connaissance du synode et de l'administration.

#### *Sous-comité de Mooréa.*

Art. 38. Un sous-comité, composé de quatre membres, est établi à Mooréa, sous la présidence du pasteur de Papétoai. Il étudie les intérêts des Eglises de cette île et peut proposer des mesures au comité permanent.

Art. 39. Il se réunit à Papétoai, sur la convocation de son président.

Art. 40. Toutes les communications des Eglises de Mooréa seront transmises au comité permanent par le sous-comité, qui fera connaître son avis à leur égard.

*Fin des statuts et règlements.*

---

## SECTION DE LA DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE

relative aux pasteurs.

—

CHAPITRE 1<sup>er</sup>.*De l'élection des pasteurs et des conditions de leur éligibilité.*

Art. 1<sup>er</sup>. Les pasteurs des Eglises protestantes sont élus par les électeurs protestants du district.

Art. 2. L'élection aura lieu dans le temple, sous la présidence d'un diacre élu à cet effet par les membres de la communauté.

Le chef ou un de ses délégués assistera à l'élection, afin d'en constater la légalité.

Art. 3. La convocation des électeurs protestants pour la nomination d'un nouveau pasteur devra avoir lieu dans les trois mois qui suivront la vacance de l'Eglise.

Art. 4. Sont éligibles à la charge pastorale les protestants âgés de vingt-cinq ans à cinquante-cinq ans, qui justifieront de leur qualité de membres fidèles de l'Eglise depuis quatre ans au moins, et qui seront connus comme unissant à une foi et à une piété sincèrement évangéliques des connaissances bibliques suffisantes et une certaine aptitude pour la prédication.

Art. 5. L'aptitude et les connaissances du candidat seront constatées par le synode ou ses délégués officiels.

Art. 6. Nul ne pourra à l'avenir être élu pasteur s'il occupe déjà une fonction civile (celle d'instituteur exceptée) à moins qu'il ne déclare y renoncer en faveur du pastorat.

Art. 7. Sont encore impropres à la charge pastorale tous ceux qui s'adonnent à un commerce quelconque. Cependant, pour subvenir à ses besoins, le pasteur pourra se



livrer à un peu de culture, pourvu que cette occupation ne le détourne pas des travaux de sa charge.

Art. 8. Le choix de la communauté ne doit en aucune façon se porter sur un candidat qui aurait été incapable de prévenir ou de faire cesser le désordre dans sa propre famille, selon la recommandation de saint Paul. (I Timothée, 3, 4 et 5.)

#### CHAPITRE II.

##### *Révocation des ministres.*

Art. 1<sup>er</sup>. Seront impropres à continuer leurs fonctions :

1° Les ministres convaincus d'adultère ou de tout autre vice scandaleux punissable par les lois ;

2° Tous ceux qui conspireraient contre l'autorité dûment établie ou qui emploieraient leur influence à s'opposer à l'exécution des lois ;

3° Ceux qui, après avoir été dûment avertis, persisteraient à prêcher de fausses doctrines ;

4° Ceux qui, après plusieurs avertissements, continueraient à ne pas remplir les devoirs de leur charge.

Art. 2. Tout ministre adonné à quelque vice, tel que ivrognerie, jeux de hasard, danses, serait d'abord averti en particulier d'avoir à réformer sa vie. En cas de récidive, il recevrait un solennel avertissement, en présence de l'Eglise assemblée, par une députation du comité permanent.

Si ces avertissements demeureraient inutiles, la suspension serait d'abord prononcée.

Le ministre suspendu ne pourrait reprendre ses fonctions s'il n'avait confessé publiquement sa faute.

Une rechute dans la même faute entraînerait la révocation.

Au nom du comité élu par la conférence pastorale le 15 août 1873 :

*Les délégués,*

Signé : CH. VIÉNOT,  
F. VERNIER.

En nous donnant, au nom de la conférence missionnaire, communication de ces documents, M. Viénot dit qu'une ère nouvelle commence pour l'Eglise taïtienne et demande au Seigneur que ce soit l'ère du relèvement. Quel chrétien ne s'associerait de bon cœur à un tel vœu ?

Notre frère nous promet aussi un premier compte rendu des travaux du synode et l'explication de quelques-uns des articles des statuts. Nous en publierons tout ce qui nous semblera pouvoir intéresser notre public religieux.

---

L'article qu'on va lire peut être connu de plusieurs de nos lecteurs, car il a été publié en feuille détachée; mais les documents qui précèdent lui donnent un caractère d'opportunité qui en rehausse l'intérêt. Il montre qu'à l'organisation nouvelle dont les Eglises taïtiennes viennent d'être dotées, répond dès à présent cette vie religieuse des troupeaux, sans laquelle les meilleures constitutions restent à l'état de lettre morte.

#### UN TOUR DANS L'ILE DE MOORÉA.

Tout près de Taïti se trouve la charmante petite île de Mooréa ou Eiméo, dont la direction pastorale a été remise à M. Prosper Brun. Il réside au chef-lieu, qui s'appelle Papétoāi, et dont il a toute la charge spirituelle; mais de là son influence s'étend sur quelques autres Eglises confiées à des ministres indigènes. Ce missionnaire a eu récemment l'idée de nous faire visiter l'une après l'autre les principales localités de Mooréa. Nos jeunes amis du Sou missionnaire liront avec autant d'intérêt que nous la lettre qu'il nous a écrite pour nous procurer ce plaisir.

« Faisons rapidement le tour de l'île en nous dirigeant du côté de Haapiti. On peut se rendre dans ce district par terre ou par mer. Généralement, on le fait à cheval. On

passe d'abord près de deux gentils îlots dont l'un appartient à la reine Pomaré, et l'autre à la veuve d'un ancien missionnaire. La route est partout ombragée par des arbres magnifiques. On peut étancher sa soif aux petits ruisseaux que l'on rencontre à chaque pas, ou bien au moyen des cocos que la Providence a répandus à profusion sur le passage des voyageurs. Que de pensées sérieuses et douces sur la puissance, la sagesse, la bonté de Dieu, cette nature vierge et grandiose n'inspire-t-elle pas ! On ne peut se lasser de contempler les hautes montagnes de l'île et de mesurer du regard l'immensité de l'Océan qui l'entoure. A la vue des ruines des *maraés* (anciens temples païens), les souvenirs du passé attristent l'âme et l'on bénit le Seigneur pour ses miséricordes à l'égard des indigènes actuels. C'est au milieu de ces réflexions qu'on atteint Haapiti, situé à trois lieues environ de Papétoāi. — En entrant dans le village, on aperçoit le temple dont on vous annonçait, il y a plus de trois ans, la prochaine dédicace. Par le caprice d'un chef, il n'a été ouvert aux fidèles qu'au mois de mars dernier. Il est simple et solide; les membres de l'Eglise sont très heureux de l'avoir. — Ita, le pasteur de cette localité, paraît avoir à cœur le bien des âmes qui lui sont confiées. Il est en train de se bâtir une grande maison, afin, dit-il, d'avoir un appartement à offrir au pasteur de Papétoāi qu'il espère attirer fréquemment chez lui pour la prédication du dimanche. Il a commencé un cours de leçons bibliques que plusieurs frères et les diacres suivent régulièrement. Avant de quitter cet endroit, j'éprouve le besoin de bénir Dieu de ce qu'il a rétabli la santé, quelque peu ébranlée, de son serviteur Ita.

« A trois lieues de Haapiti, nous arrivons à Afarēitu. C'est le chef-lieu d'un district auquel appartiennent également Maatéa et Haumi. C'est ici que sont le temple, l'école et la maison de ville. Le chef a fait construire une nouvelle salle d'école qui, malheureusement, est un peu trop

petite. De même que le temple, elle est située au bord de la mer. On en peut dire autant de tous les édifices de ce genre à Mooréa. Les enfants de Maatéa et de Haumi ne suivent pas très régulièrement l'école, aussi leurs progrès ne sont-ils pas fort sensibles. — Le pasteur Vaïtoaré remplit les fonctions d'instituteur. Il donne des leçons bibliques aux membres de l'Église. Le brave homme a la patience d'enseigner l'alphabet à des gens de quarante à soixante ans qui l'ont instamment prié de leur apprendre à lire la Parole de Dieu.

« Souhaitons-lui bon succès et rendons-nous à Téavaro, petit village à l'aspect un peu sauvage et triste. Il se rattache au district de Téaharoa, où nous arriverons tout à l'heure. Ici, le niveau intellectuel et moral est moins élevé qu'ailleurs. Il n'y a pas de pasteur ; toutefois on y jouit des services d'un diacre zélé. Dimanche dernier, j'étais venu distribuer la sainte Cène à l'Église de cette petite localité. Comme il n'y avait pas de pasteur titulaire salarié par le gouvernement, j'ai confié les enfants à un ancien pasteur assez capable, mais peu actif et pas toujours conséquent dans sa conduite. Heureusement qu'il a une femme qui l'aide beaucoup. Je ne puis lui donner que 10 francs par mois, ce qui ne lui suffit pas pour vivre. — Téavaro est l'endroit de Mooréa le plus rapproché de Taïti. Dans une heure et demie, les embarcations gagnent facilement cette île.

« Continuons notre route. Voici encore un petit village du nom de Témaé. Ses habitants, au nombre d'une trentaine, se sont construits de jolies maisons au milieu d'un pays marécageux, mais très fertile. Plus loin, voici Téaharoa, le chef-lieu du district de ce nom. Le pasteur Tamaï et sa femme s'occupent activement de l'école, qui compte au delà de cinquante élèves. Nous leur avons fait passer dernièrement un examen et nous en avons été très contents. Un prêtre avait, pendant quelque temps, attiré chez

lui passablement d'enfants, mais la plupart l'ont quitté pour rentrer dans l'école protestante. Tamaï donne des leçons bibliques à quelques adultes. Il est atteint d'une maladie qui menace de le rendre incapable de remplir tous les devoirs de son ministère. Dieu veuille lui rendre la santé ! Son Eglise l'apprécie beaucoup. C'est un des meilleurs pasteurs taïtiens que je connaisse ; il est plein d'amour pour les âmes et soigneux des intérêts spirituels de son troupeau.

« De Téaharoa, nous rentrons à Papétoaï. Par mer, il n'y a que deux lieues entre les deux endroits ; par terre, il y en a trois, à cause de la profondeur des baies de Cook et de Opunohu. Cette dernière voie est peu suivie. Il est cependant impossible de décrire le spectacle que présentent ces deux jolies baies au pied de montagnes qui semblent rivaliser, à la fois, de grâce et de grandeur. »

(Après quelques réflexions pleines de tristesse sur l'état de délabrement du vieux temple et de l'ancienne école de Papétoaï et sur le manque de fonds pour réparer ces ruines, M. Brun donne sur l'œuvre elle-même, les détails qui suivent).

« Les enfants se réunissent tous les jours pour apprendre à lire et à écrire le français et le tahitien, pour étudier les éléments de l'histoire sainte, de la géographie, du calcul et pour chanter des cantiques. Ils sont sages, dociles et assez studieux. Le prêtre catholique n'a plus d'élèves. Il s'est fait construire une jolie petite chapelle en bois, où il a naturellement essayé d'attirer nos gens, mais jusqu'à ce jour, grâce à Dieu, il n'a aucune prise sur eux.

« Les récitations de l'Eglise contribuent toujours à l'éducation des fidèles. Les leçons bibliques sont suivies avec beaucoup d'intérêt. Nous avons fait, cette année-ci, une introduction aux livres de l'Ancien Testament. Les pasteurs de Mooréa répètent le même cours. Les Taïtiens n'ont



guère que deux livres : les saintes Ecritures et un recueil de cantiques. Quelques-uns ont des commentaires de la Bible qu'ils consultent de temps en temps. Les diacres ont des plans de sermons qui leur sont fort utiles. Nos gens ne reculent pas devant la dépense de 10 ou 15 francs pour se procurer un exemplaire du saint Livre. On a une édition, qui, sous le rapport de l'impression et de la reliure, ne laisse rien à désirer. Dernièrement, on m'en a confié trente exemplaires pour les vendre à Papétoaï; ils furent presque tous achetés le premier jour.

« J'ai eu la joie d'ajouter, cette année-ci, vingt-deux nouveaux membres à l'Eglise; mais deux d'entre eux sont, hélas! retournés à leurs anciens égarements. Les autres restent fidèles à la promesse qu'ils ont faite de renoncer au monde et de vivre selon les préceptes de l'Évangile. Deux de nos membres sont morts. L'un était une jeune fille de treize à quatorze ans. C'était une des meilleures élèves de notre école. Elle se faisait remarquer par sa docilité et par sa douceur, mais elle était moins gaie que les autres. La pauvre enfant était minée intérieurement par un mal qui ne tarda pas à se manifester au dehors. Le Seigneur se servit de cette épreuve pour l'attirer définitivement à lui. Téraiïhara chercha Jésus et le trouva. La communion du Sauveur la remplit dès lors de consolation et de joie. Quelques jours avant sa mort, elle voulut absolument que ses parents la transportassent dans la maison où devaient avoir lieu les récitations de l'Eglise. Elle avait, elle aussi, appris un verset avec des réflexions, et elle tenait beaucoup à les répéter en présence des fidèles. A sa demande, elle avait été reçue à la sainte Cène. La dernière fois qu'elle y participa, elle était si pâle, si défaite, qu'il était facile de prévoir qu'elle serait bientôt avec les rachetés dans le ciel. Deux mois après sa réception, à la suite de grandes souffrances où sa piété s'était rapidement purifiée, Jésus l'introduisit dans l'Eglise triomphante.

« L'autre membre qui vient de nous quitter était une chrétienne de plus de soixante-dix ans. Par suite du peu d'égards que l'on a dans ce pays pour les personnes âgées, elle a beaucoup souffert vers sa fin ; mais ma femme allait souvent la voir et lui apportait de temps en temps de la nourriture ou quelque vêtement. Dieu lui avait accordé une faveur qu'elle appréciait beaucoup, celle de pouvoir encore lire la Bible sans lunettes. Ce livre était toute sa consolation, sa seule joie dans ce monde. Elle en savait un grand nombre de passages par cœur. Lorsqu'elle les récitait, on eût cru entendre une vieille huguenote du midi de la France. Comme sa physionomie s'illuminait quand on lui parlait de Jésus mort pour les pécheurs ! Comme alors elle parlait elle-même avec vivacité de l'amour du Seigneur à son égard ! Elle ne manque maintenant de rien auprès de Celui qui a essuyé toute larme de ses yeux et l'a revêtu des vêtements du salut. »

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### JAPON.

En sera-t-il du Japon comme de la Syrie, de l'Inde ou de la Chine ? Les fruits de la prédication chrétienne s'y multiplieront-ils au point que nous n'osions presque plus écrire ce nom en tête de nos récits, dans la crainte de paraître y revenir trop souvent et d'encourir le reproche de monotonie ? Dieu seul le sait. Mais, pour peu que les travaux d'évangélisation et leurs résultats s'accroissent, à cette extrémité du monde asiatique, dans la même proportion

que le chiffre du personnel évangélisant, il est permis de s'y attendre et de s'en réjouir à l'avance.

Une lettre, écrite de Yokohama le 20 janvier dernier, annonce qu'à cette date huit Sociétés de missions étrangères étaient à l'œuvre dans les ports ouverts en vertu des traités, et qu'elles y employaient près de quatre-vingts missionnaires. Quelques années de liberté ont suffi pour attirer sur les côtes japonaises cette agglomération de travailleurs; que sera-ce quand les heureux changements devant lesquels se sont abaissées déjà les anciennes barrières, auront produit tout leur effet, lorsque les étrangers pourront, comme les deux évangélistes indigènes dont nous parlions naguère, parcourir en toute sécurité les provinces pour y proclamer, jusque dans les villages, le seul nom par lequel les hommes puissent être sauvés? « Cela viendra certainement, » dit le révérend Cochran, auteur de la lettre, « aux phares allumés sur le rivage répondront bientôt des feux de joie allumés sur les montagnes ou dans les plaines de l'intérieur. Que les chrétiens de tout pays se joignent à nous pour demander au Seigneur que l'aurore de ce beau jour ne tarde pas à se montrer. »

Au commencement de l'année courante, la semaine universelle de prières, dont le monde évangélique doit l'institution à quelques missionnaires de l'Inde, a été religieusement observée au Japon, non-seulement par les missionnaires et leurs familles, mais par les naturels, encore peu nombreux, que l'Esprit saint a rendus capables de sentir combien il est doux pour des frères en la foi de se rassembler pour s'entretenir des choses de la vie éternelle. Par suite de nous ne savons quel accident ou de quel malentendu, le programme que l'Alliance évangélique de Londres dresse et fait parvenir à l'avance jusqu'aux extrémités de la terre, n'était pas arrivé au Japon en temps opportun. Les missionnaires y supplèrent par une liste de leur composition, qui fut traduite en japonais et mise entre les

mains de tout indigène capable d'en faire usage ; et à Yokohama surtout, siège de la première congrégation évangélique régulièrement organisée, avec une trentaine de membres, la semaine a été bonne pour les croyants. Tous les jours, sous la présidence de son pasteur, le révérend Ballagh, l'Eglise s'est réunie à peu près tout entière, et remarquablement nourries et ferventes ont été les prières d'actions de grâces ou de supplications que ces Japonais ont fait monter vers le ciel dans une langue employée depuis si peu de temps à parler de Jésus ou à Jésus. L'effet de ces pieux exercices a été d'autant plus efficace à Yokohama, que c'est à la suite d'un réveil provoqué par la semaine de prières de 1872 que la congrégation avait pu se former.

Rien, du reste, de bien nouveau dans le développement et dans la marche des œuvres diverses, soit dans les ports de mer, soit à Yeddo. La nouvelle, plusieurs fois donnée et tout autant de fois démentie de l'abolition des célèbres édits portant peine de mort contre les chrétiens, se trouve par le fait n'être ni complètement vraie ni complètement fausse. La vérité est que, grâce à l'influence des relations amicales nouées avec les puissances occidentales, et grâce aux idées rapportées chez eux par les ambassadeurs qui ont naguère fait à peu près le tour du monde, ces édits, affichés autrefois sur les murs, aux portes ou dans les rues des villes, en ont été enlevés et qu'il n'en est plus officiellement donné lecture au peuple. Mais de là à une annulation définitive il reste encore du chemin à faire. Une lettre récente de M. de Long, ministre chargé d'affaires des États-Unis à la cour du Mikado, confirme ces réserves en annonçant qu'au moment où eut lieu l'enlèvement des affiches, des officiers du gouvernement avaient été spécialement chargés d'avertir les représentants des puissances étrangères que, quoique soustraits aux regards du public, ces édits continueraient à être lois de l'État et seraient ap-



pliqués en cas de contraventions bien constatées. Evidemment, le gouvernement actuel, dont des innovations nombreuses et parfois un peu hâtives rendent la position difficile, ne se sent pas assez fort pour prendre sur ce point une détermination définitive. Mais si le nouvel ordre de choses s'établit sans trop de secousses, il fera ce pas décisif, et en attendant, l'on ne peut pas dire que sa réserve actuelle gêne les missionnaires au point d'entraver la prédication de l'Évangile. Le plus grand inconvénient qui en résulte est d'inspirer des craintes aux âmes timides qui se sentiraient attirées vers Jésus, et de fournir des prétextes à celles que de pressants appels de la grâce embarrassent sans briser en elles la résistance naturelle au cœur de l'homme. Il est commode, au Japon, comme jadis à Césarée, de dire : « Pour le présent, va-t-en ; une autre fois (quand les redoutables défenses seront levées) je te rappellerai et t'écouterai. »

Nous annonçons récemment la formation d'une branche japonaise de l'Alliance évangélique. En parlant de cette institution, le révérend D<sup>r</sup> Maclay, de Yokohama, signale un fait déjà mentionné plus d'une fois, mais dont les amis des missions ne sauraient trop remercier l'auteur de toute grâce. C'est que les agents des huit Sociétés, de dénominations et de pays si divers, qui sont à l'œuvre au Japon, y vivent et y travaillent dans un accord parfait, gardant chacun leurs opinions ou celles de leur Église sur les points secondaires, mais proclamant, en tout ce qui est essentiel, par leurs actes aussi bien que par leur enseignement, cette grande unité de l'Église évangélique qu'on essaye en vain de nier.

« Les natifs capables d'apprécier les faits sont frappés de celui-ci, » dit-il, « et chaque jour nous sentons mieux nous-mêmes la nécessité de serrer nos rangs, pour former tous ensemble cette phalange des temps antiques qui, de chacun de ses côtés, présentait à l'adversaire une impénétrable barrière. Croire que le protestantisme n'aura pas à livrer



ici de rudes combats serait se faire illusion. Les instincts et les habitudes des classes supérieures, les menées souterraines du romanisme, la puissante influence des grands Etats païens de l'Asie, tous ces éléments d'hostilité et d'autres encore dans le détail desquels je ne saurais entrer maintenant, s'unissent ou s'uniront aux sentiments haineux qu'inspirent à des masses ignorantes et amies du plaisir, les doctrines que nous prêchons, dans le but d'arrêter notre marche, de renverser nos plans, et peut-être de nous faire abandonner le champ de bataille. Malgré tout, c'est à Christ que restera la victoire, le chrétien n'en saurait douter; mais la lutte sera vive et peut être longue. Restons donc bien unis, et armons-nous de toutes ces « armes de Dieu » dont saint Paul recommandait l'usage aux chrétiens de son temps. »

---

Jusqu'à présent, les conversions ont été comparativement peu nombreuses au Japon. Toutefois, le Bon Berger y compte déjà plusieurs de ces brebis qui entendent sa voix et que nul ne ravira de sa maison. Promenons-nous un instant, par la pensée, dans les rues populeuses de Nagasaki avec un missionnaire anglais bien connu, le révérend George Ensor qui, de retour dans sa patrie (pour peu de temps, pensons-nous) prend plaisir à y décrire ses impressions et ses souvenirs du Japon.

« Quel est, » dit-il, « cet homme qui vient à notre rencontre? Voyez avec quelle dignité, tout à la fois simple et imposante, il s'avance à travers la foule, et comme lui sied bien ce gracieux et ample costume oriental, qui, retombe sur le *hakama* (1) le fait paraître plus grand qu'il n'est en réalité. Ses pieds sont chaussés de la sandale du pays; à sa ceinture pendent le formidable poignard japonais et la longue épée à poignée de peau de requin et à

---

(1) Sorte de large pantalon flottant qui ressemble assez à celui des Turcs.

la pointe affilée. Cet homme, évidemment bien élevé, appartient aux classes supérieures de la société. Sa figure calme et sérieuse annonce des habitudes de réflexion, mais s'illumine volontiers d'un doux sourire, qui laisse entrevoir l'éclatante blancheur des dents. Il nous aborde, il nous salue en s'inclinant avec une politesse de bon goût. Quel est donc cet homme ?

« C'est un des premiers fruits des travaux de la Société des missions de notre Eglise (épiscopale) au Japon. Je ne dirai pas son nom ; dans l'état actuel des choses au Japon ce serait une imprudence ; mais c'est un Samuraï, c'est-à-dire qu'il appartient à l'ancienne caste des militaires, autrefois très puissante, et encore à présent l'une des plus influentes du pays.

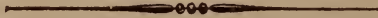
« Un jour, il y a de cela déjà quelques années, il s'était présenté chez moi, non sans quelques appréhensions, car un chrétien indigène que j'avais eu à mon service venait d'être jeté en prison ; mais pourtant avec la fermeté calme d'un homme qui a réfléchi et pris son parti.

« Monsieur, » me dit-il, « mon âme ressent un besoin de vérité auquel j'ai vainement essayé de pourvoir en la mettant tour à tour en rapport avec les systèmes religieux du bouddhisme, avec le sintoïsme et avec les classiques vantés de Confucius. Rien de tout cela ne m'a satisfait et calmé ; je viens auprès de vous chercher ce que le christianisme peut avoir à m'offrir. »

« Naturellement, je le renvoyai à la Parole inspirée d'en haut. Pendant bien des semaines et des mois, à l'aide de mes conseils, il s'appliqua à l'étude du volume sacré. Je vis alors cette belle intelligence et ce cœur droit passer successivement par toutes les phases d'expériences chrétiennes, toutes les alternatives d'ombre ou de lumière, de doute ou de foi, qui, en tout pays, précèdent ou accompagnent le mystère de la nouvelle naissance en Christ. Mais à la fin le jour se fit et j'eus la joie de voir cette âme

longtemps agitée accepter sans réserve l'ineffable grâce qui procède de l'amour de Christ.

« Oh ! que d'heureux moments nous passâmes à sonder ensemble les saintes Ecritures et à nous entretenir des choses du salut ! Nous avons lu ensemble, traduit ensemble, prié ensemble, et aujourd'hui, dans la retraite momentanée que j'ai dû demander à mon pays natal, ses lettres, toujours reçues avec bonheur, me prouvent qu'il s'affermir de plus en plus dans sa foi au Christ, — témoignage qui vient de lui, à la vérité, mais que me confirment pleinement d'autres témoignages dignes de toute confiance. »



## INDE MÉRIDIONALE.

### UNE VIEILLE ÉGLISE QUI SE RÉVEILLE.

Au sud-ouest de l'Inde, sur cette côte étroite du Malabar qui forme, en grande partie du moins, le royaume à demi indépendant du Travancore, se trouvent des communautés chrétiennes, dont il eût été impossible que les propagateurs du christianisme évangélique ne s'occupassent pas.

Ces groupes, connus dans l'histoire sous le nom de Chrétiens de Saint-Thomas ou de Chrétiens syriens du Malabar, paraissent compter environ cent mille membres, répartis inégalement entre une cinquantaine de congrégations distinctes. Leur condition sociale est à peu près la même que celle des *Nairs*, sorte de noblesse inférieure adonnée presque exclusivement à l'agriculture et au commerce des productions du pays. Le royaume du Travancore ne comptant guère qu'un million d'habitants, ces Chrétiens y forment à peu près le dixième de la population.

Comment et à quelle époque précise sont nés, sur cette terre païenne et au sein d'une atmosphère toute saturée

des superstitions les plus grossières de l'indouïsme, ces groupes d'adorateurs de Jésus que ni le temps, ni de nombreuses persécutions endurées pendant des siècles n'ont pu faire disparaître ?

Sont-ils en réalité ce qu'ils disent être, le fruit des prédications de l'apôtre saint Thomas dans l'Inde, et auraient-ils été, comme ils en ont aussi la prétention, représentés par un de leurs pasteurs ou évêques au Concile de Nicée, en 325 ? Cette origine, que leurs prêtres ou *Catanars* réclament avec orgueil, n'a pour l'appuyer que des traditions très discutables, mais qu'aucun fait bien positif ne dément. Quoiqu'il en soit, leur existence remonte évidemment plus haut que celle des Nestoriens qui, aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles, se répandirent avec éclat dans plusieurs contrées de l'Orient, et avec lesquels on a eu quelquefois le tort de les confondre.

Les croyances, les rites et les usages des Chrétiens syriens portent encore les traces de cette haute antiquité. Malgré beaucoup d'ignorance, et à côté de bien des pratiques étranges dues au contact du paganisme ou à leurs rapports avec le catholicisme romain des anciens établissements portugais de Goa, leur religion représente le christianisme primitif mieux que celle des autres Eglises anciennes encore debout dans l'Orient. Leur manière de célébrer la Cène se rapproche de celle des Eglises évangéliques ; ils n'ajoutent aux deux sacrements institués par Notre-Seigneur que la cérémonie de l'ordination des prêtres. Ceux-ci peuvent se marier ; on ne voit dans leurs temples d'autre symbole que la croix, et leur liturgie, qu'on dit ressembler beaucoup à la liturgie anglicane, est remarquable pour sa simplicité ; elle est en langue syriaque, particularité qui a probablement contribué à leur faire donner le nom de chrétiens syriens.

Pendant le moyen âge, la papauté avait, à plusieurs reprises, mais presque sans succès, tenté de soumettre à



son autorité les Chrétiens de Saint-Thomas. A la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, les jésuites, s'aidant de ces établissements portugais du Malabar qui ont rendu le nom de Goa si tristement célèbre dans les lugubres annales de l'Inquisition, y réussirent mieux, du moins en apparence et pour un temps. Pour se soustraire à d'odieuses persécutions, les Chrétiens de Saint-Thomas acceptèrent la suprématie de l'archevêque de Goa, et adoptèrent plusieurs des prescriptions latines ; mais aussitôt après la chute des Portugais dans ces parages, ils recouvrèrent leur liberté et on les vit pour la plupart retourner aux usages de leurs pères, dont ils ne se sont plus écartés. Les voyageurs missionnaires ou autres qui, à diverses époques, ont eu l'occasion de les voir de près, ont généralement reconnu qu'au point de vue des mœurs, ils valaient mieux que leurs voisins idolâtres, mais qu'en fait d'instruction, de vues élevées et de vie véritablement religieuse, leur christianisme était singulièrement dégénéré. Pour beaucoup d'entre eux il ne consistait guère qu'en hommages superstitieux rendus à leurs Catanars, et les esclaves ou la misérable classe des pariahs, si cruellement opprimée dans ces régions, trouvaient en eux des maîtres tout aussi injustes et tout aussi durs que les autres.

Naturellement, une population comme celle que nous venons de décrire, offrait aux Sociétés de missions anglaises appelées à l'évangélisation de l'Inde et en particulier du Travancore, un champ de travail qu'il eût été criminel de ne pas aborder. C'était, en même temps, un point d'appui trop précieux pour qu'elles négligeassent de s'en assurer les avantages. En 1816, la Société des missions épiscopales envoya dans le Travancore deux de ses agents, auxquels fut assignée la tâche, non pas de convertir les Chrétiens de Saint-Thomas à l'anglicanisme, mais de chercher à jeter dans leurs Eglises des éléments de vie qui leur fissent éprouver le besoin de se réformer elles-mêmes.

Dans ce but, un de leurs premiers actes fut de fonder dans



l'une des villes de la côte, nommée Cottim ou Cottayam, un collège ou un séminaire consacré surtout, si ce n'est exclusivement, à l'éducation des jeunes Chrétiens syriens qui se sentiraient appelés à l'état ecclésiastique. Cet établissement, qu'à l'instigation d'un militaire anglais distingué, le colonel Munro, la Ranie (reine) du Travancore dota d'un subside annuel considérable, répondit parfaitement aux espérances de ses fondateurs. Les élèves y affluèrent, de sorte que, depuis un demi-siècle, il en est sorti un grand nombre de Catanars, beaucoup plus instruits et animés d'un tout autre esprit que leurs devanciers. Les Eglises, sensibles à cette supériorité, ont accueilli avec une préférence marquée les prêtres formés à Cottayam ; la prédication est devenue plus vivante ; les chaires syriennes se sont ouvertes pour les missionnaires de l'Eglise anglicane, et parmi les quinze pasteurs indigènes employés aujourd'hui dans la contrée, la plupart sont sortis des Eglises syriennes, sans que leur changement de communion ait troublé en rien les bonnes relations des Chrétiens syriens avec les missionnaires anglais.

Ces résultats, obtenus peu à peu, inspirèrent aux amis de l'œuvre, surtout depuis deux ou trois ans, des espérances que des événements d'une date toute récente ont pleinement justifiées et même dépassées. Les missionnaires ont, en ce moment même, à raconter un de ces mouvements religieux qui, sous le nom de réveils, réalisent, à la vue de tous, les promesses du Seigneur quant aux effets assurés et toujours les mêmes d'une fidèle prédication de son Evangile. Voici quelques-uns de ces récits. C'est pour en faire mieux comprendre la valeur que nous avons remonté jusqu'à l'origine des Chrétiens de Saint-Thomas.

Un des pasteurs indigènes du Travancore fait connaître l'origine de ce réveil.

« Un « lecteur de la Bible » tamul, venu de l'autre côté du Ghaunts (montagnes qui séparent le Travancore du

Tinevelly), a été l'instigateur ou plutôt le premier instrument de cette œuvre bénie. Accompagné de sa femme et de ses enfants, il était venu s'établir à Neranum, une des sept plus anciennes Eglises syriennes, dans le but, hautement avoué, d'évangéliser ces Eglises en leur promettant une nouvelle effusion du Saint-Esprit. Un discours prononcé dans ce sens sous le porche du temple produisit une impression profonde. Bien des larmes y coulèrent, et quelques âmes furent, dès ce jour, réveillées à salut.

« Enflammés par cet exemple, deux brahmines convertis engagés comme lecteurs au service de la mission, s'en allèrent de divers côtés prêcher l'Évangile, tantôt aux Syriens, tantôt aux païens, avec une ardeur qui les a fait comparer à Paul et Barnabas voyageant ensemble et attirant à eux les foules. Toutes les Eglises syriennes s'ouvrirent devant eux; Catanars et laïques, tous voulaient les entendre; c'était vraiment à qui leur attirerait le plus d'auditeurs ou s'associerait avec le plus d'ardeur au mouvement provoqué par leurs évangéliques appels. Durant les mois de septembre et d'octobre, les congrégations syriennes de Trevandrum, de Kayenculum, de Puthupully et beaucoup d'autres, au sud et à l'est de Quilon, furent ainsi visitées, soit par ces deux lecteurs, soit par d'autres évangélistes également dévoués, et partout leurs brûlantes exhortations à la repentance trouvèrent des âmes disposées à s'ouvrir. Il y eut des conversions bien constatées. On cite, entre autres, à Puthupully, celle d'un laïque très riche et très influent, qui jusque-là s'était distingué par son bigotisme et par une sorte de rage contre les tentatives de réforme dont le métropolitain actuel, Marathanasius, avait donné le signal. Aujourd'hui, cet homme, radicalement transformé dans ses vues, prêche courageusement les doctrines qu'il combattait naguère. Un Catanar de la même localité, fort riche aussi, le seconde dans les effusions de ce zèle nouveau en déclarant à qui veut l'entendre

que désormais il ne péchera plus, comme il l'a fait trop longtemps, en célébrant ces messes sans auditeurs qui ne peuvent être d'aucune utilité pour personne.

Un des traits qui caractérisent le plus heureusement ce réveil du Travancore, c'est qu'il est resté à peu près complètement étranger à ces excitations fébriles, passagères et presque nerveuses qui accompagnent parfois les mouvements de ce genre. Les missionnaires anglicans ont soin d'en faire la remarque.

« L'autre dimanche, » écrit le doyen de ces missionnaires, le révérend Baker, « j'étais allé voir, à Edathaway, un Catanar avec lequel je suis lié depuis longtemps C'est un excellent prédicateur. Au service que nous présidâmes ensemble, dans le temple syrien, les enfants de l'école et un chœur formé d'une trentaine d'hommes entonnèrent un *cantique de réveil* en langue tamule. Je prêchai ensuite. Après moi, d'autres le firent ou prononcèrent des prières durant lesquelles quelques sanglots et de bruyants soupirs éclatèrent. Mais, d'une voix calme et sérieuse, le Catanar fit cesser ces manifestations au moyen d'une allocution pleine de sens. Il fit ensuite chanter un autre cantique et termina le culte par la bénédiction. La semaine précédente, un jeune Catanar du voisinage, informé de ce qui se passait à Edathaway, y était venu dans l'intention de combattre le mouvement; mais au lieu d'arrêter les autres, il s'était senti lui-même entraîné au point qu'en arrivant chez lui tout en larmes, il avait reproché à ses parents d'avoir fait de lui un prêtre sans vocation; après quoi, se calmant, il avait annoncé l'intention de travailler, à l'avenir, autrement qu'il n'avait fait jusque-là, au salut des âmes. On rapporte, de plus, qu'ayant fait venir un des plus vieux esclaves de son père, il avait fait asseoir cet homme sur son propre siège, lui avait demandé pardon des injures ou des mauvais traitements dont il s'était rendu coupable à son égard, puis, contrairement à tous les usages de

ses égaux, il lui avait fait donner de la nourriture et de l'eau pour se laver. Des Nâirs, témoins du fait, en avaient été émus au point de s'écrier qu'il y avait là le doigt de Dieu. — Un autre riche du même endroit, très hostile à ceux de ses subordonnés qui avaient des habitudes pieuses, et auquel on reprochait à juste titre d'avoir ruiné plusieurs membres de sa famille en leur intentant de dispendieux procès, avait également, sous l'influence de la grâce, pleuré ses fautes, et, se rendant chez son frère aîné, était tombé à ses pieds pour lui demander pardon et lui restituer un bien qu'il s'était fait adjuger au détriment de sa famille. »

Un autre missionnaire, le révérend Caley, témoigne également de la solidité du mouvement en faisant remarquer que ça et là, des scènes « quelque peu extravagantes », avaient menacé un instant de se produire, mais qu'elles avaient été promptement réprimées, et que, grâce à l'action manifeste du Saint-Esprit, les effets pratiques du réveil sont visibles dans la conduite journalière de ceux qu'il atteint. En ce qui concerne, par exemple, l'esprit de caste, « il est d'usage constant parmi les riches du pays, » dit-il, « de mépriser les castes inférieures et de ne pas souffrir qu'un *chogan*, ou individu appartenant à ces dernières, passe ou se trouve sur leur chemin. A cet égard, les Chrétiens de Saint-Thomas n'imitent que trop souvent les Indous païens. Eh bien ! j'ai vu, non pas sur les routes, mais dans l'enceinte même d'un temple syrien, au milieu d'une congrégation nombreuse, un pauvre *chogan* écouter la parole et se recueillir pour prier sans que personne en parût étonné. Chacun des assistants avait évidemment compris qu'ils étaient tous d'une même caste, la caste des pécheurs qui ont besoin de pardon. — D'autres signes non moins réjouissants se montrent partout où ce souffle de Dieu s'est levé. Des gens qui s'étaient longtemps querellés se rapprochent et se confessent mutuellement leurs torts. On les



voit, le samedi, déployer une activité qui leur permet d'observer le dimanche comme ils ne l'avaient jamais fait. Ils s'entretiennent des choses saintes, prient en commun et s'exhortent les uns les autres à la recherche du salut ou à la pratique des devoirs chrétiens. Beaucoup d'entre eux achètent la Bible ou le Nouveau Testament et ont pris l'habitude de les lire. On les voit souvent verser des larmes au récit des souffrances du Sauveur. — En somme, tout concourt à donner aux missionnaires de ce pays, soit Européens, soit indigènes, l'assurance qu'il y a bien là une œuvre de Dieu. Que ceux qui en entendront parler demandent avec nous au chef de l'Eglise de rendre ce mouvement encore plus général et plus efficace ! »

Ces détails concernent exclusivement les Chrétiens de Saint-Thomas; mais cette œuvre se rattache par beaucoup de points à celles que font, parmi les païens du Travancore et parmi leurs voisins du Tinevelly, les nombreux agents de la Société de l'Eglise établie et de celle de Londres, — missions richement bénies, que nos lecteurs connaissent depuis longtemps, et que nous aurons sans doute à ramener plus d'une fois devant eux.

---

## AMÉRIQUE DU NORD.

### LAQUELLE DES TROIS ?

Sous ce titre, d'apparence un peu énigmatique, mais dont on aura bientôt l'explication, un journal de l'Eglise anglicane, le *Glaneur missionnaire* raconte les effets d'une de ces opérations mystérieuses de la grâce que le Seigneur a si bien caractérisées, en les appelant la « nouvelle naissance. »



Ce récit nous conduit dans le voisinage du lac Winipeg, dans ces immenses régions de la Terre du prince Rupert, où de nombreux missionnaires appartenant à diverses Sociétés, mais surtout à celle de l'Eglise d'Angleterre, se sont mis à la recherche des âmes.

En mars, 1871, une des stations qu'ils y occupent, celle de Landsdowne, reçut la visite d'un des ecclésiastiques les plus vénérés et les plus activement dévoués à l'œuvre des missions que cette Eglise compte dans le pays, l'archidiacre Cowley. Reconnaissant que l'un des plus grands obstacles que rencontrât l'Évangile dans ces contrées, était l'attachement de la plupart des Indiens encore païens à l'usage de la polygamie, il était allé de maison en maison, distribuant des conseils et des avertissements dirigés spécialement contre cette coutume. Le missionnaire chargé alors de l'œuvre, le révérend Phair, l'avait accompagné et raconte comme on va voir l'accueil que leur avait fait le chef d'une des familles ainsi visitées.

« Après que l'archidiacre eut représenté à cet homme, avec l'énergie affectueuse qui caractérise sa parole, les graves conséquences et les dangers de la voie qu'il suivait, l'Indien se défendit en nous disant que, pour l'aider dans ses travaux, il n'avait ni bœufs, ni autres bêtes de somme, que ses femmes seules pouvaient lui en tenir lieu et que s'il n'en avait qu'une, il lui serait impossible de faire tout l'ouvrage qu'il y avait chez lui. « Mes femmes, » ajouta-t-il, « pêchent, chassent, rentrent mon bois et mon foin ; leur « travail nous préserve de la faim et les empêche, en « outre, de s'habituer à une vie de paresse. » Et toutes ces belles raisons, le vieillard (car il est fort âgé) nous les criait à pleins poumons, comme un homme bien convaincu ou pour faire sur nous plus d'impression. Ceux qui le connaissent — et j'étais du nombre — le savent parfaitement capable de gouverner ses femmes comme il le disait là. Il en avait eu quatre, mais en avait vendu une. Des

trois qui restaient, la plus âgée, ayant désobéi aux ordres du maître, en avait été rudement punie. Conformément à un vieil usage indien, il lui avait impitoyablement coupé le nez. »

L'Indien dont il s'agit se nommait Pectanaguape, mais deux ans plus tard il fut baptisé sous le nom de Henry Venn, en l'honneur du célèbre secrétaire de la Société des missions anglicanes. Que s'était-il donc passé et qu'étaient devenues ces trois femmes, si bien façonnées à lui servir d'esclaves? Une lettre de l'archidiacre Cowley lui-même, rapportant ce baptême longtemps ajourné, répond à ces questions.

« Par suite des soins donnés à la mission de Landsdowne, en l'absence de tout missionnaire européen, par notre excellent catéchiste indigène, William Dennet, le révérend Cochrane (pasteur indigène aussi) a pu baptiser, en une seule fois, vingt-trois adultes, dont plusieurs étaient sur le déclin de la vie. Une des familles reçues ainsi dans l'Eglise mérite d'être signalée. Son chef, grand personnage parmi les siens, et qui parle remarquablement bien des affaires indiennes, avait définitivement résolu d'embrasser la foi chrétienne; mais il était polygame. Il avait trois femmes; il fallait n'en garder qu'une, mais de laquelle des trois devenir ainsi l'époux légitime? L'une des deux plus jeunes avait la principale place dans ses affections, mais un songe, qui sans doute était le résultat de ces préoccupations journalières, lui parut une voix de Dieu et lui fit faire un autre choix. Longtemps auparavant, dans un accès de colère, il avait défiguré la plus âgée de ces femmes en lui enlevant le nez jusqu'à la racine. La malheureuse ne paraissait plus en public, depuis lors, qu'avec un châle mis de manière à lui couvrir la figure. Avant le baptême, Pectanaguape fit venir ses trois femmes devant MM. Cochrane et Dennet, l'évangéliste, puis, s'adressant aux deux plus jeunes: « Après le baptême que nous allons recevoir, »

leur dit-il, « je n'ai pas l'intention de vous chasser de la  
 « maison ; vous y pourrez rester autant qu'il vous convien-  
 « dra ; mais désormais vous êtes libres. Au printemps,  
 « quand nos gendres reviendront des terrains de chasse,  
 « vous pourrez les suivre et vous remarier, si vous en  
 « trouvez l'occasion ; je n'y mettrai pas le moindre obstacle ;  
 « mais quant à la malheureuse que j'ai maltraitée, outrá-  
 « gée et défigurée injustement, elle a des droits sacrés sur  
 « moi ; mon devoir est d'avoir particulièrement soin d'elle,  
 « c'est elle que j'épouserai. »

« Après ce discours, toute la famille fut baptisée et, depuis  
 lors, John Wenn a réparé comme il l'avait promis les torts  
 de Pectanaguape. »

En rapportant ces faits, l'archidiacre écrit que les faveurs  
 accordées à la mission de Landsdowne, ont fait éprouver à  
 son âme un tressaillement de bonheur, et assurément per-  
 sonne ne taxera ces paroles d'exagération.

---

## NOUVELLE-ZÉLANDE.

Les Eglises indigènes de la Nouvelle-Zélande, que les  
 événements politiques des dernières années avaient si cruel-  
 lement éprouvées en plusieurs endroits, se relèvent, se raffermis-  
 sent et donnent à ceux de leurs amis qui avaient tremblé  
 pour elles, des signes de vie qui les rassurent. Un mande-  
 ment ou rapport de l'évêque anglican d'Auckland, contient  
 sur la marche de ces Eglises dans ce diocèse, quelques  
 détails satisfaisants.

« En octobre dernier, » dit-il, « pendant la session du  
 synode, notre corps pastoral s'est accru d'un évangéliste  
 indigène dans la personne de Wiremu Pomare, qui exerce  
 maintenant le ministère dans la tribu des Ngatiwatua. Un  
 des fruits visibles de ses travaux parmi les Maoris de la

côte occidentale a été la construction d'une église à Murivaï.

« En mars (1873), j'ai présidé pour la première fois le conseil des cinq Eglises indigènes de la province de Waikato. On y compte trois ecclésiastiques maoris et onze laïques, presque tous jeunes gens d'un rang distingué et jouissant dans le pays d'une influence bien méritée. Dans cette réunion, je pus conférer l'ordre de prêtrise à Hohua Moanaroa, que l'évêque Selwyn avait ordonné diacre en 1860 et qui a pour champ de travail le district occidental compris entre Waiaku et Raglan. Un mois plus tard encore, j'ai pu admettre dans les rangs du clergé Rupene Maorata, dont l'ordination porte le nombre de nos évangélistes maoris à huit. Celui-là vient d'être placé dans un district du Nord, dont les habitants ont collecté dans leurs rangs au delà de cent livres (2,500 fr.) pour assurer le traitement d'un ministre à résidence fixe.

« L'école ou séminaire de Saint-Etienne, à Taururua, compte actuellement cinq étudiants en théologie, qu'après un temps de préparation convenable, j'espère pouvoir admettre parmi les diacres et employer à ce titre. Il a été pourvu à leur entretien et à celui de leurs familles (car tous sont mariés et ont des enfants), par un subside spécial de la Société des missions de l'Eglise établie, grossi, en Angleterre aussi, des dons particuliers de quelques autres amis de l'œuvre. »

## VARIÉTÉS

« GRANDE EST LA DIANE DES ÉPHÉSIENS! »

Ce formidable cri, qui paralysa pendant plus de deux heures l'intrépide activité du grand apôtre des Gentils



(Act., XIX, 34.) a dernièrement été répété — très paisiblement cette fois — en plein Paris, dans une séance de l'Académie des inscriptions. Des fouilles, accomplies sur l'ancien emplacement d'Ephèse par un savant anglais, en ont été l'occasion. Quelques courts passages d'un compte rendu des communications faites sur ce sujet à la docte assemblée par l'un de nos coreligionnaires, intéresseront nos lecteurs, ne fût-ce qu'en leur rappelant les effets merveilleux des différents séjours de saint Paul à Ephèse, et en particulier l'admirable récit du livre des Actes.

Après avoir rappelé qu'Ephèse était l'un des centres les plus importants de ce grand mouvement philosophique, auquel on a donné le nom de mouvement alexandrin, l'auteur du compte rendu ajoute :

« La grande déesse tenait un peu de tous les rites et de tous les cultes de l'Orient et de l'Occident; aux Grecs, aux Romains, aux Perses, aux Syriens, elle rappelait leurs divinités nationales; les héritiers ou les descendants des Aryas, des Pélasges et des Sémites se trouvaient chez eux dans le magnifique temple bâti sur l'emplacement de celui qu'Erostrate avait détruit par l'incendie.

« Les écrivains de l'antiquité nous ont laissé de l'édifice consacré à Diane, des descriptions qui ont paru inspirées par l'amour du merveilleux. On a traité de merveille des *Mille et une Nuits* les trésors inestimables en richesses artistiques, en métaux précieux, en beautés architecturales que le temple d'Ephèse offrait à l'admiration des visiteurs. Aujourd'hui, grâce aux persévérantes et habiles recherches de M. Wood, ce qui paraissait une fable est devenu réalité. *Les cent colonnes* ne traduisent plus un nombre de convention; elles se rapportent à une supputation exacte; les magnifiques fûts sculptés dont Pline parle avec étonnement, nous en connaissons des parties qui nous permettront de reconstituer l'ensemble.

« Les fouilles furent commencées, il y a quelques an-



nées, par M. Wood, et à ses frais. Les premiers résultats furent décisifs; les amis de l'archéologie ne manquent pas en Angleterre; l'entreprise fut soutenue par eux. Aujourd'hui elle touche à sa fin et elle a eu un plein succès. Elle a rendu à notre admiration l'une des sept merveilles de l'antiquité. Les conjectures ne jouent ici qu'un rôle tout à fait secondaire; la certitude des restitutions est garantie par les débris nombreux trouvés en place ou dispersés aux alentours de l'ancien édifice. Le temple était octostyle, c'est-à-dire qu'il avait huit colonnes de front; on en comptait dix-huit sur les côtés. Au milieu de la cella, M. Wood a retrouvé les assises massives du piédestal supportant la statue de Diane. Une plate-forme immense, haute de trois mètres environ, portait le temple, qui avait quarante-neuf mètres de large sur quatre-vingt-douze mètres cinquante de long. Il fut détruit au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Cette destruction partielle fut consommée par l'Eglise chrétienne qui s'éleva au moyen âge sur ses ruines et avec ses matériaux.

« M. Wood a adressé à l'Académie des inscriptions le plan du temple de Diane tel que ses fouilles l'ont révélé. Il désire que son travail soit déposé dans les archives de la Compagnie comme un témoignage de déférence. L'Académie, heureuse de cet hommage rendu à la science française, a décidé que des remerciements seraient officiellement adressés à M. Wood, par l'intermédiaire de M. Waddington, qui a présenté l'envoi du savant architecte anglais. »

---

#### LES COOLIS.

Chacun sait aujourd'hui que sous ces mots, en apparence si honnêtes, de « transport de coolis » se dissimulent des opérations de commerce qui, en fait d'atrocité, ne le cèdent en rien à cette « traite des nègres » que la conscience des peuples civilisés réprouve partout. Mais on connaît

moins l'origine du nom de *Coolis* ou *Coulis*, généralement donné aux victimes de cet abominable trafic. Un journal de l'Inde nous l'apprend. C'est tout simplement le nom, un peu altéré, des Coles, nombreuse peuplade des montagnes du Bengale, qui, trop à l'étroit ou dénuée de ressources dans son pays, a pris l'habitude d'en sortir et fournit à toutes les grandes villes de l'Inde leurs portefaix, leurs journaliers, leurs manœuvres de toute espèce... Généralement robustes, sobres et honnêtes, ces montagnards sont employés de préférence aux grands travaux manuels, sans échapper pour cela aux dédains et aux mauvais traitements des classes supérieures. Le nom de *Cole* est devenu, dans l'Inde, le synonyme de notre mot d'*homme de peine*.

Les Coles sont cependant, au point de vue moral, une des races les plus intéressantes de l'Inde. Nous en avons parlé ici plus d'une fois. Des missionnaires ayant eu l'occasion de les voir au travail dans les rues de Calcutta, sont allés prêcher Christ dans leurs montagnes, et y ont obtenu des succès qui comptent parmi les résultats les plus bénis de l'œuvre des missions. On évalue à 20,000 le nombre des Coles qui font aujourd'hui profession de christianisme. Un seul de leurs districts, celui de Chota-Nagpore, en contient à peu près 10,000, amenés à la foi depuis une douzaine d'années.

## NOUVELLES RÉCENTES

### ANGLETERRE.

#### LE DOCTEUR LIVINGSTONE.

La mort de cet illustre voyageur, si longtemps incertaine mais définitivement trop bien constatée, a été pour

l'Angleterre un deuil national. Ses funérailles ont été célébrées dans l'abbaye de Westminster où se font celles des souverains et des hommes auxquels la nation veut rendre les plus éclatants honneurs. Une foule immense, dans laquelle étaient représentés divers corps scientifiques, littéraires et plusieurs Sociétés de missions, a pris part à la cérémonie, qui a été tout à la fois, dit-on, très solennelle et très touchante. C'est la Société géographique de Londres qui en a fait les frais. Derrière le cercueil on a remarqué, marchant après les fils du défunt, son beau-père, le célèbre missionnaire Moffat.

Quelques passages de la prière prononcée dans cette solennité par un pasteur écossais, le révérend Hamilton, dépeignent les sentiments de l'assemblée.

« Nous te bénissons, Seigneur, de lui avoir inspiré la droiture, la fidélité, la foi et la charité, la patience et la persévérance au milieu des difficultés et des dangers. Nous te louons de ce qu'il a pu employer ses grandes facultés dans l'intérêt de sa patrie et pour le bien d'une terre lointaine, où il a été dans tes mains un instrument d'affranchissement pour les opprimés et pour les esclaves, et où il a répandu les lumières de l'Évangile de paix sur ceux qui étaient plongés dans les ténèbres et dans l'ombre de la vallée de la mort. Nous te remercions, enfin, de ce qu'en le rappelant à toi, quoique son œuvre sur la terre ne parût pas achevée, tu nous permets de nous réjouir en pensant que tu lui as accordé le repos éternel. »

Une simple tablette de marbre posée sur la tombe du grand voyageur porte cette inscription :

DAVID LIVINGSTONE

Né à Bantyre, Ecosse, le 10 mars 1813.

Mort à Ilala, Afrique centrale, le 4 mai 1873.

---

## MADAGASCAR.

Nous avons annoncé qu'en juillet dernier, deux délégués de la Société des missions de Londres (le D<sup>r</sup> Mullens, secrétaire général, et M. J. Pillans, membre du comité), étaient partis pour Madagascar, chargés d'étudier sur les lieux les questions relatives au développement et à l'organisation des Eglises indigènes. Une lettre, écrite d'Antananarivo dès le 7 septembre, annonce l'arrivée de ces délégués, raconte leur voyage en termes pittoresques et décrit l'enthousiasme extraordinaire avec lequel ils ont été accueillis par les missionnaires, par les pasteurs indigènes, par les Eglises et, en général, par la population. Quant à l'objet de leur mission, le D<sup>r</sup> Mullens pense que, sous la bénédiction d'en haut, il sera heureusement atteint, et que cette visite va, selon toute apparence, imprimer un nouvel élan à ces œuvres, déjà si merveilleusement propres à prouver l'incomparable puissance de l'Évangile sur les peuples auxquels il est fidèlement prêché.

## SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

## SON JUBILÉ.

C'est, ainsi que nous l'avions annoncé, le 23 avril qu'a été célébrée cette fête dont tant de grâces accordées à la Société depuis cinquante ans avaient si naturellement inspiré l'idée. Deux séances, l'une de prières et d'actions de grâces, l'autre d'assemblée générale, ont eu lieu et laisseront un excellent souvenir dans la mémoire de ceux qui ont eu le privilège d'y assister. On y a beaucoup béni, beaucoup prié et ressenti, nous osons le dire, des impressions telles que l'amour d'une œuvre, déjà tant aimée, en deviendra plus vif encore. — A une autre fois les détails.

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

### JUBILÉ CINQUANTENAIRE.

Cette fête, célébrée le 23 avril, a laissé dans les cœurs de ceux qui ont eu le bonheur d'y assister, des impressions qui ne s'effaceront jamais. Ils n'ignoraient pas que de grandes bénédictions avaient reposé sur notre œuvre, mais ils étaient loin de savoir, comme ils le savent maintenant, avec quelle sollicitude paternelle Dieu a veillé sur ses origines et sur son développement.

Le Comité avait décidé que l'on se réunirait à dix heures, dans la grande salle de la maison presbytérale de l'Eglise réformée, pour recevoir les délégués des Sociétés étrangères et surtout pour offrir au Seigneur des actions de grâces et des prières. A l'exception de celui de Neuchâtel, les Comités qui avaient été invités à envoyer des représentants s'étaient vus dans l'impossibilité de le faire. Ils y avaient suppléé par des lettres pleines de félicitations cordiales et de chaleureux encouragements. Les dévotions consistèrent en prières, entremêlées de chants et de lectures de portions des saintes Ecritures. Ce fut une heure bénie où l'on sentit puissamment la présence de Dieu et l'action de son Esprit sur les âmes. On le remercia avec effusion pour les grâces qu'il a répandues sur l'œuvre de ses serviteurs au Les-



souto, à Taïti, au Sénégal. On implora de nouvelles bénédictions pour ces chères missions, en entrant dans le détail de leurs besoins respectifs. Comprenant que pour qu'elles prospèrent et se développent, il faut qu'elles soient alimentées et soutenues par des Eglises vivantes, toutes dévouées à Christ, on demanda avec ardeur qu'un souffle puissant du ciel vint sans retard réveiller parmi nous les âmes endormies et nous remplir tous de zèle pour le service de notre Maître. La Maison des missions, son directeur, les élèves qui se préparent sous ses soins, furent aussi l'objet de ferventes requêtes. C'est ainsi que l'assemblée embrassa dans son intercession l'œuvre tout entière et se prépara dignement à la fête du soir.

Cette fête eut, au plus haut degré, ce cachet d'intimité, de popularité qui fait le charme des réunions missionnaires. Le temple de l'Oratoire était comble et l'on sentait que la foule qui le remplissait n'était pas composée d'indifférents et de simples curieux, mais bien de véritables amis, accourus pour entendre parler d'une œuvre qui leur est chère, pour se réjouir de ses progrès et la recommander solennellement à Dieu.

Au moment où les membres du Comité prenaient place sur l'estrade, le chœur de l'Eglise des Billettes, qui avait bien voulu offrir ses services pour la circonstance, entonna un beau chant d'adoration et de louanges. — Après une prière faite par M. Hollard, M. le pasteur Vernes, vice-président de la Société, exprima de vifs regrets de ce que le président, M. Léon de Bussierre, était retenu à Cannes par l'état de sa santé. On avait espéré que M. le pasteur GrandPierre pourrait être présent, et l'assemblée s'en fût vivement réjouie; mais ce vénérable ami ne s'était pas trouvé assez bien pour répondre à l'invitation qui lui avait été adressée. Le président dit aussi combien on eût été heureux de voir sur l'estrade des représentants d'autres Sociétés missionnaires et lut, comme compensation, quel-

ques extraits des lettres qui avaient été reçues de leurs directeurs. Ces expressions de regret furent suivies d'une allocution chaleureuse, où M. Vernes rappela sommairement le but de la réunion et les raisons qui devaient porter l'assemblée à se réjouir devant Dieu et à le louer pour ses bienfaits.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, le rapport présenté par M. Casalis a eu un caractère tout spécial. Ce n'était pas, comme d'habitude, une revue des travaux de l'année. La pensée de tous se portait en ce moment sur un passé semé de grâces et d'interventions directes de Dieu. Ce sont ces voies providentielles que le rapporteur s'est surtout attaché à retracer. Il voulait montrer, et il n'a pas eu de peine à le faire, qu'elles seules expliquent que le protestantisme français ait pu s'engager dans une entreprise qui semblait lui être interdite par sa grande faiblesse et les embarras de sa position, — que son œuvre missionnaire, de toutes la moins viable en apparence, se soit continuée et développée pendant un demi-siècle; de toutes peut-être la plus désarmée au-delà des mers, n'ait été l'objet d'aucune opposition violente de la part des païens et ait survécu aux désastres que des blancs lui ont infligés; de toutes la plus impuissante, ait réussi à fonder des Eglises dont l'importance et la vitalité s'accroissent de jour en jour. — Dans ce cadre, se sont d'abord placées les premières manifestations de l'esprit missionnaire en France; manifestations bien éparses, tout individuelles, qui s'accrochèrent d'une manière appréciable, tout d'abord à Toulouse, sous les soins de M. le pasteur Chabrand; — manifestations bien modestes, car on n'aspirait qu'à prier pour l'avancement du règne de Dieu et à envoyer quelques pites françaises à la Société de Bâle. Puis, M. Casalis a raconté comment ces aspirations prirent définitivement corps à Paris et aboutirent à la formation d'un Comité. Il a rappelé les noms et les éminentes qualités des hommes qui firent partie de ce Comité;

leur premier essai de mission en envoyant en Palestine un pasteur américain, M. Jonas King; la résolution qu'ils prirent, en 1824, d'ouvrir une maison de missions, dont le premier directeur fut M. Galland, que de grandes épreuves forcèrent bientôt à se retirer et qui fut remplacé, en 1826, par M. GrandPierre.

Après cela, le départ des premiers missionnaires pour l'Afrique méridionale, en 1829, sous la protection du docteur Philip, l'éminent philanthrope auquel les Hottentots doivent leur affranchissement; — la révélation de l'existence des Basoutos et de leur chef Moshesh, par les récits d'un chasseur; — l'ascendant que nos missionnaires acquièrent bientôt sur ce peuple; — leur maintien à ce poste malgré l'hostilité des Boers, ont successivement passé sous les yeux de l'assemblée, comme autant de preuves de la sollicitude paternelle avec laquelle Dieu lui-même veillait sur notre Société et bénissait son entreprise.

La même impression a été produite par la partie du rapport qui a été consacrée à la mission de Taïti et à celle du Sénégal, dont les portes nous ont été ouvertes de la façon la plus inopinée. Comme pour ajouter aux joies de cette fête, le Comité venait d'apprendre que les Eglises de Taïti se sont constituées en Synode et pourront ainsi réagir avec plus d'ensemble et de vigueur contre les causes de désorganisation qui, si souvent, nous ont fait trembler pour elles.

En résumant ce que le Seigneur a permis à notre Société d'accomplir dans son principal champ de travail, le rapporteur n'a pu se défendre d'une vive émotion qui a été partagée par son auditoire. — C'est à notre Société que les populations de Lessouto doivent leur salut terrestre. Elles ont été définitivement conservées à la famille humaine; elles sont entrées dans la voie du travail et du progrès. Grâce aux lumières répandues par les missionnaires, le paganisme n'a plus d'autre force que celle que lui donnent

ses attraits pour les cœurs encore asservis au péché. Au milieu des inconvertis, on voit se propager des Eglises vivantes, disciplinées, se rattachant à douze grands centres de prédication et d'éducation religieuse. Elles jouissent, depuis quelque temps, des avantages du régime synodal. Quarante-quatre annexes desservies par des catéchistes et des instituteurs indigènes, deux écoles normales, l'avidité avec laquelle les traductions de la Parole de Dieu sont recherchées, prouvent la vitalité de ces Eglises. — Tout cela a été obtenu, opéré dans des régions où nul Européen ne s'était établi avant nous, où nos missionnaires ont dû disputer aux bêtes féroces les lieux qu'ils avaient choisis pour y construire leurs premières cabanes, voilà la récompense qui était réservée à la foi et aux prières des fondateurs de notre Société!.....

Les douces impressions produites par le rapport eussent été sans mélange si le trésorier n'eût annoncé que les deux dernières années avaient laissé dans la caisse de la Société un déficit de 50,000 francs. Ce fait avait déjà été signalé dans la matinée, et M. Dardier (de Genève) avait demandé qu'on en prit occasion pour créer un *fonds de Jubilé*, comme cela s'est fait pour diverses Sociétés anglaises. Cette proposition a été recommandée à l'assemblée par le président.

Le tour des orateurs étant venu, M. le pasteur de Presensé prend le premier la parole. Il voit dans les succès de la Société des missions de Paris une preuve décisive de la puissance et de la vitalité du christianisme. Au moment où l'on se mit à l'œuvre, bien des gens haussaient les épaules et taxaient cette entreprise d'imprudance et de folie. Il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui accusent la foi chrétienne d'avoir vieilli, d'être stérile et destinée, comme d'autres théories des temps passés, à faire place à des idées plus conformes à l'esprit de notre siècle. Mais l'Évangile, toujours jeune et toujours fort, folie pour



ceux qui se perdent, et puissance de Dieu pour ceux qui acceptent le salut, reste la seule religion qui puisse relever les âmes et régénérer les nations. Il oppose aux critiques des sceptiques et aux objections des timides des progrès incontestables. En face des merveilles qu'il opère au sein des populations païennes, les esprits les plus prévenus et les plus méfiants, s'ils veulent être honnêtes, doivent s'incliner et rendre gloire à la sagesse de Dieu. — Il ne faudrait pas croire que les sacrifices en hommes et en argent qu'exige l'œuvre des missions affaiblissent une Eglise; loin de là, plus une Eglise donne et se dévoue, plus elle reçoit de Dieu; et les travaux de ses serviteurs, fussent-ils au bout du monde, sont pour elle une source abondante de force et de vie religieuse.

M. Rollier, représentant des chrétiens évangéliques du canton de Neuchâtel, apporte les félicitations et les vœux de la Société des missions de ce pays et affirme une fois de plus les liens qui l'unissent à celle de Paris. Elle aussi est née d'un mouvement religieux; elle aussi s'est développée malgré de nombreuses difficultés, et elle a largement contribué à tenir unies des Eglises que des questions ecclésiastiques menaçaient d'affaiblir par de cruelles séparations. Si elle n'a pas de champ d'activité particulier, elle fournit des missionnaires et des dons aux Sociétés de Paris et de Bâle, contribuant ainsi aux progrès de l'Évangile dans les pays païens. Ses recettes sont considérables et le zèle, loin de se refroidir, est sans cesse entretenu par des réunions de prières et des assemblées tenues dans les temples ou à l'ombre de vieux arbres. Les missions françaises n'ont pas d'amis plus fidèles que les chrétiens du canton de Neuchâtel, dont M. Rollier apporte les cordiales salutations et auxquels il racontera bientôt la belle fête à laquelle il est si heureux de pouvoir assister.

M. Arbousset, l'un des vétérans de la mission du Lesouto, le réorganisateur des Eglises de Taïti, se lève à son



tour et, en quelques paroles pleines de force et d'originalité, rappelle sa vocation, ses débuts en Afrique, ses espérances et la grandeur de la carrière missionnaire. Son discours est un touchant appel à tous ceux qui peuvent directement ou indirectement s'associer à l'œuvre des missions. On sent bouillonner en lui cet amour ardent pour les païens qui a fait sa force pendant si longtemps. Il partait réellement du plus profond de son cœur, ce cri de regret qui s'échappa de ses lèvres : « Rendez-moi ma jeunesse, et je retourne au Lessouto ! »

Après quelques paroles de M. Matter, chargé de représenter le Comité missionnaire de Strasbourg, et une courte allocution de M. Recolin, M. le pasteur Monnier, de Saint-Quentin, termina la séance par une prière.

Ce fut avec regret qu'on se sépara ; les discours, les prières, les chants des jeunes choristes de l'Eglise des Billettes, l'attitude de l'assemblée, tout avait porté le cachet d'une véritable fête et le nom de Jubilé qu'on lui avait donné se trouva pleinement justifié.

Lorsqu'un voyageur, après avoir marché longtemps, s'arrête pour prendre quelque repos, il refait par la pensée le chemin qu'il a déjà parcouru, et il est tout étonné de se voir si avancé. Il a franchi bien des obstacles et surmonté des difficultés qui l'avaient effrayé au moment du départ. Mais bientôt il regarde en avant : le but est encore bien éloigné, et le chemin devient plus accidenté et plus difficile ! Alors, fort de l'expérience qu'il a déjà faite et fixant ses yeux sur le point où l'attendent le repos et la paix, il saisit son bâton de voyage et reprend sa course avec une nouvelle ardeur. — Nous aussi, nous nous sommes retournés pour voir les résultats que nous avons obtenus pendant cinquante années de travaux et nous n'avons trouvé que des sujets de bénir Dieu. Maintenant, pleins de confiance en lui et en ses promesses, pensons aux millions d'âmes qui attendent qu'on leur annonce le salut pour se donner

au Seigneur ; marchons en avant avec calme et résolution, et que le Jubilé soit pour nous tous le point de départ d'un redoublement de zèle et d'activité missionnaire.

---

QUELQUES-UNS DES TÉMOIGNAGES DE CORDIALE SYMPATHIE  
ENVOYÉS AU COMITÉ A PROPOS DU JUBILÉ.

*Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Bâle au  
Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.*

Messieurs et très honorés frères en Christ,

Vous vous proposez de célébrer, le 23 avril prochain, le cinquantième anniversaire de votre Société, et vous avez eu la bonté d'inviter le Comité de notre Société de Missions à s'y faire représenter par une députation. A notre grand regret, aucun membre de notre Comité ne peut se rendre à votre amicale invitation. Mais, le Comité charge le soussigné d'assurer par écrit votre chère Société de la part cordiale qu'il prend à la joie qui vous est réservée. Nous ne manquerons pas de nous souvenir de vous devant le Seigneur en ce jour de fête.

La Mission évangélique n'a plus à lutter pour son existence comme c'était le cas il y a un demi-siècle, mais elle doit encore le faire pour se légitimer auprès de la généralité des membres des Églises protestantes. Dans le moment présent, l'œuvre des missions évangéliques parmi les païens paraît être entrée dans un état stationnaire, après avoir excité pendant de longues années un intérêt croissant, parce que la chrétienté européenne est appelée à s'occuper davantage de ses propres intérêts. Et cependant les besoins du monde païen apparaissent d'une manière toujours plus sensible. Plus la chrétienté évangélique s'occupe des peuples non chrétiens, plus les travaux se multiplient, plus aussi croissent les obligations qui en découlent

pour les Sociétés de missions. Toutes ces Sociétés ont besoin d'un nombre toujours plus grand d'ouvriers et de ressources toujours plus abondantes, mais leurs appels pressants semblent souvent être sans effet. Veuille le Seigneur, le Chef de l'Église et de la Mission, faire naître par son Esprit, dans toutes les congrégations évangéliques et toutes les Églises d'Europe, un nouvel amour et une nouvelle ardeur pour la mission!

Le désir de nos cœurs et la prière que nous faisons à Dieu pour vous, c'est que la célébration du cinquantième anniversaire de la fondation de votre Mission soit pour tous les membres de votre Société un puissant encouragement à persévérer dans une activité toujours plus grande pour la gloire de Dieu et pour le salut du monde païen.

Veillez, très honorés frères, agréer nos salutations respectueuses et fraternelles en notre glorieux et adorable Chef, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

*Au nom du Comité de la Société des Missions  
évangéliques de Bâle,*

J. JOSEPHANS, insp.

---

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

La proposition que vous nous avez faite d'envoyer un représentant à votre fête cinquantenaire a été soumise aux directeurs de notre Société.

C'est toujours avec plaisir et reconnaissance qu'ils pensent aux liens étroits qui ont existé entre vous et eux dès le début, et à la parfaite harmonie qui a toujours régné entre vos ouvriers et les nôtres dans les lointains pays où ils travaillent. Notre Comité se réjouit vivement des marques de la faveur divine que votre Société a reçues pendant cinquante années. Il espère que des bénédictions

plus abondantes encore vous seront accordées dans l'avenir et il demande à Dieu, avec ardeur, qu'il en soit ainsi.

C'eût été une vraie joie pour notre Comité de se faire représenter par un délégué spécial dans votre prochaine réunion, mais l'approche de son assemblée annuelle donnant en ce moment beaucoup d'occupation à tous ses membres, il ne peut faire autre chose que de vous envoyer ses plus cordiales félicitations et l'expression de ses vœux les plus fraternels.

Pour le Comité :

ROBERT ROBINSON, secrétaire.

Londres, 4 avril 1874.

---

LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE GENÈVE,

*A Monsieur E. Casalis, Directeur des Missions évangéliques de Paris.*

Cher et honoré frère,

Veillez agréer vous-même et exprimer de notre part à tous les membres de votre honorable Comité tous nos regrets de ne pouvoir prendre part à une journée qui vous retracera de si intéressants souvenirs. Nous y assisterons du moins de loin par la pensée, et nous joindrons nos prières aux vôtres, pour que les bénédictions qui vous ont été accordées dans le passé, soient les prémices des grâces plus étendues encore que le Dieu des miséricordes vous tient en réserve pour l'avenir. Il nous semble que le Lessouto, Taïti et le Sénégal sont les Eben-hézèr que vous pouvez dresser, dans le présent, en témoignage du secours déjà obtenu et comme gage de nouvelles conquêtes dans le royaume de notre glorieux Maître.

Je me rappelle encore vos trois premiers missionnaires, que je vis à Londres en 1829, quand ils se disposaient à



partir pour l'Afrique. Ils sont maintenant entrés dans leur repos et d'autres sont entrés dans leur champ de travail.

Que l'auteur de toute grâce vous soutienne vous-même dans la rude responsabilité que vous avez à porter !

Au nom de tous mes collègues, recevez nos salutations affectueuses et nos vœux.

Croyez-moi, cher et honoré frère, votre bien dévoué et affectionné en Christ.

CH. BARDE.

Genève, 10 avril 1874.

---

LA COMMISSION DES MISSIONS DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE LIBRE  
DU CANTON DE VAUD.

Messieurs et très honorés frères,

Vous nous avez fait l'honneur de nous inviter à prendre part au cinquantième anniversaire de la fondation de votre Société, le 23 avril, en envoyant un délégué auprès de vous pour cette solennité chrétienne. Nous avons le regret de ne pouvoir nous rendre à cette fraternelle invitation : nos occupations, multipliées en ce moment, et la coïncidence avec notre Synode annuel, qui doit s'ouvrir le 27 avril à Yverdon, et qui aura une importance particulière pour notre œuvre missionnaire, nous empêchent d'aller à vous.

Sans doute, dans une circonstance aussi intéressante, il nous eût été précieux de nous joindre personnellement à vos prières et à vos actions de grâces, et de vous exprimer de bouche notre joie pour ce que le Seigneur vous a donné d'accomplir pendant ces cinquante ans, notre reconnaissance envers vous, notre attachement fraternel et notre désir de rester, en tout état de choses, vos associés et coopérateurs dans l'œuvre de la mission, où vous nous avez précédés, instruits et encouragés par votre exemple ; mais



si la distance nous sépare, croyez, bien-aimés frères, que nous ne serons pas absents d'esprit, et que la foi et l'amour chrétien sauront, malgré l'espace, nous tenir rapprochés les uns des autres devant le trône du Seigneur.

Votre Société, les travaux qu'elle poursuit, et particulièrement la belle œuvre qu'elle a accomplie et qu'elle continue dans le Lessouto, sont bien connus parmi nous et chers aux amis des missions que nous avons l'honneur de représenter, et ils ne cesseront point de l'être. Quelle que soit la position que nous prenions officiellement dans le champ des missions, à vos côtés ou plus loin, soyez certains que notre désir et notre espérance est de travailler toujours en vous tendant une main d'association, de chercher à vous aider dans la mesure de nos forces, comme nous attendons aussi de vous, avec confiance, appui, encouragements, conseils et amour.

Veuille le souverain Chef de l'Eglise, qui vous a conduits jusqu'ici et vous a fait maintes fois sentir sa puissante assistance et sa délivrance aux mauvais jours, vous soutenir encore et de plus en plus; et puisse son Esprit de lumière et de vie reposer abondamment sur vous et sur les Eglises qu'il vous accorde la grâce de fonder!

Recevez, Messieurs et très honorables frères, l'assurance de notre fraternelle et respectueuse affection en Christ, non-seulement de la part de notre Commission, mais, nous osons le dire, de la part de l'Eglise tout entière que nous représentons.

Au nom de la Commission des missions de l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud.

*Le Président,*

C. O. VIGUET, professeur en théologie.

*Pour le Secrétaire,*

G. BRIDEL.

Lausanne, 14 avril 1874.

---

MONSIEUR LE PASTEUR ELIE CHARLIER.

Je suis très sensible, croyez-le bien, à l'honneur que vous me faites en m'invitant à assister, le 23, au Jubilé cinquantenaire de la Société des missions évangéliques de Paris et à rendre mon faible témoignage à une œuvre qui a toujours eu, depuis sa fondation, mes plus sincères comme mes plus profondes sympathies, et qui les aura, je l'espère, jusqu'au terme de ma carrière terrestre. Ayant été l'un des premiers élèves de la Maison de missions, avec nos chers frères Lemue et Bisseux, il m'aurait été doux de me trouver au milieu de vous dans la circonstance solennelle qui réunira, j'aime à le croire, un nombre considérable d'amis du règne de Christ parmi les peuples païens, afin de faire monter avec vous jusqu'au Chef suprême de l'Eglise des actions de grâce pour les riches et glorieuses bénédictions qu'il a daigné répandre sur les travaux de nos bien-aimés missionnaires et pour en réclamer de nouvelles de son inépuisable charité; mais j'ai le regret de vous dire que mes circonstances et mes engagements sont tels que cela m'est impossible. Soyez sûr, cher frère, que je serai avec vous en esprit et que je supplierai notre adorable Rédempteur de vous honorer de son ineffable présence et de vous remplir tous de son Saint-Esprit.

Puisse cette fête fraternelle, dont l'objet est si digne d'exciter au plus haut degré le plus vif intérêt de tous les chrétiens de langue française, concourir, sous l'influence de la grâce divine, à imprimer une impulsion puissante et efficace à la sainte œuvre des Missions évangéliques parmi nous!

Ah! qu'en particulier, les dons deviennent si abondants que tous les embarras pécuniaires de notre Société disparaissent et que plus jamais l'argent ne soit un obstacle à l'envoi de nouveaux missionnaires et à la fondation de nouveaux postes! Fais-le, toi, ô mon Dieu, en inclinant les

cœurs croyants en faveur d'une œuvre pour l'affermissement et l'extension de laquelle aucun sacrifice ne devrait leur coûter. Amen. Ah! que ne comprenons-nous mieux que Jésus-Christ a versé son sang pour nous procurer le salut, et que ce qu'il exige de nous, c'est un peu d'argent pour faire prêcher ce grand salut aux peuples de la terre!

Agrécz, cher frère, avec mes regrets, mes salutations bien affectueuses en Christ.

Votre dévoué frère,

E. CHARLIER.

Valence, 20 avril 1874.

#### NOUVELLES DU LESSOUTO.

*Dégâts et difficultés provenant de pluies torrentielles. — Maladie de M. le D<sup>r</sup> Casalis. — Affligeant état de Mme Mabille.*

Tandis qu'au mois de janvier nos missionnaires se plaignaient d'une grande sécheresse, ils ne parlent en ce moment, dans leurs lettres, que d'un véritable déluge, qui leur a fait passer des semaines entières à l'état de gens à deminoyés. Les moindres ruisseaux se sont transformés en torrents, les plus petites rivières en fleuves débordés. Tous les travaux des champs ont été interrompus; les blés, les fruits, les bestiaux ont énormément souffert. On se demandait si les maisons de briques n'allaient pas se fondre sur la tête de leurs habitants. Les plus à plaindre, au milieu de ces pluies torrentielles, c'étaient les pauvres voyageurs. Tantôt embourbés dans des plaines au terrain meuble et profond, tantôt, arrêtés par des cours d'eau, ou en danger de verser sur des pentes glissantes, MM. Germond, Jousse, Kohler et leurs compagnes ont cru qu'ils n'arriveraient jamais dans les stations. Le 24 mars, Mlles Cochet et Keck attendaient encore, l'une à

Aliwal, les autres à Morija, que la Makhaleng et le Calédon leur permettent de revoir leurs familles si impatientes de les embrasser et dont elles n'étaient séparées que par une petite distance. Ce sont là de ces contrariétés dont nos ponts et nos voies ferrées ne nous permettent plus en Europe de nous faire une juste idée, mais qui vaudront certainement aux missionnaires de nouvelles sympathies parmi nos lecteurs.

Quelque chose de bien plus sérieux, c'est qu'on a eu de grandes appréhensions pour la vie de M. le D<sup>r</sup> Casalis, et que sa sœur Mme Mabile est dans un état de faiblesse qui donne beaucoup d'inquiétude.

M. Casalis a eu une attaque de dysenterie, produite par de grandes fatigues et par l'inclémence de la saison. Quelques jours ont suffi pour le mettre à deux doigts de la mort. Il est, grâce à Dieu, en pleine convalescence et il a pu se faire transporter en wagon de Morija à Thaba-Bossiou et à Mabouléla, pour essayer d'un changement d'air. « Je me remets, » nous a-t-il écrit en date du 24 mars, « mais bien lentement. J'espère qu'il plaira à mon Maître de me rendre toutes mes forces pour que je puisse lui consacrer la vie qu'il m'a conservée. Le Seigneur a été plein de compassion pour moi. Il m'a appris à trouver sa volonté bonne, agréable et parfaite, et je puis dire de tout mon cœur qu'il m'a été bon d'avoir été affligé. Mais cette école de patience a été longue et souvent pénible. Quand on est encore jeune, il est difficile de se résigner à ne pouvoir faire aucun mouvement sans le secours d'autrui. C'est dans une pareille situation que l'on apprend que Christ veut être notre *tout* : notre tout pour notre salut, notre tout pour notre sanctification et notre tout pour notre part d'activité dans son service. »

Quant à Mme Mabile, à qui semblait avoir fait tant de bien le voyage d'exploration auquel elle a pris part, elle est tombée dans un état de marasme et de faiblesse

auquel rien ne semble remédier. « C'est à peine, » nous écrit-on, « si elle peut se traîner d'une chambre à l'autre. » Heureusement qu'elle est bien entourée. Mmes Dyke, Preen et Casalis font tout ce qu'elles peuvent pour la soulager. Est-il nécessaire de la recommander, ainsi que son frère, aux prières instantes de nos Eglises ?

---

ARRIVÉE DE M. ET M<sup>me</sup> VILLÉGER.

Ces amis sont, depuis quelques jours, au milieu de nous. Ils ont eu une traversée agréable et déjà ils commencent à ressentir quelques bons effets du changement d'atmosphère. Nous avons pu, du reste, constater avec bonheur que leur constitution n'a pas été foncièrement ébranlée par le climat du Sénégal. Quelques mois de repos suffiront pour les rétablir entièrement et les mettre à même d'aller reprendre leurs travaux. Dans un entretien qu'ils ont eu avec le Comité, ils se sont exprimés sur l'état de leur œuvre de la façon la plus encourageante. Ils l'ont laissée avec une entière confiance aux soins de M. Rémond et de l'excellent catéchiste indigène, M. Taylor. On aura bientôt l'occasion d'entendre M. Villéger donner lui-même à notre public chrétien des informations détaillées sur la mission de Saint-Louis et ses dépendances.

---



## TAITI.

LETTRE DE M. VERNIER.

*Mort édifiante d'une Taïtienne.—Epreuves de M. et Mme Viénot et de la reine Pomaré.*

Papéété, 4 mars 1874.

« Il ne faut pas que le juste meure sans que personne y prenne garde. C'est ce sentiment qui me fait une douce obligation de vous communiquer quelques détails sur le récent et remarquable départ pour l'éternité d'une âme rachetée de Christ.

« Notre chère sœur Téfauveroarii Poroï, membre de l'Eglise de Papéété, en échangeant un monde de misère pour la vie des Cieux, vient de nous montrer comment une foi implicite dans le sacrifice et les promesses du Maître, peut rendre l'âme croyante victorieuse des terreurs de la mort, et la mettre en possession de joies ineffables et glorieuses.

« Depuis de longs mois, sa santé chancelante et la perte d'une enfant tendrement affectionnée, avaient imprimé à ses pensées un cours remarquablement sérieux. Constamment occupée à dégager son cœur des choses de la terre, le regard de sa foi s'était fixé sur les réalités invisibles. Comme on lui exprimait des regrets de ce qu'elle n'avait pu assister au mariage d'une de ses amies, elle répondit : « Oh ! c'est pour des noces bien différentes que j'ai maintenant à me préparer. »

« Dans les derniers jours de sa maladie, elle éprouvait une joie intense à parler de la patrie du ciel. Tout autre sujet de conversation lui était devenu insupportable. Elle me dit un soir : « Que ceux qui ne parlent pas du Seigneur Jésus ne viennent pas ; je ne désire pas les voir. »

« L'avant-veille de sa mort, après un entretien de près de deux heures, où j'avais trouvé un plaisir indicible, elle me dit : « Je crois que mon Seigneur va venir me chercher cette nuit. Quand tu reviendras, je serai probablement déjà partie ; mais si je ne te revois pas ici-bas, je te rencontrerai auprès du trône de Dieu dans le ciel. » Le lendemain, je me rendis de bonne heure auprès de cette chère malade, comptant à peine la retrouver en vie. Elle venait de passer une nuit de communion intime avec son Sauveur. Au moment où j'entrai, elle chantait de joie ; ses paroles étaient une prière rythmée qu'elle improvisait sans hésitation. Elle y exprimait son ardent désir de déloger, sa confiance absolue aux mérites de Christ, et son bonheur d'aller dans le royaume de la gloire. Lorsque sa voix épuisée ne lui permit plus de chanter, elle continua sa prière à voix basse ; puis elle se tut. Son regard était fixé en haut ; elle voyait le ciel avec ses glorieuses réalités. Elle s'écria tout-à-coup : « Voici le Seigneur ! Il vient me chercher ! Je le vois ! Oh mes amis, ne me retenez pas dans ce monde de misère ! » Son mari éploré ayant voulu lui prendre la main pour lui exprimer sa sympathie et son affection, elle la retira aussitôt en lui disant : « Ne cherche pas à me retenir ; Jésus est là ; je pars. » (Eiaha e tapea mai ia'u ; tera mai Ietu ; te haere atu nei au.)

« Toute l'assistance était en larmes. Aucun n'avait encore été témoin d'un semblable triomphe dans la mort.

« Elle n'expira que le lendemain matin au point du jour. Son âme, sauvée par le sang de Christ, prit alors son essor vers la patrie des cieux où elle nous avait donné rendez-vous.

« Ce départ a laissé une impression qui portera, j'en ai la confiance, des fruits précieux dans beaucoup de cœurs. Je bénis Dieu de m'avoir permis de contempler les étonnants effets de sa grâce dans cette âme rachetée. Je ne

saurais dire tous les précieux encouragements que j'en ai reçus moi-même.

« Notre sœur Poroï était la fille de l'excellente Héhé dont M. Brun, de Mooréa, vous a raconté l'heureuse mort en mer, il y a environ deux ans.

« Le Seigneur vient d'envoyer de nouveau une bien douloureuse dispensation à nos chers amis, M. et Mme Viénot. Avant-hier au soir, nous avons confié à la terre les restes mortels de leur cher petit George, emporté à l'âge d'un an par une fièvre cérébrale. C'est le troisième enfant qui leur est enlevé à Taïti. Les consolations de l'Esprit de Dieu ne leur font point défaut au sein de l'épreuve; ils savent que leurs chers petits trésors ne sont pas perdus. Ils savent aussi que les voies de Dieu sont des voies de miséricorde.

« J'ai présidé le service funèbre au temple, en français. M. Green a prononcé une allocution en taïtien sur le bord de la tombe. (M. Brun, qui n'avait pu être informé à temps, n'était point avec nous). Nous avons été heureux, tout en rappelant à nos amis affligés les douces consolations de l'Évangile, d'annoncer la bonne nouvelle du salut aux foules sympathiques qui étaient accourues. Il y avait beaucoup de catholiques romains.

« Au cimetière, la scène a été très touchante. On lisait sur une pierre tumulaire ombragée d'un grand arbre fleuri : « Robert et Emilie Viénot. » Tout auprès se trouvait la tombe ouverte. En se retirant, les nombreux amis y ont jeté des fleurs au lieu de terre.

« La reine Pomaré continue à être une lumière pour tout son peuple. L'exemple de sa conduite et de sa résignation dans l'épreuve est très précieux. — Elle a perdu dans l'espace de treize mois, son mari (le prince Ariiifaaïté), sa fille (la reine de Borabora), et trois de ses petits-enfants, dont l'un (une petite fille) était destiné à porter le titre de Pomaré VI. — Elle a trouvé dans l'Évangile de puissantes

consolations. — Son activité religieuse dans les assemblées populaires de piété qui ont souvent lieu ici est bien, nous semble-t-il, ce qu'elle doit être. Aucune prétention à prendre une autorité qui ne lui revient pas. J'ai été quelque peu étonné de lire dans un des numéros de *l'Eglise libre* qu'il était à craindre qu'elle (la reine) ne prît un peu trop le rôle d'une reine dans les Eglises de Taïti. Pomaré me semble bien à l'abri d'un tel soupçon.

« J'ai appris avec consternation le désastre de la *Ville-du-Hâvre* et la mort de mon cher ancien professeur M. Pronier et de mon ancien condisciple M. Carrasco. Quelle affreuse dispensation pour leurs chères familles! Quelle perte pour l'Ecole de théologie de l'Oratoire à Genève, et pour les Eglises d'Espagne! Que les voies de Dieu sont parfois étranges et mystérieuses! Oh! puisse-t-il lui-même bander et guérir les plaies qu'il vient de faire!

Je vous remercie bien sincèrement pour la lettre sympathique que vous m'avez écrite à l'occasion de la mort de ma chère Evodie, — et pour tous les détails pleins d'intérêt que vous me donnez. — Veuillez assurer nos vénérés frères du Comité des missions de mes sentiments dévoués dans le Seigneur.

« Fréd. VERNIER. »

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

### INDE.

L'œuvre des missions est-elle un obstacle à la civilisation des peuples encore barbares qui en sont l'objet, et nuit-elle à leurs progrès plutôt qu'elle ne les favorise? A cette



question, qui n'en est pas une pour le chrétien, un document officiel vient de faire, en ce qui concerne l'Inde britannique, une réponse que nos lecteurs aimeront à connaître.

Le dernier *Livre bleu* publié par le gouvernement anglais consacre aux opérations missionnaires (dans l'Inde, à Ceylan et dans le Birman), plusieurs pages dont voici la conclusion :

« Le gouvernement de l'Inde ne peut que reconnaître les grandes obligations qu'il a contractées envers les 600 missionnaires, dont la conduite exemplaire et les travaux désintéressés font pénétrer les éléments d'une nouvelle vigueur dans la vie stéréotypée des immenses populations soumises à l'autorité anglaise, et qui préparent ainsi les indigènes à devenir, sous tous les rapports, des hommes meilleurs et de meilleurs citoyens du grand empire dont ils relèvent. »

---

#### DE MAHOMET A JÉSUS-CHRIST.

##### *Histoire d'un faquir.*

Parmi les vingt-un pasteurs de race indoue qui assistèrent, au commencement de l'année dernière, à la grande conférence missionnaire d'Allahabad (Voir notre numéro du mois de mars 1873), l'un des plus remarquables fut le révérend *Imaduddin*, directeur d'une des stations fondées dans le Punjab par la Société des missions de l'Eglise d'Angleterre. On avait demandé à ce missionnaire, et il lut à l'assemblée un travail « sur la manière de prêcher l'Évangile aux mahométans, » dont le mérite ne surprit personne, car l'auteur pouvait traiter ce sujet en homme compétent. Il avait lui-même compté parmi les disciples du Coran les plus distingués, et avait, depuis sa conversion, composé d'excellents écrits, destinés surtout à ses anciens coreligionnaires.



Quelques traits de la vie de cet homme pourront intéresser nos lecteurs. Ils sont empruntés à une courte notice où il a lui-même raconté sa vie et décrit les voies par lesquelles il est arrivé à la foi chrétienne.

Issu d'une famille considérée et très bien posée dans le Punjab, Imaduddin compte parmi ses ancêtres l'un des douze grands chefs mahométans qui florissaient à Hansi, il y a près de deux siècles, et auxquels les rois du pays firent élever des tombeaux splendides, encore admirés de nos jours. Dès son enfance, ses idées s'étaient portées sur les sujets religieux et, à mesure qu'il avait grandi, ce goût n'avait fait que s'accroître. Envoyé plus tard au collège d'Agra, qui comptait parmi ses professeurs les plus capables un de ses frères aînés, le jeune homme s'était livré avec ardeur à l'étude de la philosophie, de la logique et des sciences, mais sans négliger pour cela de se mettre en relations avec les saints et les faquirs musulmans les plus zélés, pour s'entretenir avec eux des questions théologiques. Ces habitudes l'avaient entraîné peu à peu vers une sorte de mysticisme qui rappelait, dit-il, les anciens jours de l'islamisme, alors que ses ardents sectateurs marchaient de toutes les forces de leur âme à la recherche de la vérité. Il négligeait son corps, se soumettait aux plus rudes austérités, passait des nuits à méditer le Coran ou d'autres livres religieux, visitait les tombes des saints, priait avec larmes dans le but d'obtenir le pardon de ses péchés, et finit par prendre la résolution de renoncer entièrement au monde pour adopter sans réserve la vie dévote. Écoutons-le raconter lui-même comment il mit ce projet à exécution :

« Laisant là mes amis, » dit-il, « je me couvris, à la mode des faquirs, de vêtements enduits d'ocre rouge et m'enfonçai dans les jungles. Là, seul, toujours à pied, sans bagage et sans plan bien arrêté, j'errai de ville en ville et de village en village, sur un espace d'environ 2,500 milles

(8 à 900 lieues). Mais, arrivé à Karuli, ville près de laquelle un ruisseau, nommé le Cholida, coule au-dessous d'une montagne, je m'y arrêtai dans le but d'accomplir un acte de dévotion très en renom dans le pays, et qu'on appelle le *Hisboul bahar*. Voici comment cela se pratique :

« Revêtu d'une robe sans couture, le dévôt commence par faire soigneusement ses ablutions dans une eau courante. Il s'accroupit ensuite, pour douze jours, de telle façon que le poids de son corps porte à peu près tout entier sur un seul genou, et, dans cette position peu commode, il répète, à haute voix, trente fois par jour, une longue prière, nommée le *Jugopar*. Durant ce laps de temps, il doit s'abstenir strictement de tout aliment salé, et, par le fait, ne vivre que d'une galette d'orge, faite de farine légitimement acquise (c'est-à-dire reçue en aumône), pétrie de ses propres mains et cuite avec du bois qu'il ait lui-même recueilli dans les jungles. Il faut, en outre, rester les pieds nus, et bien se garder, non-seulement de toucher à son semblable, mais même de lui parler, si ce n'est dans certains cas très rares, soigneusement spécifiés dans le règlement.

« Moyennant ces pénitences, consciencieusement pratiquées, le dévôt doit arriver à se mettre directement en rapport avec Dieu, et je le croyais si bien que, dans mon ardent désir d'atteindre ce but, je m'y soumis et fis même davantage. Pendant ces douze jours, j'écrivis sur des feuilles de papier 125,000 fois le nom de Dieu ; puis, découpant le papier en autant de morceaux qu'il y avait de mots, j'entourai chacun d'eux d'une petite boulette de pâte et les jetai tous en pâture aux poissons du Cholida. **A** ce complément de dévotion devait être accordée une grande récompense. »

Devenu ainsi un de ces faquirs ou dervis qui parcourent les pays musulmans en vivant d'aumônes, le jeune Imaduddin parvint bientôt à ce que cette classe d'hommes ambitionne le plus. Des disciples se groupèrent autour de

lui, et, comme il allait prêcher le Coran de lieu en lieu, dans les maisons, dans les rues, dans les mosquées, les jouissances de la vanité ne lui manquèrent pas. « Partout, » dit-il, « une multitude de gens, se repentant de leurs péchés, accouraient à moi, m'appelaient un saint homme de Dieu, et aspiraient au bonheur de me toucher les genoux en se jetant à mes pieds. »

Et cependant, avec tout cela, son âme, ajoute-t-il, n'était pas en repos. Cette religion, dont il pratiquait avec tant de ferveur les préceptes les plus ardens, laissait en lui un vide profond dont il ne se rendait pas compte, mais qu'il a compris plus tard. C'était le besoin d'un médiateur autre que le Mahomet du Coran. A force de le tourmenter, ce vide le jeta dans une sorte de scepticisme; il en vint à penser que toutes les religions n'étaient que des fables. Ce qu'il y a de mieux à faire, se disait-il alors, c'est de croire à l'unité de Dieu, et de se procurer autant que possible les aises et les jouissances de la vie sans faire de mal à personne.

C'était, comme on le voit, la *bonne* religion naturelle des déistes. Le jeune Uléma la crut un instant suffisante, mais il ne devait pas en rester là. « Je ne parvins cependant pas, » dit-il, « à me débarrasser des idées de mort et de jugement, et quand je me plaçais en face d'elles, je me sentais sans force, sans soutien, profondément misérable et dans une telle agitation d'âme, que souvent il m'arrivait de me réfugier dans ma chambre pour y pleurer amèrement. » Cet état d'âme, contre lequel le malheureux faquir chercha vainement des remèdes, jusques dans des prescriptions médicales, se prolongea pendant au moins six ans.

Ce n'est pas qu'à cette époque, Imaduddin fût étranger à la connaissance du christianisme. Il avait, au contraire, assisté à la célèbre controverse publique qu'un éminent missionnaire, mort depuis, le D<sup>r</sup> Pfander, avait soutenue contre les Ulémas d'Agra, et il y avait personnellement pris

part, en faisant dans la mosquée royale une prédication dont le succès l'avait tellement enivré qu'il croyait la fausseté de la religion de Jésus démontrée sans retour. Qu'on juge donc de sa surprise lorsque, en 1865, il apprit tout à coup qu'un des plus éminents champions de l'islamisme, à la conférence d'Agra, l'Uléma Safdar Ali, son ancien condisciple, venait d'embrasser la foi chrétienne et de se faire baptiser. Profondément irrité, il résolut d'entrer en correspondance avec cet ami d'autrefois, et, pour se mettre en mesure de le combattre avec succès, il se procura l'Ancien et le Nouveau Testament, que, jusqu'alors, il ne s'était jamais donné la peine de sonder.

C'était là que la grâce d'en-haut l'attendait. Il n'avait pas, dit-il, achevé la lecture des sept premiers chapitres de saint Matthieu, qu'une conviction toute nouvelle se glissa dans son esprit, d'abord faible et fort confuse, mais bientôt trop irrésistible pour qu'il essayât de l'étouffer. Pendant une année entière, il lut et relut, passant des nuits entières à réfléchir et à prier ; puis, un jour, réunissant autour de lui ses amis et ses disciples de l'islam, il leur annonça ouvertement que maintenant il les croyait dans l'erreur et que « bien certainement le salut ne se trouvait que dans la religion de Jésus-Christ. »

A cette déclaration, sortant d'une telle bouche, la surprise fut grande, et se manifesta de diverses manières. Plusieurs se fâchèrent et répondirent par des injures, tandis que d'autres, tout en se disant d'accord avec le nouveau chrétien quant au fond, lui opposèrent quelques-unes des objections ou des excuses au moyen desquelles l'esprit humain prend son parti de rester sous le joug des superstitions ou du mensonge : comment échapper à l'animosité du monde ? la supériorité du christianisme empêche-t-elle la plupart des chrétiens d'en enfreindre les lois ? etc. Les plus sages conseillèrent à leur ami d'être prudent et de rester mahométan en apparence, tout en croyant en Jésus-



Christ au fond du cœur. Mais, cette fois, la détermination de l'ancien faquir était bien arrêtée. Il répondit aux uns et aux autres qu'il prierait pour eux, et partit immédiatement pour aller à Umritsar demander le baptême au révérend Clark, avec lequel il s'était mis en relation depuis quelque temps.

Ce baptême eut lieu en 1866, et, deux ans plus tard, en décembre 1868, le néophyte, dûment examiné et éprouvé, reçut l'ordination des mains de l'évêque anglican de Calcutta. Dans l'intervalle, il avait eu le bonheur de voir sa femme, son vieux père, un de ses frères, la femme de ce dernier et quelques-uns de ses anciens amis, prendre le même chemin que lui.

Tels sont, en substance, les faits racontés dans l'autographie du missionnaire indigène d'Umritsar. En voici textuellement la conclusion :

« Depuis que j'ai embrassé la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mon âme est remplie d'une paix profonde. Les perpétuelles agitations et les tourments d'esprit dont j'avais eu à souffrir si longtemps ont cessé. Ma santé, que tant de perplexités spirituelles avaient ruinée, s'est raffermie. Je me réjouis dans le Seigneur, et ne saurais trop le bénir de ce qu'il resserre chaque jour davantage, par son Esprit, les liens qui m'unissent à lui. »

Appelé, depuis quelques années, à diriger comme pasteur le petit troupeau chrétien de la ville où le baptême lui avait été conféré, le révérend Imaduddin le fait, s'accordent à dire tous ceux qui le connaissent, avec une fidélité et un zèle dont beaucoup de ses anciens coreligionnaires ont déjà ressenti les heureux effets. De pareils ouvriers sont d'autant plus utiles à l'œuvre évangélique que, dans l'Inde comme ailleurs, l'islamisme est, de tous les faux systèmes, celui qui endurecit le plus les âmes contre les appels de la grâce. Par cela même qu'il prêche l'unité de Dieu et inspire l'horreur des idoles, il développe chez ses adhérents



un orgueil qu'il n'est pas facile d'amener à se courber devant la croix d'un Dieu mort pour le péché des hommes.

Quoi qu'il en soit, des conversions comme celle qu'on vient de voir, ne sont-elles pas une merveilleuse confirmation de cette déclaration biblique que « la Parole de l'Éternel est comme un marteau qui brise la pierre. » (Jérémie XXIII, 29)?

Tous les missionnaires indigènes de l'Inde n'ont sans doute pas la valeur du révérend Imaduddin ; mais il en est beaucoup déjà dont les travaux justifient la vocation, et, en tout cas, la rapidité avec laquelle le nombre s'en accroît est un symptôme chrétien des plus encourageants. D'après les statistiques les plus récentes, on en compte actuellement 304, dont 79 dans l'île de Ceylan.

Un missionnaire du Bengale raconte que, prêchant un jour dans un bazar, il entendit un de ses auditeurs s'écrier tout à coup : « Oh ! nous avons dans notre village un Gourou qui enseigne les mêmes choses que vous ! » Et en effet, en allant aux informations, il apprit que ce prêtre, très jeune encore, avait publiquement rompu avec l'idolâtrie, qu'irritée de cette désertion, sa famille l'avait expulsé de son sein, mais qu'il était resté dans le village et y prêchait les doctrines chrétiennes avec une vigueur qui forçait en quelque sorte les âmes à s'occuper des choses religieuses.

---

## MEXIQUE.

Les succès accordés dans ce pays à la prédication de l'Évangile ont inspiré au clergé romain et à ses partisans des haines violentes, qui, sur plus d'un point, ont éclaté en scènes sanglantes. Des lieux de culte ont été assaillis, et plusieurs de ceux qui les fréquentaient chassés ou odieusement maltraités. Dans la ville de Capelhue, un

membre du troupeau a été tué, et plusieurs autres, y compris le pasteur, gravement blessés; et, tout récemment, la ville d'Ahualco, dans la province de Guadalajara, a été le théâtre d'un crime affreux. Un jeune missionnaire de Boston, nommé M. Stephens, arrivé dans cette localité depuis moins d'un an, a été assassiné et son corps abominablement mutilé, sans qu'on puisse attribuer ce forfait à d'autre cause qu'à l'impression produite par sa parole sur une partie notable de la population. Les autorités l'avaient pris, pourtant, sous leur protection, et, malgré les menaces de ses ennemis, le missionnaire se croyait tellement en sûreté que dans une lettre arrivé à Boston en même temps que le télégramme annonçant sa mort, il disait dormir à Ahualco tout aussi paisiblement qu'en Californie. Au moment où l'on recevait la nouvelle de cet assassinat, on craignait que des faits du même genre n'eussent lieu dans une localité du voisinage, où un évangéliste de race indienne prêchait régulièrement l'Évangile à un assez grand nombre de ses compatriotes.

Mais à côté de ces nouvelles fâcheuses, il en est d'encourageantes. Un rapport sur les œuvres de l'Église presbytérienne des États-Unis au Mexique, que nous avons sous les yeux, annonce et constate, avec des détails d'un vif intérêt, que l'année dernière a été pour toutes ces œuvres, même pour celles que la persécution a visitées, une année remarquablement bénie. Une loi, votée par le Congrès mexicain en septembre 1873, a prononcé la séparation de l'Église et de l'État, institué le mariage civil, aboli les ordres monastiques et réglementé plusieurs autres points touchant à la religion, dans un sens qui soustrait, sans retour, la nation à l'influence si longtemps prépondérante du clergé. Quoique ces principes aient été proclamés aux applaudissements de tous les hommes éclairés du pays, les missionnaires peuvent encore se trouver exposés aux violences des masses ignorantes que la vérité irrite, mais leur droit

d'annoncer publiquement leurs doctrines ne peut plus être contesté, et, partout où ils en ont éprouvé le besoin, la protection des autorités leur a été hautement accordée.

Une autre fois, si Dieu le permet, nous pourrions parcourir les nombreux et déjà florissants postes d'évangélisation que l'Eglise presbytérienne entretient dans les provinces de Mexico, de Saint-Louis-de Potosé et de Zucatécas. Contentons-nous, pour aujourd'hui, de quelques extraits d'une lettre du révérend Philipps, missionnaire à Zucatécas.

Il y raconte un de ces faits qui se produisent souvent dans la marche de l'Évangile à travers le monde. C'est l'histoire d'un homme et d'un livre mis en contact par une de ces circonstances fortuites en apparence, mais en réalité providentielles, où le chrétien se plaît à discerner les voies miséricordieuses de son Père céleste.

L'homme, nommé *Ponciano Macias*, habite le *rancho*, ou la ferme de San-José de Saladillo située à cent milles environ de Cos, qui est la station la plus importante de la province. Cet homme est de race indienne.

Le livre est une Bible, apportée dans cet endroit isolé par un chrétien mexicain dont on ne dit pas même le nom. Ce volume, offert à Ponciano pour lui montrer le chemin du salut, resta d'abord à peu près inutile entre ses mains. Apprenant que les prêtres en défendaient la lecture, il ne l'ouvrait qu'en tremblant d'y tomber dans quelque piège et d'être induit ainsi, sans le vouloir et peut-être sans s'en douter, à prononcer un mot fatal dont le clergé romain a fait au Mexique une sorte d'épouvantail. Ils disent à leurs auditeurs que pour être damné il suffit d'avoir le moindre rapport avec les protestants et même de prononcer comme eux le mot de *protesto* (je proteste).

Souvent, raconte aujourd'hui Ponciano, le souvenir de ces menaces lui faisait fermer le livre. Mais, n'y trouvant que de bonnes choses, il le rouvrait ensuite presque malgré

lui, au risque de commettre un irrémissible péché. Malheureusement, la personne qui lui avait donné le livre était repartie, et pas un habitant du district n'était ou n'osait se dire protestant. A la longue, cependant, les idées du lecteur s'éclaircirent. Arrivé à se sentir pécheur devant Dieu, il comprit que Jésus seul, et non pas le prêtre, pouvait le sauver en lui donnant l'assurance du pardon. Mais, bien longtemps encore, la peur de l'hérésie jeta son âme dans des angoisses poignantes dont il ne sortit que par une sorte d'acte désespéré. « Un jour, » dit-il, « que j'étais seul dans les champs, livré à mes tristes pensées, je regardai autour de moi, et, m'étant assuré que je ne serais vu ou entendu de personne, je mis mes deux mains devant ma bouche et, d'une voix comprimée, mais ferme, je prononçai à plusieurs reprises le terrible mot : *protesto, protesto.* »

« Affermi par cette sorte de triomphe enfantin sur des craintes dont il sentait la folie, Ponciano étudia la Bible avec plus de ferveur que jamais, la comprit toujours mieux et fut amené par cela seul à penser que son devoir était de professer hautement les convictions qu'il y avait puisées. Apprenant alors qu'il existait à Cos une congrégation de « gens de la Bible », il franchit à pied les cent milles qui séparent le *rancho* de cette ville et vint nous demander le baptême. Il y avait à cette époque près de quatre ans que la Parole de Dieu était tombée pour la première fois sous ses yeux.

« Dans plusieurs entretiens très sérieux que nous eûmes ensemble, il me raconta son histoire religieuse en termes si simples, si humbles et en y joignant, sur son état spirituel du moment, des détails si édifiants qu'il me fut bien démontré que cette âme, ayant déjà reçu le baptême du Saint-Esprit, avait droit au baptême d'eau qu'elle venait solliciter.

« Quand je lui demandai quelle valeur il attachait au sacrement : « Oh ! » me répondit-il, « je sais parfaitement



« que l'eau baptismale n'est pas ce qui me lavera de mes  
 « péchés ; le sang de Jésus-Christ seul est capable de le faire.  
 « Mais le soldat qui marche au combat a besoin d'un dra-  
 « peau qui montre qu'il appartient à tel bataillon plutôt  
 « qu'à tel autre. Le baptême sera pour moi ce drapeau. Il  
 « fera voir à tous que je tiens le parti de Jésus-Christ, et  
 « sa vertu mystérieuse m'aidera à le suivre. »

« Après ces paroles, que je traduis très littéralement, lui refuser le baptême qu'il demandait ne me parut pas possible, et je le lui conférai. — Quand ensuite, dans nos conversations, j'interrogeai Ponciano sur les dispositions de sa femme, qu'il paraît aimer tendrement : « Comme moi, » me dit-il, « elle sait dès à présent que le culte des idoles est un péché, et, quand je lis la Bible, elle l'écoute attentivement.... Seulement elle n'est pas encore arrivée à croire qu'on puisse, avant de mourir, se passer du prêtre et de l'absolution. » « *Mas,* » ajouta-t-il, « *poco à poco* (peu à peu) exprimant ainsi l'espoir, très évangélique assurément, que Jésus amènerait plus tard cette autre âme au pied de la croix où il a lui-même trouvé la paix. »

---

## ETATS-UNIS

### UN AGENT INDIEN EXEMPLAIRE.

On se rappellera qu'il y a quelques années le gouvernement des États-Unis, fatigué de la fâcheuse influence exercées sur les Indiens par le caractère et les procédés de la plupart de ses agents dans les Réserves indiennes, prit une résolution non moins sage qu'honorable pour l'œuvre des missions. Ce fut de s'en remettre du choix de ces agents aux comités des Sociétés de missions, en se bornant à mettre pour condition à l'acceptation de leurs candidats, qu'ils

réunissent à la piété quelque capacité et quelque habitude des affaires. Cet arrangement, accueilli avec joie par les amis des Indiens, a déjà produit des résultats excellents, dûment constatés et rendus publics par plus d'un document officiel.

L'article qu'on va lire ne se rattache qu'indirectement à cette innovation du président Grant, puisque l'agent dont il dépeint l'activité était à l'œuvre longtemps avant son adoption, mais il montre tout le bien qu'on peut attendre, dans l'intérêt de l'évangélisation comme en vue du progrès en tout genre, d'un bon choix des agents qui représentent le gouvernement dans les Réserves indiennes.

Le commissaire des affaires indiennes a inséré ce récit dans son rapport de l'année dernière.

« En visitant, au mois d'août dernier, la Réserve de Yakema, je n'ai pas été moins surpris que ravi du résultat des travaux de l'agent Wilbur, employé dans cette Réserve. Cet homme y a résolu d'une manière éclatante le problème tant discuté de l'aptitude des Indiens à se laisser civiliser et christianiser. J'ai vu là des fermes bien cultivées, des maisons bien construites, des greniers, des étables ou d'autres bâtiments, des enclos, des fossés, etc., établis avec intelligence; puis, des instruments agricoles de tous genres, waggons, charrues, machines à semer ou à moissonner, fabriqués, la plupart du temps, par les Indiens eux-mêmes, qui possèdent, du reste, en quantité considérable, des chevaux, du gros bétail, des moutons, des porcs, de la volaille, etc., etc. Ils ont, en outre, une grande école bien suivie et deux chapelles que j'ai vues remplies d'adorateurs bien vêtus, de l'extérieur le plus convenable et ayant toutes les apparences d'une piété bien réelle. Or, à qui ces produits d'une civilisation saine et vraiment belle à voir sont-ils dus? Presque en entier à l'agent Wilbur, qui, depuis une douzaine d'années, a vécu au milieu des Indiens, d'abord à titre de missionnaire et d'instituteur, et actuellement

d'agent. Par sa profonde connaissance du caractère indien, par son désintéressement, par la droiture de son jugement et par sa bonté, unie à une indomptable énergie, cet homme a complètement gagné la confiance de tous. N'ayant pas d'enfants, il a comme adopté les trois mille Indiens de la Réserve. Il les connaît et les appelle par leur nom, et eux, de leur côté, parlent de lui et de sa pieuse femme, comme ils parleraient d'un père et d'une mère vénérés. Quand ils ont besoin d'un conseil, l'idée d'aller le demander à un autre que lui ne se présente pas à leur esprit. Et, dans ces cas, comme dans la marche générale des affaires, il ne se contente pas d'être un donneur d'avis. S'il s'agit de couper du bois dans la forêt, il s'arme lui-même de la hache et de la scie et marche en tête des travailleurs. Quand il faut bâtir, creuser, défricher un terrain, semer, planter ou récolter, partout il est là, dirigeant et mettant la main à l'œuvre. Et puis, aux jours et aux heures marqués, vous le verrez, à l'une des chapelles, dirigeant le culte, s'il n'y a pas de prédicateur, ou faisant les fonctions de moniteur à l'école du dimanche. Il visite aussi les malades, cherche à ramener les égarés, apaise les querelles et inflige aux coupables le châtiment de leurs fautes. Dans cette Réserve, enfin, on peut dire que cet homme est, tout à la fois, un sage législateur, un juge équitable, un magistrat vénéré, un travailleur actif, un vrai missionnaire, toujours prêt, ne perdant pas une heure de son temps, et faisant faire autour de lui, par ses préceptes et ses exemples, de magnifiques progrès dans les voies du bien.

« M. Wilbur est âgé d'environ soixante ans, mais il a conservé toute sa vigueur de l'âge mûr et il peut rendre encore, si Dieu le permet, de précieux services dans cette Réserve, de sorte que si, dans ses rapports au département des affaires indiennes, il demande ou conseille quelque chose, on peut, en toute sécurité, s'en rapporter à lui et le laisser agir d'après ses idées. »

---

## NOUVELLES RÉCENTES

---

### JAPON.

Le révérend Burnside, de la Société des missions de l'Eglise d'Angleterre, écrit de Nagasaki, en date du 2 décembre dernier, qu'enhardi par les circonstances il est devenu plus agressif dans ses rapports avec le peuple et avec les prêtres :

« Le mois dernier, » dit-il, « j'allai dans un des plus grands temples de Bouddha, et je témoignai à l'un des hommes que j'y trouvais, le désir d'entrer dans l'enceinte où les idoles sont renfermées et qui ne s'ouvre pour le public que dans les grandes occasions. Cet homme me répondit qu'il ne croyait pas la chose possible, mais que je pouvais cependant en référer aux prêtres. Ceux-ci, suivant l'ordinaire, se montrèrent très gracieux et polis, mais me dirent que les prêtres seuls étaient admis dans l'enceinte sacrée. — « Soit, répondis-je, mais qu'à cela ne tienne. Moi aussi je suis prêtre, je suis le prêtre anglais de l'*Oura* » (nom donné par le peuple aux établissements étrangers en général). Là-dessus délibération de quelques instants et, grâce sans doute au sérieux de mon costume, permission d'entrer. Aussitôt je me déchausse, j'ôte mon chapeau, et en compagnie d'une vingtaine d'amis (tous prêtres sans doute), je pénètre dans le prétendu lieu sacré, où d'un seul regard j'aperçois l'idole, l'autel, les fleurs exposées, la fumée de l'encens et tout l'appareil d'un culte chargé des pratiques insensées du bouddhisme actuel. A cette vue, mon cœur s'échauffe au dedans de moi, il faut que je parle, et pen-



dant au moins trois quarts d'heure, en face du prétendu dieu, j'entretiens mon auditoire improvisé de Jésus et de son œuvre de salut, sans ménager le paganisme avec tout ce qu'il y a de creux et de funeste dans ses vaines pratiques.

« En m'écoutant, mes auditeurs ne se montrèrent nullement choqués de ma hardiesse. Ils avouèrent même qu'il y avait beaucoup de vérité dans mes paroles, et me qualifièrent d'homme savant. Quelques-uns allèrent plus loin en exprimant le désir d'en savoir davantage sur le compte de Jésus. Naturellement, je leur répondis que je serais très heureux de les recevoir chez moi, s'ils voulaient m'honorer de leur visite, et, dès le soir même deux d'entre eux, se rendant à cette invitation, eurent avec moi un entretien prolongé sur la Bible. Deux ou trois jours après, un troisième, qui n'habite pas Nagasaki suivit leur exemple et me dit qu'étant sur le point de retourner chez lui, il désirait emporter avec lui une Bible, qu'il m'acheta.

« Beaucoup de Japonais viennent me voir ; il se passe peu de jours où je n'en reçoive aucun. Mais je ne me fais pas d'illusion sur la valeur de ces visites. Quelques-uns les font par simple curiosité ; d'autres dans le seul but de passer une heure ou deux dont ils ne sauraient que faire, et chez à peu près tous, que de légèreté ou que de motifs intéressés ! Bien souvent après les avoir crus sérieux, on s'aperçoit qu'ils ont voulu tout bonnement apprendre l'anglais ou chercher le moyen d'entrer à notre service. »

---

## CHINE.

On a nié quelquefois l'existence de l'infanticide en Chine. Une proclamation toute récente du gouverneur de la province de Hupeh tranche la question. Elle porte que dans cette province « le nombre des parents qui aiment leurs filles et qui les élèvent est à peine de 20 ou de 30 sur cent. »

— Des missionnaires anglais ont fondé, près de Canton, un hospice où beaucoup d'aliénés et de buveurs d'opium, ont été traités avec plus ou moins de succès. Dans un rapport sur les travaux de l'année 1873, le directeur de cet établissement, M. Faber, tient un langage vraiment chrétien.

« Les Chinois, » dit-il, « éprouvent plus ou moins le sentiment de la reconnaissance pour les soins que nous leur donnons ; mais si, à cet égard, ils ne se montrent pas toujours justes, ce n'est pas une raison pour nous rebuter. En leur procurant le bien-être de l'âme et du corps, nous élèverons graduellement leurs esprits. N'oublions pas que les malades, les fous surtout, doivent être traités avec une divine douceur ; notre récompense est toute trouvée, elle est, dès à présent, dans notre conviction d'avoir soulagé les misères de beaucoup d'infortunés. »

---

### SYRIE ET PALESTINE.

Dans une fête jubilaire, célébrée à la fin de l'année dernière dans la demeure de M. Jessup, à Beyrouth, un des pasteurs indigènes, M. Ibrahim Sarkis, chargé d'un rapport sur les progrès de l'œuvre depuis cinquante ans, a fait un rapprochement remarquable. En 1825, un mandement du patriarche maronite avait maudit la Bible et les autres publications protestantes, et en avait interdit la dissémination sous les peines spirituelles les plus sévères. M. Sarkis a lu le texte de ce document et établi ensuite que, depuis lors, il a été placé en langue arabe 70,000 exemplaires des saintes Écritures, et près de 90,000 autres volumes religieux, donnant ensemble environ 80 millions de pages consacrées à l'exposition ou à la défense des croyances évangéliques. Que dirait de ces chiffres l'auteur du mandement, s'il était encore sur son siège ?

— Une lettre de Damas, portant la date du 12 mars, annonce que, malgré les démarches faites auprès des autorités turques par le ministre des affaires étrangères d'Angleterre, aucune amélioration n'a été apportée dans la situation des trois Syriens enrôlés de force dans l'armée turque pour avoir professé le christianisme évangélique. (Voir notre avant-dernier numéro, page 104). Toujours en prison, et chaînés, ils ont à souffrir beaucoup, mais ils continuent à repousser avec une égale énergie les promesses ou les menaces, au moyen desquelles on essaie de les ramener à cet islamisme qui, disent-ils, n'a jamais été leur religion.

---

En regagnant son poste, après un assez long voyage en Europe pour cause de santé, le révérend et révérent M. Zeller, missionnaire à Nazareth, a reçu des témoignages d'affection qui l'ont vivement ému.

« Dans la plaine de Jizréel, » écrit-il, « je vis arriver ma femme, mes enfants et plusieurs membres de notre congrégation indigène, qui avaient voulu venir à ma rencontre. A mesure que nous approchâmes de Nazareth, cette escorte s'accrut pour ainsi dire de pas en pas, de sorte qu'à mon entrée dans la ville, j'étais entouré de plusieurs centaines de personnes à cheval ou à pied ; et, du matin au soir, pendant plusieurs jours, la maison ne désemplit pas de gens de toutes classes, chrétiens évangéliques, musulmans, grecs ou latins, qui venaient, affectueusement me souhaiter la bien venue. »

— Sous la direction de l'évêque Gobat, de Jérusalem, une œuvre d'évangélisation fut entreprise, il y a quelques années, à Ek Salt, l'ancienne Ramoth de Galaad des temps bibliques. Cette œuvre a été cédée à la Société des missions de l'Eglise anglicane, qui vient de la confier à un pasteur. On espère qu'elle pourra rendre de bons services en vue de l'évangélisation des Arabes du désert. Comme clef de la

frontière orientale de la Palestine, au delà du Jourdain, Salt a conservé l'importance que Ramoth de Galaad paraît avoir eue au temps des rois d'Israël et de Juda.

---

### CONSTANTINOPLE.

En inaugurant, il y a quelques mois, un nouvel établissement missionnaire dans cette ville, les agens de l'Eglise libre d'Ecosse parmi les Israélites ont eu l'occasion de donner sur leurs travaux d'encourageants détails. Depuis l'origine de cette œuvre, le baptême chrétien a pu être conféré à près de 70 Juifs, la plupart jeunes, qui exercent maintenant diverses professions honorables et dont quelques-uns sont devenus pasteurs. L'ambassadeur d'Angleterre, présent à la cérémonie, y a fait observer qu'on pouvait croire à la sincérité des conversions annoncées, parce qu'au point de vue matériel, elles n'assuraient aucun avantage quelconque à ceux qu'elles font passer du judaïsme dans l'Eglise chrétienne.

La mission écossaise possède à Constantinople deux écoles : l'une hébraïque, qui compte environ 70 élèves, et l'autre allemande qui en a 120.

---

### LES KARENS DU BIRMAN ET DE SIAM.

Des rapports présentés à la dernière assemblée générale de l'association missionnaire des Karens du Bassin, il résulte que dans cette province on compte 65 Eglises, avec 59 pasteurs, dont 20 ont reçu l'imposition des mains, et 54 instituteurs. Le chiffre des membres effectifs de l'Eglise dépasse 6,000 et celui des élèves des écoles approche de 1,800. Il y avait eu l'année dernière (en 1872), 354 bap-



têmes, et le chiffre des dons volontaires pour l'entretien du culte ou d'autres œuvres religieuses s'était élevé à près de 50,000 fr., — somme très considérable si l'on tient compte de la pauvreté matérielle de ces populations si longtemps opprimées.

— La Société des missions baptistes de la Nouvelle-Ecosse, du New-Brunswick et de l'île du Prince-Edward vient d'envoyer sept missionnaires parmi les Karens dispersés dans le royaume de Siam. Puisse cette mission nouvelle être bénie comme l'a été celle à qui trente mille Karens du Birman doivent d'être devenus des chrétiens!

---

### PERSE.

Depuis son retour d'Europe, le schah paraît décidé à poursuivre ses projets de réforme, et il y a lieu d'espérer que la cause de la liberté des cultes y gagnera. « Il n'en est pas moins certain, » écrit un missionnaire, « qu'une menace de mort reste encore suspendue sur la tête de tout mahométan qui oserait renoncer ouvertement à la religion de Mahomet pour embrasser celle de Jésus-Christ. »

On demande des renforts, en hommes et en ressources pécuniaires, pour les missions presbytériennes de Téhéran et de Tabris. Cette dernière ville, qui est comme le grand marché du royaume, et qui compte près de 200,000 habitants, paraît appelée à devenir rapidement un champ de travail important. Quelques mahométans y fréquentent le service de la mission. Il y faudrait plusieurs missionnaires et plusieurs lieux de culte.

---

### AFRIQUE OCCIDENTALE.

Deux missionnaires anglais, de Lagos, les révérends MM. Mazer et Roper, se rendant à une invitation d'un des

chefs Egbas, sont allés visiter la grande ville d'Abbéokuta, que les missionnaires avaient dû quitter, il y a sept ou huit ans, en abandonnant aux soins des évangélistes indigènes la florissante mission qu'ils y avaient fondée. Ils y ont reçu l'accueil le plus cordial et ont trouvé la condition de l'Eglise plus satisfaisante qu'on ne pouvait s'y attendre. Les temples détruits ont été rebâti ; il y a eu des conversions remarquables, et le nombre des communicants s'est considérablement accru. Ces progrès d'une œuvre, laissée à elle-même pendant sept ans, sont un nouvel et puissant argument à l'appui de la confiance qu'inspirent la prédication de l'Evangile et même la conduite des troupeaux par des pasteurs indigènes.

Au départ de leur correspondance, datée du mois de janvier dernier, les deux missionnaires se rendaient à Ibadan, où ils avaient obtenu la permission d'aller.

Ces facilités nouvelles, accordées à la propagation du christianisme par des autorités naguère hostiles, sont attribuées à l'effet produit dans ces régions par la victoire des Anglais sur la cruelle nation des Achantis. D'autres missionnaires se préparent à reprendre un poste très important qu'il avait fallu aussi abandonner, celui de Whidah, port principal du royaume de Dahomey. Cette entreprise ne présente du reste aucune difficulté sérieuse, vu que le roi actuel du Dahomey, abjurant la férocité et les traditions sanguinaires de ses prédécesseurs, se montre disposé à la favoriser.

Les nouvelles de la mission du Niger continuent à être bonnes, surtout en ce qui concerne les écoles.

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

NÉCESSITÉ DE FORMER DES COMITÉS AUXILIAIRES ET  
D'INSTITUER DES FÊTES LOCALES DE MISSIONS.

*Lettre*

DE M. LE PASTEUR CUVIER.

Les lecteurs de ce journal savent que quelques pasteurs du pays de Montbéliard se sont entendus pour fonder chez eux un Comité auxiliaire de missions, et qu'ils ont soumis à un sérieux essai divers moyens qui leur paraissaient propres à accroître l'intérêt de leurs troupeaux pour notre œuvre. Nous avons prié M. L. Cuvier, de Beaucourt, de venir à la fête du jubilé, faire part à l'assemblée des succès qui ont été accordés à ses efforts et à ceux de ses collègues. Il l'eût fait de grand cœur, mais des devoirs pastoraux le mirent dans l'impossibilité de se rendre à notre invitation. Il y a suppléé par une lettre que nous recommandons à la sérieuse considération de nos lecteurs et surtout à celle des conducteurs de nos Eglises.

*Au Directeur de la Maison des missions.*

Beaucourt, 21 avril 1874.

Monsieur et cher frère,

Permettez-moi de vous exposer par écrit quelques-unes des raisons qui nous ont décidés à instituer un Comité

auxiliaire de missions. Un double motif nous y a poussés : l'intérêt du règne de Dieu dans nos Eglises, et l'intérêt du règne de Dieu parmi les païens.

Depuis quelques années, nous avons eu pendant la belle saison, dans plusieurs localités, des assemblées missionnaires auxquelles s'étaient rendus de toutes les Eglises environnantes de nombreux auditeurs. L'œuvre des missions s'est ainsi popularisée davantage dans certaines parties de notre pays, et les sympathies pour cette œuvre se sont accrues. Cette expérience nous a fait comprendre que le moment était venu de tenter de nouveau d'organiser un Comité de missions que nous avons essayé de créer, mais sans y réussir, sept ans auparavant.

Nous fîmes appel cette fois à des amis éprouvés des missions que nous convoquâmes à Montbéliard.

Cette première assemblée désigna les membres du Comité qui fonctionne aujourd'hui.

Le Comité fit connaître son existence par une circulaire adressée aux pasteurs et aux fidèles.

Il exposait les besoins de nos trois missions du Lessouto, du Sénégal et de Taïti ; il rappelait les devoirs des chrétiens envers le Sauveur et envers les païens, et il indiquait quelques-uns des moyens les plus efficaces de faire connaître les missions et de recueillir des dons pour cette œuvre si essentiellement chrétienne.

Des fêtes missionnaires furent organisées et célébrées dans quatre paroisses de quatre consistoires différents et attirèrent beaucoup d'assistants. Ils furent tous fort édifiés, et du rapport fait sur une œuvre d'évangélisation désignée à l'avance, et des discours des orateurs qui adressèrent à l'assemblée des paroles d'appel, pour réveiller le zèle missionnaire et pour montrer les voies et moyens propres à le rendre fructueux.

Des services mensuels de missions ont été établis dans quelques-unes de nos Eglises ; des ventes en faveur de cette



œuvre ont eu des résultats encourageants dans plusieurs localités, ou se préparent dans d'autres. En somme, je crois que l'intérêt et les dons pour les missions sont allés en croissant.

Notre Comité, qui n'a pas deux années d'existence, ne saurait guère parler d'expérience; cependant nous sentons que l'institution est bonne, nous ne pouvons que nous applaudir de la posséder et nous voudrions pouvoir persuader à un grand nombre de pasteurs d'en établir de semblables dans toutes les agglomérations protestantes un peu considérables.

En effet, l'œuvre des missions est la première de toutes les œuvres chrétiennes, celle que le Sauveur a tout particulièrement recommandée à ses disciples en quittant la terre. Toute Eglise qui a un peu de vie doit développer cette vie dans son sein et la répandre au dehors; elle accroît sa vie en la communiquant; il faut donc qu'elle soit missionnaire.

Mais l'œuvre missionnaire abandonnée au bon vouloir de quelques amis isolés ne prospère pas beaucoup; elle a besoin d'être soutenue, recommandée, vulgarisée par un Comité qui lui donne un corps, qui en fasse son affaire, qui s'en occupe sérieusement, qui concentre les efforts, qui donne l'impulsion pour les collectes et pour les réunions, et qui entretienne le zèle en parlant des travaux missionnaires.

Une œuvre dont on ne parle pas est une œuvre qui se meurt.

Or, fut-il jamais plus urgent qu'aujourd'hui de créer des Comités auxiliaires? Nos missionnaires du sud de l'Afrique comprennent que le moment est venu d'élargir le champ de leur activité et songent à fonder une nouvelle mission au delà des limites du Lessouto. Ils pensent même que cette entreprise nouvelle deviendra un nouvel élément de vie pour les populations déjà évangélisées. Les nègres du Sé-

négal commencent à être attentifs aux enseignements de l'Évangile, et telle tribu demande des instituteurs avec instance. L'œuvre de Taïti réclame pour se consolider et prospérer des secours abondants. La Nouvelle-Calédonie accueille avec un touchant empressement la bonne nouvelle du salut et peut devenir un champ de mission intéressant. Ces perspectives nouvelles qui s'ouvrent devant nos missionnaires et devant le Comité, les succès dont le Seigneur a daigné couronner leurs travaux, les besoins qui grandissent de toutes parts, tout nous dit que l'heure est venue pour les amis du règne de Dieu, non de rester stationnaire et de dire : C'est assez ; mais de redoubler d'efforts et de marcher en avant ! Il est donc urgent, à moins d'infidélité, de soutenir le zèle, de diriger l'activité des Églises et conséquemment de multiplier les Comités missionnaires.

Ces Comités doivent se composer de membres attachés de cœur au Sauveur, dévoués à l'œuvre des missions et choisis, autant que possible, dans les principaux centres de la contrée et dans tous les rangs de la société.

Le Comité auxiliaire cherche à organiser la collecte du sou missionnaire, si utile surtout dans les localités industrielles ; il provoque des réunions de travail, des réunions mensuelles de prières, des ventes annuelles, des conférences, des fêtes de missions, — autant de moyens propres à propager le règne de Dieu, à populariser l'œuvre et à lui créer des ressources.

Les fêtes des missions attirent toutes les personnes pieuses du voisinage, elles font tomber bien des préventions, elles fournissent aux amis des missions et de l'Évangile le moyen de faire profiter de leur expérience un grand nombre d'âmes, d'exciter le zèle pour le salut des païens, avec l'esprit de charité et de sacrifice, de réveiller l'amour pour le Sauveur et pour les âmes, et de faire naître des vocations missionnaires.

N'est-il pas évident dès lors que l'activité des Comités auxiliaires deviendrait un soulagement et un appui réel pour le Comité central, un encouragement pour nos chers missionnaires, qui se sentiraient soutenus par les prières et par l'activité régulière de l'Eglise, soutenue à son tour par des corps organisés et dévoués au Seigneur.

L'œuvre des missions extérieures recevrait de cette organisation une impulsion puissante et une prospérité nouvelle. Mais j'ajoute qu'un Comité auxiliaire, qui peut devenir un centre d'expansion et de transmission de la vie chrétienne dans le monde païen, peut devenir aussi pour l'Eglise elle-même un foyer de vie intérieure plus intense et un précieux instrument de réveil et de progrès spirituel. Il arrive à l'Eglise qui s'occupe des missions ce qui arrive à ce voyageur qui réchauffe en les frictionnant les membres engourdis du malheureux tombé dans les neiges, il se réchauffe lui-même; il sauve sa propre vie en sauvant la vie à son frère.

Chacun sait quelle source abondante d'édification et d'instruction présente l'histoire des missions, combien les récits de réveils, de conversions, d'actes de dévouement, racontés par les journaux missionnaires, sont faits pour intéresser, pour réveiller nos populations, pour vivifier la piété et la charité des membres de nos troupes. L'histoire des missions est une démonstration d'esprit et de puissance de la divinité de l'Évangile; elle est, en ce temps de doute et de scepticisme, la meilleure apologétique chrétienne, elle montre la vie par la vie, elle fait toucher au doigt l'action permanente et surnaturelle de l'Esprit de Dieu dans la conversion des âmes et le relèvement des nations, elle proclame Jésus, Fils de Dieu, Sauveur du monde.

Les missions étrangères exercent par voie de réaction une influence profonde et bénie sur l'Eglise, à qui elles renvoient de magnifiques exemples de conversion, de foi

courageuse, de renoncement et d'amour chrétien. L'activité et l'héroïsme de nos missionnaires, la piété vivante et naïve des païens convertis, leur zèle pour la conversion de leurs compatriotes, leur paisible résignation dans la souffrance, leur mort pleine de sérénité et d'espérance, tous ces fruits de l'Évangile ne racontent-ils pas la gloire de Dieu, ne sont-ils pas l'honneur et la joie d'une Église ?

Est-ce qu'une œuvre qui produit de pareils fruits n'est pas chrétienne au premier chef ? Est-ce qu'elle n'est pas éminemment propre à stimuler les travaux de la mission intérieure ? Est-ce qu'elle ne fait pas comprendre le prix infini des âmes ? Est-ce qu'elle pourrait avoir pour effet de tarir les sources de la charité ? N'est-elle pas faite, au contraire, pour les élargir et les raviver ? Et, de fait, l'expérience prouve qu'aucune œuvre de bienfaisance ou d'instruction ou d'évangélisation n'est à l'étroit dans les Églises ou dans les cœurs dans lesquels l'œuvre des missions est au large.

Les missions sont l'œuvre royale de l'Église ; c'est l'œuvre pour laquelle Jésus a donné sa vie sur la croix, puisqu'il est mort pour la rédemption des âmes ; c'est l'œuvre qu'il nous a recommandée à tous en montant au ciel : « Allez par toute la terre, instruisez toutes les nations. »

Monsieur et bien cher frère, voilà le témoignage que j'aurais désiré rendre dans votre belle assemblée générale du 23. Si vous pensez qu'il puisse être de quelque utilité de le communiquer à quelques-uns de vos visiteurs en ces jours de fête, utilisez-le ; mais veuillez surtout le Seigneur, qui n'a pas besoin de nous pour faire son œuvre et qui néanmoins veut bien nous y employer, mettre au cœur d'un grand nombre de nos frères d'établir des Comités auxiliaires ! Ils ne tarderont pas à s'en féliciter, parce qu'il ne tarderont pas à en recueillir des fruits.



Veillez encore une fois, bien cher frère, m'excuser auprès du Comité, et agréer l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Jésus notre Sauveur.

L. CUVIER, pasteur.

---

## MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE.

LETTRE DE M. P. GERMOND.

Thabana-Moréna, 3 avril 1874.

Messieurs et honorés frères,

Voici bientôt quatre mois que nous avons quitté la patrie et vous n'avez pas encore reçu de nos nouvelles. Vous devez me croire coupable d'une grande négligence ; mais la raison de mon silence a été une longue indisposition, dont je souffre encore. Pendant la traversée, j'ai été pris d'un rhumatisme opiniâtre qui m'a rendu tout travail suivi à peu près impossible. Dieu m'a cependant donné quelques semaines de répit pour le voyage en wagon, qui sans cela aurait été bien pénible. Il en coûte, je vous l'assure, de rester étendu sur son lit alors que l'ouvrage presse de tous côtés. Aujourd'hui, je me sens mieux et j'en profite pour vous adresser quelques lignes. J'avais pris des notes en route ; je veux vous les envoyer telles quelles, ne pouvant songer à faire mieux dans les circonstances présentes. Il faudrait d'ailleurs beaucoup d'audace pour oser offrir aux lecteurs du *Journal des Missions* une cinquantième relation de voyage d'Europe au Lessouto. Il en viendra sans doute d'autres après moi qui ne craindront pas d'être complets.

Londres, 21 décembre. — C'est dimanche. Le ciel est gris ; il fait humide et froid ; qu'il ferait bon passer ce jour paisiblement auprès des siens, mais le navire quitte les docks

à midi, il s'agit de fermer ses malles et de partir en toute hâte. Les cloches commencent à sonner; les petits enfants traversent les rues, leurs livres sous le bras; ils se rendent sans doute à l'école du dimanche, Les portes des temples, tout ouvertes, laissent échapper le son de l'orgue et la voix des cantiques; passons : pour aujourd'hui le chemin du devoir ne nous conduit pas à la maison de Dieu. — Le navire est encombré; matelots, passagers, visiteurs s'y coudoient; notre petite bande missionnaire, blottie auprès du gouvernail comme des hirondelles surprises par l'hiver, regarde cette bruyante foule d'un œil distrait. Les pensées sont évidemment ailleurs. Où? En Suisse, à Paris, à Montbéliard, près de ces bien-aimés dont on ne parle pas et auxquels on pense sans cesse. — Ils sont au temple sans doute, car c'est l'heure du culte. — Refoulons la tristesse qui nous gagne; si nous ne pouvons plus prier avec eux, ils n'oublieront pas de prier pour nous.

*Lundi, 22 décembre.* — Le brouillard était si intense hier au soir qu'il nous a fallu jeter l'ancre dans la Tamise. Nous allons entrer dans la Manche. De temps à autre un rayon de soleil, appuyé d'un coup de vent, nous laisse entrevoir la côte; c'est Margate, Ramsgate avec leurs jolies villas qui dominant la plage. Que c'est gracieux! Qu'il doit faire bon vivre là-bas! Heureux habitants, voulez-vous changer de place avec nous? — Puis, le brouillard retombe et nous ne voyons plus qu'une mer grise que fouette la pluie. Nos pensées sont en harmonie avec le tableau. De temps à autre, une joyeuse éclaircie sur le passé, sur ces beaux jours qui resteront gravés dans le souvenir; puis elles reviennent au présent, et, timidement, essaient de sonder l'avenir; mais, comme la mer, il se dérobe dans le brouillard. Le pilote, debout sur le banc de quart, a les yeux sur la boussole, et quand je regarde cette aiguille tremblotante qui tient si peu de place sur cet immense navire, et de laquelle cependant dépend notre sûreté, un passage de Vinet, je crois,

me revient à l'esprit : « Heureuses les âmes qui ayant reçu par le Saint-Esprit l'attouchement de l'aimant céleste, se maintiennent comme l'aiguille de la boussole dans son mouvement tremblant, mais invariable, constamment tournées vers le pôle par un retour toujours humble mais aussi toujours confiant et fidèle. »

25 décembre. — C'est aujourd'hui Noël ! L'Angleterre est loin derrière nous ; le navire est entré dans la mer de Biscaïe, redoutée pour ses tempêtes ; mais rien ne nous présage un gros temps pour aujourd'hui.

Notre capitaine a fait de son mieux pour fêter cette journée. Dès la veille, les garçons de service ont été occupés à suspendre aux corniches du salon des guirlandes de houx et des touffes de gui. Ils auraient mieux fait de s'en épargner la peine, car ces apprêts n'ont fait qu'augmenter la mélancolie des passagers en leur rappelant des jours plus heureux. Je m'amuse à les voir, fidèles aux anciens usages, rassembler tout leur courage pour s'adresser les uns aux autres la salutation obligée : « Je vous souhaite, Monsieur, un joyeux Noël. » Salutation qu'ils appuient d'un bâillement désespéré. Mes compagnes de voyage sont malades, pas moyen d'avoir un culte ensemble. Je me promène sur le pont, rêvant à tous les anciens jours de Noël dont j'ai gardé le souvenir ; les uns me rappellent le coin du feu paternel, les autres de belles fêtes à Thabana-Morèna ; puis c'est ma station envahie par les Boers, puis une sombre caverne de la Cafrerie, et, l'an dernier, n'avions-nous pas la joie de donner, pour la première fois, un arbre de Noël à nos petits enfants. Qu'il était beau, et qu'ils étaient donc contents, ces chéris !

Que d'incidents ce jour me rappelle et aussi que de témoignages de la bonté de l'Éternel ! Plutôt que de rester sur le pont à rêver au passé, descendons dans la cabine pour demander à ce Dieu d'amour de nous maintenir en sa

bonne garde et de veiller sur les enfants bien-aimés qui sont au loin, comme sur ceux qui sont avec nous.

*Madère, 5 janvier.* — Notre capitaine devrait avoir de meilleure poudre. Nous venons d'arrêter devant Funchal; il assure avoir salué d'un coup de canon, mais personne ne l'a entendu. Je connais la ville, et n'était que nos dames désirent aller à terre, je préférerais rester à bord. Que ces maisons blanches se détachent bien du milieu de ces champs de cannes à sucre, dominés par ces sombres rochers de basalte! Quel air de printemps sous ces allées, dont les arbres, en janvier, ont encore toutes leurs feuilles! Nous faisons sensation; tout un cortège d'hommes et d'enfants nous accompagne, regarde quand nous regardons et s'arrête quand nous nous arrêtons. Nous voulons les chasser, impossible : nous leur disons en bon français qu'ils nous ennuient et ils nous répondent en mauvais anglais qu'ils sont nos très humbles serviteurs. Pour leur échapper, nous nous réfugions dans la maison du docteur Simplicio da Vasconcelos, dont la fille nous a accompagnés à Paris il y a deux ans. Elle est tout étonnée de nous voir, et nous demande, avec beaucoup d'intérêt, des nouvelles de nos enfants et de M. Casalis. Nous ne sortons pas de sa maison les mains vides; nous regagnons le navire qui est entouré de barques chargées d'oranges, de cages en bambous, de fleurs artificielles en plumes aux couleurs vives et criardes. Des garçons presque nus font le plongeon pour le plus grand amusement de ceux des passagers que cela amuse. Mais qu'on ne s'avise pas de leur jeter du cuivre; les descendants d'Albuquerque et de Vasco de Gama savent se servir de leur langue : ils vous apprendront qu'ils sont de bonne race et qu'ils ne plongent pas pour un sou.

*Jeudi, 9 janvier.* — Nous ne toucherons pas à Sainte-Hélène; en revanche nous avons entrevu les Canaries. Il se peut qu'elles soient des îles fortunées, mais ce que nous en avons vu est bien aride. Nous n'avons maintenant plus



que la mer devant nous et toujours la mer. Beaucoup de pluie, mais pas d'orage. C'est la première semaine de l'an : nous avons nos réunions de prières. Nous avons quelques amis pieux à bord ; dans le nombre, le major Malan, petit-fils de César Malan, qui se rend en Cafrerie pour y annoncer l'Évangile. Nos demoiselles ne comprennent pas toutes l'anglais, nous aurons nos réunions à part. Nous chantons beaucoup, surtout le soir, sur le pont, et les passagers joignent volontiers leurs voix aux nôtres quand les cantiques leur sont connus. A tout prendre, nous ne pouvons que nous louer des égards qu'on nous témoigne ; nous avons même fait quelques bons amis à bord ; mais la mer est bien monotone. Le navire nous semble bien lent et nous faisons des vœux pour en avoir bientôt fini.

*Mardi, 20 janvier.* — Enfin, la montagne de la Table est en vue ! Elle est donc terminée, cette longue traversée qui nous causait de si cruelles appréhensions ! Seigneur, tu as été bon envers nous, puissions-nous ne jamais l'oublier ! Mais est-ce bien l'Afrique ? Que ces montagnes sont basses, ces pentes arides, ces rues étroites ! On doit avoir coupé des arbres et apporté des pierres, car tout me semble si différent d'autrefois. Le navire entre lentement dans les docks ; un radeau, manœuvré par des forçats, en obstrue l'entrée ; quelle nonchalance dans leurs mouvements !

Pour un qui travaille, deux qui commandent et les autres qui dorment, les bras et les jambes en croix. Oh ! que je te reconnais bien maintenant, ma vieille Afrique ; ce n'est pas chez toi qu'on dira jamais : « le temps, c'est de l'argent ! » Terre classique du *rien qui presse*, je t'accusais d'avoir changé ; pardonne, c'est moi qui ai changé, je le vois bien. Si seulement parmi tes marchands, il s'en trouvait un qui vendit la patience, je n'hésiterais pas à lui donner tout ce que contient ma bourse.

Nous ne nous arrêterons pas à Port-Elisabeth ; nous y sommes logés dans un hôtel de cinquième ordre, où l'on

nous fait payer très cher une très mauvaise nourriture; il est vrai que les moustiques nous sont fournis par-dessus le marché.

Sitôt que nos effets seront hors de douane, et que nous aurons assisté au mariage de notre frère Kohler avec Mlle Lamberty, nous prendrons l'omnibus pour Grahamstown. Cette patraque doit avoir fait partie de l'arsenal de quelque maître juré tourmenteur du moyen âge; on est tout brisé quand on en sort. La route longe pendant une couple d'heures le chemin de fer en construction. Quelques centaines de Basoutos y travaillent, et, dans le nombre, plusieurs chrétiens de mon troupeau. Leur salaire est assez élevé, mais je parierais qu'ils trouvent le métier bien dur. S'il n'y apprennent qu'à travailler à la sueur de leur front, tant mieux; mais j'ai grand peur qu'ils n'en rapportent des habitudes d'intempérance qu'il nous sera bien difficile de déraciner.

*Grahamstown, 2 février.* — Nous avons confié nos compagnes de voyage aux soins de M. et Mme Jousse, qui sont venus à la rencontre de leur nièce. Pour ne pas fatiguer mon attelage, j'avais prié M. Maitin de ne m'envoyer mon wagon que jusqu'à Queenstown. Je regrette maintenant de l'avoir fait; il serait si agréable de pouvoir dès ici être son maître, avec ses gens, ses bœufs, son wagon. La voiture de poste est bien chère, tâchons de trouver un roulier qui veuille nous charger comme colis sur son fourgon. Il s'en présente un qui consent à la chose, nous compléterons son chargement, qui consiste en sucre et en farine. A l'arrière, sur des cerceaux, est une tente de six pieds sur cinq, qui laisse passer l'eau quand il pleut et nous abritera comme elle pourra. Pour lits, les sacs, entre lesquels nous nous blottissons de notre mieux, enveloppés dans nos couvertures. Il n'y fait certes pas bon, mais les enfants n'en pleurent pas et c'est là l'essentiel. Si tout va bien, nous en avons pour huit jours; si la pluie et les accidents surviennent..... laissons les si de côté; aujourd'hui le temps est

beau, la lune va se lever, le lendemain prendra soin de ce qui le regarde.

*Aliwal, 16 Mars.* — Il y a deux ans, en me rendant en Europe avec ma famille, je m'étais hasardé à demander au capitaine du *Melway*, quel jour il pensait arriver à Madère. « Monsieur, » m'avait-il répondu d'un ton railleur, « vous êtes encore bien novice ; sur mer, on ne doit jamais faire de plans ; quand on arrive c'est toujours assez tôt ; car on peut fort bien ne pas arriver du tout. »

Il avait certes raison, ce capitaine, et, sur terre comme sur mer, bien sot est celui qui veut dresser à l'avance son programme de voyage.

Nous espérions ne mettre que quinze jours de Grahamstown au Lessouto, six semaines se sont écoulées et nous ne sommes pas arrivés à Thabana-Morèna. Nous avons eu la pluie sur laquelle nous comptions, plus les fondrières auxquelles nous ne pensions pas. Notre roulier nous a même laissés trois jours sur la grande route pendant qu'il allait voir sa femme et peut-être boire un verre avec ses amis. A Queenstown nous avons eu la joie de lui dire adieu ; trois Bassoutos de Thabana-Morèna nous y attendaient avec un waggon. De là, en dépit de la pluie et de la boue, nous avons marché assez bien, si bien que nous nous promettions d'arriver le samedi à Thabana-Morèna. Ce samedi est déjà bien loin. Arrivés à Aliwal nous avons trouvé le fleuve Orange plein à déborder et nous avons longuement conjugué le verbe prendre patience en regardant couler l'eau. Entre deux orages, le fleuve baisse quelque peu ; vite on répare le chemin, on amène le bac, quelques wagons pourront passer, mais le nôtre ne sera pas du nombre. Nous ne sommes, en effet, pas seuls à attendre ; d'autres que nous sont impatients de se voir de l'autre côté, et quand on n'a jamais cultivé la science du coup de poing et que, de plus, on est missionnaire, on n'a plus de

droits. Pauvre paralytique de Béthesda, je comprends ta peine; comme toi je puis dire : « Lorsque l'ange a cessé de troubler l'eau, quelqu'un y descend avant moi. »

*Rouxville, 20 mars.* — Si les Boers ont leurs défauts, ils ont cependant du bon. Au lieu d'élever des tombeaux à leurs prophètes, ils bâtissent des villes en leur honneur, et de leur vivant. Après tant d'autres, voici le nom de M. le pasteur Roux qui passera à la postérité. Pareil honneur n'écherra pas au missionnaire de Thabana-Morèna. Hélas! comme qu'on s'y prenne, son nom, manipulé en anglais, français ou cafre, ne donnera jamais qu'une dissonnance. Il se résignera, et d'autant mieux que si l'on sait toujours ce que vaut un homme, on ne peut savoir ce qu'une ville deviendra. — Quand on a déjà ses treize ans d'Afrique, que surtout on vient de passer deux semaines sur une charrette de marchandises, on doit, semble-t-il, avoir pris ses degrés ès-misères de voyage. Non, il nous restait à connaître les douceurs d'une nuit dans une mare. L'étourderie de notre conducteur nous valut ce plaisir-là. On eut beau décharger, crier, fouetter, rien n'y fit. Planant sur l'onde, nous passâmes la nuit à faire des réflexions. Mais, plaisanterie à part, le Seigneur fut miséricordieux envers nous, car si la pluie s'était rapprochée, la ravine serait devenue un torrent qui nous aurait emportés. Un Boer vint le lendemain nous tirer de ce mauvais pas.

*Thabana-Morèna, lundi, 23 mars.* — Enfin, nous voici arrivés! Sitôt que les gens de la station eurent vent de notre approche, ils se mirent en mouvement. Nous en étions encore éloignés de trois lieues lorsque nous vîmes apparaître les hommes à cheval, le chef en tête. Il n'est pas chrétien et cependant il ne semblait pas être le moins joyeux de nous revoir. Puis les enfants de l'école, précédés d'un fort joli drapeau que nos amis de Bérée leur ont donné, puis les femmes et les vieillards. Tous ceux qui pouvaient marcher étaient venus. Accompagnés par cette



foule qui chante des cantiques, distribuant des poignées de mains à droite et à gauche, nous faisons notre entrée dans notre chère station. Je suis tout réjoui de trouver les bâtiments et le verger en bon état; mais j'en sais la raison, notre cher frère Duvoisin y a mis ses peines. Les gens de la station l'ont aussi bien secondé, ils m'ont semé un champ de maïs qui n'a guère réussi, ce dont ils s'excusent comme s'il y avait de leur faute. On nous apporte du blé, des moutons, cadeaux de bienvenue qui viennent fort à propos: nous sommes à bout de nos provisions, et il y aura disette cette année. Ainsi qu'il en arrive souvent, ce sont les plus pauvres qui se montrent les plus empressés. Mais la cloche sonne, entrons à la chapelle avec tout notre monde pour remercier Dieu de ses gratuités envers nous. C'est du fond du cœur que nous lisons le psaume 103 : « Mon âme, bénis l'Éternel. » Il a entendu ce concert de prières qui s'est élevé de tant de lieux en faveur de notre petite bande missionnaire. Il nous a gardés sur les grandes eaux, il nous a garantis de tout mal durant ce long et dangereux voyage, il s'est montré fidèle, puissions-nous l'être à notre tour ! Ce n'est pas l'ouvrage qui manque. Que le Seigneur nous donne force pour le travail, ainsi que le contentement d'esprit qui le rend facile !

Me voici à la fin de mes notes ; je ne les croyais pas si longues.

Recevez, Messieurs et honorés frères, mes salutations affectueuses.

P. GERMOND.

---

M. ELLENBERGER A HERMON.

Ce n'est plus dans la caverne de Massitissi que nos pensées doivent chercher M. Ellenberger et sa famille. Depuis

quelque temps, ils se sont installés à Hermon, laissant à M. Creux le soin de leur Eglise et des annexes qui s'y rattachent. Ce changement a beaucoup coûté à M. Ellenberger. Il s'était réfugié à Massitissi pendant la dernière guerre des Boers, pensant n'y rester que peu de temps, mais toute une communauté de chrétiens et de gens bien disposés pour l'Evangile s'est formée, comme par enchantement, autour de lui. Son ermitage est devenu le centre d'un district missionnaire déjà fort important et qui le sera plus encore lorsque nos projets pour l'évangélisation de la nouvelle province de Matatiélé se seront réalisés. Un motif douloureux a porté la conférence à prier M. Ellenberger d'aller prendre charge du poste d'Hermon. Le troupeau de cet endroit est celui qui a le plus ressenti, au point de vue moral et religieux, les fâcheux effets de la dernière guerre. A l'Eglise qui s'était formée par les soins de M. Dyke, avant qu'il eût été appelé aux fonctions de directeur de l'école supérieure de Morija, se sont ajoutés les membres de congrégations qui ont été dépossédées par les blancs et qui ayant vécu jusque-là sur l'extrême frontière du Lessouto s'étaient accoutumées à un genre de vie un peu à part et caractérisé par un grand besoin d'indépendance. Par suite de cet accroissement anormal et forcé, l'Eglise a manqué de cohésion. Il s'est trouvé, pour surcroît d'embarras, que la conférence n'a pas pu, faute d'un personnel suffisant, soumettre cette agglomération de chrétiens d'extraction diverse à l'autorité d'un pasteur proprement dit. Il en est résulté de grandes prétentions chez certains membres de l'Eglise. Ces prétentions se sont surtout manifestées à l'occasion de certains règlements faits par le Synode du Lessouto l'année dernière, et les choses en sont venues au point qu'il y a eu presque danger de rupture entre l'Eglise d'Hermon et nos missionnaires. C'est alors que la conférence a eu recours aux services de M. Ellenberger. Dieu a béni les efforts de ce frère, et la même lettre qui nous a informés

de son changement de domicile nous a appris la parfaite pacification du troupeau dont il a charge pour le moment. On jugera de l'étendue de son succès par quelques extraits d'une lettre que l'Eglise d'Hermon vient d'écrire à la Conférence :

« A nos pères, les missionnaires du Lessouto,

• Par la grâce du Seigneur, nous pouvons aujourd'hui, nous, membres du troupeau d'Hermon, vous dire que nous désirons n'être qu'un cœur et qu'une âme avec nos frères et nos sœurs des Eglises du Lessouto. Vous trouverez sans doute que nous avons trop tardé de vous faire connaître notre sentiment au sujet des choses qui vous ont paru propres à relier entre eux tous vos troupeaux, ô vous, nos pères venus de France ! D'abord, nous n'avons pas compris ce gouvernement des Eglises ; mais ce qui nous a surtout empêchés de le comprendre, c'est que nous nous sommes laissé aller à des dissentiments et à un désordre qui nous ont fait perdre l'intelligence et les pensées que doivent avoir les élus de Dieu. Mais le Seigneur qui a dit : « Invoque-moi au jour de ta détresse et je te délivrerai, » a eu pitié de nous, et nous a envoyé son serviteur, que vous avez choisi pour nous. Maintenant, par son moyen et par le Saint-Esprit, nous avons de nouveau la paix, l'union, la joie et la force, ces grâces que nous avons perdues. Nous ne cessons pas de bénir Dieu de nous les avoir rendues, etc.

« Nous vous saluons avec amour et nous vous prions de ne pas tarder à nous écrire que vous continuez à nous considérer comme vos enfants. »

Signé par douze anciens au nom de l'Eglise tout entière.

DÉCISION DU SYNODE DE L'ÉGLISE LIBRE DU CANTON  
DE VAUD AU SUJET DE MM. CREUX ET BERTHOUD.

La plupart de nos lecteurs ont déjà appris par d'autres journaux religieux que, sur la proposition de la Commission de Lausanne, le Synode a décidé que la convention passée avec nous, au sujet de MM. Creux et Berthoud, doit être considérée comme ayant pris fin, vu que la Commission est maintenant en mesure de fonder au sud de l'Afrique une œuvre distincte et indépendante de la nôtre.

La Commission nous écrit à ce sujet : « La convention que nous avons conclue avec vous, Messieurs et chers frères, en novembre 1871, va donc prendre fin et nous vous redemanderons les deux ouvriers que nous avons pu vous prêter. Nous ne le ferons cependant pas brusquement. Non-seulement il est juste de vous laisser le temps de prendre les mesures nécessaires, mais l'époque où la décision du Synode intervient ne permettant pas d'entreprendre la nouvelle mission cette année, il s'écoulera encore quelques mois pendant lesquels MM. Berthoud et Creux, tout en faisant leurs préparatifs de départ, seront à votre disposition. Eux-mêmes auront à voir, de concert avec vos missionnaires, quel sera le moment le plus opportun pour se mettre en route.

« Quoiqu'il en soit de ce point de détail, nous ne laisserons pas notre arrangement se terminer sans vous avoir exprimé encore, de la manière la plus sentie, notre reconnaissance pour l'esprit fraternel que vous avez apporté dans nos relations d'association momentanée, et pour l'apprentissage profitable que nos deux ouvriers ont pu faire sous vos soins et avec la coopération de vos missionnaires. Notre lettre du 14 avril dernier (voir le *Journal des missions* de mai, page 171) vous a d'ailleurs témoigné déjà du désir que nous avons d'entretenir avec vous des rapports actifs



de collaboration chrétienne, et, surtout, s'il était dans les vues du Seigneur que, plus tard, nous fussions de nouveau rapprochés les uns des autres dans les contrées plus septentrionales où notre intention est de nous diriger, il nous serait précieux de travailler de concert avec vous dans une entente cordiale qui pût être utile aux uns et aux autres.»

*Le Vice-Président,*

C.-O. VIGUET, professeur en théologie.

*Le Secrétaire,*

J. FAVRE, pasteur.

Nous implorons bien sincèrement la bénédiction de Dieu sur les desseins de nos frères de l'Eglise libre du canton de Vaud. Ils savent que nous eussions préféré voir nos relations avec eux se continuer sur le pied où elles avaient été depuis tant d'années. Mais puisqu'ils sont convaincus qu'il sera plus profitable à la cause de l'Évangile qu'ils aient, eux aussi, une œuvre distincte et dont la responsabilité repose exclusivement sur eux, nous ne nous sentons ni le droit ni la volonté de leur refuser notre adhésion, et nous leur tendons cordialement la main d'association. Nous avons, d'ailleurs, joui pendant trop longtemps de leurs sympathies et de leur concours, pour croire que le changement qui va s'opérer dans nos relations puisse devenir pour nous une cause d'affaiblissement bien sensible. Ils n'oublieront pas que notre corps missionnaire est également composé de leurs enfants et des nôtres. — Toutefois, il importe que les Eglises de France comprennent qu'il est de plus en plus urgent qu'elles s'occupent avec suite et sérieux des besoins de leur œuvre, comme si elles ne compaient que sur elles-mêmes.

Voici le texte de la proposition qui a été soumise au Synode et qu'il a adoptée :

« La Commission des missions de l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud,

Considérant d'abord :

Que le voyage d'exploration accompli l'année dernière, par les missionnaires Mabille et Berthoud dans le pays des Bapélis et le nord du Transvaal, a constaté l'opportunité et la nécessité d'une mission à fonder dans ces contrées ;

Que la Conférence des missionnaires du Lessouto a reconnu officiellement cette nécessité immédiate et s'est adressée avec instances au Comité de Paris pour le presser d'entreprendre la mission, ou des'entendre avec nous pour atteindre ce résultat ;

Que le Comité de Paris, ne pouvant, en ce moment, se charger de cette œuvre, nous transmet, en l'appuyant, le désir de ses missionnaires ;

Considérant ensuite que nous avons actuellement en mains les moyens d'action nécessaires,

Savoir :

D'une part, les deux missionnaires employés maintenant dans le Lessouto et qui sont prêts à entrer dans ce champ de travail, et, au besoin, l'assistance d'ouvriers indigènes que les Eglises du Lessouto nous fourniraient avec empressement ;

D'autre part, la somme mise en réserve en vue de la fondation d'une mission et l'expérience de deux années, qui nous prouve que nous pouvons recevoir régulièrement des contributions plus que suffisantes à l'entretien d'une œuvre encore plus étendue que celle que nous aurions immédiatement à pourvoir ;

Considérant enfin :

Que l'ensemble de ces circonstances paraît nous indiquer d'une manière claire et frappante la volonté du Seigneur et nous tracer de sa part le chemin à suivre,

Demande au Synode de l'autoriser à dénoncer la convention passée avec le Comité de Paris en novembre 1871, et à fonder une mission placée sous la direction immédiate de notre Eglise, dans le nord du Transvaal ou dans les contrées avoisinantes. »

Le Synode a remplacé les mots « dans le nord du Transvaal ou dans les contrées avoisinantes, » par ceux-ci, « dans le sud de l'Afrique. » C'est la seule modification qui ait été faite.

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

### QUELQUES FAITS ENCOURAGEANTS

*communiqués à M. Casalis par  
une chrétienne française de retour d'un voyage en Egypte.*

« A Alexandrie, le D<sup>r</sup> Ewing prêche en arabe dans l'Eglise écossaise; il a une école du dimanche assez nombreuse. Il en a fondé une autre, où se réunissent tous les jours de soixante à soixante-dix enfants des deux sexes, dont la majorité appartient à des familles coptes. Il est aidé dans sa tâche par une institutrice et un autre pasteur. J'ai assisté à la prière du matin, et j'en suis sortie profondément émue. Les enfants avaient lu et chanté avec ferveur, et leurs physionomies semblaient ennoblies par le contact direct de leur âme avec le Sauveur. Cette prière faite en commun était un trait d'union entre le maître et ses élèves. C'est la Société missionnaire connue sous le nom de « *Union presbyterian missionary Society* » de Philadelphie, qui a fondé

et entretient, non-seulement cette station, mais toutes celles de la basse Egypte jusqu'au delà de la première cataracte du Nil. Les missionnaires sont convenablement logés, et sont entourés d'un bien-être qui prouve combien leurs frères d'Amérique apprécient leur dévouement à l'avancement du règne de Dieu.

Au Caire, l'œuvre évangélique a été commencée par un Allemand et sa femme, il y a déjà vingt-huit ans. Mlle Whateley, fille de l'archevêque de ce nom, bien connu en Angleterre, a fondé une école qui date déjà de douze ans, et qui a porté beaucoup de fruits. Elle occupe une jolie maison, pour laquelle le khédive lui a donné le terrain. Elle vient de fonder un pensionnat pour des jeunes filles arabes. Elle en avait déjà quatre au mois de décembre. L'idée que les femmes peuvent acquérir de l'instruction et qu'elle les rend plus propres à remplir leurs devoirs domestiques, commence à pénétrer dans l'esprit des musulmans. La mère du khédive fait construire en ce moment un magnifique édifice, qui doit être consacré exclusivement à l'éducation féminine. Ceux qui savent quelle est la position de la femme dans l'islamisme, ne sauraient manquer de voir dans ces faits l'aurore d'une ère nouvelle.

L'œuvre la plus importante au Caire est dans les mains des missionnaires américains. Elle est appelée à un grand avenir. Ils ont une école nombreuses de jeunes filles, sous la direction de Miss Johnston, de l'Ohio, où son père est pasteur; deux écoles de garçons très suivies, et dont les élèves sont assurés en sortant, d'obtenir les meilleurs emplois dans le gouvernement; enfin, et c'est là la plus grande espérance de M. Hilson et de ses chers collègues, ils sont sur le point d'ériger un vaste édifice, sur un terrain que le khédive leur a donné dans le plus beau quartier de la ville, et qui devra leur servir à la fois de chapelle, d'écoles primaires, de collège et d'école de théologie avec une bonne bibliothèque.



Il va sans dire que l'évangélisation marche de pair avec ces résultats intellectuels. Il y a trois services tous les dimanches, un en arménien et deux en arabe. Un jeune homme, converti dans l'Asie Mineure, et élevé à Constantinople, dans l'institution connue sous le nom de « *Robert's college* » fait le premier. J'y ai remarqué beaucoup de recueillement. Celui en arabe, fait le matin, par M. Wilson, est le plus suivi ; les hommes y sont nombreux ; les femmes y viennent avec leurs bébés dans les bras. L'attention de ces pauvres femmes pendant la lecture de la Parole de Dieu m'a vivement touchée. J'ai vu peu de cultes en Europe où la congrégation fût aussi recueillie. Le second service en arabe se fait le soir. Dans la semaine, M. Wilson a des classes d'adultes pour l'étude de la Bible et la prière.

La mission du Caire envoie des évangélistes et des colporteurs au loin. Dans le Fayoum, les stations sont nombreuses, et des congrégations y sont déjà organisées. A Assiut, sur le Nil, il y a une école de théologie, où huit jeunes Egyptiens seront prêts à entrer dans le saint ministère, d'ici à un an. Il y a, dans les campagnes, des congrégations qui les attendent, et qui sont en état de pourvoir à l'entretien de leur culte et de leur pasteur. Les hommes qui sont à la tête de cette mission, le Rév. Hogg, écossais, le Dr Hall et un jeune médecin, M. Johnston, frère de la directrice de l'école de filles au Caire, sont de vrais soldats de Christ. Ils ont obtenu du gouverneur de la province, la suppression du marché du dimanche. La plupart des membres de l'Eglise ont le culte de famille, et les femmes ont repris leur place au foyer domestique. En entrant à Assiut, nous avons été frappés de l'ordre et du bien-être qui y régnaient. Quand nous avons demandé la demeure des missionnaires, nous avons trouvé plusieurs personnes prêtes à nous y accompagner. Ils ont évidemment gagné l'affection et le respect de la population. Nous les avons trouvés pleins de courage et d'espérance.

J'ai eu le bonheur aussi de rencontrer M. le pasteur Flad, un des héros de l'Abyssinie sous le règne du roi Théodoros. Il y retournait accompagné de trois jeunes Abyssiniens, fruits de son ministère, qui, après avoir achevé leurs études à Bâle et en Angleterre, sont décidés à consacrer leur vie à l'évangélisation de leur patrie. M. Flad, nous a parlé de ses délivrances miraculeuses avec tant de foi et d'amour pour le Seigneur, qu'il me semblait voir revivre une des pages de l'Ancien Testament. Je crois que rien ne serait plus propre à nous réveiller de notre tiédeur, pour ne pas dire de notre engourdissement, que de lire ou d'entendre raconter les *miracles*, que Dieu fait aujourd'hui en faveur de ceux de ses enfants qui lui consacrent réellement leur vie.

*Une amie de l'Évangile.*

---

366

## ANGLETERRE.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES  
A LONDRES, EN 1874.

Ces « réunions de Mai, » comme on les appelle volontiers au delà de la Manche, ont, cette année encore et avec plus d'éclat peut-être que jamais, démenti les vains propos des gens qui parlent avec mépris ou pitié de la foi chrétienne comme si elle avait cessé d'être.

Elles ont attiré des foules immenses, les faits qu'on y a racontés ont offert le plus vif intérêt, et les chiffres, cet argument facile à dédaigner en théorie, mais auquel il faut bien revenir dans la pratique, ont dépassé tout ce qui s'était vu jusqu'ici. Qu'on en juge.

En 1873, les cinquante Sociétés religieuses ou d'éducation

qui, au printemps de chaque année, rendent leurs comptes à Londres, avaient reçu ensemble 1,453,478 livres sterling, c'est-à-dire (en chiffres ronds) au delà de 36,300,000 fr. — chiffre plus élevé que tous ceux des années précédentes, et tellement inattendu que l'on craignait presque de ne pas le voir se renouveler. Eh bien ! un an plus tard, en 1874, ces mêmes recettes, additionnées de la même manière, se sont élevées à 1,629,607 livres (au delà de 40,400,000 fr.), c'est-à-dire à quatre millions de francs de plus que l'année dernière.

Voilà comment se révèle, au point de vue des sacrifices d'argent, le déclin des conversions et de la ferveur chrétienne dans le monde protestant d'Angleterre !

Notons, dès à présent, pour n'avoir pas à y revenir, que les dons des trois grandes Eglises d'Ecosse, si vivantes et si généreuses, ne figurent pas dans le tableau synoptique qui nous a fourni ces chiffres. Nous aurons probablement à les signaler plus tard.

Faisons encore, en guise de transition pour arriver à l'objet spécial de cet important article, cette remarque que les institutions les plus favorisées dans cet accroissement général de ressources sont précisément celles qui, consacrées à des œuvres de pure évangélisation, ont à leur base les croyances évangéliques les plus fortement accentuées, telles que la Société biblique, la Société des traités religieux et la plupart des Sociétés de missions, grandes ou petites. A ce point de vue, l'une de ces dernières, la Société des missions de l'Eglise d'Angleterre, a marché en tête de toutes les autres. L'année dernière, elle bénissait Dieu d'avoir pu dépenser à son service près de 5 millions de francs, tandis que, cette année, elle en a reçu plus de 6 millions 500 mille.

Mais arrivons aux détails.

## SOCIÉTÉ BIBLIQUE BRITANNIQUE ET ÉTRANGÈRE.

Cette institution n'est pas, à proprement parler, une des Sociétés de missions, mais on sait ce qu'elle fait pour leur venir en aide, et qu'en définitive, ses opérations sont le point de départ et la grande force des œuvres d'évangélisation, au loin comme auprès.

Cette année, un des chrétiens les plus illustres et les plus vénérés du monde entier, le comte de Shaftesbury, la présidait pour la vingtième fois. Elle en était elle-même à son soixante-dixième anniversaire.

Elle aussi a largement eu sa part dans la grande augmentation de ressources signalée plus haut. De 4,720,000 fr. environ que ses recettes avaient été en 1873, elles se sont élevées cette année à plus de 5 millions et demi. Le chiffre de ses émissions de livres saints s'est accru dans la même proportion. Il était sorti de ses dépôts, dans le courant de l'exercice, 2,654,080 exemplaires de la Bible, du Nouveau Testament ou de portions détachées, — ce qui porte à plus de 71 millions le nombre de volumes mis par elle en circulation depuis son origine.

En Espagne, ses agents ont pu en distribuer 77,000 et en Italie 40,000, mais sans que ces champs de travail, nouvellement ouverts, lui aient fait perdre de vue les pays mahométans ou païens. Dans l'empire turc, elle a pu placer, en une trentaine de langues ou dialectes, au delà de 40,000 exemplaires, et elle a employé, au sud de l'Inde, dans la présidence de Madras seulement, cinquante-quatre colporteurs, qui avaient parcouru plus de 6,000 localités et placé 48,000 volumes.

Analyser, même en quelques lignes, les nombreux et éloquentes discours prononcés, à la suite du rapport, par divers orateurs nous entraînerait trop loin. Nous nous con-



tenterons d'en signaler un et d'en reproduire un autre à peu près en entier.

Un orateur Indou, revêtu de son costume national, le révérend Narayan Sheshadri, de Bombay, en racontant sa conversion au christianisme, rendit à la puissance de la Bible et à ce qu'elle a été pour lui dans cette grande phase de sa vie, un témoignage dont la simplicité et l'énergie firent sur l'assemblée une impression d'autant plus profonde que l'orateur parle l'anglais avec une rare élégance. Ce discours fut un des événements de la soirée.

Mais celui qui termina la séance ne fut pas moins goûté. On nous saura gré de le reproduire à peu près intégralement. L'orateur était le D<sup>r</sup> Halley, l'un des plus vieux amis de l'œuvre.

« Je ne vous demande, » a-t-il dit à l'assemblée, « que deux ou trois minutes pour vous décrire le premier anniversaire de cette Société auquel j'aie assisté. C'était, je pense, en 1812, avant que la plupart d'entre vous fussent nés. Le premier président de la Société, lord Teignmouth, occupait le fauteuil. A ses côtés, sur l'estrade, étaient rangés des hommes vêtus de différentes manières, car à cette époque beaucoup de gens portaient des uniformes. Il y avait des militaires en rouge, des marins en bleu et jaune, des ecclésiastiques, reconnaissables à leurs rabats, des quakers, ayant sur la tête leurs vastes chapeaux et sur les épaules leurs habits de la couleur spéciale que vous savez, etc. Le président, lord Teignmouth, lut lui-même le rapport. Quand il l'eut fini, on vit se lever, à sa droite, pour demander l'impression du rapport, un militaire de haute taille, bien fait et qui portait noblement l'uniforme de général. C'était le duc d'York, père de notre reine. Son discours fut un de ceux que je n'oublierai jamais. Il rappela que son père avait jadis émis le vœu qu'il n'y eût pas, dans le pays entier, une seule maisonnette (cottage) qui n'eût sa Bible, pas un seul enfant qui ne fût en état de lire la Bible, et que non-seu-

lement le saint livre fût lu, mais que surtout il devint pour tous, enfants ou adultes, la règle de la foi et de la vie. Oh ! que les amis de cette Société verraient avec bonheur, aujourd'hui, un des petits-fils de cet orateur prendre place sur cette estrade et y tenir un pareil langage ! — Après le duc de Kent, son frère, le duc de Sussex, oncle de la reine, appuya la proposition et parla en homme qui connaissait bien sa Bible. Il en avait cherché et recueilli les exemplaires les plus anciens et les plus curieux. D'autres orateurs, lord Gambier, le comte de Harrowby, sir Thomas Dyke Awkland prirent aussi la parole ; puis, enfin, des derniers rangs de la plate-forme, s'élança tout-à-coup sur le devant un petit homme tout sautillant, qui, avec des gestes étranges, en jetant les bras à droite, à gauche, en avant, en arrière, et en se démenant comme si chacun de ses membres ou de ses os avait voulu s'identifier avec les élans d'un cœur ému, se mit à parler d'un des usages qu'il fallait faire de la Bible. Cet homme était William Wilberforce. A cette époque, tous les gouvernements de l'Europe patronaient encore l'esclavage. Wilberforce venait, au nom de la Parole de Dieu, protester contre cet abominable trafic et vous savez ce qu'a valu cette protestation ! Voilà ce que je vis, il y a soixante ans, dans une des assemblées générales de la Société biblique. »

#### SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX.

Cette institution est aussi l'une de celles que l'œuvre des missions doit compter au nombre de ses auxiliaires les plus précieux, car elle fournit à ses agents, en une multitude de lieux, ces petits livres qui s'en vont par milliers, à côté des saintes Ecritures, parler aux cœurs ou réveiller les consciences. Dans l'année dont il vient d'être rendu compte, ses distributions ont dépassé *un milliard et demi* d'exemplaires. Sur ce chiffre, presque prodigieux, nous ne

pouvons dire combien de traités ont été placés entre des mains païennes ou mahométanes, mais les indications générales portent que le nombre en a été très considérable, surtout dans l'Inde, en Chine, et au nord de l'Amérique. Les lettres des missionnaires s'accordent à dire que, par ce moyen, la Société a une grande part dans la plupart des mouvements encourageants qui ont marqué le cours de l'année dernière dans ces pays. Les recettes de l'exercice avaient été de 137,000 livres sterling (3,444,625 fr.); de 250,000 francs environ supérieures à celles de l'année précédente.

#### SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE L'ÉGLISE ÉTABLIE.

On a vu plus haut que cette Société avait reçu de ses amis la somme la plus élevée, pensons-nous, que jamais Société religieuse ait eue à sa disposition en un an. Ajoutons ici qu'à cette augmentation, de près d'un million et demi, ont concouru des dons extraordinaires dont deux valent la peine d'être mentionnés à part, pour mémoire et comme exemples à méditer : l'un de 500,000 francs, venu de Manchester avec cette indication : « Offrande d'actions de grâces pour la guérison d'un enfant malade », l'autre de 570,000 francs, légués à la Société par un chrétien de Bristol, dans l'espoir qu'elle « continuerait à propager les grandes vérités évangéliques protestantes professées dans l'Eglise d'Angleterre. »

Dans son immense champ d'activité, qui comprend à peu près toutes les parties connues du monde païen ou mahométan, la Société emploie actuellement 207 missionnaires consacrés européens, 147 pasteurs indigènes et plus de 2,500 catéchistes ou instituteurs aussi indigènes. Elle compte, dans ses Eglises, au delà de 22,000 communians, à côté desquels se rangent trois ou quatre fois autant d'auditeurs, plus ou moins assidus, de la prédication chrétienne.

Naturellement, l'Inde, que la Providence a placée d'une manière si visible sous le patronage de l'Angleterre, a droit aux plus constantes préoccupations des chrétiens anglais. Plusieurs orateurs, bien au courant de l'aspect que présente ce pays au point de vue religieux, et notamment, le révérend Leupoldt, employé à Bénarès depuis plus de trente ans, ont fait à l'assemblée des communications très réjouissantes. Un évêque anglican, venu des colonies du nord-ouest de l'Amérique et qui comptait repartir pour ce champ d'activité quelques jours après la séance, a fait un tableau non moins encourageant des progrès accomplis parmi les Indiens et les Esquimaux. Mais, des nombreux orateurs entendus, celui qui paraît avoir le plus vivement impressionné l'auditoire est l'évêque anglican de Victoria, qui depuis une vingtaine d'années prêche l'Évangile en Chine, et qui, lui aussi, était à la veille de retourner à son poste.

D'après lui, quelques-unes des accusations les plus habituellement dirigées contre le caractère ou les mœurs des Chinois sont mal fondées ou du moins très exagérées. « On les appelle fumeurs d'opium, mais l'immense majorité du peuple ne connaît pas cette drogue, et si elle fait sur quelques points de déplorables ravages, à qui s'en prendre, si ce n'est surtout à l'avidité mercantile de nos trafiquants? On les dit adonnés à l'infanticide et nous avons tous, dans notre enfance, entendu parler d'une charrette, qui, tous les matins, parcourait Pékin pour recueillir les cadavres d'enfants jetés dans les rues dans le courant de la nuit. Eh bien, pendant les douze ans que j'ai passés dans cette capitale, j'ai parcouru les rues le matin, le soir et à toutes les heures de la nuit, sans avoir jamais vu la moindre trace de cette fameuse charrette. En fait de nourriture, les Chinois sont généralement très sobres, et en ce qui regarde la boisson, oh! que je voudrais ne voir chez nous, comme chez eux, d'autres débits de boissons que des



« boutiques à thé! » Sous ce rapport, ils sont certainement plus civilisés que nous... Puis, ils savent lire, ils ont une riche littérature, formée depuis des siècles, et quand ils ont acquis une conviction sérieuse quelconque, vous pouvez être sûrs qu'ils mettront un zèle persévérant à la propager..... On a beaucoup parlé ces jours-ci des progrès de l'Évangile dans l'Inde, en Afrique et ailleurs, que Dieu en soit béni, mais, à mes yeux, la Chine est un des meilleurs champs à cultiver. Quand ce pays aura été amené à Christ, l'Asie entière le suivra, et quand l'Asie sera gagnée le monde entier sera chrétien. »

Dans un discours, très applaudi aussi, l'archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, a chaleureusement félicité la Société de l'esprit de largeur chrétienne dont elle a fait preuve en refusant de prendre part à la création d'un évêché anglican à Madagascar, où la Société de Londres est si heureusement à l'œuvre, et en retirant même de cette file les missionnaires qu'elle y avait envoyés avant que ce projet peu fraternel eût pris naissance dans l'esprit des partisans de « la haute Église. » En vertu du même principe d'amour fraternel, la Société, sollicitée de fonder des postes nouveaux sur les côtes occidentales d'Afrique, devenues accessibles par suite de la défaite des farouches Achantis, a décidé de ne le faire qu'avec l'assentiment de la Société des missions de Bâle et de la Société des missions wesleyennes, qui ont été les premières à évangéliser ces contrées.

Au splendide accroissement de recettes qui révèle la faveur de plus en plus grande dont jouit la Société, il faut ajouter l'augmentation du nombre des élèves missionnaires qu'elle forme dans son institut d'Islington, aux environs de Londres. Ces jeunes gens sont actuellement au nombre de dix-huit, dont huit sont sortis gradués des Universités d'Oxford et de Cambridge.

Depuis quelques années, la Société joint à sa grande assemblée du matin une réunion du soir, destinée surtout aux jeunes gens que leurs occupations de la journée peuvent avoir empêchés d'assister à la première. Cette réunion a présenté, cette année, tout autant d'intérêt que l'autre. Son caractère distinctif, dit un témoin oculaire, a été un véritable enthousiasme. Des orateurs renommés pour leur éloquence s'y sont fait entendre, et des missionnaires de différents pays l'ont animée de leurs récits. Puis, vers la fin de la séance, une manifestation s'est produite qui, venant de cette foule de jeunes gens, avait bien sa valeur. Sur la plate-forme se trouvait, comme à la séance du matin, le nègre chrétien Jacob Wainwright, qui, après avoir assisté dans ses derniers moments l'illustre Livingstone, a ramené ses restes mortels en Angleterre. L'assemblée du soir l'a salué d'applaudissements en reconnaissance de sa fidélité, et il a paru très sensible à ces témoignages. Avant de s'attacher à Livingstone, ce jeune homme avait été élevé et, croyons-nous, baptisé dans un établissement missionnaire du sud-ouest de l'Inde.

---

#### SCÈNES DE LA VIE MISSIONNAIRE EN CHINE.

Il vient de se passer en Chine, dans la province de Schantung, des faits qui ne sont pas quelque chose de nouveau dans l'histoire des entreprises chrétiennes, mais auxquels les circonstances et les mœurs locales impriment un cachet particulier. Ce n'est pas, du reste, la première fois que l'Empire du milieu nous envoie des récits de ce genre.

Depuis deux ou trois ans, les missionnaires américains presbytériens de Chefou avaient, soit par eux-mêmes, soit au moyen de quelques évangélistes indigènes, jeté avec un

succès remarquable la bonne semence de l'Évangile dans le district de Chi-mi, ville située à cinquante ou soixante lieues de leur station. Parmi les populations de cette contrée, essentiellement agricole, se trouvent quelques milliers d'individus appartenant à une religion mystérieuse connue sous le nom de « la secte sans nom », et qui paraît avoir pour principes capitaux la croyance à un Être suprême et l'attente d'un *Libérateur*. « Plus d'une fois, » écrit un missionnaire, « j'ai été interrompu dans mes récits de la vie et des actes de Jésus de Nazareth, par cette joyeuse exclamation : « Oh ! ce doit être là le Sauveur que nous attendons. »

De petites congrégations, bien véritablement rurales, s'étaient, à la suite de ces prédications, formées dans plusieurs villages du Chi-mi, et les messagers de la Parole sainte y recevaient toujours un accueil si empressé que, l'année dernière, l'un d'eux, le révérend M. Corbett (ce nom a paru plus d'une fois dans nos récits), prit, avec l'assentiment de ses collègues, la résolution d'aller se fixer pour un temps au centre de ces intéressants troupeaux. Prenant avec lui ses trois enfants en bas-âge, il s'installa très ouvertement, le 1<sup>er</sup> septembre, dans un village nommé Toa-Pi, d'où il lui était facile de rayonner dans toute la contrée. Deux anciens du lieu, dont l'un avait été précédemment autorisé à prêcher, et deux autres évangélistes devaient l'assister dans ses tournées. Quelques passages de sa correspondance donneront une idée des effets de cet arrangement.

« Dimanche dernier, » écrivait-il le 1<sup>er</sup> septembre, « nous avons eu, en plein air, une excellente réunion, à la suite de laquelle toute l'assemblée, agenouillée sur des herbes desséchées qui lui servaient de sièges, assista au baptême des convertis que, dans un examen préalable, nous avons jugés aptes à le recevoir. Quarante-quatre adultes reçurent ce sacrement. Je l'administrerai ensuite à

leurs enfants et, l'après-midi, nous eûmes le bonheur de célébrer ensemble le repas du Seigneur.

« Le dimanche précédent, dans un autre village, à dix milles (3 ou 4 lieues) d'ici, une centaine de personnes, faisant profession d'être décidées à vivre pour Christ, s'étaient réunies dans une aire, à l'ombre d'un grand arbre. J'y baptisai 43 adultes et 23 enfants. Ces baptêmes, joints à ceux que j'avais déjà faits ailleurs, portent à plus de 100 (une lettre postérieure dit 130) le chiffre des membres de l'Eglise dans ce district. Les femmes y figurent à peu près pour la moitié.

« A notre communion d'ici, s'est rangée autour de la table sainte, toute une famille, composée du père, âgé de 75 ans, de la mère, de leur fils unique et de sa femme, de trois de leurs filles ayant à côté d'elle leurs maris, et d'une petite-fille assez âgée déjà pour que j'aie pu l'admettre. En tout, onze personnes que je crois sincères dans leurs promesses de persévérer dans la foi.

« Un grand nombre de ceux que j'ai reçus, m'ont révélé une particularité touchante. C'est que, depuis plusieurs mois, quand ils étaient à travailler dans leurs champs, ou à couper de l'herbe sur les flancs de la montagne, ils avaient pris l'habitude de consacrer leurs instants de repos à la prière, et que, lorsque plusieurs se trouvaient à une petite distance les uns des autres, ils se réunissaient et s'agenouillaient ensemble pour se livrer à ce pieux exercice.

« Dans le village d'où j'écris, la population tout entière s'est prononcée pour Christ, à l'exception d'un seul homme. La femme et les enfants de cet unique réfractaire sont des nôtres. Leur refus de travailler le dimanche l'a beaucoup irrité et il a fait tout son possible pour les détourner de l'Evangile, mais, voyant qu'il y perdait sa peine, il leur a dit un jour : « Eh bien ! puisque vous le voulez absolument, soit : allez à votre Eglise du diable, moi, je resterai seul à adorer nos dieux. »



« Quelques-uns de ces chrétiens ont été déjà persécutés, au point que, d'abord, ils n'osaient venir à nous que de nuit, comme autrefois Nicodème ; mais la grâce du Seigneur n'a pas voulu s'arranger de cette timidité, et, maintenant, je les vois tous résolus à confesser le Maître céleste, quoi qu'il en puisse advenir.

« Dans quelques-uns des villages où nous n'avons pas encore de congrégation, on refuse obstinément de nous écouter, et la curiosité de voir des étrangers ne parvient pas même à faire venir les gens assez près de nous pour que notre voix puisse arriver jusqu'à eux. Quelquefois même, les enfants nous ont jeté des pierres. Mais dans d'autres endroits, on nous accueille, au contraire, avec une bienveillance marquée. J'ajoute, à l'honneur d'un grand nombre de nos convertis, qu'ils se préoccupent sérieusement du salut de leurs amis ou de leurs parents, qu'ils les exhortent à nous écouter, et que c'est grâce à ces recommandations que nous avons vu plusieurs villages s'ouvrir devant nous. »

Ainsi marchèrent les choses pendant trois mois. Il s'agissait, comme on voit, d'un vrai mouvement et presque d'un de ces *réveils* dont les chrétiens des Etats-Unis ont quelquefois, dans leur pays, le réjouissant spectacle sous les yeux. Mais cela même devait irriter l'esprit malfaisant que l'Évangile représente comme « un lion rugissant qui tourne autour des disciples de Christ, » et M. Corbett ne travailla pas longtemps sans s'en apercevoir.

Un jour qu'il s'en allait, à cheval, visiter un de ses postes d'évangélisation, il se vit tout à coup, en pleine campagne, attaqué à coups de pierres, auxquelles il échappa en pressant le pas de sa monture. Mais, quelques jours après, dans une sorte de foire agricole, où il avait espéré pouvoir proclamer librement le nom de Christ, sa seule présence produisit une excitation où il était facile de reconnaître

l'effet d'un mot d'ordre donné. Bientôt après, une populace furieuse fit mine de se jeter sur lui. Il parvint à se réfugier dans un temple, mais les agresseurs l'y suivirent en criant à pleins poumons : « Tuez-le ; tuez-le », et ce ne fut que par une sorte de miracle qu'il parvint à remonter à cheval et à se dégager de la foule. Deux chrétiens indigènes, qui l'avaient accompagné, furent moins heureux. L'un d'eux fut grièvement blessé à la tête et l'autre, un vieillard, eut la jambe cassée.

Un mandarin du district, dont M. Corbett réclama plus tard la protection, lança une proclamation qui blâmait les désordres, mais n'en empêcha pas le retour. Ce magistrat déclara ensuite qu'il ne pouvait rien faire de plus.

Informé de ces événements, un des collègues de M. Corbett, à Chefou, le révérend Eckard, pensant surtout aux jeunes enfants sans mère que de tels dangers menaçaient, partit aussitôt pour aller au secours de leur père. Mais lui aussi devait trouver le démon à l'œuvre. Laissons-lui le soin d'achever ce récit.

« Parti le 24 décembre et voyageant aussi vite que possible, j'atteignis le 27 dans la nuit Ling-Sang qui n'est qu'à quelques milles de la cité de Chi-mi. Là, on refusa de me recevoir dans une auberge et je dus me réfugier dans un vieux bâtiment abandonné, vrai chenil, auquel attenait, pour surcroît d'agrément, une étable à porcs. Malgré ce puant voisinage, je parvins à me garantir des volées de pierres qui, pendant deux heures, au moins, vinrent s'abattre sur les portes et sur la fenêtre. « Nous ne voulons pas du diable ici ; qu'il s'en aille, qu'il s'en aille, » criaient à tue-tête les assaillants. Rien de plus fâcheux ne m'arriva cependant. Avant le jour, nous nous remîmes en route et arrivâmes au but de notre voyage, c'est-à-dire à Tao-Pi, vers midi.

« M. Corbett n'y était plus. Nous apprîmes des chrétiens du lieu, qui accoururent à nous, que quelques jours aupa-

ravant, leur missionnaire dut, au milieu de la nuit, quitter sa demeure et s'enfuir. Quelques paroissiens avaient bravement chargé ses enfants sur leurs épaules et les avaient portés, par des sentiers détournés, jusqu'à Chi-mi, qui se trouve à dix milles de là. Dans cette ville, un aubergiste, païen mais compatissant, leur avait procuré une charrette qui les avait, en toute hâte, transportés plus loin.

« Et le missionnaire avait bien fait de partir. Très peu d'heures après son départ, une bande d'hommes armés avaient entouré sa maison en vociférant qu'ils venaient « tuer le diable étranger ». Furieux de voir que cette proie leur avait échappé, ils s'étaient rués sur la maison, l'avaient pillée et affreusement saccagée. Livres, meubles, linge, ustensiles, tout avait été ou détruit ou enlevé. C'était un triste spectacle à voir. Mais quelque chose de plus fâcheux encore, c'est que les chrétiens du lieu avaient été traqués et chassés dans la montagne, que pendant trois jours ils y avaient erré sans abri, par un froid très vif, et qu'à leur retour, ils avaient trouvé leurs maisons démolies, leurs arbres à fruits abattus, leurs cochons volés, etc. Rien de ce qui pouvait les effrayer ou achever de les ruiner ne leur avait ensuite été épargné.

« Pendant que j'étais à recueillir ces peu rassurants détails, et deux heures environ après mon arrivée, une lettre me fut apportée de Chi-mi. Elle était d'un chrétien et me suppliait de ne pas passer la nuit à Tao-Pi, parce que l'ennemi savait que j'y étais et pourrait bien venir m'y faire un mauvais parti. Malgré cet avis, je crus devoir rester la journée entière (c'était un dimanche) auprès de nos amis affligés. Le lendemain, je pris pour m'éloigner un autre chemin que celui par où j'étais arrivé. On avait vu s'y promener, dans l'attitude de gens qui attendent, de nombreux groupes, peu disposés, selon toute apparence, à faire en ma faveur des démonstrations amicales. Dans tout le district, du reste, les gens se tinrent avec moi sur une réserve à

demi insultante qui me força de n'avoir avec eux que des rapports indispensables. Rien de très désagréable, cependant, ne m'arriva jusqu'à Chefou que j'atteignis le 1<sup>er</sup> janvier.

« J'ai appris plus tard qu'avant mon passage à Chi-mi, environ 5,000 personnes avaient attaqué, dans cette ville, une auberge où l'on croyait que M. Corbett était resté caché et que, ne l'y trouvant pas, cette troupe forcenée était allée chez le Yamum (magistrat municipal), protester à grands cris contre la présence « du diable » en déclarant qu'elle tuerait sans pitié tout étranger assez osé pour se montrer dans le pays.

« J'entre dans ces détails pour que nos amis d'Amérique demandent, avec nous au Seigneur, de nous donner d'agir sagement dans ces circonstances difficiles. J'appelle aussi leur attention sur les chrétiens persécutés du district de Chi-mi.

« Ces frères ont déjà beaucoup souffert ; ils souffriront encore. Je ne serais pas surpris que quelques-uns eussent à sceller de leur sang leur attachement à la vérité, et d'après ce que j'ai vu et entendu d'eux, j'ai lieu de croire que tous sont bien décidés à rester fidèles jusqu'à la mort, s'il le faut. Ayant compris ce que pouvait leur coûter la profession de la foi, ils en ont joyeusement accepté les conséquences. De pas une de leurs bouches ne sont sorties devant moi, des paroles de découragement ou d'irritation contre les auteurs de leurs souffrances. Ce dernier trait m'a particulièrement frappé. Au service de l'après-midi que nous eûmes le dimanche, à Tao-Pi, sous la menace d'éventualités redoutables, comme dans nos entretiens de la soirée chez plusieurs d'entre eux, je n'entendis à l'endroit des persécuteurs, qu'une seule prière, celle du Sauveur : « Que Dieu leur pardonne et qu'il les appelle à la repentance! »

« De tels hommes méritent d'être aimés; qu'on prie pour eux et, je le répète, qu'on prie aussi pour nous. Puisse le



Seigneur nous inspirer et nous mettre en mesure de faire ce qui vaudra le mieux pour ces pauvres jeunes Eglises si rudement éprouvées en ce moment ! »

---

## NOUVELLES RÉCENTES

---

### PERSE.

Le révérend Coane, chargé par la mission d'Oroumiah d'aller fonder une station à Tabriz, écrit de cette ville, en date du 7 février, que les premières réunions avaient attiré un grand nombre d'Arméniens et de mahométans. Là-dessus les prêtres des premiers et les Ulémas des seconds, ordinairement très ennemis les uns des autres, s'étaient entendus pour soulever les passions de la populace. Ils y avaient réussi au point que plusieurs des délinquants furent arrêtés, jetés en prison et que deux ou trois reçurent la bastonnade, entre autres un vieux musulman, nommé Abul Hassan, homme respectable et respecté de tout le monde. Informé de ces faits et requis d'intervenir, le consul anglais le fit par un télégramme adressé au gouvernement, et, en quelques heures, arriva de Téhéran une réponse qui, *de la part du Schah*, infligeait un blâme sévère au gouverneur de Tabriz et enjoignait la mise en liberté immédiate de tous les prisonniers. Ce fait donne lieu d'espérer que les démarches faites auprès du schah, pendant son voyage en Europe, en faveur de la liberté religieuse, n'auront pas été vaines.

---

### L'ESCLAVAGE EN ÉGYPTÉ.

Il existe depuis longtemps en Angleterre une *Société britannique et étrangère pour la suppression de l'esclavage*, qui,

avec cet esprit pratique et cette ténacité propres au caractère anglais, poursuit le commerce des esclaves partout où il se perpétue, et sous quelque masque plus ou moins transparent qu'il se cache. Une lettre, écrite du Caire au Comité de l'institution et publiée dans son journal, contient sur ce qui se passe en Égypte des révélations affligeantes. D'après cette lettre, l'odieux trafic des nègres se continuait aussi activement que par le passé, avec cette seule différence que, dans les villes fréquentées par les Européens, il s'enveloppe de précautions et de mystère. Le gouvernement du khédive n'est sans doute pas complice de ces crimes; il fait faire, sur le haut Nil, et sur ses affluents, des expéditions contre la traite; mais il ne prend pas, avec l'énergie qu'il faudrait, les mesures qui pourraient l'empêcher complètement à l'intérieur. Pour le correspondant, comme, du reste, pour tous ceux qui ont étudié de près la question, le seul moyen certain d'en finir avec ce commerce, est de lui fermer ses débouchés. Les marchands de chair humaine ne cesseront d'acheter des noirs que quand les nations civilisées se seront résolument entendues pour les empêcher de les vendre. La même remarque peut être faite sur ce fallacieux *transport des coolis*, qui, sur d'autres points, tend à faire revivre les mêmes atrocités sous des formes différentes.

---

### CEYLAN.

Sur les deux millions et demi d'habitants que contient cette île célèbre, on ne compte encore que 35,000 protestants, appartenant aux Eglises anglicane, wesleyenne, presbytérienne ou baptiste. On sait que le bouddhisme règne en maître à Ceylan, mais, que pourtant, il y perd chaque jour de son prestige.

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

### M. LE PASTEUR GRANDPIERRE.

En inscrivant ce nom en tête d'un article entouré d'un emblème de deuil, nous ressentons une émotion que nos lecteurs comprendront. L'homme éminent qui l'a porté tient dans l'histoire de l'œuvre missionnaire en France une trop grande place, il a rendu à cette cause des services trop éclatants pour que tous ne le pleurent pas avec nous.

C'est à la suite d'un séjour de quelques semaines qu'il venait de faire à Paris et à Versailles que M. Grand-Pierre a été rappelé par le Maître suprême que, pendant tant d'années, il avait si fidèlement, si honorablement et si fructueusement servi. Il est entré dans son repos, le 10 juillet, à Arlesheim, aux portes de cette ville de Bâle où avait commencé, près d'un demi-siècle auparavant, un ministère béni dès lors pour bien des âmes, notamment pour celle de l'illustre Vinet. Il était, depuis le 19 février, entré dans sa 76<sup>e</sup> année.

D'autres ont déjà dit ou diront ce qu'il a été comme pasteur, prédicateur, théologien, écrivain, et, à tous

ces titres, comme champion inébranlable des grands principes de la foi chrétienne. Ici même et aujourd'hui, raconter ou apprécier ce qu'il a fait pour l'œuvre, pour la Société et pour la Maison des missions serait chose impossible. Jamais, peut-être, tâche confiée à un homme n'a été remplie d'une manière plus résolue, plus consciencieuse, et, grâce à Dieu, avec un succès mieux constaté. Travaux d'organisation, voyages, appels puissants parlés ou écrits, vaste correspondance, direction et instruction des élèves, préoccupations, soins et soucis de tout genre, il faut avoir vu de près ce déploiement d'activité pour se faire une idée de la plénitude d'amour avec laquelle le Directeur de la Maison des missions s'était dévoué à l'œuvre. Ses élèves, dont plusieurs l'ont devancé dans le ciel, l'appelaient leur père; on peut dire de lui, que pendant longtemps il fut l'âme de la Société, et lorsque, malgré son éloignement de Paris, le Comité voulut le conserver avec le titre de président honoraire, ce fut sous l'empire d'un sentiment de reconnaissance trop bien motivé pour que personne en fût surpris.

*La mémoire du juste est en bénédiction.* Celle de notre frère restera bénie, parmi les amis des missions, comme dans cette Eglise de Paris, où Dieu s'est servi de lui pour amener tant d'âmes au pied de la croix. Elle restera longtemps bénie en Afrique, non-seulement au sein de nos familles missionnaires, qu'il portait sur son cœur, mais au foyer, devenu chrétien, de maints Bassoutos qui avaient appris à l'aimer sans l'avoir jamais vu. D'autres sont ou seront appelés à travailler dans la même œuvre. Puissent-ils laisser de leurs labeurs des traces aussi belles, aussi saintes, aussi dignes d'être proposées en exemple!



Serait-il nécessaire de rappeler aux lecteurs du *Journal des missions évangéliques* et à ceux du *Petit Messager des missions* que la création de ces deux feuilles était due à la sollicitude de notre ami vénéré, et qu'il s'en était occupé, avec l'infatigable ardeur qu'il mettait à l'accomplissement de tous ses devoirs, jusqu'au moment où il dut en remettre la direction à d'autres mains ?

En le revoyant, il y a quelques semaines, à Paris ou à Versailles, les amis de M. GrandPierre l'avaient trouvé bien affaibli de corps, mais toujours fort dans la foi, toujours affectueux et plus préoccupé que jamais, si possible, des grandes pensées de l'éternité. Il a conservé jusqu'à la fin le désir de glorifier encore son Sauveur dans la mesure des forces qui lui restaient.

*Heureux sont dès à présent ceux qui meurent dans le Seigneur ! dit l'Esprit.* Notre vénéré frère, admis aux joies du ciel, y a été suivi par ses œuvres et il se repose. Mais il a laissé sur la terre des cœurs attristés de son départ. Pour ceux-là nos ferventes sympathies et nos prières. Qui de nous oublierait, au pied du trône de grâce, la pieuse compagne qui après s'être montrée, à ses côtés, dévouée comme lui aux œuvres missionnaires, lui a prodigué, jusqu'au dernier jour, les touchants témoignages de cette affection chrétienne que la mort elle-même ne saurait détruire ?

Les obsèques de M. le pasteur GrandPierre ont eu lieu, le 14 juillet, à Neuchâtel, sa ville natale, en présence d'un grand nombre de pasteurs. M. Casalis y a représenté tout à la fois la Société des missions et le consistoire de l'Eglise réformée de Paris, qui l'en avait chargé.

## AFRIQUE AUSTRALE.

DE MEILLEURS JOURS POUR LES BOERS ET LES BASSOUTOS.

Dans notre petite feuille du Sou missionnaire, nous racontions, dernièrement, une installation de pasteur qui a fort impressionné les Bassoutes et les Boers, et que nous considérons comme le prélude d'une réconciliation sincère entre des gens que rien ne semblait pouvoir rapprocher. Des renseignements ultérieurs, reçus de M. Coillard, donnent à cet événement une plus grande portée. Ce serait le commencement d'une ère où l'on pourra voir les pasteurs de l'Etat-libre et les membres les plus éclairés de leurs troupes faire cause commune avec les missionnaires pour l'extension du règne de Christ. Il y aurait là une si belle réponse à nos prières, une compensation si douce pour tout ce que nos ouvriers ont souffert, que sans vouloir inspirer des espérances exagérées, nous nous faisons un devoir de consigner dans ce recueil, comme *memorandum* fort important, tout ce qui est relatif à cet incident inattendu.

Nous reproduirons d'abord ce que nous avons dit dans notre petite feuille concernant le candidat, après quoi nous laisserons M. Coillard raconter l'installation et les résolutions auxquelles elle a donné lieu.

« Pendant un voyage que M. Maeder, l'un de nos missionnaires, avait fait avec sa famille dans la colonie du Cap, un pasteur de l'Eglise réformée de ce pays s'était fort attaché à l'un de ses fils. Touché du vif intérêt que le Rév. J. Murray portait à cet enfant, notre frère le confia à ses soins. Gustave Maeder était fort bien doué; il aimait le travail, et le souvenir des jeux auxquels il s'était livré dans sa première enfance, avec les petits Bassoutos de Morija, ne l'empêcha pas de s'appliquer à ses devoirs. Il fit de

bonnes études classiques, puis il entra dans la faculté de théologie de Stellenbosch, près du Cap. Il en sortit au bout d'un certain nombre d'années, très bien préparé pour le saint ministère, non-seulement par les connaissances qu'il avait acquises, mais encore et surtout par une piété vivante et un vrai zèle pour le salut des âmes.

Cela lui valut un appel de la part de l'Eglise réformée de Simon's-Town, petite ville florissante, où sont les arsenaux maritimes de la colonie, et devant laquelle on voit se balancer sur leurs ancres les vaisseaux de guerre que l'Angleterre charge de protéger ses intérêts politiques et commerciaux le long des côtes de l'Afrique australe. M. Gustave Maeder se fit, dès le début, extrêmement apprécier par son troupeau. Il s'assura, bientôt après, de nouveaux moyens d'influence et beaucoup de bonheur domestique par un mariage excellent sous tous les rapports. Ainsi l'un de nos chers enfants missionnaires, né dans une humble station du Lessouto, se trouva, en pleine civilisation, à la tête d'un troupeau distingué et dans la position la plus agréable qui pût échoir à un pasteur.

« Mais son cœur était resté fidèle aux pauvres noirs parmi lesquels sa première enfance s'était écoulée. Nous venons d'apprendre qu'il a tout sacrifié pour aller vivre de nouveau au milieu d'eux et travailler à leur salut.

• Voici comment la chose s'est faite.

• Pendant la dernière guerre qui a mis les Bassoutos à deux doigts d'une ruine irréparable, un frère du roi Moshesh, nommé Mopéli, s'était réfugié dans un district que les Boers de l'Etat-libre de l'Orange occupaient, et dont ils sont restés définitivement maîtres. Ce chef et ses gens sont ainsi devenus les sujets de l'Etat sus-nommé. Depuis le rétablissement de la paix, M. Coillard, celui de nos missionnaires qui vivait le plus près de leur nouvelle résidence, se faisait un devoir de les visiter et d'aller distribuer la sainte Cène aux membres de cette communauté

qui avaient autrefois reçu le baptême dans nos stations, notamment à Thaba-Bossiou et à Maboulélé. Quant à placer un missionnaire au milieu d'eux, cela était interdit à notre Société par les règlements des Boers.

• Depuis quelque temps, l'Eglise réformée du Cap, qui a la haute main dans tout ce qui concerne les intérêts religieux de l'Etat-libre, a senti la nécessité de s'occuper aussi des indigènes que les événements ont définitivement annexés à cet état. Elle désirait employer à cette œuvre un ministre qui relevât d'elle d'une manière directe et officielle, et dont l'autorité pastorale fût reconnue par les blancs aussi bien que par les noirs. De plus, il importait que ce ministre eût la confiance des indigènes et celle des Boers, parlât leurs langues avec une égale facilité, et sût prendre à cœur leurs intérêts respectifs, afin d'amener sur le terrain religieux une conciliation que de longs démêlés politiques avaient rendue bien difficile. »

M. Gustave Maeder était l'homme qu'il fallait pour une position pareille. Il l'a compris et s'est déchargé de l'importante cure de Simon's-Town pour s'en aller, sous les auspices du Synode du Cap, servir de père spirituel aux Bassoutos soumis à l'Etat-libre. Une Commission, nommée par les pasteurs de ce pays, s'étant d'abord assurée de l'approbation de nos missionnaires, décida que la cérémonie d'installation aurait toute la solennité possible et qu'elle se ferait pour cela, à Bloemfontein, le chef-lieu de la République.

Notre mission fut invitée à se faire représenter.

« Ce fut, » écrit M. Coillard, « M. Keck et moi que nos frères délèguèrent. Nous eûmes à voyager par un temps de pluie comme on n'en avait jamais vu depuis que nous sommes dans ce pays. C'est un miracle de la bonté de Dieu que nous soyons arrivés sains et saufs.

« De tous les ministres qu'on attendait, nous fûmes les seuls exacts au rendez-vous. La cérémonie dut être ajour-



née et M. Keck ne pouvant pas attendre, il ne resta que moi pour représenter la mission française.

« La cérémonie eut lieu le 15 février. Des Boers des environs y étaient venus en grand nombre, les uns à cheval, les autres en voiture, avec leurs familles. Le temple fut trop petit. Outre le représentant de l'œuvre française, il y avait aussi M. Wuras, de la Société de Berlin, et M. J. Scott, de la Société wesleyenne. Trois pasteurs de l'Eglise réformée hollandaise officièrent. Après un chaleureux discours de M. Frazer sur Matthieu, XXVIII, 19, M. Meiring lut le formulaire, M. Mæder y répondant debout devant l'assemblée. Puis, chacun des ministres présents, se levant au nom de l'Eglise ou de la mission qu'il représentait, donna à ce jeune frère la main d'association, et lui adressa une courte allocution en hollandais ou en anglais. Je le fis en français, ce qui l'émut vivement et cette émotion se communiqua instantanément à toute l'assemblée. Pendant le chant d'un cantique, M. Meiring remonta en chaire. Parlant tour à tour au nouveau missionnaire, au président de l'Etat-libre, qui se leva respectueusement en entendant prononcer son nom, à votre frère et aux autres représentants d'Eglises sœurs, il nous adressa à tous des salutations, des exhortations, des remerciements pleins d'à-propos. Le tout se termina par un vigoureux appel à l'assemblée. Cette adresse officielle, qui me rappela un peu le genre Saurin, ne manquait pas d'originalité; elle avait quelque chose d'impressif et de solennel.

« Dans l'après-midi, M. Gustave Maeder, s'inspirant d'Esaië, VI, 8, nous montra ses sentiments comme dans un miroir. C'était un discours qui devait porter. Je ne revenais pas de ma surprise en entendant un prédicateur plaider, dans le temple national de Bloemfontein, la cause d'une race haïe et méprisée. Dans un élan de ferveur, il s'écria : « Je suis Mossouto par la naissance ; je suis Mossouto par le cœur ! » Qu'aurait-on pensé d'un tel langage

il y a six ans?.... Aujourd'hui, on l'admirait. Les temps ont bien changé! — Le soir, à sept heures, il se tint dans le même temple une réunion de missions proprement dite. On y entendit d'excellents discours en hollandais et en anglais; je parlai aussi dans cette dernière langue. Malgré l'étrangeté et la délicatesse de ma position, je me sentis soutenu par le Seigneur. Ainsi se passa cette mémorable journée. Qui eût pu la prédire il y a quelques années?

« Tout n'était pas fini. Dieu nous ayant réunis, missionnaires et pasteurs de diverses Eglises et Sociétés, nous eûmes ensemble des entretiens sérieux sur ce qui concerne l'avancement du règne de Dieu dans ce pays. On consacra deux séances à discuter une question qui avait déjà occupé notre Conférence et sur laquelle nous nous étions décidés à faire connaître nos idées par la voie des journaux. Il s'agissait d'une réunion générale des missionnaires du sud de l'Afrique, qui serait convoquée dans un lieu central et où l'on pourrait traiter tous les sujets, tous les points d'un intérêt commun. Nous n'étions pas seuls à éprouver ce désir. Il y a de grandes difficultés à surmonter pour arriver à le réaliser, mais nous y parviendrons. Comme premier pas vers ce but, nous avons été d'avis qu'il serait d'abord désirable d'établir une Conférence locale des missionnaires appartenant aux diverses Sociétés qui travaillent au nord de l'Orange. Nous avons pris sur nous de publier une circulaire invitant ces Sociétés à envoyer des représentants à Bloemfontein, le 4 novembre de cette année. La ligne de conduite que j'ai suivie en cette affaire aura l'approbation de mes frères, je n'en doute pas. Et vous aussi, vous bénirez le Seigneur si un lien évangélique peut unir les diverses Sociétés qui ont, jusqu'à ce jour, travaillé côte à côte dans ce pays sans profiter beaucoup de leurs expériences respectives. — Je dois ajouter, en terminant, que le président de l'Etat-libre nous a reçus avec

urbanité et qu'il a paru prendre personnellement un grand intérêt à cette entreprise missionnaire.

« Le 15 du mois suivant, nous nous retrouvâmes de nouveau avec M. Gustave Maeder à Koakoa pour lui remettre définitivement sa nouvelle charge. M. le pasteur Théron, de Bethléhem, le magistrat du lieu, une vingtaine de Boers et d'Anglais, autant d'indigènes chrétiens appartenant à d'autres troupeaux du Lessouto, se trouvaient à la cérémonie. Ce fut encore une journée bien remplie qui se termina par une réunion d'Eglise intime et bénie. Il s'y dit d'excellentes choses et peut-être, une autre fois, vous enverrai-je des notes que j'ai prises en écoutant deux ou trois discours qui m'ont paru fort remarquables.

« M. Maeder est un jeune homme ouvert, communicatif; il aime les natifs et il saura s'en faire aimer. Mais sa tâche est hérissée de difficultés. Il ne faut pas inférer du fait qu'il est employé par l'Eglise réformée hollandaise que tous les préjugés de race et de couleur aient cessé d'exister. Mais l'œuvre missionnaire est une œuvre d'actualité. Elle s'empare du présent, laissant à Dieu le soin de l'avenir. Notre jeune frère comprend bien cela. »

---

#### QUELQUES MOTS DE PLUS DE M. COILLARD.

Dans la lettre où nous avons puisé le fond du précédent article, M. Coillard mentionne un fruit de son ministère bien propre à montrer que lorsqu'une âme s'égaré après avoir réellement senti l'atteinte de la Parole de Dieu, il ne faut jamais désespérer d'elle.

« A Noël, nous avons eu une fête religieuse bien douce. J'ai baptisé six adultes. Parmi eux, se trouvaient une femme et sa fille qui ont eu passablement à souffrir pour le nom du Sauveur, mais qui jusqu'à présent nous ont

donné de la joie par leur persévérance. Il y avait aussi dans le nombre des néophytes, un homme, jeune encore, dont le cas mérite d'être mentionné. C'est Tsanyane, maintenant appelé *Moshe* ou Moïse. Il y a là pour moi une époque et l'illustration vivante de ces paroles inspirées : « Jette « ton pain sur la surface des eaux, et, après quelque temps, « tu le retrouveras. » Ses impressions religieuses datent des premiers temps de mon ministère. Très jeune encore alors, il fréquentait assidûment toutes nos réunions avec Nkélé et Makotoko. Il me donnait grand espoir. Malheureusement, survinrent les saturnales, le grand rite païen de ces contrées ; il ne put résister à l'entraînement. Plus tard, il suivit son jeune chef qui s'en alla fonder un village à quelque distance. Puis, vinrent les guerres et je le perdis complètement de vue. Un soir, il y a un peu plus de deux ans, il nous revint maigre et vieilli ; nous eûmes de la peine à le reconnaître. Le pauvre garçon avait eu sa bonne part de vicissitudes et d'épreuves. Il s'était attiré de grands embarras en épousant une personne sur laquelle son chef avait eu des prétentions. Il ne lui naissait pas d'enfant, ce qui dans ce pays est considéré comme un grand malheur. Ses anciennes impressions religieuses ne s'effaçaient pas. Elles étaient devenues pour lui un tourment. Il ne parvenait pas à les étouffer, même en se plongeant dans les fêtes les plus bruyantes du paganisme. Il devint enfin tellement malheureux que sa raison s'égara. On eut recours à toutes sortes de moyens pour le guérir, mais son état ne faisait qu'empirer. C'est alors qu'il revint à nous. Nous en prîmes tout le soin possible. Bientôt, nous eûmes la joie de le voir se donner définitivement au Seigneur, et, en trouvant la paix de l'âme, il recouvra aussi la santé. Il a fait consacrer et bénir son mariage au temple, et, récemment, il est devenu père d'une petite fille. »

---



APPRÉCIATION SOMMAIRE DES SÉANCES DE LA CONFÉRENCE  
ET DU SYNODE, A MORIJA, A LA FIN D'AVRIL.*Lettre de M. F. Maeder.*

Nous recevons, en ce moment le compte rendu de ces importantes réunions, mais devant donner la priorité à un rapport de la même nature arrivé de Taïti le mois dernier, nous nous bornerons, pour cette fois, à reproduire les impressions qu'un de nos frères du Lessouto, M. F. Maeder, a reçues pendant la session.

Siloé, 13 mai 1874.

« Quand le soleil se lève, les ombres de la nuit se dissipent ; c'est aussi ce qui arrive dans les sombres régions du paganisme lorsque l'Évangile y pénètre. Son influence chasse l'une après l'autre les erreurs et les illusions. L'homme déchu redevient peu à peu vraiment homme en apprenant à connaître son Dieu. Il est rempli d'étonnement et de joie quand on lui dit qu'il y a un Sauveur qui l'aime et un Saint-Esprit qui veut le relever en le convainquant de péché. Mais avec quelle lenteur cela s'opère ! L'ennemi des âmes fait son possible pour retenir un peuple païen dans ses liens de fer. Le pauvre missionnaire a le temps de verser bien des larmes avant de voir se réaliser ses désirs et ses prières.

« Au Lessouto, un progrès sensible a été fait en ce qui concerne la destruction du règne du Malin. Je reviens de nos réunions annuelles et de la session du Synode qui ont lieu à Moriija. Ce sont les plus belles que nous ayons encore eues.

« L'Esprit du Seigneur semblait y régner. Tous les missionnaires étaient présents. Quoiqu'il y eût parmi eux une grande diversité d'opinions, les décisions ont été prises

avec une charité vraiment chrétienne; toute personnalité était bannie; on ne cherchait que le bien de la mission.

« Le Synode était composé de tous les pasteurs des Eglises du Lessouto sans exception et des délégués de chacune de ces Eglises. Nos chrétiens indigènes vivant à Smithfield, à Carmel, à Béthulie, à Matatiélé, en dehors du Lessouto, y ont pris part. L'Eglise réformée de l'Etat-Libre y avait aussi son représentant en la personne de mon fils Gustave. — Tout a été fait dans la langue des indigènes. Les délégués bassoutos ont exposé l'état et les besoins de leurs Eglises respectives avec beaucoup d'entrain et de convenance. Il y avait parmi eux de vrais orateurs, sachant tirer parti de toutes les ressources que présente leur idiome. Mais comme vous recevrez, sans doute, un rapport officiel sur les travaux du Synode, je m'abstiens de vous parler des délibérations qui ont eu lieu.

« Le dimanche, avant l'ouverture de la session, M. Coillard a prêché à un auditoire d'environ 2,500 personnes. Il a parlé du danger où est l'enfant de Dieu de se laisser refroidir dans son premier amour. L'après-midi, plusieurs missionnaires ont adressé de pressants appels aux mêmes auditeurs, les exhortant à servir le Seigneur avec zèle et persévérance. Mon fils était du nombre, mais comme il avait presque entièrement oublié le lessouto, son discours a été traduit par M. Emile Rolland.

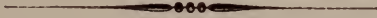
« Nous avons donc passé à Morija quinze jours de fêtes chrétiennes; des jours heureux, des jours de prières. Que le Seigneur veuille bénir, pour nos chères Eglises du Lessouto, ce qui a été fait et décidé dans cette importante assemblée, qui avait pour but la glorification de son nom dans ce pays, et que les païens, qui l'ont admirée, puissent aussi en avoir profité pour le salut de leurs âmes.

« Notre bien-aimé frère, M. Germond, est revenu d'Europe sain et sauf; il a été reçu avec bonheur par les gens

de sa station et s'est de suite remis à l'œuvre au milieu d'eux.

« Malgré les infirmités provenant de son grand âge, le chef, Abraham Moletsané, vient régulièrement aux services. Il continue à se conduire comme un chrétien doit le faire. »

M. Maeder dit, en terminant, combien il est heureux de voir son fils employé, comme lui, à l'œuvre de Dieu parmi des Bassoutos. Il se félicite aussi d'avoir trouvé dans sa seconde compagne, sœur de M. Ellenberger, une aide active et entendue, surtout pour la direction de l'école.



MEILLEURES NOUVELLES DE M<sup>me</sup> MABILLE ET DE M. LE  
D<sup>r</sup> E. CASALIS.

Avec l'aide de Dieu et grâce aussi à un tempérament singulièrement vivace et résistant, Mme Mabilille a retrouvé assez de forces pour faire bon accueil à quarante-trois hôtes, missionnaires, femmes et enfants de missionnaires, que la convocation du Synode lui avait amenés pour quinze jours : « C'était un vrai miracle, » nous écrit l'un des amis qui ont joui de son hospitalité.

Il va sans dire qu'elle a été constamment aidée par ses sœurs de la mission, et surtout par les jeunes et vigoureuses filles de missionnaires que M. et Mme Germond venaient de ramener dans le Lessouto. Mais il y a eu, en réalité, un retour de forces suffisantes pour qu'elle ait pu, sans trop de fatigue, vaquer à la direction générale de ce grand ménage et prendre sa bonne part dans tout le remuement religieux de la circonstance. « J'aurais beaucoup aimé, » écrit-elle à son père, « être à votre Jubilé, mais je crois que vous auriez bien joui, vous autres aussi, si vous aviez pu passer ces quinze jours avec tous vos frères et

toutes vos sœurs du Lessouto. Il faisait bon ici, je t'assure; on aurait dit que chacun voulait faire voir combien il pouvait être aimable. — Si les messieurs ont eu leurs conférences, nous, les dames, nous avons eu nos réunions de prières, et que de bien elles nous ont fait! Et puis, les soirées avec ces messieurs étaient délicieuses. Malheureusement les chants n'ont pas été beaux; nous étions tous si enrhumés! N'importe, nous étions heureux et même nos voix rauques ne nous semblaient pas sans douceur. — J'ai eu le bonheur d'avoir toutes ces chères demoiselles pour m'aider, et il fallait voir avec quel entrain elles faisaient leur service. J'ai bien appris à apprécier notre nouvelle amie, Mme Emilie Kohler... »

Notre cher docteur Casalis va mieux lui aussi; mais, chez lui la faiblesse était le résultat d'une grave maladie et le retour des forces a été retardé par une rechute. Il fait en ce moment, dans les stations, une tournée qui durera plusieurs semaines. Il espère qu'un changement d'air et de scène contribuera à le rétablir entièrement.

---

## SÉNÉGAL.

M. RÉMOND ET SES ÉCOLIERS.

*Extraits d'une lettre adressée au Directeur de la Maison  
des missions.*

Saint-Louis, 15 mai 1874.

« Je n'ai rien de bien nouveau à vous apprendre en ce qui concerne la marche de l'œuvre depuis le départ de M. et Mme Villéger. J'essaie d'avoir l'œil un peu partout et le Seigneur m'accorde une santé qui de jour en jour semble devenir plus prospère, et me permet de me consacrer entièrement à ma tâche.



Ce qui m'inquiétait un peu, dans le commencement de ma solitude, c'était la lingerie. Maintenant je m'en tire passablement. Chaque soir, dans ce que je me permets d'appeler mon salon, mes chers petits noirs se réunissent autour de la table et, armés d'aiguilles et des autres accessoires nécessaires à la couture, tous se mettent à l'œuvre avec plaisir. Mademba même, le grave Mademba, essaye, mais il n'a pas encore pu se familiariser avec le dé; pour les garçons ce détail devient une difficulté insurmontable. Tant que nous n'avons que des pièces à mettre, voire même des vestes et des pantalons plus ou moins détraqués à remettre en état, nous nous en tirons passablement; mais s'il s'agit de faire des reprises ou de raccommoder des bas, notre science est mise à de rudes épreuves, et même, pour ce qui est des bas, il y a certains préjugés que je dois combattre; les mulâtres, qui sont aux yeux des noirs l'idéal de l'ordre, ne reprisent jamais les bas. Le talon est-il endommagé, vite on fait un nœud avec une ficelle quelconque, au-dessus du trou bien entendu, et on coupe la partie trouée; il va sans dire qu'avec ce raccommodage le pied y passe en entier, et qu'après cette opération, tel bas ne se trouve plus qu'une chaussette, un peu longue il est vrai, mais une seconde opération lui donnera une longueur irréprochable à tous égards. Exiger de mes enfants des reprises, c'est vouloir, de mon autorité privée, faire un coup d'état, renverser toutes les idées reçues de mes jeunes enfants; le mot de tyrannie a même été prononcé; mais ici-bas on s'habitue à tout, cela me fait espérer que sous peu mon petit monde raccommodera ses bas.

Ces détails d'intérieur terminés, détails qui ne doivent vous intéresser que médiocrement, j'ai hâte de vous dire que l'œuvre de l'évangélisation et de l'enseignement se continue, grâce à Dieu, d'une manière propre à nous encourager. Si tous les obstacles n'ont pas été renversés, ils ont été considérablement amoindris, et cela par la douceur

évangélique de M. Villéger, par son activité incessante, par le tact avec lequel il est parvenu, non-seulement à se faire tolérer des partis, mais à se faire des amis puissants dans tous les camps. M. Villéger a compris qu'il était nécessaire de joindre la prudence à la foi ; il l'a fait, et, grâce à lui, notre œuvre à Saint-Louis est posée, elle a sa petite place au soleil ; non-seulement on la laisse vivre, mais on l'encourage. Ainsi, les enfants qui sortent de notre école n'ont pas besoin pour se placer dans des administrations ou dans des magasins, d'autre recommandation que de sortir de chez nous. Voyez quelle influence nous procure l'école. Par elle, nous avons la direction de nombreux enfants, par ces enfants, nous entrons en relations avec leurs parents, qui nous écoutent volontiers parce qu'ils savent que nous sommes incapables de les tromper. Les enfants une fois placés, restent toujours nos pupilles, nous les suivons et par eux nous abordons des personnes auprès desquelles il nous eût été impossible d'avoir accès.

Il y a quelques jours, vers neuf heures du soir, un monsieur vint frapper à ma porte ; je le fis entrer, et il amena adroitement la conversation sur l'école et sur les enfants. Je ne lui cachai pas notre but ; cette manière d'agir est, à mon avis, la seule que nous devons suivre ; elle nous évitera bien des déboires. Il parut satisfait et, en sortant, il me remit la somme de 50 fr. pour acheter des livres, à la fin de l'année scolaire, et les distribuer aux plus méritants. Je lui demandai la permission de porter son offrande et son nom sur le journal des missions ; il préféra garder l'anonyme. Puisque j'en suis aux exemples, je vous en citerai encore un ou deux autres. Le chef d'une grande administration financière de Saint-Louis est venu me prier de lui donner un de mes élèves pour en faire un copiste ; j'ai allégué que je n'en avais pas de présentable pour le moment ; il a insisté ; je lui ai fait voir quelques cahiers ; il a trouvé là une écriture qui lui convenait et il a emmené le jeune

écrivain. Ce monsieur est venu depuis me donner des nouvelles de l'enfant; il en est très content, et me dit qu'il lui a déjà fait gagner deux places dans ses bureaux et qu'il est sûr d'en faire quelque chose. Dernièrement, un noir catholique, qui a été élevé par les frères, et qui même a été placé par eux pendant un certain temps dans une de leurs maisons en France, est venu me proposer un enfant qu'il protège. J'ai fortement insisté sur le but de notre œuvre, sur le caractère exclusivement évangélique de l'instruction que son protégé recevrait dans notre maison. « Je sais, » me dit-il, « que votre but est de former des hommes, c'est pour cela que je m'adresse à vous. Je ne suis pas embarrassé de mon enfant, mais votre maison me paraît remplir toutes les conditions désirables, c'est pourquoi je vous supplie de prendre le petit. » Vous pensez bien que je ne l'ai pas refusé, etc. »

L. RÉMOND.

---

## TAITI.

### RAPPORT DES PASTEURS DE TAITI ET DE MOORÉA A LA CONFÉRENCE.

L'ordre du jour appelle la lecture des rapports des pasteurs sur leurs Eglises. — On lit d'abord ceux de Mooréa.

M. Brun, de *Papétoaï*, dit que dans son Eglise, le bien l'emporte sur le mal; — les femmes déploient beaucoup d'activité dans leurs visites aux malades et à tous les malheureux en général. Il a une école biblique pour les diacres, dont il espère d'heureux effets. — Il a dû exclure trois membres, mais cela a été compensé par vingt-cinq admissions; l'Eglise se compose de quatre-vingt-dix membres; les diacres secondent activement le pasteur; l'un d'eux cependant a mérité qu'on lui retirât sa charge.

Un prêtre s'est établi à Papétoā où il a construit une jolie petite chapelle qui reste vide. Il a eu d'abord six de nos enfants qui nous sont revenus depuis.

L'école compte 55 élèves ; l'enseignement leur est donné en français et en taïtien.

La congrégation a dû abandonner son vieux temple qui tombe en ruines. Elle ne l'a pas fait sans tristesse. De précieux souvenirs se rattachent à cet édifice qui fut bâti par les habitants de Mooréa à l'époque où ils renoncèrent au culte des idoles. M. Brun voudrait qu'on le relevât. — C'est une grande entreprise pour laquelle il compte sur le secours de Dieu. Il termine en rendant grâces au Seigneur pour le bien qui s'est accompli dans l'Eglise de Papétoā.

Le pasteur Vaïtoaré, d'*Afaréaitu-Mooréa*, dit que son Eglise est active ; le mal y est comparativement petit. Elle a eu à enregistrer 11 décès. Pas d'expulsion ni d'admission ; 84 membres ; 55 enfants dans l'école.

*Haapiti* (Mooréa). Le pasteur a été retenu chez lui. Un délégué dit que l'Eglise s'applique avec bonheur à des récitations de portions de la Bible ; — 10 admissions ; 8 membres placés sous la discipline ; 113 communiants ; 45 enfants dans l'école.

*Téaharoa* (Mooréa). Le pasteur n'ayant pu venir, c'est un diacre qui présente le rapport. L'Eglise paraît vivante. Beaucoup d'activité dans les visites aux malades. Les inconvertis sont évangélisés. — Il y a 166 communiants, 9 ont été suspendus de la Cène, 8 sont morts ; l'école a 22 élèves ; 45 enfants de ce district vont à l'école protestante de Téavaro.

*Papéété*. M. Vernier, pendant l'année, a reçu 12 nouveaux membres à la communion de l'Eglise ; 7 ont dû être retranchés pour inconduite, 6 sont entrés dans leur repos et 19 sont allés habiter d'autres localités. — Le troupeau se compose actuellement de 231 membres. — Le rapporteur exprime sa satisfaction et sa joie pour quelques manifesta-



tions de piété et de vie religieuse qu'il a remarquées pendant les derniers mois au sein de l'Eglise. — Deux groupes, composés des sœurs les plus actives, ont été établis, l'un pour aller tendre le filet de l'Évangile parmi les gens du dehors, et l'autre pour porter des encouragements et des consolations aux affligés. — La reine Pomaré a prêté un concours actif aux œuvres de piété qui se sont accomplies. — Des réunions d'édification ont lieu chez elle. — M. Vernier est satisfait de l'entrain avec lequel sa classe biblique a été suivie par les diacres. Il leur a expliqué les six premiers chapitres de la première Épître aux Corinthiens et leur a fait faire des exercices homilétiques. Il est persuadé que ce travail ne sera pas vain auprès du Seigneur.

M. Green remet la présidence à M. Viénot, afin de pouvoir rendre compte des travaux auxquels il s'est personnellement livré. Il a pu prêcher quatre-vingts fois dans l'année et faire 880 milles à cheval en tournées missionnaires. Il tient deux classes de diacres à Papéété. Il a étudié dans ses leçons bibliques une partie de l'Évangile selon saint Matthieu ; il enseigne aux diacres à faire des plans de sermon. Il éprouve un ardent désir de pouvoir continuer à travailler dans le champ du Seigneur.

Le président exprime à M. Green la satisfaction de l'assemblée pour le concours actif qu'il prête aux pasteurs de Taïti.

Après avoir rendu la présidence à M. Green, M. Viénot dit un mot de son œuvre spéciale. Pas de changement notable dans les *écoles d'enfants* : 130 inscrits, 70 réguliers, 50 qui donnent de la satisfaction. L'*école normale* a eu trois élèves, dont deux ont terminé leur préparation. Téraï a été appelé à Paéa où il réussit très bien. Tapuhuaïra a été choisi par les gens de Papénoo. Mais l'autorité n'a pas encore approuvé cette élection, qui nuirait beaucoup à l'école du prêtre. — M. Vernier prête un actif concours à M. Viénot pour les leçons. — L'imprimerie fonctionne, et,

avant la fin des vacances, on pourra livrer un premier livre de lectures pour les enfants. — M. Viénot bénit le Seigneur de ce que deux de ses vœux les plus ardents se sont réalisés : une école normale et une imprimerie travaillant à l'évangélisation de Taïti.

*Faa* (Mahéanuu, pasteur). Les membres de l'Eglise se livrent avec entrain aux exercices de récitations bibliques. — Pas d'admissions; 9 cas de discipline; 90 communiants; les enfants vont à l'école du prêtre. — M. Green a aidé chaque mois le pasteur pour la distribution de la Cène.

*Punauia* (Teïna, pasteur). L'Eglise paraît vivante : 3 suspensions de la Cène dans l'année; 1 mort; 7 admissions; 131 membres.

*Paéa* (Tuaïra, pasteur). L'Eglise a admis 4 nouveaux communiants; 5 sont morts et 4 ont été exclus; 150 restent. — Les frères et les sœurs sont très actifs. — Le temple ne désemplit pas, du matin au soir, à chaque jour, de Cène. — On est très content de l'instituteur Téraï dont a parlé M. Viénot. Il a 79 enfants, presque tous venus de l'école catholique. Les élèves aiment beaucoup leur école et y vont avec entrain. Ils ont déjà fait des progrès considérables qui leur ont valu, de la part du directeur des affaires indigènes, des félicitations pour le présent et des promesses de récompenses pour l'avenir.

*Papara*. Cette Eglise est assez vivante : 7 membres sont morts; 10 ont été suspendus de la Cène, il en reste 195; l'école est prospère et compte 79 enfants. — Vaiho préside chez le pasteur une réunion de sœurs qui s'assemblent pour étudier la Parole de Dieu. — Même ceux qui ne sont pas membres de l'Eglise apprennent des portions de la Bible.

*Mataiéa*. 8 réceptions; 30 expulsions pour cause d'intempérance; 114 communiants; tous les enfants à l'école des frères. — Cette Eglise subit des alternatives de vie et de tiédeur. Le pasteur est mort et n'a pu être remplacé.

Les membres sont comme des orphelins et demandent l'assistance du Synode.

*Papéari.* Cette Eglise est peu vivante : 75 membres. Le chef du district et le président du conseil ont organisé une fête qui a démoralisé la population. Tous les deux étaient membres de l'Eglise. Le pasteur ayant dû les suspendre, ils sont devenus ses ennemis. — L'école compte 45 enfants.

*Vaïrao*, avec les annexes de Toahotu et de Mataoaé. Cette Eglise a 121 communicants; dans l'année, 3 sont morts et 6 ont été exclus; 52 enfants dans l'école de Vaïrao.

Tématua, pasteur de l'annexe de *Toahotu*, dit qu'il n'y a plus d'école dans son sous-district. Il demande un instituteur au Comité.

M. Viénot répond qu'il y a précisément dans l'école normale le nommé Tuhiva, de Toahotu, dès qu'il sera prêt on le proposera pour instituteur.

*Téahupoo.* Eglise tiède : 95 membres; 1 femme catholique est entrée dans l'Eglise évangélique; 62 enfants dans l'école; l'Eglise a perdu 4 membres par la mort; une seule admission a été prononcée.

*Tautira.* L'Eglise n'a admis ni rejeté aucun membre; la mort lui en a pris 5; restent 153 communicants; tous les enfants vont à l'école du prêtre. — L'Eglise est cependant vivante et se livre avec beaucoup d'activité à des exercices de récitation bibliques. — Echange de visites d'encouragement entre les diacres de cette Eglise et ceux des troupeaux voisins.

*Puëa.* Cette Eglise a 96 communicants, après avoir admis 43 nouveaux membres et en avoir exclu 5; l'école compte 60 enfants récemment repris au prêtre, qui n'a plus personne. Les sœurs ont des réunions de récitation bibliques. Un immense temple vient d'être bâti à Puëa. Les habitants du district ont déployé une grande activité pour payer cette construction, dont le prix s'est élevé à 25,000 fr. Ils se sont

procuré cette somme par la vente de 1,700,000 oranges, qui ont fait le chargement de cinq navires.

*Afaahiti.* 24 membres; 10 ont été reçus cette année; 2 sont morts; 1 catholique est revenu au protestantisme; l'école languit par suite des absences trop répétées du pasteur. — Un nouveau temple est en construction dans ce district.

*Hitiaa.* 1 admission; 15 décès; 167 communicants restent dans l'Eglise.

*Mahaéna.* 3 morts; 62 communicants. — Cette Eglise, à peu près morte l'année dernière s'est réveillée.

*Tiareï* a 47 membres. Il y a eu, dernièrement, 24 admissions; 23 enfants dans l'école.

*Papénou.* 2 morts; 1 membre exclu; 38 admissions; 93 membres très actifs à évangéliser de maison en maison. Ecole du dimanche prospère. L'école de la semaine a été fermée. « Le commandant a donné tous nos enfants au prêtre, » dit le pasteur Nohoraamotu.

*Haapapé.* 3 admissions, autant de membres exclus et 5 morts; 83 communicants restent à l'Eglise; tous les enfants vont à l'école du prêtre; 35 enfants suivent notre école du dimanche. — Beaucoup d'entrain pour les récitations bibliques.

*Papao.* 16 cas de discipline pour cause d'intempérance; 4 morts; 130 communicants; les différents groupes de l'Eglise se rassemblent chaque mois pour des récitations édifiantes. — M. Green a souvent visité ce troupeau, notamment pour la distribution de la sainte Cène. Le pasteur Ariipeu ajoute qu'il ne dira rien de l'école; qu'il laisse à M. Vernier, qui la dirige, le soin de rendre compte de sa situation. — M. Vernier dit qu'il est content de cette école, que les élèves y font des progrès. Le directeur des affaires indigènes a, dans une tournée, félicité les élèves des connaissances qu'ils avaient acquises.

Le président adresse quelques paroles d'encouragement



aux pasteurs. M. Viénot dit qu'il souffre étrangement quand il entend cette phrase, qui revient si souvent : « Tous les enfants sont chez le prêtre. » Si encore on pensait à tenir une école du dimanche ; mais deux pasteurs seulement ont cette bonne habitude ! Il faut que l'assemblée s'occupe le plus tôt possible de la question des écoles du dimanche.

M. Vernier ajoute : « Même dans les districts où le gouvernement a fermé l'école indigène, une école du dimanche peut s'ouvrir sans que personne s'y oppose. »

M. Brun : « Veillons sur nos enfants ; ce sont les agneaux du troupeau. »

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

### ANGLETERRE.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES  
A LONDRES EN 1874.

(Fin.)

Nous achevons notre revue en continuant à nous renfermer dans le cercle des Sociétés qui travaillent directement à l'œuvre missionnaire.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

Cette institution, qui vaut aux Églises congrégationalistes d'Angleterre une place si honorable parmi celles qui s'occupent du monde païen, a célébré son quatre-vingtième

anniversaire le 14 mai dernier. La vaste salle d'Exeter-Hall était comble. Le lord maire de Londres occupait le fauteuil. A côté de lui, sur l'estrade, siégeaient, avec le Comité, des hommes éminents appartenant à d'autres dénominations religieuses, notamment l'éloquent doyen de Cantorbéry et cet illustre Sir Bartle Frere que l'Angleterre actuelle met, à bon droit, au premier rang de ses savants, de ses administrateurs et de ses philanthropes chrétiens les plus écoutés.

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps l'activité persévérante que la Société déploie au service de Christ. Ses champs de travail principaux sont la Chine, l'Inde, l'Afrique du Sud, Madagascar, la Polynésie et cette Nouvelle-Guinée où ses agents viennent à peine de s'établir, mais où l'un d'eux a déjà obtenu la palme du martyr.

La Société compte actuellement à son service 155 missionnaires consacrés anglais et plusieurs centaines de prédicateurs, évangélistes, ou maîtres d'école indigènes. Elle se plaint, dans son rapport, de n'avoir pu envoyer, l'année dernière, que 12 missionnaires de plus dans cette immense moisson d'âmes qui blanchit de toutes parts.

Comme celles de presque toutes les Sociétés de missions, ses ressources ont cependant grandi. Elles avaient, durant l'exercice, atteint le chiffre de 115,909 livres sterling (près de 2,900,000 fr.), plus élevé que celui de l'année précédente d'environ 21,000 fr.

L'intérêt de la séance, toute pleine d'éloquents discours, fut très vif, mais moins extraordinaire peut-être que l'effet produit sur le grand public par le compte rendu que, deux jours plus tard, en a donné le *Times*, le célèbre journal qui se prononce rarement sur une des questions importantes du jour sans que ses appréciations fassent le tour du monde civilisé.

Nous sommes, en France, si peu habitués à voir les grandes feuilles politiques s'occuper des missions protes-

tantes autrement que pour les dénigrer en passant, qu'on pourra nous savoir gré de dire ce qu'en pense ce héros colossal de la presse contemporaine, qui passe à bon droit pour l'organe le plus accrédité des opinions de son pays. Ses observations ont été d'autant plus remarquées, que depuis quelques années, l'orgueil de certains savants s'est uni à la légèreté des mondains et aux passions d'une Église rivale pour lancer contre les travaux de nos missionnaires des accusations perfides, qui n'ébranlent pas, mais peuvent parfois troubler la foi de leurs amis.

Suivant l'écrivain du *Times*, les œuvres comme celles dont il avait été rendu compte dans cette réunion d'Exeter-Hall sont une des gloires de l'Angleterre. « La pensée, » dit-il, « ne saurait s'arrêter un instant sur l'immensité du pouvoir et des richesses dont ce pays dispose, sans qu'on se demande quel usage il en fait, et si, par cet usage, il travaille à éloigner la sentence de mort portée contre tout grand pouvoir qui ne répond pas à son but. La Société des missions de Londres y contribue dans sa sphère, en s'acquittant d'une obligation qui est une partie essentielle du christianisme. Elle prend, pour les porter aux extrémités de la terre, la Bible et les doctrines placées à la base des croyances de plusieurs centaines de millions d'hommes, divisés sous tant d'autres rapports, et voici à quels résultats elle est arrivé déjà.... »

Suivent un résumé succinct du rapport lu dans Exeter-Hall et la remarque que jamais des œuvres de ce genre n'ont eu plus de chances de réussir que de nos jours. « De hardis voyageurs parcourent des pays longtemps inconnus, des nations jusqu'ici impénétrables ouvrent leurs portes, les relations internationales abaissent des barrières longtemps regardées comme infranchissables, les moyens de transport se multiplient à l'infini, toutes les races se montrent avides d'instruction ou du moins portées à la recevoir. Par tout cela, que de montagnes de difficultés jetées

dans la mer! Et à ce point de vue, que de miracles accomplis dans le monde depuis un demi siècle! . . . »

« Il est vrai que comme tous les autres corps religieux, soit à l'intérieur soit au dehors, cette institution souffre de ce qu'on pourrait appeler le développement rival des intérêts sociaux. En toutes choses il y a tendance à monter; augmentation dans le prix des objets nécessaires à la vie, augmentation de salaires, accroissement progressif de prétentions et d'espérances, et partout, en conséquence, compétition entre les entreprises et les carrières ouvertes à l'activité de l'homme. Dans cet état de choses, on se représente difficilement que l'enthousiasme ou le sentiment d'une vocation divine s'empare d'un jeune homme de talent, ayant de bons amis et des perspectives attrayantes, et qu'elle le pousse aux extrémités de la terre, pour y consacrer obscurément sa vie à donner à des sauvages des leçons de décence, de sagesse et de foi. Et pourtant il est de fait que beaucoup de jeunes gens ressentent cette vocation, y obéissent et, quittant tout pour la suivre, s'en vont au loin faire plus ou moins de bien, dans la proportion des talents ou de la persévérance dont ils sont doués! . . »

Plus loin, le *Times*, analysant le discours prononcé à Exeter-Hall par Sir Bartle Frere, applaudit au chaleureux témoignage rendu par cet homme éminent aux bons effets de la prédication de l'Évangile dans tous les lieux où il a été à même d'en juger par lui-même, dans l'Inde, en Afrique, à Madagascar. Il n'y a, dans sa pensée, ni diplomatie, ni armées, ni flottes, ni plans de civilisation qui puissent, à ce point de vue, soutenir la comparaison avec le christianisme. Sir Bartle déclare sans ambages et sans réserve, dit le *Times*, que le seul moyen vraiment efficace de faire du bien à toutes les races humaines, c'est de leur enseigner l'Évangile le plus simplement possible.

En terminant son article, généralement si favorable à la cause des missions, le *Times* touche à une sorte de conflit



qui a surgi, depuis quelques années, entre la Société des missions de Londres et cette partie de l'Église anglicane qu'on appelle la *haute Église*, — question épineuse et dont naturellement l'assemblée générale avait dû s'occuper.

Il s'agit de la création d'un évêché anglican à Madagascar, dans ce champ de travail que la Société de Londres a fait évangéliser au prix de tant de sacrifices et où le Chef suprême de l'Église l'a comblée de tant de bénédictions. Ce projet, conçu dans des vues d'étroitesse sectaire, a été regardé par tous les bons esprits comme un injustifiable empiétement sur un terrain que la fraternité chrétienne rendait en quelque sorte sacré. Le gouvernement de la reine a refusé très nettement de s'y associer, et l'épiscopat anglais tout entier s'y est montré tellement opposé qu'il a fallu recourir à l'évêque anglican d'Écosse (très puséiste paraît-il) pour conférer l'ordination à l'ecclésiastique choisi pour occuper un tel poste. Inutile de dire que l'opinion publique, représentée par le *Times*, a jeté le blâme le plus sévère sur un pareil procédé. Ajoutons seulement, pour constater une fois de plus le bon accord qui règne généralement dans l'œuvre des missions, que la grande Société des missions de l'Église établie, celle dont nous racontions l'autre jour les travaux, s'est prononcée très nettement contre le projet. Elle a même fait davantage. Depuis quelques années, elle avait, au nord de Madagascar, dans une région que les représentants de la Société de Londres ne pouvaient pas encore évangéliser, quelques missionnaires dont Dieu bénissait les travaux. Elle vient, en les retirant, de montrer à quel point elle entend respecter les droits d'une autre Société chrétienne travaillant à l'œuvre du Seigneur.

#### SOCIÉTÉ DES MISSIONS WESLEYENNES.

De cette Société, et des autres dont il nous reste à parler,

nous ne mentionnerons guère, pour abrégér, que la situation financière et quelques particularités saillantes.

Les Wesleyens d'Angleterre, des colonies et autres pays, qui, l'année précédente, avaient fait à leur Société un revenu d'environ 157,000 livres sterling, lui en ont envoyé, l'année dernière, près de 163,000, c'est-à-dire 150,000 fr. de plus. On voit que là aussi l'esprit missionnaire est loin d'aller en déclinant. Le Comité s'en est réjoui, mais en exprimant le vœu de pouvoir bientôt annoncer un revenu d'au moins 200,000 livres (5 de nos millions).

Un des faits encourageants cités par le rapport a été la situation religieuse des îles Fidji. Dans cet archipel naguère si redouté, il a été constaté que 109,000 personnes suivent régulièrement le culte, dans plus de 1,000 chapelles. On sait que pour se mieux mettre à l'abri des incursions des tribus encore sauvages et surtout dans l'espoir de mieux échapper à l'odieux commerce des coolies, le principal chef ou roi de cet archipel a volontairement réclamé le protectorat de l'Angleterre qui, selon toute apparence, lui sera accordé. Les missionnaires ne pensent pas avoir rien à redouter de ce changement de situation politique.

L'événement de la séance d'assemblée générale a été un discours du révérend D<sup>r</sup> Punshon, le prédicateur le plus renommé du méthodisme anglais. Privé depuis sept ans d'assister à ces grandes réunions annuelles, l'éminent orateur a constaté que, durant cet intervalle, la Société avait accru de 160 le chiffre de ses agents, et que celui des enfants instruits dans ses écoles s'était élevé de 62,000 à 152,000. Mais la partie de son allocution qui a le plus émotionné l'assemblée, a été une vigoureuse exhortation à combattre les empiétements de l'Église romaine en Angleterre. Si, à travers toutes les révolutions modernes qui ont bouleversé tant de pays, l'Angleterre a conservé sa

tranquillité et sa force, c'est uniquement à la Bible et aux grands principes de l'Évangile qu'elle en est redevable.

Plusieurs missionnaires en activité, et un Indou converti nommé Lubrahmanyam, ont contribué par des communications pleines de vie à l'intérêt de la séance.

#### SOCIÉTÉ DES MISSIONS BAPTISTES.

Revenus bien inférieurs à ceux que nous avons eu à citer jusqu'ici, mais très considérables aussi, et croissant d'année en année. Ils ont, cette fois, dépassé 40,000 livres, tandis que jamais encore ils n'avaient été au-delà du chiffre de 39,000. Séance très vivante aussi, où ont été donnés, par des missionnaires ou par d'autres orateurs, des détails réjouissants sur les progrès de l'Évangile en Chine, en Afrique, aux Antilles et surtout dans l'Inde et à Ceylan. Un jeune Norvégien, nommé Hans Skreffsrud, a tout particulièrement impressionné l'assemblée en lui racontant ses travaux parmi les Sonthals, race aborigène du nord de l'Inde, repoussée depuis longtemps dans les montagnes par une des invasions conquérantes qui ont tant de fois bouleversé les populations de ce pays. Ce discours, dit un des assistants, a été le modèle parfait de ce que devrait toujours être une allocution missionnaire, simple, vif, précis et transportant l'auditeur au milieu même des scènes qu'il veut comprendre. On a remarqué aussi le beau témoignage rendu par le jeune Norvégien aux merveilleux succès accordés dans les mêmes régions à un de ses collègues, M. Bærreson, qui est d'origine danoise.

Mais abrégeons encore, et bornons-nous à mentionner des chiffres de revenus, moins pour l'intérêt qu'ils présentent en eux-mêmes, que pour rappeler l'existence des institutions auxquelles la libéralité des donateurs les a destinés.

La *Société pour la propagation de l'Évangile* (institution anglicane, malheureusement attachée aux doctrines du puseïsme) avait reçu dans le courant de son exercice 40,259 livres sterling, environ 3,000 livres de moins que l'année précédente. C'est un des très rares exemples de diminution qui se soient produits dans ces manifestations de zèle en faveur des missions. L'institution embrasse cependant un vaste champ de travail. Elle pourvoit, en tout ou en partie, à l'entretien de 434 missionnaires consacrés.

La *Société de Londres pour la propagation de l'Évangile parmi les Juifs* a reçu 35,228 livres sterling et a pu annoncer d'encourageants résultats.

Une autre Société pour l'évangélisation des Juifs a recueilli 7,657 livres;

Les missions moraves d'Angleterre, 12,000 livres;

La Société des missions pour l'Amérique du Sud (fondation du célèbre martyr Allan Gardiner), 11,733 livres;

La Société des missions presbytériennes d'Angleterre, près de 9,000 livres;

La Société de secours en faveur des missions turques, 3,552 livres;

Et enfin trois Sociétés spécialement consacrées à propager l'instruction, en Orient, parmi les femmes et les enfants de l'Inde et de la Syrie, ont reçu ensemble près de 24,000 livres (environ 600,000 fr.).

En résumé, gloire à Dieu! Les chrétiens évangéliques d'Angleterre donnent à eux seuls, pour la conversion du monde païen, des sommes trois ou quatre fois plus considérables que les catholiques romains d'Europe n'en fournissent à leur institution si vantée sous le nom d'OEuvre de la propagation de la foi.





## SUISSE ET AFRIQUE.

Le 7 mai dernier, la Société des missions de Neuchâtel a eu son assemblée générale de l'année dans une des chapelles de la ville. Dans cette réunion, M. le pasteur Rollier, de Saint-Aubin, qui avait représenté le Comité neuchâtelois au Jubilé cinquantenaire de la Société des missions de Paris, et que nous avons entendu avec tant d'édification dans une de nos séances, a rendu compte de sa mission, et a chaleureusement invité ses auditeurs à s'unir aux chrétiens de France pour rendre grâce à Dieu des bénédictions répandues depuis un demi-siècle sur l'œuvre de la Société de Paris.

Les recettes de l'exercice avaient été de 37,254 francs, mais donnés le plus souvent avec des désignations spéciales indiquées par les donateurs eux-mêmes, de telle sorte que le Comité se trouvait n'avoir eu à répartir que 9,500 fr. Il en avait alloué 3,600 à la Société de Paris; 3,600 à celle de Bâle; 1,800 aux Missions moraves et 500 à la nouvelle Société de missions de l'Eglise libre vaudoise. Le reste (60 francs) couvrira les menus frais de l'œuvre dans le pays; on voit que nos amis de Neuchâtel ne sont pas de ceux qui pensent avant tout à eux-mêmes.

Mais l'intérêt de la séance a été surtout, cette fois, dans les communications de M. le pasteur Nagel sur les deux missionnaires de la Société de Bâle que le cruel roi des Achantis a retenus, pendant plus de quatre ans, captifs à Coumassé, capitale de ses états. M. et Mme Ramseyer sont originaires du canton de Neuchâtel, et y étaient prochainement attendus. Voici, d'après le *Journal religieux de Neuchâtel*, quelques-uns de ces détails.

Faits prisonniers, en 1869, dans la station d'Axum, qu'ils occupaient sur la côte, M. et Mme Ramseyer et leur enfant, en bas âge, souffrirent tellement des fatigues

et des privations du voyage qu'on leur fit faire que l'enfant en mourut. « Eux-mêmes, rongés de vermine (nous copions textuellement), furent tout heureux de recevoir du roi un peigne et des ciseaux, qui les mirent à même de se débarrasser du fléau qui les tourmentait. »

Un an plus tard, en décembre 1870, on leur assigna pour résidence une maison jadis occupée par des missionnaires wesleyens, que le monarque avait forcés de quitter le pays. Après la misérable hutte qu'ils avaient habitée jusque-là, cette demeure leur parut un palais. Le 2 décembre, naissance d'une fille qui les réjouit; mais, quatre jours après, le 6, rentrée dans Coumassie de l'armée du roi, et fête sanglante où soixante prisonniers sont impitoyablement égorgés. En juillet 1872, de généreux Anglais, sensibles au malheur de M. et de Mme Ramseyer et de leurs compagnons de captivité, sollicitent leur élargissement, moyennant une rançon qu'ils se chargent de fournir. Le roi demande modestement 162,000 francs. Les Anglais lui en offrent 2,500; les Achantis réduisent leurs prétentions à 5,000; l'accord se fait, et les missionnaires peuvent quitter Coumassie; mais, quand ils sont à deux journées de marche de la côte, un contre-ordre arrive et les force à retourner en arrière; puis, la guerre éclate de nouveau et donne lieu à plusieurs batailles acharnées, dont l'une ne dura pas moins de douze heures. Pendant ces terribles événements, qui remplirent l'année 1873 tout entière, un second enfant avait été donné au couple prisonnier.

Enfin, le 9 janvier 1874, le général anglais, Sir Grant Wolseley, avait tellement gagné de terrain, qu'il put intimenter au roi des Achantis l'ordre péremptoire de relâcher immédiatement non-seulement les missionnaires, mais tous ses prisonniers. Cè message bouleversa le monarque africain au point que dans une seule journée il changea trois fois d'avis; mais, enfin, il se décida à renvoyer d'abord M. Kuhne, collègue de M. Ramseyer, et ensuite

M. et Mme Ramseyer, qui cette fois purent gagner les stations de la Société de Bâle et y furent accueillis avec des transports de joie.

En terminant son rapide exposé, M. Nagel a cité quelques lignes singulièrement touchantes d'une lettre adressée par M. Kuhne au Comité de la Société de Bâle, après son retour dans les stations baloises : « Mon corps a été bien fatigué, dit le pieux serviteur de Christ; la mort me ronge à l'intérieur; j'ai perdu la moitié ou les trois quarts de mes poumons; c'est pourquoi je vous prie de m'accorder la liberté de choisir le moment de mon départ (pour l'Europe). Je ne vous apporterai qu'un débris de moi. Oh! si seulement j'avais pu mieux servir mon divin Maître! »

Dans son numéro du 6 juin, le *Journal religieux de Neuchâtel* annonçait l'heureuse arrivée, dans cette ville, de M. Ramseyer et de sa famille. (1)

---

## EMPIRE TURC.

Des nouvelles alarmantes, au point de vue de la liberté religieuse, nous arrivent de Constantinople et de quelques autres points de l'empire turc.

A la fin du mois dernier, les trois évangélistes *Ansairieh*, forcément enrôlés comme soldats, puis enchaînés et outrageusement bâtonnés à Damas, à cause de leur conversion au protestantisme, n'avaient pas été rendus à la liberté, et les autorités turques paraissaient décidées à ne

---

(1) L'article qu'on vient de lire avait été composé pour notre numéro du mois de juin, mais avait dû être ajourné, faute de place. Nous croyons que ce retard ne lui a rien enlevé de sa valeur.

tenir compte d'aucune représentation diplomatique relative à cet objet (1).

Un autre fait non moins révoltant vient de se passer à Marasch, petite ville du district d'Alep. Depuis quelques années, un mahométan du lieu, nommé Mustapha, avait cru à la vérité de l'Évangile sans oser le dire, par crainte de la persécution et dans l'espoir d'amener ainsi plus aisément sa famille au pied de la croix. Mais l'hiver dernier, son fils aîné, jeune homme très intelligent, âgé de 16 à 17 ans, et qui fréquentait l'école missionnaire, y fit hautement profession de christianisme. Encouragé par cet exemple, le père fréquenta dès lors le culte évangélique et dit à tout venant qu'il était protestant. Trois semaines s'étant ainsi passées, on croyait qu'il n'avait rien à redouter de plus que le flot d'injures dont ses anciens amis l'avaient accablé en apprenant ce qu'ils appelaient une apostasie, quand tout à coup, un lundi matin, la police turque envahit le domicile de Mustapha, l'arrêta ainsi que son fils, et sans leur donner le temps de dire adieu au reste de la famille, les fit partir pour Alep, sous escorte et chargés de chaînes, à la façon des voleurs. Cinq jours de marche les séparaient d'Alep. Le lendemain de leur départ, quelqu'un les vit sur la route, les mains liées derrière le dos, marchant les pieds nus sur un sol rocailleux et affreusement fatigués, mais calmes pourtant et ne proférant aucune plainte. « Dites à nos frères de Marasch de ne pas s'affliger à notre sujet, mais de prier pour nous, » dirent-ils à un chrétien qui se trouva sur leur passage. Et depuis lors, aucune nouvelle d'eux n'est arrivée à leurs amis. Ont-ils

---

(1) Un article du célèbre firman donné par d'Abdul-Medjid garantissait cependant la liberté des cultes. Il est ainsi conçu : « A'tendu que dans mes Etats toutes les religions sont librement professées, aucun de mes sujets ne peut être gêné dans l'exercice du culte qu'il professe, ni puni pour avoir usé de ce droit. »



été jetés en prison, condamnés à l'exil ou à la mort? Personne n'en peut rien dire.

Un missionnaire de Marasch, le révérend Montgomery, a écrit que ni Mustapha ni son fils n'étaient coupables d'aucun crime, d'aucun délit quelconque, et que c'est uniquement pour être devenus protestants qu'ils ont eu à subir ces odieux traitements. Le Comité de l'Alliance évangélique anglaise a signalé ce cas au ministre des affaires étrangères de Londres, en réclamant son intervention, et le Comité de la branche française a été invité à faire une démarche du même genre auprès du gouvernement français.

A Constantinople, la recrudescence du fanatisme mahométan a pris une autre direction. C'est au grand missionnaire, à la Bible elle-même qu'elle s'est attaquée. Depuis quelque temps, des colporteurs bibliques, parcourant les rues et les passages étroits de Stamboul, y avaient obtenu des succès inespérés. En un mois, ils avaient vendu 1,200 volumes en langue turque; et, en janvier dernier, ces ventes, jointes à d'autres, avaient eu pour résultat le placement de 2,300 Nouveaux Testaments ou portions détachées d'une nouvelle traduction du saint Livre. Cela faisait bien des volumes par jour. Enhardis par ces succès et par les éloges que des musulmans instruits donnaient ouvertement à la nouvelle traduction, les colporteurs firent ce qu'ils n'avaient pas osé faire d'abord, mais ce que font impunément à Constantinople tous les marchands ambulants qui en parcourent les rues. Ils allèrent de porte en porte offrant leurs livres et en les désignant à haute voix par leurs titres.

Là-dessus, grand émoi dans les rangs de l'islamisme fervent, et, en plein conseil des ministres, protestation du Scheik-ul-Islam (ministre de l'instruction publique), qui demande aux Effendis lequel d'entre eux avait autorisé l'impression ou la vente de ces livres dans Stamboul; puis,

sur leurs dénégations et à la suite de quelques manifestations hostiles et presque tumultueuses de la part des ulémas les plus influents, dénonciation au grand vizir Reschid-Pacha, et ordre donné à un officier de police de se rendre compte des faits en visitant la grande *Maison de la Bible*, que les Américains ont fait bâtir dans l'un des quartiers les plus populeux de la métropole.

Le récit de cette visite contient des détails curieux. En voici quelques-uns :

Des employés subalternes conduisent le représentant de l'autorité dans toutes les parties du vaste bâtiment, et lui montrent quelques exemplaires du livre suspect. « Il doit y avoir dans l'établissement 20,000 de ces volumes, » fait observer le Turc. « Il y en a plus de 100,000, » lui dit-on. Sur quoi grand étonnement chez cet homme, qui paraît n'avoir jamais pensé qu'il pût y avoir au monde une si grande quantité de volumes. Il demande à voir le directeur de la maison ; « mais il est parti pour l'Égypte (dans le but, croyons-nous, d'y organiser un dépôt biblique). — « Eh bien ! l'imprimeur de ces Nouveaux Testaments ? — Il est mort. — Son successeur ? — Il est sorti. » Sur ces réponses, l'officier se retire de mauvaise humeur, mais, peu de temps après, trois employés de la police paraissent, annoncent à l'agent chargé de la vente que, par ordre du Grand Vizir, ils vont procéder à la saisie de tous les Nouveaux Testaments, et se mettent en devoir de remplir leur mandat. Mais ils ont compté sur un triomphe trop facile. L'agent principal de la Société biblique, le D<sup>r</sup> Bliss, se met résolûment en travers de l'entreprise, en leur déclarant que comme gens de police, ils n'ont pas le droit de pénétrer dans l'établissement sans y être autorisés par l'ambassadeur des États-Unis, et que par conséquent ils n'ont rien de mieux à faire que de se retirer. Peu rassurés sur la légalité de leur démarche, les Turcs demandent à placer au moins une sentinelle à la porte de l'établissement. « Quand l'ambas-

sade américaine l'aura permis, » répond le docteur, et les employés s'éloignent. Mais peu de temps après, des messages arrivent aux ambassades américaine et anglaise, réclamant très carrément la fermeture de la maison de la Bible et défendant de vendre les saintes Ecritures chrétiennes en langue turque.

Ainsi sommés de venir en aide à la persécution, l'ambassadeur des Etats-Unis en personne et un attaché supérieur de l'ambassade anglaise se rendent chez le Grand Vizir. Le premier se plaint de la visite illégale de la police russe dans une maison américaine ; le second rappelle au premier ministre qu'il y a dix ans, le gouvernement anglais s'était formellement réservé, par l'entremise de son ambassadeur d'alors, sir Henry Bulwer, le droit de protéger l'impression et la vente de la Bible en Turquie. Le Grand Vizir et le ministre des affaires étrangères, à qui communication de cette démarche fut donnée, prétendirent l'un et l'autre être restés complètement étrangers aux tentatives illégales de la police.

A la suite de ces pourparlers, il y eut de part et d'autre quelques concessions faites, et une sorte de compromis intervint. Il fut convenu que la vente des livres saints ne serait plus entravée, mais que de leur côté, les colporteurs s'abstiendraient, en les offrant, de toute parole capable de froisser la conscience des mahométans sincères, — de sorte que, dit en terminant le journal de New-York auquel nous empruntons ces détails, la Parole de Dieu continue à se répandre librement dans Constantinople.

Cette victoire remportée sur le fanatisme musulman a-t-elle été durable ? Un télégramme de Constantinople publié, ces jours derniers, par les journaux français pourrait en faire douter. Suivant cette pièce, le gouvernement turc aurait signifié au chargé d'affaires des Etats-Unis, le 22 juin, son intention positive de s'opposer désormais à toute dissémination de la Bible turque. Il y aurait donc eu

retour aux idées et aux mesures de rigueur, mais l'authenticité de ce télégramme n'est pas bien établie. La suite nous apprendra ce qu'il en faut croire. Un fait dès à présent certain, c'est que les progrès du protestantisme en Turquie répandent l'alarme et la haine dans les rangs de l'islamisme.

## NOUVELLES RÉCENTES

### BALE.

Un vétéran de l'œuvre missionnaire, le comte Félicien Zarembo, vient de mourir dans l'Institut des missions de Bâle, à l'âge de 81 ans. Issu d'une famille catholique illustre dans les annales militaires de la Pologne, mais amené dès sa jeunesse à la connaissance de l'Évangile, il avait sacrifié au désir de contribuer à le répandre au loin tous les avantages de sa condition sociale, et avait travaillé longtemps à cette œuvre dans plusieurs des postes de la Société de Bâle en Orient. L'âge et les infirmités l'avaient ensuite forcé de revenir en Europe. Cet homme de Dieu est mort comme il avait vécu, dans la joie du Seigneur.

*(Le Christianisme au XIX<sup>e</sup> siècle.)*

### LA PRESSE DANS L'INDE.

Le mouvement de la presse dans l'Inde est un des faits, chaque jour plus nombreux, qui montrent à quel point décline l'influence des anciens systèmes et des vieilles mœurs du pays. En 1873, il a été publié, dans les posses-



sions anglaises de l'Inde, 315 journaux ou revues, dont 63 en anglais, 36 en anglais et en langue du pays et 211 dans les divers dialectes indigènes. Nous regrettons de ne pas savoir au juste combien de ces feuilles périodiques sont exclusivement, ou tout au moins en grande partie consacrées aux questions religieuses. Mais quelques détails, extraits, croyons-nous, du compte rendu de la grande conférence d'Allahabad (1873), suppléeront à cette lacune.

« Les missionnaires ont publié une quantité de livres utiles dans quinze des principales langues du pays.

« L'Inde compte vingt-cinq imprimeries missionnaires. De 1862, à 1872, elles ont publié 3,410 nouveaux ouvrages en trente langues; il en est sorti 1,315,503 portions de l'Écriture, 2,375,000 livres d'école et 8,750,000 livres et traités chrétiens.

« Les écoles des missions, où un si grand nombre de ces publications sont placées, enseignent soit la langue du pays seulement, soit cette langue et l'anglais. Dans les premières, et surtout dans les campagnes, on enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie et la religion. Les autres donnent une instruction plus complète. Elles sont très recherchées. Dans le Bengale, où les écoles anglaises jouissent depuis longtemps d'une grande réputation, celles des missions de Calcutta travaillent avec distinction à l'éducation des jeunes Indous. Ces écoles supérieures préparent leurs élèves pour les examens, dits de maturité, qui donnent accès aux trois universités de l'Inde. »

---

#### PERSE.

Nous annonçons naguère la création d'une mission presbytérienne à Téhéran. Le missionnaire, M. Bassett, écrit qu'une chapelle a déjà pu être construite et que le culte évangélique s'y célèbre en turc sans la moindre entrave d'aucun genre. Il y a, sous ce rapport, plus de

liberté dans la capitale que dans les provinces. Le nombre des auditeurs varie de 60 à 80. Trois écoles, l'une au centre de la ville et les autres dans des villages assez rapprochés pour qu'on puisse les appeler des faubourgs, contiennent ensemble une soixantaine d'élèves, presque tous d'origine arménienne. Quelques enfants mahométans reçoivent en outre des leçons particulières.

M. Bassett ajoute qu'en fondant ces écoles, il n'avait en aucune façon déguisé le but qu'il se proposait. « Pour qui ouvrez-vous ces établissements? » lui avait demandé, en l'absence du Schah, un haut personnage qui remplissait les fonctions de vice-roi. « Pour tous ceux qui voudront en profiter, » avait répondu le missionnaire.

D'après tout ce que M. Bassett a vu, soit à Téhéran, soit à Ispahan, qu'il avait d'abord habité, le peuple persan lui paraît profondément corrompu, et, à vues humaines, incapable de relèvement. L'intempérance fait dans ses rangs d'affreux ravages, même chez la grande majorité des adeptes du Coran. Ces gens ne croient pas à la réalisation ou même à la possibilité des projets de réforme dont on a tant parlé à propos du voyage du Schah en Europe. « Paroles! paroles! » disent-ils dédaigneusement quand il en est question devant eux.

---

## POLYNÉSIE.

Un missionnaire de Samoa, le révérend Nisbett, constatait dernièrement qu'on peut évaluer à 400,000 environ le nombre de Polynésiens qui professent aujourd'hui le christianisme. Beaucoup d'entre eux ont eu pour pères des anthropophages, et il se trouve encore dans leurs rangs des vieillards qui se souviennent de l'avoir été eux-mêmes.

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

LETTRE DE M. LE PASTEUR ARMAND MARTIN.

La Grand'Combe, 3 août 1874.

Monsieur et cher frère,

Les missions sont, on peut le dire, le privilège et l'honneur du christianisme. C'est là certainement, parmi beaucoup d'autres, un de leurs caractères les plus distinctifs. Quand nos beaux esprits, nos spirituels et élégants sceptiques viennent nous demander « s'il vaut la peine de s'informer si le Papou a une âme immortelle » c'est par des faits qu'il faut leur répondre, par un redoublement de foi, de zèle, d'activité et de dévouement. Plus que jamais il faut nous en tenir à l'accomplissement scrupuleux de l'ordre du Maître : « Allez et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Je suis persuadé que toutes les Eglises qui s'occuperont véritablement de l'œuvre missionnaire, qui la prendront à cœur, y trouveront pour elles-mêmes un surcroît de force, un regain de vie religieuse. Ce n'est pas impunément, ce n'est pas sans une diminution profonde de foi et d'amour, qu'une société religieuse méconnaît l'ordre formel du Maître qui veut que l'Évangile soit prêché à toute créature, à toute nation qui est sous le ciel. Cependant, peut-on dire

qu'en général nos Eglises s'acquittent d'une manière satisfaisante et suffisante de ce soin? N'y a-t-il pas lieu pour la plupart de les mettre en face d'un si grand devoir trop longtemps négligé et de faire un sérieux appel à leur conscience? A cet égard, j'aimerais trouver plus souvent dans votre journal la trace de cette sérieuse préoccupation, et comme une place constamment réservée pour une telle question. Dans notre siècle encombré, affairé, emporté rapidement dans une foule de directions contraires, il faut crier fort et plus d'une fois pour se faire entendre! J'espère cependant que le cri de votre supplication en face du déficit considérable qui pesait sur votre caisse sera parvenu aux oreilles de toutes nos communautés religieuses et qu'elles viendront non-seulement légitimer le passé, mais encore encourager l'avenir.

En tout cas, je suis heureux de vous annoncer que l'Eglise de la Grand'Combe, qui avait, comme tant d'autres, trop laissé dans l'ombre cet important devoir, a paru se réveiller, et que, malgré toutes les difficultés de l'entreprise dans un centre tout ouvrier comme le nôtre, elle a décidé d'organiser une vente d'objets confectionnés par les dames réunies en Société de travail. La chose semblait difficile, téméraire, impraticable, impossible dans notre milieu, et pourtant elle a réussi au delà de toute attente. Le Seigneur a visiblement béni nos efforts, et le produit des quelques objets de la vente a atteint le chiffre de 300 fr., tous frais déduits. C'est donc la joie dans l'âme, bien-aimé frère, que je vous envoie cette modeste offrande, et avec la ferme espérance que nous ne nous en tiendrons pas là dans l'avenir. Si je vous donne tous ces détails, c'est dans la pensée que notre exemple pourrait peut-être servir d'encouragement à quelque autre Eglise de bonne volonté, qui se laisse arrêter par des considérations qui avaient trop longtemps prévalu ici.

Armand MARTIN, pasteur.



En nous permettant de reproduire la lettre de M. Armand Martin, nous obéissons au sentiment qui nous porta, il y a quelque temps, à publier celle de M. Pruvost, et qui nous fait ouvrir nos colonnes avec tant d'empressement aux communications du Comité auxiliaire de Montbéliard. Nous sommes persuadés que notre œuvre ne se déveleopera et ne sera vraiment prospère que lorsque les pasteurs en feront leur affaire personnelle et la recommanderont chaleureusement à leurs Eglises. Notre frère trouve que nos appels ne sont pas suffisants, que nous n'insistons pas assez fréquemment sur les ordres formels de Jésus-Christ, sur les grands principes d'après lesquels il est parfaitement évident qu'une Eglise qui n'est pas missionnaire ne mérite pas d'être appelée une Eglise. Il se peut qu'il ait raison ; mais, nous l'avouons, il nous est difficile de croire qu'aucun moyen de persuasion puisse réussir là où l'on est insensible à l'éloquence des faits que nous publions tous les mois dans notre journal. « L'Évangile est annoncé aux pauvres, » disait Jésus-Christ, pour prouver sa mission aux disciples de Jean. L'Évangile est annoncé aux païens et il les convertit, disons-nous dans ces pages. Voyez ce Papou, ce Hottentot, commençant et finissant leur journée par la prière, vivant en hommes rangés et laborieux ! Voyez ce cannibale des îles Fidji transformé en prédicateur du salut, allant dans un frêle canot chercher d'autres cannibales pour les rendre comme lui, doux, humbles de cœur et charitables. Voyez ces îles Sandwich, naguère si redoutées à cause de la férocité de leurs habitants ; on les classe maintenant parmi les nations civilisées, et vous pouvez vous souvenir qu'à l'Exposition universelle de 1867, une médaille d'honneur a été décernée à leurs écoles. Ecoutez ces convertis de tous pays ; vous les entendrez rendre gloire à Jésus-Christ. Vous admirez leurs progrès sociaux ; eux, ils ne savent qu'une chose, c'est qu'ils ont été rachetés par le sang de l'Agneau, qu'ils étaient morts et qu'ils sont

revenus à la vie, qu'ils étaient perdus et qu'ils ont été retrouvés. Voilà ce qu'ils répètent constamment et sur tous les tons. Ils ne veulent savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. C'est donc que Jésus-Christ lui-même les a convertis et sauvés par ses missionnaires. C'est donc que Jésus est à la tête de nos missions ; et là où est Jésus-Christ, n'est-ce pas là que doivent être tous ses disciples?... Si cet argument ne suffit pas à nos pasteurs et à nos Eglises, il faut désespérer d'en faire des pasteurs et des Eglises missionnaires.

Quant aux appels spéciaux, ils sont parfois indispensables ; mais en général on y fait, hélas ! bien peu attention. Les circulaires restent trop souvent oubliées sur les bureaux ou dans les sacristies. Quelquefois elles provoquent un effort momentané dont l'effet se traduit, sur les comptes du trésorier à la fin de l'année, par un total qui prouve que ceux qui ont donné au moment de l'appel, n'ont plus rien donné, ou ont moins donné lorsque est venu le moment des collectes régulières. Ah ! les appels ! Quelle est la Société qui puisse en publier de comparables à ceux que nous adressent journellement Dieu, sa parole et nos consciences ? Ce qu'il nous faut, c'est la foi qui saisit les promesses du Seigneur et la charité qui rend capable de tous les efforts et de tous les sacrifices.

Malgré ce que nous venons de dire, nous pouvons assurer notre correspondant que nous ne repoussons nullement son conseil, que nous l'en remercions plutôt, en même temps que nous lui exprimons notre vive reconnaissance pour le subside qu'il nous a envoyé. Il sera sans doute bien aise de savoir à quoi s'est élevé le secours que nous a valu ce qu'il appelle « notre cri de supplication » lors du Jubilé. Ce cri nous a procuré jusqu'à ce jour 13,000 francs.



## LESSOUTO.

SECONDE SESSION DU SYNODE ET CONFÉRENCES  
DES MISSIONNAIRES.

On a vu, dans notre dernier numéro, l'excellente impression que M. Maeder avait emportée de ces réunions. La justesse de ses appréciations a été pleinement confirmée par deux rapports officiels très détaillés que le Comité a reçus de MM. Jousse et Berthoud.

Les Eglises du Lessouto ont définitivement adopté le régime synodal et sont unanimes à s'en féliciter.

On se souvient que la première session avait alarmé les chefs et provoqué de leur part une opposition très vive. Bon nombre de nos néophytes s'étaient montrés hésitants, d'autres avaient même ouvertement manifesté la défiance que leur inspirait une institution trop gênante pour leur liberté. Il n'y a rien là d'étonnant. Si, dans notre Europe qui a subi l'influence de l'Évangile pendant des siècles, la ligne de démarcation entre le domaine religieux et le domaine politique et civil est encore si mal tracée et si peu respectée, on comprend quelle confusion doit exister à ce sujet dans des esprits qui ont été façonnés par le paganisme. — Grâce à Dieu, une année a suffi pour calmer les uns et éclairer les autres.

Après le discours d'ouverture, prononcé par M. Duvcisin, et la vérification des pouvoirs, les représentants des Eglises ont franchement et virilement repris l'étude des réglemens, y ont apporté plusieurs modifications et les ont fixés d'une manière définitive. « Les opinions, » écrit M. Jousse, « même lorsqu'elles étaient le plus divergentes, ont été exprimées avec une courtoisie remarquable; tout s'est passé dans un ordre parfait. Entre les séances, on voyait des groupes assis sur l'herbe, autour du temple.

C'étaient les représentants qui s'entretenaient sur les sujets déjà traités ou sur ceux à traiter, qui choisissaient leurs orateurs, etc. A chaque tour de scrutin, la minorité s'est noblement résignée. »

Cette dernière remarque signale un grand progrès. De tous temps, les indigènes ont eu des assemblées délibérantes, mais on n'y comptait jamais les voix ; chacun voulait que son opinion valût autant que celle de tous les autres. Il n'y avait proprement ni vainqueurs ni vaincus. C'était aux chefs de déterminer, d'une manière générale, de quel côté les avis s'étaient le plus portés.

La plupart des discussions du Synode ont roulé sur des questions d'un intérêt tout local, sur des points de discipline en rapport avec des mœurs et des usages qu'il serait assez difficile d'expliquer à nos lecteurs. Les chrétiens bassoutos, mêlés comme ils le sont encore avec des païens, voient chaque jour se produire dans leurs relations avec les inconvertis des cas de conscience fort délicats. Les divergences qui se manifestaient autrefois à Corinthe au sujet des viandes sacrifiées aux idoles peuvent donner une idée de ce genre de difficultés.

Le moment le plus intéressant a été celui où le Synode en est venu à des questions d'intérêt général. Il s'est occupé des mesures à prendre pour multiplier les écoles du dimanche dans le pays. M. Ellenberger lui avait présenté un travail spécial là-dessus. On a également mis à l'étude, après avoir entendu MM. Coillard et Mabile, le très important sujet de la création d'une mission intérieure et d'une mission extérieure. Les chrétiens bassoutos contribuent déjà dans une réjouissante mesure, au développement de l'œuvre de Dieu dans leur pays par des collectes, dont le produit s'est élevé, cette année, à 17,750 fr. Mais ce n'est qu'un commencement; il faut accroître ce fonds, surtout en faveur des stations nouvelles, le confier à une direction centrale qui subvienne aux besoins les plus urgents.



— Quand on a parlé d'une mission *extérieure*, l'entraînement a été général. Chacun a compris que travailler à l'évangélisation des tribus du Nord était non-seulement un impérieux devoir, mais aussi un moyen d'unir et de réveiller les Eglises. On pensait que ce serait assez, pour une première fois, que d'avoir abordé cette question, et cela d'autant plus que la session en était à sa clôture, mais, un des délégués s'est levé et a déposé sur la table 3 fr. 20 qu'il avait dans sa poche ; un instant après, on comptait à côté de cette première offrande près de 800 fr. Chacun voulait donner, et ceux-là même qui, pris au dépourvu, n'avaient pas d'argent sur eux, en empruntaient à leurs amis. Et ce n'était que le commencement de cette nouvelle collecte. « *Dieu soit loué,* » dit à ce propos M. Jousse, « *nous avons à notre tour une Société de missions.* » Les évangélistes qui sont déjà à l'œuvre dans le Nord, seront désormais entretenus par les Eglises du Lessouto. Nos séances du Synode ne pouvaient pas mieux se terminer. » — Nous avons appris par une lettre particulière de M. Mabile, qu'on se propose d'acheter de suite un waggon et des bœufs pour envoyer à Eliakim, l'un de nos évangélistes de la région du Limpopo, sa femme et ses enfants et qu'on va faire partir, en même temps, deux ouvriers de plus. Et nous aussi nous disons : « Dieu soit loué ! »

Dans les Conférences, les missionnaires ont rendu compte de l'état de leurs troupes respectifs. Ils se sont accordés à reconnaître qu'en dépit des apparences, il y a peu de vie parmi les membres des Eglises, et il règne dans les masses une indifférence marquée. Ils attribuent cela surtout aux grands progrès matériels qui s'accomplissent, en ce moment, dans le pays. Les Bassoutos s'enrichissent rapidement; leurs denrées se vendent très bien, l'exportation en devient de plus en plus facile. On n'est plus tenté d'aller chercher fortune aux mines de diamants; toutes les pensées, tous les bras sont à l'agriculture, à tel point que l'on com-

mence à se plaindre d'un rétrécissement excessif des terres de pâturage. Cela est très bien en soi, mais ce qui est fâcheux, c'est que la question des ventes et des achats devient prépondérante et envahit trop les esprits. « Vous savez, » dit M. Berthoud, « que depuis longtemps on prêche et on prie pour amener un réveil. A chaque occasion, on cherche des moyens nouveaux et on multiplie les appels. Si l'on jugeait superficiellement, on pourrait se tromper, car les gens n'ont pas cessé de venir au culte; les collectes vont en croissant, l'évangélisation du Lessouto par des Bassoutos est en progrès, le nombre des membres des Eglises n'a pas diminué, les catéchistes placés dans le Transvaal sont soutenus par les contributions et par les prières des troupeaux. Voilà tout autant de manifestations de la vie chrétienne, mais le formalisme y joue un si grand rôle que cette vie ressemble presque à la mort. »

C'est sous cette impression que M. Coillard avait, au début des assemblées, prêché devant 2,500 auditeurs sur ce texte : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. »

Toutefois, ainsi que le fait observer M. Berthoud : « Le règne de Dieu vient, bien qu'il vienne lentement; les divers rapports des stations mentionnent plusieurs cas de conversion et de vie chrétienne remarquables. »

*Morija.* — Malgré une torpeur spirituelle fort prononcée, « ici, comme ailleurs, » dit M. Mabile, « il y a des points lumineux. Dans plusieurs localités, certaines personnes ont commencé à tenir des *réunions de prières* (1) dans leurs maisons. Vingt-trois catéchumènes ont cessé de suivre le cours d'instruction religieuse, les uns par lassitude, les autres par suite de persécutions persistantes, mais nous en avons admis quarante-six à leur place. Parmi ces derniers, je puis citer un exemple remarquable de con-

---

(1) Ces réunions ne doivent pas être confondues avec le culte de famille.

(Note des Red.)

version. Le nommé Gallane, d'intempérant et de batailleur qu'il était, est devenu doux, tranquille et humble sous la bannière de Jésus-Christ. Depuis longtemps, il exprimait le désir de se convertir, mais il ne voulait, disait-il, faire aucune profession de foi avant de sentir qu'il ne retournerait jamais à son état précédent. La première fois que M. Creux monta en chaire à Morija, cet homme reçut des impressions qui dès lors semblèrent être décisives; ce n'est cependant que tout dernièrement qu'il a pris la résolution de confesser le Sauveur. »

Les enfants des chrétiens donnent souvent du souci à leurs parents et aux missionnaires, par leur insubordination et leur légèreté, cependant Dieu veille tout particulièrement sur eux. M. Mabile cite deux manifestations remarquables de cette vigilance paternelle.

« Théophile, enfant de chrétiens, avait autrefois quitté Bérée en rendant grâce à Dieu de ce qu'il allait résider dans un endroit où il n'y avait pas de prédication. Nous y fondâmes une annexe, et, voyant cela, il eut des velléités de s'en aller ailleurs, priant encore Dieu de ne pas le convertir. Mais la fièvre le prit; il vit son état de perdition et se tourna vers Jésus. Un autre, Méthusala, perdit, un soir, son chemin et s'en fut tomber du haut des grosrochers qui entourent le plateau sur lequel il demeure. Depuis longtemps, il venait régulièrement au service; cette dispensation de la Providence de Dieu le décida à se donner à lui. »

Dans le district de *Thaba-Bossiou*, deux nouvelles annexes ont été fondées. D'autre part, l'évangéliste qui avait été placé à Cana en a été retiré, et cela pour une cause réjouissante, puisqu'il s'agissait de céder la place à un missionnaire, M. Kohler. A Korokoro, le fils du catéchiste a ouvert une petite école où l'on compte une quinzaine d'enfants. Cette succursale a été créée pour prévenir un empiètement des prêtres de Rome et pour satisfaire aux besoins

des membres du troupeau de Thaba-Bossiou résidant trop loin de la station pour pouvoir assister régulièrement aux services du dimanche. Koali, le chef de l'endroit, s'est montré très favorable à cette fondation. Sa grand'mère et sa mère sont membres de l'Eglise.

Le pasteur de *Bérée* dit que la plupart des catéchumènes admis aux instructions religieuses, cette année, sont des enfants de chrétiens et qu'il est toujours assez difficile de constater la réalité et la profondeur du changement intérieur chez de tels candidats. M. Maitin a vu se manifester autour de lui, surtout parmi la jeunesse, un esprit d'indépendance et d'insubordination qui, s'il se développait, rendrait l'œuvre pastorale bien difficile.

Toutefois, M. Maitin se réjouit d'entrevoir à l'horizon comme l'aube d'un jour nouveau. « Si cette année, » dit notre frère, « compte parmi les moins prospères, la fin en est pourtant moins sombre que le commencement. Certaines réunions de prières, nées spontanément, se maintiennent. Les membres de l'Eglise semblent plus sérieux, plus zélés. Il y en a chez lesquels les progrès dans la piété sont visibles; il en est même qui semblent en être encore au temps de leur premier amour et qui nous humilient par la vivacité de leur zèle et la simplicité de leur regard tourné vers Jésus-Christ. — Adélaïde, les prémices de mon ministère, est revenue au Seigneur après de longues années d'apostasie. Sa repentance semble être aussi profonde que l'avait été sa défection. Maintenant, c'est une chrétienne joyeuse, assidue à tous les services, malgré son âge. Elle ne vient jamais au culte sans être accompagnée de quelques personnes de son endroit, encore païennes. »

Une annexe de plus a été fondée dans le district de *Bérée*; l'école en est bien fréquentée.

A *Béthesda*, l'Eglise a reçu un accroissement assez considérable. On y remarque une sorte de fluctuation, par suite



du départ de plusieurs familles pour *Matatiélé* (1) et de l'arrivée d'autres chrétiens que la guerre avait dispersés. — Ici, comme ailleurs, la soif d'acquérir fait du mal; elle a produit de pénibles discussions parmi des membres de l'Eglise. M. Cochet, comme plusieurs de ses collègues, se plaint du manque d'instituteurs capables. L'école de la station est la seule existante; les gens de l'une des annexes demandent qu'on en établisse une pour eux.

*Siloé.* — Rien de remarquable, cette année, dans la marche de l'Eglise.

L'école est en progrès depuis que Mme Maeder s'en occupe. « Parmi les 160 hommes, » écrit M. Maeder, « qui, (sur l'invitation du gouvernement du Cap) sont allés travailler au chemin de fer, près de Port-Elisabeth, 17 appartiennent à l'Eglise et à la classe des catéchumènes. Salomon Moletsané étant du nombre, notre consistoire lui a confié la charge spirituelle des autres. »

Les chrétiens de l'Eglise de *Léribé*, qui avaient d'abord souffert avec patience les persécutions de leur chef, ont fini par se lasser. Ils ont été tentés de porter plainte devant le représentant du protectorat anglais, ce qui l'eût fort embarrassé, et eût produit le plus grand mal. M. Coillard a réussi à calmer les esprits. Mais cet état de surexcitation a été préjudiciable à l'Eglise. — « A Noël, » dit notre frère, « j'ai baptisé six adultes, j'avais beaucoup espéré de cette fête. Quelques personnes ont été admises au catéchuménat. Dans le nombre est une femme avancée en âge, très sourde et qui vit à quelque distance de la station. A la voir si attentive au temple, on dirait qu'elle entend et comprend tout ce qui s'y dit. C'est une parole qui lui fut personnellement adressée, dans une circonstance solennelle, qui l'a réveillée. Le Saint-Esprit a opéré dans cette âme, et sa

---

(1) Le nouveau district ouvert aux Bassoutos pour compenser leurs pertes dans la dernière guerre.

(Note des Réd.)

conversion a été pour nous une source de joie qu'il y aurait de l'ingratitude à ne pas mentionner. »

Le missionnaire d'*Hermon* se réjouit vivement de pouvoir constater que le calme et la paix sont revenus dans son Eglise. L'école reprend de l'entrain; l'évangélisation des villages païens se fait avec plus d'élan. Mafeteng a été reconnu comme annexe. De plus, Abiele Motléré, que le prédécesseur de M. Ellenberger avait encouragé à évangéliser les gens du chef Letsosa, a été appelé à se fixer au milieu d'eux. C'est une œuvre qui peut avoir de l'avenir.— M. Émile Rolland, qui a créé l'œuvre de Mafeteng, a vu la bénédiction du Seigneur reposer sur ses prédications d'une manière toute particulière. Il en est résulté de nombreuses conversions. — La collecte de cette année en faveur de la Société a produit, à Hermon, 2,444 francs.—Le rapport de *Cana* se résume en peu de mots. M. Kohler n'a encore pu faire autre chose que prendre possession de l'endroit; mais il va maintenant se mettre à l'œuvre. Les chrétiens qui se trouvaient dans cette localité sont heureux d'avoir un missionnaire, et déjà des païens manifestent quelques sentiments religieux.

L'Église de *Mabouléla* a fait une grande perte par l'émigration de plusieurs familles, dans lesquelles on comptait des membres influents du troupeau.

Les indigènes qui étaient restés dans l'ancienne station de *Carmel*, sont dans le deuil. Mme Lemue leur a été enlevée par la mort; se trouvant orphelins, ils vont probablement se disperser.

Madame veuve Pellissier continue à servir de mère aux chrétiens indigènes de *Béthulie*.

Dans le district de *Massitissi*, M. Creux (qui a remplacé M. Ellenberger) a recouru avec succès à l'enseignement du chant comme moyen d'évangélisation. Les résultats de cet essai l'ont fort réjoui. Le troupeau lui-même a été troublé par quelques scandales. Cependant plusieurs con-

versions s'y sont produites. Comme il n'y a pas de maître d'école, le missionnaire se trouve un peu surchargé, d'autant plus que la classe des bergers devient nombreuse. « Je ne puis oublier de mentionner mon école de bergers, » écrit M. Creux. « Notre frère, M. Ellenberger, avait l'habitude de réunir, le dimanche soir, dans sa chambre, quelques bergers qu'il s'efforçait d'amener au Seigneur. Avec le temps et à l'aide de gravures, de l'harmonium et des récits bibliques, cette petite classe du soir s'est trouvée avoir trente-trois élèves, dont plusieurs appartiennent à des familles païennes qui ne viennent jamais à l'Église. C'est pour moi une joie toujours nouvelle que de me retrouver au milieu de mon jeune troupeau et de voir l'empressement avec lequel ces bergers viennent s'asseoir à mes pieds. Les voyant si assidus le dimanche soir, l'idée me vint qu'une école du soir pendant la semaine pourrait réussir, et maintenant que notre église temporaire est rebâtie et bien close, nous allons commencer. Les jeunes gens du village ne demandent pas mieux que de me servir de moniteurs. » — En somme, M. Creux trouve que l'esprit de Dieu opère au milieu des païens; ils se sent édifiés à la vue des pécheurs qui se donnent au Sauveur.

M. Lautré, dans son rapport sur l'œuvre de *Smithfield*, dit que sa petite congrégation compte une cinquantaine de personnes inscrites. Mais il y a, dans cet endroit (qui n'appartient pas aux indigènes), une suite constante d'arrivées et de départs; c'est plutôt une station d'évangélisation qu'un troupeau.

A *Matatiélé*, les catéchistes se plaignent du sommeil spirituel qui envahit de plus en plus leurs gens. Ils demandent avec instance qu'on leur accorde un missionnaire, selon la promesse qu'on répète d'année en année. Cependant, M. Cochet, qui a visité dernièrement ce nouveau district, a été fort réjoui par ce qu'il y a vu. Il dit que l'Église de Matatiélé compte cent quarante membres.

L'École normale de *Morija* a peut-être un peu souffert des mutations fréquentes qui se sont produites dans le personnel enseignant, au commencement de l'année scolaire. Cependant, les élèves n'ont jamais cessé de travailler. Pendant près de quatre mois, M. Duvoisin a rempli la place restée vacante par suite du départ de MM. Mabille et Creux. Il ne s'est retiré qu'à l'arrivée du docteur Casalis.

Mais deux mois ne s'étaient pas écoulés que ce bien-aimé frère tombait gravement malade; de sorte que ses collègues de *Morija* furent obligés de se charger de ses cours. — Pendant le premier semestre, vingt-huit élèves ont suivi les classes. Sept ont quitté l'établissement pour diverses raisons. A l'ouverture du second semestre, six nouveaux élèves ont été admis; mais, un peu plus tard, il a fallu en suspendre trois pour infraction aux règles. Un nouvel élève a été admis dans le courant du semestre; c'est un Mopéli qui désire se préparer pour évangéliser son propre pays.

« L'École de jeunes filles de *Thaba-Bossiou*, » dit le rapport, « ne donne pas à ses élèves une instruction que l'on puisse proprement appeler supérieure, parce qu'on a, jusqu'ici, admis les jeunes filles sans tenir compte des connaissances qu'elles pouvaient posséder déjà et parce que l'enseignement est relativement très court: trois heures par jour seulement, ce qui est peu de chose vu le nombre des élèves qui est de vingt-quatre cette année. Mais l'éducation et la formation du caractère sont le but principal qu'on se propose. Une grande place est aussi réservée aux travaux manuels et à la couture en particulier. — La conduite des élèves laisse peu à désirer en somme. Mlle Miriam Cochet, qui a bien voulu faire un essai comme institutrice des jeunes filles, a parfaitement satisfait aux besoins de l'école. »

Dans ce compte rendu dont la substance et presque par-



tout le mot à mot, nous ont été fournis par M. Berthoud, il y a une lacune importante à combler et une autre à expliquer. Notre frère ne dit rien de ses propres travaux. Il faut bien, cependant, qu'on sache qu'il n'a pas seulement voyagé, qu'il s'est rendu fort utile par ses prédications, par les soins que des connaissances médicales étendues l'ont mis à même de donner aux malades, et, que durant une absence assez longue de M. Jousse, il a eu toute la charge de Thaba-Bossiou. — La lacune à expliquer concerne *Thabana-Morèna*. Si cette station n'a pas été mentionnée, c'est sans doute parce que M. Germond ne faisait que d'arriver d'Europe, et qu'il n'avait pas encore eu le temps de s'enquérir en détail de l'état de son troupeau. Nous savons, au reste, par sa correspondance privée, qu'il aurait eu des choses excellentes à en dire.

---

Le tableau synoptique placé au verso de cette page aidera nos lecteurs à se faire une juste idée de l'état actuel des œuvres du Lessouto.



---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

## NOUVELLE-ZÉLANDE.

Pendant une quinzaine d'années, — de 1835 à 1850, — les progrès de l'Évangile parmi les Néo-Zélandais, ou Maoris, comme ils s'appellent eux-mêmes, ont fourni à l'histoire des missions quelques-unes de ses pages les plus brillantes. Cette race intelligente et fière, mais naturellement cruelle, superstitieuse et adonnée aux horreurs d'un cannibalisme effréné, paraissait s'être éprise tout à coup d'un grand amour pour les vérités de la foi chrétienne. Les missionnaires ne pouvaient suffire à la tâche. Pas une lettre, pour ainsi dire, n'arrivait de ces contrées lointaines qui ne contiât plusieurs récits de conversion dont les amis des missions se nourrissaient avec bonheur. On eût dit un de ces grands mouvements de l'Église primitive ou des beaux jours de la réforme qui démontrèrent au monde, avec une irrésistible clarté, la puissance de l'Évangile pour régénérer les peuples.

Malheureusement, ces légitimes sujets de joie ne durèrent pas longtemps. Peu à peu les succès se ralentirent, les récits triomphants devinrent plus rares, la solidité des résultats obtenus fut contestée; puis, à travers les péripéties d'une longue guerre, arrivèrent des jours sombres, dont les ennemis des missions se firent une arme terrible, surtout en Angleterre. On parla de retour à la vie sauvage, d'actes affreux de perfidie et de violence. Ces Maoris, toujours les mêmes, disait-on, avaient de nouveau volé, sacagé, massacré, et les missionnaires devaient maintenant

savoir à quoi s'en tenir sur ces protestations de reconnaissance et d'amour dont ils avaient fait tant de bruit. Plusieurs avaient dû s'éloigner de leurs postes, et l'un d'eux avait payé de sa vie son obstination à y rester.

Que s'était-il donc passé? En présence des faits, que fallait-il penser de ces premiers récits, si beaux, si émouvants? Les missionnaires, — à les supposer de bonne foi, — s'étaient-ils laissé tromper grossièrement par d'hypocrites démonstrations? Et, en tout cas, comment croire encore, avec un tel exemple sous les yeux, à la valeur réelle des efforts tentés pour civiliser les païens en leur prêchant l'Évangile?

A ces questions, en apparence si naturelles, vont répondre : d'abord, un rapide coup d'œil sur le passé, et ensuite quelques détails sur la situation actuelle du christianisme à la Nouvelle-Zélande.

Cette mission, l'une des premières qu'ait entreprises la Société des missions de l'Église d'Angleterre, remonte à l'année 1809. Elle le fut à l'instigation d'un pieux ecclésiastique employé comme chapelain dans un port de la Nouvelle-Galles du Sud, le révérend Samuel Marsden, qui devait devenir l'âme de l'œuvre et que l'on en a nommé à juste titre « l'Apôtre. » Trois agents laïques furent envoyés dans l'île du Nord, qui est la plus considérable, la plus riche et la plus peuplée. Mais les difficultés contre lesquelles ces modestes pionniers eurent à lutter étaient énormes. Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'on put regarder la mission comme définitivement fondée. Le jour de Noël 1814, Marsden eut la joie d'ouvrir, pour ses chers Maoris, une première maison de prières et d'y prêcher sur ce texte, si bien approprié aux circonstances et à la fête du jour : « Voici, je vous annonce le sujet d'une grande joie. »

La porte était ouverte. D'autres missionnaires, consacrés cette fois, arrivèrent d'Angleterre; mais dire à quelles série de luttes, à quelles souffrances et à quels



dangers ils durent se résigner serait trop long. Quelques années plus tard, l'un d'eux écrivait : « Notre conservation, au milieu de ce peuple d'anthropophages, n'est « pas un miracle moindre que celui des trois jeunes gens « jetés dans la fournaise. » (Daniel, III.) En 1825, deux convois de ces intrépides colons que l'Angleterre a jetés sur tant de contrées sauvages, furent tellement effrayés par l'aspect des naturels de celle-ci, qu'ils s'éloignèrent sans oser ni essayer de s'établir sur l'île, ni même, dit-on, quitter un instant le navire qui les avait apportés.

Dans l'une des premières stations fondées, celle de Kidikiddi, les missionnaires eurent longtemps à supporter l'abominable spectacle des festins de chair humaine qui se faisaient à quelques pas d'eux. Les naturels venaient par bravade planter sur des pieux devant la porte ou sous les fenêtres de leur humble demeure, les têtes des victimes qui avaient été dévorées.

Avides d'instruction et de progrès matériels, les insulaires acceptaient bien des conseils relatifs à l'agriculture, à la construction de leurs demeures ou à des métiers nouveaux pour eux. Généralement, ils écoutaient aussi volontiers la prédication de l'Évangile, la comprenaient, et au besoin savaient en discuter. Mais embrasser de cœur cette nouvelle foi et lui faire le sacrifice de leurs vies, de leurs habitudes, de leurs passions naturelles, cela n'allait pas si vite. Neuf ans s'écoulèrent avant que Marsden et ses compagnons d'œuvre pussent en conscience baptiser leur premier néophyte, et ce fut quatre ans plus tard seulement, en 1829, qu'un second Maori put être admis au même privilège.

Pendant quelques années encore, l'œuvre marcha très lentement. Mais, enfin, le splendide mouvement dont nous parlions en commençant vint récompenser vingt ans de travaux aussi courageux que dévoués. Alors, partout où l'Évangile était prêché, les âmes s'ouvraient ; les foules ne

se lassaient pas de l'entendre; de tribu en tribu, de village en village, sur les bords de la mer, dans les gorges des montagnes ou dans les profondeurs des plus sombres forêts, semblait courir une étincelle électrique à laquelle peu d'insulaires osaient se montrer récalcitrants. On se disputait, on s'arrachait presque les livres saints, les livres d'école et parfois même les missionnaires. Des évangélistes indigènes, rapidement formés, travaillaient avec la même ardeur; les chefs les plus influents se mirent à la tête du mouvement; partout s'élevèrent des temples et des écoles, et, au point de vue des mœurs, se produisirent des faits plus édifiants encore. Les pratiques immorales du tatouage et de la sorcellerie devinrent de plus en plus rares. Plus de violences, plus de guerre de tribu à tribu, plus de ces haines ou de ces ressentiments sans fin qui, en s'unissant aux horreurs du cannibalisme, avaient fait des Néo-Zélandais ce peuple de bêtes féroces dont le nom seul jetait au loin l'épouvante. Dans une des stations, on vit communier à la même table deux chefs célèbres, dont l'un avait tué et mangé les enfants de l'autre. Une tribu donna un exemple, inouï dans les annales du pays, peut-être même dans celles du monde entier, des saintes résolutions que peut inspirer la foi. Quelques années avant l'arrivée des missionnaires, elle avait, à la suite d'une guerre effroyable, envahi le territoire d'une tribu rivale, en avait massacré ou expulsé les habitants et s'y était établie. Devenue chrétienne, elle se reprocha cet acte de violence; voulut le réparer, envoya chez les restes de la tribu vaincue, alors misérablement dispersée dans les forêts voisines, une députation chargée de les inviter à revenir dans leurs anciennes demeures, pour y jouir en paix de tous les avantages du sol. Touchés de cette démarche et enhardis par ce qu'ils entendaient dire des effets de la nouvelle religion, les fugitifs se fièrent à la parole de leurs spoliateurs, revinrent en masse vivre parmi eux et eurent d'autant moins à

s'en repentir, qu'ils ne tardèrent pas eux-mêmes à devenir chrétiens.

En 1837, le révérend Marsden, alors âgé de soixante-douze ans, fit à ses chers Maoris, qui le vénéraient à l'égal d'un père, sa septième et dernière visite. Ce fut pour lui un véritable triomphe, et quand, l'année suivante, il s'endormit dans le Seigneur, ce fut en s'émerveillant de la grandeur des bénédictions répandues d'en haut sur l'œuvre dont il avait humblement jeté les premières bases.

Cinq ans plus tard, en 1842, le premier des évêques anglicans envoyés d'Angleterre à la Nouvelle-Zélande, l'éminent docteur Selwyn (aujourd'hui placé à la tête d'un important diocèse de son pays natal) écrivait à ses amis qu'il avait trouvé à leurs antipodes « une nation païenne conver-  
« tie... ou au moins, dont tous les membres avaient res-  
« senti, à des degrés divers, l'influence du christianisme,  
« et le prouvaient en déployant, dans leur vie extérieure,  
« quelques-unes des vertus que l'Évangile appelle les fruits  
« de l'Esprit. »

En 1850, on évaluait à plus de six mille le nombre des communicants indigènes qui se rattachaient à l'Église anglicane, et à quatre ou cinq fois autant celui des Maoris qui en suivaient le culte et se disaient hautement chrétiens. Un collège fondé à Auckland, avec l'assistance de la *Société pour la propagation de l'Évangile*, avait pour objet principal, sinon spécial, l'éducation des jeunes chrétiens indigènes qui aspiraient à devenir ministres du saint Évangile, et depuis lors cet établissement n'a pas cessé de rendre de grands services.

Dès cette époque, une autre Société de missions anglaise, celle des Weleyens, était aussi à l'œuvre parmi les Maoris, en évitant, autant que possible, de s'établir dans les districts qu'occupaient déjà les missionnaires anglicans. Ses travaux, également bénis, avaient eu pour résultat la fon-

dation d'un grand nombre de stations et plusieurs milliers de conversions.

En 1845, l'un de ses agents principaux décrivait l'effet produit sur les indigènes par l'acceptation du christianisme en des termes qui semblent pouvoir s'appliquer aux travaux de l'une et de l'autre dénomination.

« Assurément, » disait-il, « la vie religieuse de ces gens, si récemment arrachés à une affreuse barbarie, est loin d'être ce que nous voudrions qu'elle fût. Mais, bien évidemment aussi, l'œuvre de grâce a commencé et se développe dans leurs rangs. Il en est un assez bon nombre que leur sincère piété et leur conduite exemplaire nous donnent le droit d'appeler de nouvelles créatures en Christ, et dans les masses inconverties il se manifeste partout une soif de la parole de Dieu qui nous inspire, sur leur compte, les espérances les plus légitimes. Rien de plus touchant, à ce point de vue, que nos écoles du dimanche. Tous ceux qui assistent au culte, jeunes et vieux, hommes et femmes, chefs et simples guerriers, les fréquentent avec un empressement et une ardeur à l'étude qui font plaisir à voir. Quelques-uns de ces élèves sont restés quarante, cinquante et jusqu'à soixante ans dans les ténèbres d'un affreux paganisme; la plupart d'entre eux ont jadis pris plaisir à se nourrir de la chair de leurs ennemis. Combien il est touchant de voir là des chefs, dont l'âge a blanchi les cheveux, recevoir, avec une parfaite docilité, les instructions que leur donnent des jeunes gens ou peut-être d'anciens esclaves, qu'autrefois un seul signe de tête aurait envoyés à la mort! — Nos écoles de la semaine sont également prospères. Nous y comptons, dans tout le district, 580 élèves, dont 296 sont des femmes ou des filles. La moyenne des assistants au culte est de 650. »

Ainsi levait et mûrissait, à la Nouvelle-Zélande, la grande moisson du Seigneur, donnant déjà beaucoup de fruits et en promettant davantage, quand surgirent des diffi-



cultés et de funestes influences que les missionnaires avaient pressenties et signalées, mais dont ils n'avaient pu calculer toute la portée. A côté du bon grain, l'adversaire avait « semé l'ivraie » et l'ivraie parut.

On a souvent, et de bien des côtés, signalé la déplorable influence qu'exercent sur la marche du christianisme et de la véritable civilisation dans les pays païens, la présence, les procédés et, en général, la conduite des blancs qui se disent chrétiens sans l'être. Nulle part peut-être cet effet n'a été plus funeste qu'à la Nouvelle-Zélande. Attirés par la beauté du climat et par la richesse du sol, de nombreux colons ou trafiquants anglais s'étaient depuis longtemps déjà établis sur l'île du Nord, quand, en 1840, la proclamation de la souveraineté anglaise vint en accroître encore le nombre. Au contact de ces représentants de la race blanche, presque tous gens sans principes, sans mœurs et d'une insatiable avidité, les passions ou les habitudes de bien des naturels qu'on croyait convertis se réveillèrent, des vices nouveaux, surtout l'ivrognerie, cette affreuse plaie des nations modernes, firent irruption jusque dans les rangs des Eglises indigènes. Puis, arrivèrent, en matière de transactions ou de travail, des conflits que l'injustice et l'ambition des blancs rendirent de plus en plus nombreux et irritants; de sorte qu'en quelques années tout le prestige jeté sur le nom anglais par les bienfaits d'un Marsden et de ses émules avait fait place à des sentiments de méfiance ou de haine, trop souvent justifiés par les faits.

Une mission catholique romaine, fondée, comme bien d'autres dans les mêmes régions, autant en haine du protestantisme que par pitié pour des âmes encore idolâtres, vint augmenter le mal. Pour gagner des partisans, les prêtres se montrèrent plus accommodants que les pasteurs protestants. Ils baptisèrent à peu près tous ceux des Maoris qui le voulurent, ne leur firent pas une obligation absolue de renoncer aux pratiques du tatouage ou du *makutu*

(sorte de sorcellerie), et poussèrent l'absence de scrupules jusqu'à faire passer les missionnaires protestants, ou même les évangélistes indigènes, pour des espions de l'Angleterre.

De toutes ces causes, unies, d'une part, à l'ambition de quelques chefs et, de l'autre, à l'impéritie de plusieurs administrateurs anglais, naquit en 1864 (croyons-nous), une guerre sanglante dont nous ne raconterons pas les péripéties. Sous la conduite d'un chef, nommé Kéréopa, qui prit le titre de roi, les révoltés battirent plusieurs fois les troupes anglaises, pillèrent, saccagèrent, brûlèrent et ne respectèrent pas plus, dans certaines provinces au moins, les établissements missionnaires que ceux des colons. Ils forcèrent ainsi, comme nous l'avons déjà dit, plusieurs prédicateurs de l'Évangile à quitter leurs champs de travail, et ajoutèrent à la liste des martyrs de la foi le nom du révérend Wolkner, surpris par eux à Opitiki dans l'exercice de ses fonctions. Nous avons (en juillet et août 1865), raconté ici les derniers moments de ce héros chrétien, qui, à l'exemple de son maître, mourut en priant pour ses bourreaux.

Ce crime, et en réalité, les excès les plus odieux des insurgés furent l'œuvre d'une association de fanatiques qui montre à quel point l'homme a besoin de se faire des religions fausses quand il a perdu la véritable.

Cette secte, connue sous le nom de religion des *hau-hau* (prononcez *haou-haou*) parce que ses adeptes avaient pris pour cri de ralliement et de guerre une imitation des aboiements du chien, avait acquis rapidement un grand nombre d'affiliés. C'était un inexplicable mélange d'anciennes superstitions, restées dans le pays à l'état de coutumes plutôt que de croyances, de pratiques catholiques romaines, au milieu desquelles le culte de la Vierge occupait le premier rang, et enfin de préceptes bizarrement empruntés à l'histoire du peuple juif. Le chef des Hau-hau

se disait chargé par la Vierge d'une mission toute pareille à celle dont Moïse avait chargé Josué, c'est-à-dire d'exterminer cette race anglaise que les Maoris accusaient, non sans quelque apparence de raison, de viser à s'approprier jusqu'à la dernière parcelle du pays de leurs pères.

Après une longue alternative d'avantages et de pertes, le gouvernement anglais, reconnaissant lui-même que la responsabilité de cette guerre ne devait pas peser tout entière sur les naturels, fit, pour ramener la paix, des concessions de divers genres. La plus importante, celle d'un parlement indigène qui, depuis quelques années, fonctionne avec succès, démontre que les messagers de l'Évangile n'avaient pas travaillé en vain à la diffusion des lumières et au relèvement de ce peuple, qu'ils avaient trouvé si bas placé sur l'échelle des nations.

Pendant la guerre, cependant, et durant les temps troublés qui l'avaient précédée et qui la suivirent, les missions évangéliques avaient eu, dans les provinces les plus exposées aux fureurs des hau-hau surtout, à passer par de rudes épreuves. Mais elles n'en sont pas mortes. Dans la plupart des Eglises, il était resté des noyaux de fidèles inébranlables dans leur foi, exemplaires dans leur conduite et continuant à être la joie de leurs conducteurs spirituels. Le calme revenu, toutes s'appliquèrent à réparer leurs pertes, et quoique, en général, le nombre des communicants soit tombé bien au-dessous de ce qu'il était avant la guerre, on s'accorde à dire que l'Eglise maori peut s'attendre encore à de beaux jours. « Les défaillances ou les infidélités morales dont nous avons eu à gémir, » écrivait l'année dernière un missionnaire, « n'ont, en définitive, pas été pires que celles des Eglises auxquelles l'apôtre Paul adressait quelques-unes de ses Epîtres. » Les prêtres romains n'ont pas conservé la funeste influence qu'ils avaient acquise en fomentant l'agitation politique, et quant à la secte abominable des Hau-hau, on peut affirmer qu'il n'en

restera bientôt plus que les sombres souvenirs. Le seul point irrémédiablement triste, en ce qui concerne l'avenir, c'est la diminution rapide de la population maori. L'abus des liqueurs fermentées est pour beaucoup dans ce fait, qui se reproduit d'ailleurs partout où les races aborigènes se trouvent en face d'une civilisation plus avancée, mais peu morale et peu scrupuleuse. Quoi qu'en disent les ennemis du christianisme, ce n'est ni à ses enseignements ni à son action qu'il est juste de s'en prendre.

Avant de passer aux détails que nous avons promis d'emprunter aux derniers récits venus de la Nouvelle-Zélande, terminons cet article par deux ou trois remarques qui suffiraient à elles seules pour établir que l'évangélisation de ce pays n'a pas été ce que les Anglais appellent *a failure*, c'est-à-dire « une œuvre manquée. »

Depuis la première prédication de Marsden en 1814, des centaines et des milliers de Maoris ont joui des avantages de la foi chrétienne, en ont ressenti les joies ou les consolations, en ont vécu, et sont morts en bénissant Christ de leur avoir ouvert le chemin du ciel. Ne serait-ce rien qu'un pareil résultat ?

Pendant la guerre même, et abstraction faite des atrocités commises par les Hau-hau, on a pu constater à quel point le christianisme évangélique avait, chez ces anciens anthropophages, donné de force à l'idée religieuse et adouci les mœurs. Une des victoires remportées par l'armée anglaise résulta de ce que les Maoris, attaqués, un dimanche matin, se laissèrent battre plutôt que de violer le jour du Seigneur. » Dans d'autres occasions et alors qu'ils avaient eu le dessus, les Anglais eux-mêmes furent frappés de l'humanité avec laquelle ces guerriers, autrefois cruels entre tous, traitaient leurs prisonniers ou les blessés restés sur le champ de bataille.



Notons enfin qu'à peu d'exceptions près, les deux grandes Sociétés à l'œuvre dans le pays n'ont eu, depuis la guerre, qu'à bénir Dieu d'avoir gardé dans la ligne du devoir les centaines d'agents indigènes qu'elles ont eus à leur service. Il n'y a eu chez eux ni découragement ni mollesse, et l'on a vu ceux-là même, qui, au fond, s'associaient en quelque mesure à plusieurs des plaintes de leurs compatriotes, s'employer activement à calmer les esprits. Des vingt-quatre Maoris qui ont reçu l'imposition des mains dans la mission de l'Eglise établie, depuis qu'elle existe, pas un seul n'a bronché au jour de l'épreuve, et les dix-neuf qui vivent encore dirigent avec un entier dévouement des troupeaux dont ils sont généralement très aimés.

(A suivre.)

---

## INDE.

### DEUX PRÉDICATEURS DE L'ÉVANGILE.

On ne saurait trop se réjouir de voir, dans les pays les plus activement évangélisés, s'accroître à côté des missionnaires venus du dehors, le nombre des pasteurs et des autres agents indigènes.

Ce signe des temps est d'autant plus remarquable que ces nouveaux messagers de la bonne nouvelle appartiennent à toutes les classes de la société, pénètrent partout et qu'il règne dans leurs rangs une grande diversité de formes extérieures, d'aptitudes intellectuelles, d'habitudes, de procédés. A ce point de vue, quelques-unes des figures qui se montrent dans la correspondance des missionnaires, de l'Inde ou de la Chine, peuvent parfois paraître étranges, mais ne manquent pas d'originalité. Elles prouvent que dans le règne de la grâce, comme dans celui de la nature, les voies du Seigneur sont infiniment variées. En voici deux exemples.

Un missionnaire du Bengale, le révérend Rozario, d'Argupura, écrit :

« Le Babou Guruchurn-Bose, qui, depuis sa conversion, en 1842, a constamment enseigné dans l'école anglaise, prêche, depuis quelque temps, l'Évangile avec un singulier redoublement de zèle. Presque tous les jours, le matin ou le soir, avant ou après ses laborieux travaux de la journée, il monte sur le léger trycicle qu'il conduit lui-même, et s'en va à une grande distance, tantôt à l'une des extrémités tantôt à l'autre de la route qui mène à Barackpore. Là, circulent invariablement, à ces heures de la journée, des groupes de voyageurs, hommes ou femmes, qui viennent de loin, ou des marchands qui portent sur différents marchés les fruits et les légumes qu'ils ont à vendre. Ce sont ces gens que notre ami va chercher. S'ils marchent dans la même direction que lui, il les accompagne en engageant avec eux de sérieuses conversations sur les choses du salut. S'ils marchent dans le sens contraire, il retourne bravement son véhicule et les accompagne également plus ou moins longtemps en leur parlant de Jésus-Christ. Quand il arrive à un de ces groupes de se reposer sur le bord du chemin, comme cela se fait souvent, il s'arrête aussi, continue ses pieux discours, et manque rarement alors de voir d'autres groupes se joindre au premier pour l'écouter. Ainsi se forment souvent autour de lui des auditoires très considérables, dont les membres, en retournant dans leurs villes ou dans leurs villages respectifs, parfois très éloignés, inspirent à leurs voisins l'envie d'entendre ce qu'ils ont entendu. »

Notre second exemple vient aussi du nord de l'Inde. C'est une lettre du révérend Ullman, d'Etawah, qui nous le fournit.

« L'un de nos aides missionnaires dans le district de Koonch, » dit-il, « est un pauvre boiteux, tellement perclus de ses membres qu'il faut le porter de lieu en lieu

dans un *dalci* (sorte de chaise à porteurs); mais cette infirmité ne l'empêche pas d'annoncer le message de Christ à des foules souvent très considérables.

« Cet homme aime à chanter, dans la langue du pays, des cantiques chrétiens (bhajans) en s'accompagnant de son *dholak* (tambour indou). Aussitôt que ses porteurs l'ont déposé quelque part sur le sol, il entonne un de ces chants, toujours consacrés à décrire la grandeur et la gloire de Dieu, l'amour de Jésus-Christ, les opérations de la grâce ou les effusions d'un cœur plein de reconnaissance et d'amour envers son Sauveur. Attirés par la musique, les gens accourent. Ils comprennent les paroles, parce que le chanteur a l'habitude de prononcer très distinctement, et ils en sont d'autant plus frappés qu'aux passages les plus importants il a soin, conformément aux usages du pays, de faire rendre à son *dholak* des sons d'une rapidité ou d'une gravité toujours croissantes. Dire que cette musique soit très mélodieuse, je ne l'oserais, mais notre ami y met tant de feu et les mouvements de son âme pieuse y sont si chaleureusement exprimés, qu'il produit des effets vraiment merveilleux. Pour ma part, je ne l'ai jamais entendu sans me dire que les chants du pauvre invalide doivent avoir plus de prix aux oreilles du Seigneur et des anges du ciel que n'en peuvent avoir, dans nos salons ou même dans nos temples, nos compositions musicales les plus vantées. Les deux porteurs de son *dalci* ont entendu si souvent quelques-uns de ses cantiques favoris qu'ils les ont retenus et que parfois l'un d'eux, au moins, unit sa voix à celle du pauvre infirme.

« Le chant terminé, le *prédicateur impotent*, comme on l'appelle, proclame en prose, et non sans un certain talent de diction, la bonne nouvelle du salut en Christ. Il parcourt, dans ce but, le district de Jaloun, où il remplit, en réalité, les fonctions d'évangéliste, et où chacun l'aime. Quand il arrive dans une localité où il n'a pas paru depuis

longtemps, sa visite est une sorte d'événement. Les gens accourent en hâte, lui souhaitent la bienvenue, l'écoutent, et, plus d'une fois, les séances qu'il remplit de ses chants et de ses chaleureuses allocutions se prolongent bien avant dans la nuit. Dernièrement, dans un village qu'il visitait, le Zémindar (propriétaire du sol) prit à l'entendre un tel plaisir qu'il le pria de lui vendre son dholak, soit comme souvenir, soit peut-être parce qu'il attribuait à cet instrument quelque vertu mystérieuse. Quoiqu'il en soit, ce n'est pas, dans la vigne du Seigneur, un ouvrier paresseux ou inutile que notre « prédicateur impotent » du Koonch. »

---

### BRÉSIL.

Les missionnaires presbytériens qui évangélisent le Brésil font paraître, à Rio de Janeiro, un journal hebdomadaire, la *Imprensa evangelica*. Bien qu'il passe pour être l'organe officiel du protestantisme, il se répand au loin dans presque toutes les provinces. « Durant les premiers mois de l'année, » écrit l'un des rédacteurs, « il ne se passait presque pas de jour où il ne nous arrivât plusieurs demandes d'abonnement. »

Dans une autre station, celle de San-Paulo, les missionnaires publient, chaque mois, sous le titre de la *Chaire évangélique*, un cahier contenant quelques-uns des sermons prêchés à des congrégations protestantes. Un grand nombre de catholiques recherchent et lisent avec fruit ces cahiers, qu'ils déclarent bien autrement édifiants que leurs livres à demi latins.

La prédication, les journaux, la dissémination des saints livres et, par dessus tout, le travail de l'Esprit-Saint dans les âmes, produisent en beaucoup de lieux des mouvements remarquables.

« La semaine dernière, » écrit de Rio de Janeiro le révé-



rend Vanorden, « nous vîmes arriver ici un marchand de la province de Minos, qui avait franchi, non sans difficulté, une distance de 800 milles (environ 300 lieues), dans l'unique but de faire profession de protestantisme. Il y a cinq ans qu'un colporteur biblique, de passage dans la ville de Paratatu, qu'il habite, lui avait vendu une Bible. Converti par la simple lecture de ce livre aux croyances protestantes évangéliques, il était allé aux informations, s'était abonné à l'*Imprensa*, avait trouvé le moyen de se procurer des traités; tout cela sans avoir jamais revu le colporteur qui avait mis entre ses mains la Parole sainte. Le sermon auquel il assista l'autre jour ici est le premier discours protestant qu'il ait entendu de sa vie. Eh bien! en l'examinant sur les principaux points de la foi, nous l'avons trouvé assez instruit pour que l'Eglise lui ouvre ses portes, et nous avons la conviction qu'au point de vue moral, elle peut le faire avec toute confiance. Ce n'est pas tout. Il a pu nous raconter qu'autour de lui, à Paratatu, cinq ou six de ses parents, y compris son vieux père et sa femme, sont complètement gagnés à la foi. Nous allons mettre à l'étude la question de savoir s'il n'y aurait pas lieu de fonder un poste dans ce lieu.

« Voilà un fait encourageant. Nous en pouvons annoncer d'autres. Au nombre de nos convertis se trouvent en ce moment deux hommes remarquables : un jeune littérateur très intelligent, bibliothécaire de profession, et un homme éminent, qui s'est acquis une grande réputation en donnant des conférences scientifiques, et qui, après avoir longtemps erré dans les sentiers du doute ou du matérialisme, paraît avoir enfin trouvé la vérité en Christ. S'il plaît au Seigneur de maintenir et de développer l'œuvre de sa grâce dans le cœur de ces deux hommes, ils pourront devenir des ouvriers utiles dans la moisson spirituelle que nous voyons blanchir ici de toutes parts. »

---

## AFRIQUE.

## UN AMI DU DOCTEUR LIVINGSTONE.

Cet ami est le jeune nègre qui a accompagné en Europe le corps du docteur Livingstone. Dernièrement, un des grands journaux politiques de Paris, parlant des progrès de la science géographique, s'exprimait en ces termes :

« L'itinéraire fort instructif qu'a rédigé le nègre Jacob Wainright, en accompagnant le corps de Livingstone des bords du Chambezi à l'île Zanzibar, est un indice de ce que les indigènes eux-mêmes pourront accomplir à la place des voyageurs européens, quand ils posséderont l'instruction nécessaire. Wainright est un ancien esclave libéré par des croiseurs anglais. Après avoir été élevé dans une école de Bombay, il fut choisi, en compagnie de cinq autres personnes pour aller au devant de Livingstone et lui porter des secours. En août 1872, ces envoyés rencontrèrent en effet l'illustre voyageur, s'attachèrent à ses pas, puis, après sa mort, ils chargèrent le cadavre sur leurs épaules et le transportèrent au lieu d'embarquement. Jacob Wainright a été l'historiographe modeste et véridique de ces longues funérailles, qui ne durèrent pas moins de neuf mois et demi à travers marais, lacs, fleuves et montagnes, et qui ne furent pas exemptes de périls, car les indigènes, de peur de malchance, faisaient mauvais accueil aux hommes du convoi, les forçaient à camper loin des villages et les poursuivaient de malédictions et de menaces. Le pauvre Wainright perdit son père pendant le voyage, mais sa douleur ne l'empêcha pas de tenir parfaitement au courant son journal, qui, pour certaines parties de la route, longue de 1,800 kilomètres, est le seul document que possède la géographie. Certes, le vaillant jeune homme mérite bien l'honneur qu'on lui fit en Angleterre, de lui donner l'un des premiers rangs au convoi de son ami Livingstone. »

A ces appréciations bienveillantes, mais où le point de vue religieux n'apparaît guère, nous sommes heureux de pouvoir ajouter quelques détails intéressants.

« L'école de Bombay » où Jacob Wainright a été élevé, est un asile fondé par les missionnaires anglais de Sharanpore, mais soutenu par le gouvernement anglais, au bénéfice des jeunes esclaves arrachés à la servitude sur les côtes orientales d'Afrique. Il a pour directeur le révérend Price, qui appartient à cette mission. Depuis quatorze ans que l'établissement existe, il a recueilli plus de 200 jeunes nègres des deux sexes. A la fin de l'année dernière, il en comptait 43, dont 19 filles.

Un grand nombre de ces « enfants de Nasik » comme on les appelle, ont déjà pu être renvoyés en Afrique pour s'y consacrer de diverses manières à l'évangélisation de leurs compatriotes. Jacob Wainright et ses cinq compagnons n'étaient pas les premiers que Livingstone eût associés à ses courageuses entreprises. Lorsqu'il partit, en 1866, pour le voyage dont il ne devait pas revenir vivant, neuf des élèves de Nasik l'avaient accompagné déjà.

Jacob Wainright avait fait à Bombay des études assez fortes pour expliquer la valeur attribuée à son journal. Il était, de plus, à Bombay, déjà regardé comme un jeune chrétien aussi pieux que sincère, et il a justifié par sa conduite cet éloge. Ce fut lui qu'à Ilala, ses jeunes compagnons, silencieusement rangés autour de leur maître décédé, chargèrent de lire le service des morts, dans le livre de prières dont se servait le célèbre voyageur ; et, depuis son arrivée en Angleterre, tous ceux qui l'ont approché le regardent comme un pieux disciple de Christ.

Ce fait, joint à tant d'autres, met une fois de plus en relief cette vérité, si longtemps contestée, que les nègres sont aptes à s'élever au niveau des blancs. Plusieurs des anciens condisciples de Jacob Wainright à l'asile de Nasik, occupent des postes importants dans l'œuvre des missions,

soit aux Indes soit en Afrique. L'un d'eux, nommé Dondhoo Goray, gradué de l'université de Bombay, y occupe avec distinction un poste de professeur adjoint.

---

## VARIÉTÉS

---

### LES LETTRÉS CHINOIS.

En mars dernier, un voyageur français écrivait de Pékin :

« Dix mille étudiants, ayant déjà en poche leur second degré de lettrés — Kenjin, — passent leurs examens en ce moment à Pékin, afin d'obtenir leur dernier grade — Tsin-szé. — Celui qui aura le mérite de sortir le premier de tant de compétitions sera considéré, pendant l'année courante, comme l'homme de plus lettré des 18 provinces chinoises. Il pourra choisir un poste dans les plus hautes fonctions de l'empire. L'empereur nommera ensuite un jury chargé d'examiner à nouveau ceux qui auront obtenu le troisième degré. Sur les 9,999 candidats restants, 200 seulement seront élus; sur ces 200, 10 seront distingués, et leurs examens écrits, richement recouverts, placés sous les yeux du souverain. L'empereur, ayant lu les dix manuscrits, désignera à son tour trois lauréats qui, seuls, recevront le titre de lettrés de première classe pour 1874.

« Quant aux jeunes gens maîtres du troisième grade, ils seront attachés au collège de Han-Lin-Yuen, aux ministères ou au gouvernement des provinces.

« Les cellules dans lesquelles sont placés les lettrés, avant d'être examinés, n'ont pas plus de six pieds de long, trois de large et cinq de hauteur. Une planche, placée en



travers de la cellule et élevée à quinze pouces du sol seulement, leur tient lieu de siège ; une petite tablette fixée au mur leur sert de pupitre. Il y a en tout 13,000 cellules, et pendant le temps que durent les examens, les étudiants sont enfermés et tenus séparés de leurs camarades.

« On voit encore, dans la rangée des cellules dites du « Dragon Rouge », la chambrette dans laquelle Keen-Lung, le quatrième empereur manchou de la présente dynastie, travailla certains examens en honneur à son époque. Il y resta neuf jours enfermé, mais il paraît que l'épreuve lui parut bien dure, et, depuis ce temps-là, les aspirants sont autorisés à sortir tous les trois jours de leurs niches, sauf à y revenir pour y demeurer trois jours encore jusqu'à la fin des épreuves. »

A ces curieux détails nous ajouterons que des examens du même genre, quoique d'un ordre moins élevé, ont lieu dans plusieurs autres villes de l'empire.

Attirés par ces agglomérations de jeunes gens instruits, les missionnaires ont essayé de se mettre en rapport avec eux, mais jusqu'à présent sans beaucoup de succès, au moins apparent. Ces futurs lettrés chinois se montrent généralement pleins d'eux-mêmes, routiniers et servilement attachés à la lettre des livres qu'il ont à étudier. On est cependant parvenu, sur divers points, à faire circuler dans leurs rangs des exemplaires de la Bible et d'autres livres chrétiens.

---

---

## NOUVELLES RÉCENTES

---

### SUISSE.

Les nombreux et fervents amis que la cause des missions compte dans le canton de Neuchâtel ont eu, le 29 juillet

dernier, à Saint-Aubin, deux réunions très animées et pleines d'intérêt. Entre autres orateurs, deux missionnaires revenus d'Afrique et deux nouveaux serviteurs de Christ, alors sur le point de partir dans des directions bien différentes, y ont pris la parole.

Les deux premiers étaient M. *Ramseyer*, l'ancien prisonnier du cruel roi des Achantis, et M. *Villéger*, le digne agent de notre Société de Paris au Sénégal. En nommant ce dernier, le *Journal du canton de Neuchâtel* dit : « Comme nos cœurs se sont sentis attirés à lui quand nous l'avons entendu parler avec tant d'amour de ces pauvres nègres que l'on considère en général comme inaccessibles à des sentiments élevés, et chez lesquels, néanmoins, il a rencontré des âmes attentives à la parole de l'Évangile et des aides précieux dans son œuvre ! »

Les deux nouveaux missionnaires qui firent le même jour leurs adieux à leurs amis, sont M. Auguste Pettavel, neuchâtelois lui-même, qui s'en va renforcer à Akropong les agents de la Société de Bâle, et M. *Traub*, qui, depuis lors, doit avoir pris le chemin de la Chine.

---

## CHINE.

Nos lecteurs n'auront pas oublié les dangers que le révérend Corbett, missionnaire américain a courus dans le district de Chi-mi, et les odieux procédés dont ses enfants et lui ont été les victimes (voir notre livraison de juin, page 232). Sur ses plaintes, le Taotaï (gouverneur militaire) de Che-fou avait ordonné une enquête, mais d'abord sans le moindre succès. Les gens du lieu où l'affaire s'était passée, ne savaient rien; il n'y avait eu ni pierres lancées, ni maison saccagée, ni famille étrangère obligée de s'enfuir ja nuit à travers les montagnes; s'il y avait eu quelques

troubles, les chrétiens indigènes du village en étaient seuls responsables ; ils les avaient provoqués dans le but d'enlever plus facilement des enfants. Ainsi renseigné, le Taotaï se contenta d'exhorter M. Corbett à recommander plus de prudence à ses ouailles. Heureusement, le missionnaire n'était pas homme à se laisser ainsi transformer en criminel. Sur l'intervention du consul des États-Unis, et sur les ordres d'une autorité supérieure, le Taotaï a dû recommencer son enquête, et après un débat de six jours, auquel assistait le consul américain en personne, les inculpés ont été condamnés à la prison, au supplice du bambou, et à payer au missionnaire la valeur du mobilier qu'il avait perdu. M. Corbett a, de plus, été autorisé à retourner occuper à Chi-mi le poste d'où ces fanatiques avaient voulu l'expulser. Le but du missionnaire, en réclamant avec tant de rigueur la punition des coupables, a été de contribuer à faire mieux respecter les droits de la conscience et la liberté des cultes, garantis par les traités.

---

## INDE.

De jeunes Indous, pour la plupart élevés dans des écoles missionnaires, ont fondé à Umritsar (Punjab), une sorte de club où ils discutent entre eux des questions de science, de littérature ou d'économie politique, surtout en vue des besoins de leur pays. Dernièrement, l'un d'eux présenta à l'assemblée un travail hostile au christianisme, très bien fait, dit-on, mais que plusieurs des autres membres critiquèrent de main de maître. Tous déclarèrent ensuite le rejeter et son auteur seul osa le défendre.

Ce fait est d'autant plus remarquable que les idées de nos libres-penseurs occidentaux comptent actuellement un assez grand nombre de partisans parmi les Indous des classes éclairées.

— La Société des missions anglicanes, à qui une prodigieuse augmentation de ressources permet d'entreprendre des œuvres nouvelles, se propose d'attaquer plus directement qu'on ne l'a fait encore l'influence de l'islamisme et du bouddhisme sur les classes élevées de l'Inde. Elle vient d'adresser, dans ce but, un appel aux jeunes élèves des Universités qui se sentiraient les capacités et les connaissances spéciales que réclame un tel champ de travail.— Un savant gradué de Cambridge, nommé le révérend Clifford, a immédiatement répondu à cet appel.

— Le 10 février dernier, dans une localité du nord de l'Inde, nommée Talihari, l'évêque anglican de Calcutta a confirmé, en une seule fois, 154 Santhals récemment convertis et baptisés. Le lendemain, 237 chrétiens sortis du paganisme s'approchèrent de la table du Seigneur.

---

### LABRADOR.

En juin dernier, le navire l'*Harmonie*, qui appartient à la Société des frères de l'Unité, a quitté l'Angleterre pour faire aux missions du Labrador sa 104<sup>e</sup> visite. La veille de son départ, une réunion de prières, tenue à bord, avait été très édifiante. Chacun sait avec quelle légitime impatience les missionnaires du Labrador attendent l'arrivée de ce bâtiment ami, qui leur apporte, une fois par an, avec des nouvelles de la patrie absente, les provisions de bouche dont ils auront à se contenter jusqu'au printemps suivant. Si ce secours venait à leur manquer, ils n'auraient pour aliment que quelques poissons et la chair du veau marin.

---



## MEXIQUE.

L'Eglise évangélique de Zacatécas, déjà mentionnée plusieurs fois dans nos pages, peut être citée comme un exemple frappant de la rapidité des progrès du pur christianisme au Mexique. Dans cette ville, le culte a été célébré pour la première fois le 14 décembre 1873; le premier baptême administré le 1<sup>er</sup> avril 1874; la sainte Cène distribuée pour la première fois le 25 mai, et le 14 juin, juste six mois après l'inauguration du culte, le registre de la congrégation portait 120 noms, dont 91 d'adultes et 29 d'enfants. — Et rien n'annonce, écrit le missionnaire presbytérien chargé de ce poste, que ce mouvement tende à se ralentir. Presque tous les jours, de nouvelles demandes d'inscription nous arrivent, et il ne se passe pas de dimanche sans que nous ayons à faire un ou plusieurs baptêmes.

---

## ILE MAURICE.

Plusieurs Sociétés de missions sont à l'œuvre parmi les émigrants chinois et les coolies indous très nombreux, que depuis l'abolition de l'esclavage, les besoins de l'agriculture ont attirés dans cette île. Parmi ces derniers, la Société des missions de l'Eglise établie emploie, sous la direction de deux missionnaires consacrés, 13 évangélistes indous, dont les travaux sont bénis. Il y a eu, depuis seize ans, plus de 1,800 baptêmes ou admissions dans l'Eglise, dont 212 ont été prononcées en 1873. Des réunions de prières, très bien suivies, et des réunions récréatives où l'on sert du thé, font de salutaires impressions sur ces pauvres Coolis, presque toujours méprisés et rudement traités par les planteurs.

---

## PERSE.

Ispahan, l'ancienne capitale du royaume n'est plus guère qu'un amas de ruines. On n'en évalue la population qu'à une cinquantaine de mille âmes. Un missionnaire anglican, M. Robert Bruce s'y est fixé. Depuis quelques années, dans un des faubourgs, il a fondé une école qui ne compte pas moins de 150 élèves, dont six appartiennent à des familles mohométanes. Le dimanche et les jours de fête, il célèbre en langue persanne des services qui attirent en moyenne de 20 à 25 auditeurs, la plupart arméniens. Mais il s'attend pour eux à des jours difficiles. L'un d'eux lui ayant demandé de l'admettre à la sainte Cène, le missionnaire écrit : « Je l'ai refusé, parce que je ne le crois pas encore capable de supporter la persécution. Depuis lors il verse des larmes qui me font parfois craindre d'avoir été trop sévère. S'il en est ainsi, j'en demande pardon à Dieu, mais j'agisrais encore de même. »

## ILES FIDJI.

Après de longs pourparlers, le gouvernement anglais paraît vouloir accepter les offres du roi chrétien de ces îles, demandant à être placé sous le patronage de l'Angleterre. Des troubles provenant des populations encore païennes, les empiétements des colons européens ou américains, et, par dessus tout, les vols d'hommes pratiqués sur les côtes par les marins voués à l'exécrable traite qui se cache sous le nom de « transport des Coolies, » paraissent avoir déterminé le roi des Fidji à se placer ainsi sous la protection anglaise. On sait que ce monarque, devenu chrétien et très pieux, avait, depuis quelques années, donné à son peuple une constitution libérale.

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

M. LE COMTE ROBERT DE POURTALÈS.

La cause des missions évangéliques vient de faire, parmi nous, une perte d'autant plus douloureuse que rien ne l'aurait pu faire prévoir. Un de ses amis les plus dévoués, de ses soutiens les plus généreux, M. de Pourtalès, depuis longtemps trésorier de notre Société, a été, le 3 septembre, enlevé aux siens et recueilli dans ces demeures célestes vers lesquelles, grâce à Dieu, sa grande position sociale ne l'avait pas empêché de tenir ses regards attachés. Les voies du Très-Haut ne sont pas nos voies; nous avons besoin de nous rappeler, qu'en dépit des apparences parfois contraires, ces voies sont toujours bien réglées.

Longtemps avant de faire partie de l'Assemblée nationale, M. de Pourtalès avait occupé dans notre monde religieux la place que l'appelaient à y prendre la fermeté de ses convictions, sa piété vivante, ses habitudes de libéralité et les rares qualités de cœur qui le distinguaient. Il était secrétaire du consistoire de l'Eglise réformée; il avait rendu à la Société des missions des services dont nous pourrions parler une autre fois avec détails, et plusieurs de nos autres grandes institutions, notamment la Société centrale d'évangélisation, lui ont eu des obligations qu'elles n'oublieront pas. Son souvenir ne s'éteindra pas non plus dans la pensée de ceux en faveur desquels il avait

fondé et développé avec une ardeur si persévérante ses beaux établissements des environs de Dourdan.

*La mémoire du juste est en bénédiction.* M. de Pourtalès a été, au sens chrétien du mot, ce juste que ses œuvres suivent dans le ciel comme témoins de sa foi. Qu'il plaise au Seigneur d'adoucir, au moyen de ses consolations les plus efficaces, les regrets de la famille qui le pleure, d'abord; puis ceux des institutions dans le cercle desquelles ce départ prématuré a causé des vides si difficiles à combler!

---

## UNE FÊTE DE MISSIONS

à Saint-Maurice (Doubs)

RACONTÉE PAR M. LE PASTEUR MÉRIOT.

---

Il est dans la vie d'une Eglise des jours bénis qui laissent dans toute âme chrétienne de douces et ineffaçables impressions. Telle a été pour l'Eglise de Saint-Maurice, la journée de dimanche 23 août. A trois heures de l'après-midi, une foule nombreuse et recueillie se pressait dans le temple pour y entendre parler de l'œuvre des missions parmi les païens. Les fidèles des paroisses voisines témoignaient, par leur présence, de la sympathie qu'elles portent aux travaux de nos missionnaires.

Le service commença par le chant d'un cantique, puis le pasteur de Saint-Maurice prononça une prière, suivie de la lecture des quatorze premiers versets du chapitre XXXVII d'Ezéchiel. L'assemblée entendit alors un rapport fort intéressant sur l'évangélisation des îles Sandwich, présenté par M. le pasteur Wuillamier, de Colombier-Fontaine. Chacun put apprécier l'heureuse transformation opérée par l'Evangile cher de ces peuples, plongés jadis dans



les ténèbres de l'idolâtrie, et qui avaient échappé jusque-là à toute influence civilisatrice. Tant il est vrai que la Parole de vérité est encore la puissance de Dieu pour sauver tous les hommes, comme aussi la source de toute vraie civilisation. Cette double vérité fut démontrée avec force et clarté par M. le pasteur Cuvier, de Beaucourt, qui raconta les prodiges accomplis par les missionnaires protestants dans leurs divers champs d'activité. Comment, au récit de tant de merveilles, ne pas reconnaître encore la toute puissance de Celui qui a rassemblé et fait revivre autrefois son peuple d'Israël? Bien des larmes coulèrent quand l'orateur rappela l'héroïsme de ces missionnaires de la Société de Bâle, tombant les uns après les autres victimes de leur dévouement, sur les rives africaines, et finissant pourtant par triompher d'un climat meurtrier et des ruses de Satan!

Bien des cœurs furent fortifiés au récit des miséricordes du Seigneur envers ces misérables Papous, que les savants européens avaient mis au rang des bêtes brutes! Illustrée d'exemples touchants, la parole de M. Cuvier a, n'en doutons pas, laissé des traces profondes dans l'âme de ses auditeurs.

M. le pasteur Grammont de Longeville a terminé le service en invitant tous les chrétiens à prélever quelque chose sur leurs revenus ou sur leur gain, pour aider à l'avancement du règne de Dieu dans le monde. Avoir dans sa maison une *bourse du bon Dieu*, c'est en chasser à tout jamais le démon de l'avarice.

L'assemblée a entonné un nouveau cantique; la prière de clôture a été dite; un remerciement adressé à la jeune Société de chant religieux de Saint-Maurice, qui a exécuté, en chœur, les numéros 48 et 21 du nouveau Recueil de Montbéliard; puis, en terminant, une collecte a été faite pour les missions, dont le produit a été de 69 fr. 10 c.

En somme, l'Eglise de Saint-Maurice est heureuse de sa première fête de missions. L'œuvre y devient plus connue de jour en jour, les cœurs s'élargissent; les bourses s'ouvrent, et nous avons la douce conviction que cette Eglise prendra bientôt sa place parmi celles qui, dans notre pays, travaillent le plus activement à l'avancement du règne de notre divin Sauveur Jésus-Christ.

E. MÉRIOT.

---

## MISSIONS DU SUD DE L'AFRIQUE.

LETTRE DE M. L. BISSEUX.

Wellington, 29 juin 1874.

Messieurs et très honorés frères,

Cette année étant déjà passablement avancée il est temps que je vous donne un aperçu de l'œuvre que Dieu accomplit par nous dans l'endroit où je travaille comme votre missionnaire.

Vous vous réjouirez d'apprendre qu'en général ma santé a été bonne, et que j'ai pu vaquer sans interruption aux devoirs de mon ministère durant le dernier exercice.

Si l'on se rappelle mes rapports précédents on dira peut-être, après avoir lu celui-ci, qu'ils se ressemblent tous, et que je donne peu de détails, mais je donne ce que j'ai, c'est tout ce qu'on peut attendre de moi.

Au reste, le Seigneur continue à nous bénir. C'est lui qui a fait persévérer mon troupeau dans la bonne voie, en sorte que pas un membre, que je sache, ne s'est fourvoyé, n'a donné du scandale à l'Eglise ou du chagrin au pasteur. C'est lui qui m'a soutenu et donné de la joie, quand j'étais sur le point de me décourager, en me faisant rencontrer, ici

et là des âmes bien disposées qui désiraient me communiquer les impressions salutaires qu'elles avaient reçues, tandis que j'exposais telle ou telle portion de la Parole sainte.

O combien de fois il m'a humilié jusque dans la poussière, mais combien de fois aussi il m'a répondu : « Aie bon courage, car je suis avec toi ! »

A la dernière fête de Noël, dix-sept adultes ont été incorporés dans l'Eglise visible du Sauveur. Quatorze ont ratifié le vœu de leur baptême et trois ont reçu ce sacrement. On remarquait parmi ces derniers, une négresse aux cheveux déjà blancs ; elle avait été devancée par cinq de ses enfants qui sont membres de l'Eglise depuis plusieurs années. Jugez de leur joie en voyant leur chère mère faire le pas décisif et en l'entendant leur dire : « Votre Dieu sera mon Dieu, et votre peuple sera mon peuple. » Tout l'auditoire, qui estime beaucoup cette femme, semblait participer au bonheur des enfants. Pourquoi avait-elle tant tardé à se faire baptiser ? C'est qu'elle se croyait beaucoup trop ignorante ; elle l'est en effet, car elle ne sait pas lire. Mais si sa tête est vide, j'ai l'assurance que l'amour de Dieu remplit son cœur.

Depuis environ un an, nous nous rendons, M. le pasteur Murray et moi, dans un hameau des environs (Bergrivier) pour y faire, à tour de rôle, une prédication. Il y a là huit ou neuf petites fermes. Les habitants qui ne sont pas riches ont reçu une piété vivante en partage. Les Juifs disaient d'un centenier : « Il aime notre peuple, car il nous a bâti une synagogue. » On peut dire la même chose de ces braves gens : « Ils aiment les noirs qui sont à leur service, car ils ont élevé pour eux un petit temple pour les y réunir et pour tâcher de les gagner à Jésus-Christ. » L'heure du service arrivée, on leur dit de cesser leurs travaux, de se nettoyer un peu et de s'acheminer vers la chapelle.

La mort vient de nous enlever une vieille servante du Seigneur, que je pourrais appeler les prémices de mon mi-

nistère à la vallée du Charron. Cette mère en Israël (ce titre lui convenait à cause de son grand âge et de sa piété) s'est éteinte après avoir parcouru une carrière de quatre-vingt-dix-neuf ans et onze mois. Nous aurions presque désiré de lui voir accomplir sa centième année, mais telle n'a point été la volonté de Dieu. La vieille Bella, c'était son nom, édifiait tout le troupeau par son assiduité au culte, car jamais l'on ne voyait sa place vide à l'Eglise. Sa santé a été de fer jusqu'aux six derniers mois de sa vie. Rassasiée de jours et désirant d'être avec son Sauveur, elle soupirait après l'heure du départ et elle nous disait souvent : « Ah! que son char tarde à venir ! » Elle laisse une nombreuse postérité. Je doute qu'elle sût elle-même le nombre de ses arrières-petits-enfants. Grâce à Dieu, plusieurs sont membres de l'Eglise, et, marchent sur les traces de leur bienheureuse aïeule.

Quant à notre situation financière, vous apprendrez avec plaisir, Messieurs, que, l'année passée, mon troupeau s'est évertué, plus que jamais, pour augmenter les fonds de la Société. Deux ventes pour les missions, dans les deux localités, ont rapporté la belle somme de 1,830 francs. En ajoutant à ce chiffre quelques dons recueillis pendant le même exercice, le total des recettes se montera à 2,150 fr.

On donnera tout autant cette année, mais nous aurons besoin de l'argent pour nous-mêmes. Il nous faut, pour la seconde fois, agrandir le local de l'école à la Vallée du Charron. Les parents des élèves ont déjà souscrit pour cela une somme de 750 francs. En sus de cela, ils ont préparé 40,000 briques. Plusieurs viendront travailler gratuitement, mais ce que ces pauvres gens feront, restera bien au-dessous de la somme nécessaire; aussi devrai-je venir à leur aide en prélevant une petite somme sur un fonds provenant de legs, dont vous avez eu connaissance.

Je ne puis, Messieurs, terminer mon rapport, sans vous parler d'une touchante cérémonie qui a eu lieu à Wel-



lington en octobre dernier. On a fait alors la dédicace de la maison d'éducation pour des jeunes filles protestantes (institution des huguenotes), en mémoire de l'arrivée des réfugiés français dans cette vallée. C'est le modérateur du synode de l'Eglise réformée du Cap, qui a consacré au Dieu trois fois saint, par une fervente prière, cet utile établissement. Un grand nombre de pasteurs et des milliers de fidèles étaient accourus à Wellington de tous les environs, afin de prendre part à la fête. Beaucoup de discours y furent prononcés, et chose remarquable, chaque orateur se plaisait à faire observer que le sang huguenot coulait dans ses veines. En effet, les orateurs étaient des Faure, des Villiers, des Marais, des du Toit, des Roux, etc. Sans compter ceux qui n'ont point un nom français, mais qui sont pourtant d'origine française du côté maternel.

Dieu accorde de grandes bénédictions à l'établissement ; plus de cinquante élèves s'y trouvent déjà, et un nombre pareil demande à y être admis. C'est qu'il y a une grande pénurie d'institutrices pieuses et capables dans la colonie, et que l'on espère d'en trouver de telles dans ce séminaire.

Je demeure, Messieurs et honorés frères, votre dévoué serviteur.

J. BISSEUX.

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

### NOUVELLE-ZÉLANDE.

(Voir notre dernier numéro, pages 297 et suivantes).

#### II.

Un rapide coup d'œil jeté sur l'histoire d'une station suffira pour montrer à quel point il est faux que les mis-

sionnaires aient perdu leur peine en prêchant l'Évangile aux Maoris.

Cette station, située au sud-ouest de l'île du Nord, sur les bords d'une charmante rivière dont-elle a pris le nom, — Wanganui, — appartient à l'un des districts qui ont le plus souffert de la guerre. La secte des Hau-hau y a compté beaucoup d'adhérents.

L'origine de cette œuvre renferme une leçon à l'adresse de ceux qui voudraient voir l'usage du Décalogue abandonné, soit dans le catéchisme, soit dans les exercices du culte évangélique.

A la tête d'une des tribus éparses sur les bords du Wanganui, se trouvait, en 1835, un jeune chef, du nom d'Hipango, que son intelligence, sa bravoure et ses richesses territoriales avaient rendu très influent dans toute la contrée. Un jour, arrive entre ses mains, — on ne sait comment, — une page détachée du *Petit catéchisme* que les missionnaires de l'Église anglicane ont répandu dans les province du Nord. Le jeune Maori n'a pas la moindre idée d'une langue écrite ou imprimée; mais ces longues lignes de petits crochets noirs se détachant sur la blancheur du papier, piquent sa curiosité. Il garde la page, et rencontrant, quelques jours plus tard, un de ses compatriotes qui avait séjourné dans un district du Nord et y avait appris à lire, il lui demanda l'explication de ce mystère. « Ah! » s'écrie celui-ci, « *pukapuka pakeha*, » (un livre des étrangers), puis il lit à haute voix. C'étaient les dix commandements donnés sur le mont Sinaï. Hipango les écoute, se les fait lire plusieurs fois et, profondément impressionné, déclare que puisqu'ils viennent du « grand Dieu » ses ordres doivent être exécutés. Et, sur-le-champ, il renonce à ces idoles, observe et fait observer autour de lui le jour du repos, et promet, en ce qui le concerne, une égale obéissance au reste de la loi.

Un peu plus tard, un chef du centre de l'île, chrétien

depuis quelques années, visite la tribu dont Hipango est le chef le plus estimé. Il éclaircit les idées que celui-ci a déjà répandues autour de lui, et lorsque, quelques années après (en 1840, croyons-nous), un des serviteurs de Christ qui ont rendu le plus de services à sa cause dans ce pays, l'un des deux frères Williams, vient pour la première fois prêcher à Wanganui, il reste, écrit-il lui-même, « confondu d'étonnement et de joie, en trouvant, dans ce canton reculé, une petite Église, très imparfaitement organisée sans doute, mais bien vivante et au sein de laquelle la foi chrétienne avait déjà porté quelques-uns de ses plus beaux fruits. »

Un autre missionnaire, arrivé à Wanganui en 1846, et qui n'a quitté ce poste que l'année dernière pour aller se reposer au ciel, raconta dans ses premières lettres, deux traits où apparaît avec éclat la puissance des convictions qui, dès lors, avaient gagné des milliers d'âmes dans ce district.

Aux jours de leur première ferveur, les Maoris chrétiens du district avaient pris l'habitude de se réunir au chef-lieu à propos des fêtes de Noël, qui tombent, à nos antipodes, vers la fin du mois de juin. Ces jours de fête, consacrés à des actes de dévotion, leur fournissaient l'occasion de s'entretenir des intérêts du règne de Dieu, qui leur étaient devenus chers. En 1846, cette assemblée accepta joyeusement l'offre que lui firent deux catéchistes indigènes d'aller évangéliser une tribu du voisinage encore païenne et des plus féroces. Recommandés à Dieu par les prières de tous, les deux pionniers de l'Évangile partirent, mais à peine à l'œuvre, ils avaient été impitoyablement massacrés et probablement mangés. Informé de ce fait, M. Taylor se rendit auprès des meurtriers, leur reprocha leur crime et eût, à son retour, la joie de trouver deux autres agents indigènes tout prêts à se sacrifier pour renouveler la tentative des deux martyrs.

Une autre de ces réunions de Noël, celle de 1848, offrit aux regards un spectacle plus édifiant encore. Fidèles au goût de la mère patrie pour les courses de chevaux, les colons et les officiers de la province en avaient organisé une pour le jour de Noël même. Plus de 700 anglais ou autres blancs s'y rendirent, mais furent fort surpris de n'y voir accourir qu'un très petit nombre de natifs. Où étaient donc ces masses qu'on avait espéré éblouir par ce déploiement de luxe si nouveau pour elles? Où elles étaient : « Ce jour-là, » dit le missionnaire, « deux mille indigènes assistaient au culte célébré en l'honneur du Sauveur du monde, et 710 communicants se présentèrent à la table sainte. De quel côté se trouvaient les vrais chrétiens? »

En 1858, le révérend Taylor, visitant son pays natal, qu'il n'avait pas revu depuis vingt ans, y amena l'ancien chef Hipango, baptisé, depuis longtemps déjà, sous le nom de John Williams, et qui, depuis comme auparavant, s'était montré fidèle à son serment d'observer en tout les commandements du « grand Dieu des chrétiens ». Présenté à la reine Victoria et au prince Albert, ce premier fondateur de l'œuvre de Wanganui, reçut d'eux le plus bienveillant accueil et repartit pour son pays bien décidé à y travailler plus que jamais au développement de la vie religieuse parmi ses compatriotes. Dans ce but, il conçut l'idée de se consacrer au saint ministère et entra, dans ce but, à l'institut théologique d'Auckland. La faiblesse de sa vue l'empêcha d'aller jusqu'au bout des études nécessaires, mais non pas de continuer à glorifier Dieu par son ardeur à prêcher Christ et par une vie de tous points exemplaire.

Ces vingt-cinq ans de consécration pleine et sans réserve devaient se terminer au champ d'honneur. En 1865, John Williams, toujours courageux et dévoué, se mit à la tête d'une petite troupe de chrétiens pieux, pour résister aux Hau-hau qui s'avançaient contre la station de Wanganui,



Il parvint à les arrêter au passage, mais y trouva la mort. Son corps, rapporté parmi les siens, reçut les honneurs funéraires que les sociétés civilisées rendent à leurs hommes les plus vénérés. Les autorités anglaises, civiles et militaires, se firent un devoir d'y prendre part, et un monument élevé à sa mémoire rappelle aujourd'hui les mérites de cet homme de bien, arraché comme nous l'avons dit aux pratiques de l'idolâtrie et du cannibalisme.

Comme nous l'avons dit aussi, le révérend Taylor a dirigé l'œuvre de Wanganui jusqu'au mois d'octobre 1873. Durant la guerre, il avait eu la douleur de voir un certain nombre de ses paroissiens abandonner la foi et le chiffre de ses communicants diminuer à peu près de moitié; mais en général, pourtant, le troupeau avait bravement résisté à la tentation. Après le retour de la paix, bien des âmes repentantes demandèrent à être réintégrées dans les privilèges de l'Eglise et de nouvelles admissions purent être prononcées. Revenu, en 1871, d'une visite d'adieu faite à son pays natal, le digne missionnaire fut de la part des Maoris du district, l'objet d'une réception enthousiaste. Une nombreuse députation, ayant à sa tête une dame indigène qu'on regarde comme le chef du district, vint à sa rencontre et le salua solennellement du titre de *Pu kanohi o te iwi* (littéralement, « le grand œil de la tribu »). Deux ans après, sur son lit de mort, un grand nombre de Maoris chrétiens, accourus pour contempler encore une fois les traits de leur pasteur vénéré sentirent sa main fraternelle serrer la leur, tandis que son regard (il avait perdu l'usage de la parole) leur donnait rendez-vous dans ce ciel dont il leur avait montré le chemin. A ses funérailles, célébrées en présence d'une foule immense, le discours funèbre fut prononcé par l'évêque protestant du diocèse de Wellington, le très révérend Hadfield, dont les travaux missionnaires à la Nouvelle-Zélande remontent à plus de trente-cinq ans.

A propos de cette dernière particularité, enregistrons

une remarque tout au moins curieuse. C'est que, de tous les champs de travail occupés par les agents de la Société des missions anglicanes, il n'en est aucun où l'on compte plus de missionnaires vieillis au service de leur Maître céleste qu'à la Nouvelle-Zélande. L'archidiacre Williams, mentionné plus haut, mourut en 1867, après 45 ans de séjour dans le pays. Son frère, le très révérend et encore très actif William-Williams, actuellement évêque de Waiapu, y prêche la vérité depuis 49 ans. Trois autres révérends, MM. Baker, Brown et Chapman (ce dernier plus qu'octogénaire) étaient à l'œuvre depuis 1830, et le révérend Puckey a dépassé depuis un an son demi-siècle de ministère.

Cette longévité de vie active, qui paraît avoir été remarquée aussi chez les agents de la Société des missions wesleyennes, peut s'expliquer de diverses manières. Elle ne saurait, en aucun cas, être invoquée à l'appui des assertions malignes d'après lesquelles la prédication de l'Évangile à la Nouvelle-Zélande n'aurait rien fondé de réellement intéressant ou de durable.

Tous les représentants du protestantisme dans ce pays, depuis les six évêques coloniaux que l'Église anglicane compte dans l'archipel jusqu'aux plus humbles évangélistes ou colporteurs, s'accordent, au contraire, en un point. C'est que les passions politiques, encore mal éteintes, l'envahissement du matérialisme pratique, l'ivrognerie et d'autres vices, nés trop souvent du contact avec les blancs, rendent assurément la tâche du prédicateur de la vérité très difficile, et parfois plus rebutante qu'au temps des Marsden et de ses premiers compagnons d'œuvre; mais que cependant bien des brèches sont en voie de réparation et que, même dans les districts les plus éprouvés au point de vue religieux, le bien se trouve à côté du mal.

Laissons un missionnaire (wesleyen, croyons-nous), le

révérend Honoré, raconter une de ses tournées pastorales sur la côte occidentale de l'île du Nord.

« L'état spirituel de beaucoup de ces insulaires est triste à voir, » dit-il. « Tout l'argent qu'ils ont, — et ils en gagnent beaucoup, — est mis par eux au service du démon de l'intempérance. Entrant un jour dans un vaste bâtiment, j'y trouvai une nombreuse compagnie occupée à célébrer un *Tangitopapaku* (littéralement « pleurs pour les morts »). C'était un spectacle hideux. J'y vis une femme, qui d'une main tenait un vase plein d'eau-de-vie, et de l'autre un morceau de pain qu'elle avalait après l'avoir trempé dans l'alcool, absolument comme nous faisons pour le thé. Après quelques mots échangés, je demandai à ces gens s'ils voulaient m'écouter leur parler de l'Évangile. Ils eurent l'air d'y consentir, mais quand j'eus prié l'un d'eux de sonner la cloche pour faire entrer ceux qui se trouvaient autour du bâtiment, je vis à quel point je pouvais compter sur leur bon vouloir. Ce signal, au lieu d'attirer ceux du dehors, fit sortir ceux du dedans, de sorte que je restai à peu près seul.... Un peu plus loin, je demandai à d'autres groupes quelle était leur *karakia* (religion); ils me répondirent que c'était le Hau-hau. Cela ne les empêcha pas de m'écouter quelques instants leur parler du Seigneur..... mais, je le crains, sans beaucoup de profit.

« Ailleurs, entre Wellington et Manawatu, je fus plus heureux. On se pressa autour de moi pour m'entendre et l'on me fit ensuite promettre de revenir. Mais ce qui me réjouit surtout, ce fut l'accueil que me fit, comme toujours du reste, la tribu des Ngatiapa, sur les bords du fleuve Rangitikei. Le dimanche, quand ces gens savent que je dois arriver, ils s'habillent du mieux qu'ils peuvent, s'asseyent en cercle pour m'attendre, et paraissent véritablement altérés des eaux de la Parole sainte. Aussi leurs progrès sont-ils sensibles, et ai-je lieu de croire qu'il y a dans leurs rangs des âmes réveillées à salut. Dernièrement, le gou-

vernement a pris de nouvelles mesures pour diminuer la vente des liqueurs spiritueuses aux Maoris. On ne peut que l'en approuver, mais les Ngatiapa n'avaient pas besoin de cet avertissement; ils avaient, avant la nouvelle loi, renoncé d'eux-mêmes à l'usage des liqueurs prohibées.

« ..... En somme, il en est de nos Maoris comme des peuples de tous les lieux et de tous les temps. La nation entière ne se convertira pas, mais dans ses rangs, Dieu saura se faire, et il s'est déjà fait ce peuple de franche volonté qui le connaît, l'aime et prend plaisir à le glorifier. »

Transportons-nous maintenant dans une autre partie de l'île, non loin du lac Taupo qui en occupe le centre, et dans une des régions où la réaction contre les autorités anglaises a été le plus violente. Là voyageait, quelques années après la cessation de la guerre, en 1869, comme employé du gouvernement, le fils d'un ancien missionnaire, nommé M. Grace, que les Hau-hau de la contrée avaient forcé de quitter son poste et dont ils avaient saccagé la maison.

Un samedi soir, ce voyageur, accompagné d'un autre anglais et de quelques indigènes, arrive dans un petit village situé sur la lisière d'une de ces splendides forêts qui sont une des richesses du pays. Les habitants du lieu, tous bûcherons, reçoivent les visiteurs; d'une façon d'autant plus amicale que ce voyage a pour objet l'exploitation de la forêt dont ils vivent. On leur donne pour demeure la hutte la plus confortable du lieu, et on leur sert à souper mais sur des plats à demi-brisés ou écornés qui attirent l'attention de M. Grace. Il y reconnaît, de manière à n'en pouvoir douter, des débris de la vaisselle qu'il avait vue cent fois sur la table de son père, à Pukawa, nom de la station où s'est passée son enfance. « Que de souvenirs, » dit-il, « prirent vie dans mon esprit à cette rencontre si peu attendue! Il me sembla voir encore notre vieille et fidèle servante indigène, Pumipi, éclater en gémissements et en pleurs un jour qu'en nous servant à table,



elle avait eu le malheur de laisser tomber un plateau chargé de ce service et que, dans son désespoir, elle essayait d'en rapprocher les morceaux. Evidemment, ces épaves de la maison paternelle avaient passé par la main des Hau-hau, mais nos hôtes n'avaient pas été les voleurs; ils ignoraient eux-mêmes d'où leur venaient ces morceaux de faïences. Pour ne pas blesser leur délicatesse, je m'abstins de toute remarque, et nous allâmes occuper les bons matelas de fougère qu'on nous avait préparés.

« Le lendemain, après notre déjeuner, je m'étais mis à lire quand tout à coup un son métallique vint éveiller mon attention. C'était celui du couvercle d'un four de campagne frappé et comme tinté au moyen d'une pierre. Depuis mon enfance, je savais ce que cela voulait dire; c'était pour nos Maoris de la vieille roche, le coup de cloche qui les appelait au culte. Tout ému, je sors, et me dirigeant vers la large hutte d'où le son vient, j'y trouve, recueillie et silencieuse, à peu près toute la population du village. Bientôt la *cloche* se tait, le sonneur rentre et se montre sous un nouveau jour. C'est lui qui va présider la réunion et qui nous lit, d'après le rit anglican, le service du dimanche matin.

« Quiconque n'a jamais assisté à un service de ce genre chez les Maoris se ferait difficilement l'idée de l'entrain qu'y apporte chacun des membres de la congrégation. Il n'y a plus dans l'assemblée, petite ou grande, qu'un même cœur et une même voix. En répondant à l'officiant les fidèles déploient toute la vigueur de leurs poumons, et rien ne leur déplairait autant que l'indication d'un cantique ou d'un psaume dont l'air ne serait pas connu d'eux. J'ai bien souvent pensé qu'à ce point de vue, un auditoire maori pourrait être proposé en exemple à beaucoup de nos auditoires anglais.

« Le service achevé, le pieux sonneur nous fit une excellente exhortation, d'environ vingt minutes, sur ce texte de

la première Epître aux Corinthiens (IX, 21) : « Tous courent dans la lice, mais un seul remporte le prix ; courez donc tellement que vous le remportiez, » — image parfaitement appropriée à l'intelligence et au goût des Maoris, qui aiment beaucoup les courses de chevaux.

« En repassant dans mon esprit cet incident de mon voyage, » ajoute le narrateur, « je me sens de plus en plus frappé de tout ce qu'avait à la fois de simple et de caractéristique une telle scène dans un lieu si reculé, si profondément ignoré du monde. Qui pouvait attirer là, chaque dimanche, ces pauvres gens ? Ce n'était assurément pas la vanité, car en dehors de leur petit cercle, pas un œil ne pouvait les voir, pas une oreille les entendre. Leur but n'était pas davantage de faire preuve de loyauté, car plusieurs des assistants avaient, peu de temps auparavant, combattu nos soldats dans les sanglantes batailles de la Baie d'Abondance. L'absurde secte des Hau-hau avait fait rage autour d'eux, comment avaient-ils résisté à la tentation et, encore une fois, que signifiait cette réunion où je n'étais nullement attendu et où je n'eus à faire que d'écouter et de prier comme les autres ?

« A mes yeux, la seule conclusion à tirer de là, pour les Maoris de ce village perdu sur le flanc des montagnes comme pour tous ceux qui, pendant ou depuis les troubles, ont persévéré dans les mêmes pratiques, c'est que ces gens agissent sous l'empire d'une foi réelle et bien vivante. Ces fiers insulaires, que tant de dédains et de procédés injustes avaient froissés, et à qui notre autorité peut inspirer des défiances, souvent trop bien motivées, les voyez-vous, en si grand nombre encore, rester fidèlement attachés à ce culte que nous, leurs ennemis, nous leur avons apporté ? Ah ! il faut pour cela que l'Évangile soit bien, dans leur pensée, un don de Dieu, une œuvre divine ! Ils y ont cru ; ils l'aiment et ils s'en inspirent. Pour moi, ce petit village, tel que je l'ai vu, est bien « la lumière qui

« brille dans les ténèbres. » J'en ai rapporté les plus vives espérances quant à la régénération de ce peuple par les célestes influences du christianisme. »

A ces remarques, que l'on aime à voir tomber de la plume d'un fils de missionnaire, nous n'ajouterons que deux renseignements d'une date toute récente.

Un des missionnaires les mieux placés pour juger la situation actuelle, écrit que le nombre des anciens chrétiens qui, égarés un instant par les folies des Hau-hau, demandent à être réconciliés avec l'Eglise va toujours en croissant, et qu'en beaucoup de lieux des chefs restés jusqu'à présent hostiles à la foi chrétienne en favorisent maintenant la propagation.

En mars dernier, a été lancé, à Auckland, le troisième navire missionnaire que les chrétiens de la Nouvelle-Zélande ont fait construire en vue de faciliter l'évangélisation des îles connues sous le nom de Mélanésie. Ce bâtiment, nommé, comme ses devanciers, la *Croix du Sud*, a été construit et aménagé au moyen de souscriptions volontaires auxquelles beaucoup de Maoris ont pris part, dans la proportion de leurs ressources.

Qu'on ose dire, après de tels faits, que le travail des serviteurs de Christ à la Nouvelle-Zélande n'a pas obtenu sa récompense.

---

## CHINE.

### L'ÉVANGILE A FORMOSE.

La grande île de *Thay-ouan*, plus connue sous le nom de *Formose* (la superbe), que la beauté de ses côtes lui fit donner par les anciens navigateurs européens, est séparée de la Chine par un large détroit, trop souvent infesté de pi-

rates. Elle est tributaire de la Chine, mais jouit d'une grande indépendance, surtout pour la partie orientale, qu'une chaîne de montagnes assez élevée sépare de l'autre. Dans ces montagnes et à l'est, vastes régions encore très peu connues, habite une race dont les habitudes sauvages diffèrent sensiblement des mœurs chinoises. Le bouddhisme n'en est pas moins la religion dominante de toute l'île.

Depuis une quinzaine d'années, des missionnaires anglais, au service de la Société de l'Eglise presbytérienne de leur pays, sont à l'œuvre dans ce beau champ de travail, que son voisinage de la Chine recommandait tout naturellement à leur attention. Il y ont fondé un hôpital, qui a déjà rendu de très grands services. Beaucoup de malades soignés, guéris, instruits et parfois convertis dans l'établissement, ont reporté chez eux, souvent à de grandes distances, les premières notions du christianisme. Ainsi préparé à comprendre la prédication de la vérité, plus d'un villages a fait aux missionnaires un accueil empressé qui les a mis en mesure de fonder de petites congrégations intéressantes. Sur quelques points et à diverses reprises, ces résultats ont été assez remarquables pour qu'on ait pu les saluer du beau nom de réveils. Notre feuille a eu déjà l'occasion d'en entretenir ses lecteurs.

Une lettre toute récente du docteur Matthew Dikson, tout à la fois missionnaire et médecin, nous apprend que le mouvement continue.

« Notre petite Eglise de Pehtsiuki, dit-il, a passé par beaucoup d'épreuves. Le nombre de ses membres était tombé de 40 à 16; mais elle s'est relevée et nous comptons de 60 à 70 adhérents, non compris plusieurs familles qui promettent de suivre bientôt l'exemple des professants....

« L'autre jour, j'ai fait, avec un de mes collègues, ma troisième visite à Giamcheny. On nous avait prévenus que quelques familles de cette localité paraissaient disposées à



détruire leurs idoles et qu'il faudrait peu de chose pour les y décider. Naturellement, cet avis nous avait comme imposé l'obligation d'aller faire connaissance avec autant de ces gens que nous le pourrions. Et nous nous en sommes bien trouvés. Avant même d'entrer dans la ville, les indices d'un grand changement s'offrirent à nous. Au lieu de s'effrayer à notre approche, les enfants venaient à notre rencontre. Des ouvriers, occupés dans les champs, quittèrent leur travail pour venir nous serrer la main, manière de nous saluer d'autant plus significative, dans ce cas particulier, qu'elle était pour eux quelque chose de tout nouveau. La plupart ne savaient comme s'y prendre; les uns nous serraient le coude, d'autres le poignet, un très petit nombre les doigts. Mais ce qui nous frappa le plus, après avoir conversé avec les gens qui nous attendaient, ce furent leurs réponses à nos questions sur la valeur de leurs idoles. En les écoutant, nous nous étonnâmes qu'ils n'eussent pas déjà livré aux flammes des objets dont ils parlaient avec tant de mépris; mais cette lenteur nous fut expliquée. Il était sage d'y mettre quelques procédés. Sur les tablettes ancestrales, parfois très anciennes, sont inscrits les noms, l'âge et le lieu de sépulture des ancêtres. C'est une sorte d'état civil, très précieux à consulter, surtout dans les cas où la propriété des tombes donne lieu à des discussions. Il fallait donc, avant de les brûler, transcrire avec soin ces inscriptions sur un livre, et pour cela, ces pauvres gens, incapables d'un tel travail, nous avaient attendus. Cette raison était péremptoire. Sur-le-champ, deux indigènes plus instruits qui nous accompagnaient se mirent au travail, et dès qu'ils eurent achevé, l'œuvre de destruction put être commencée.

« Ce jour-là, neuf familles, comprenant ensemble quarante-et-une têtes, brûlèrent leurs idoles dans Gianseng. Tablettes ancestrales, idoles, bâtons d'encens, papiers peints ou odoriférants, tableaux, amulettes, tout fut en-

entassé en piles à la porte de chaque logis. Devant chacun de ces tas une courte prière fut prononcée, et, peu d'heures après, il ne resta du tout que quelques poignées de cendres. Cette combustion amusait beaucoup les enfants, occupait plus sérieusement les gens d'âge mûr, mais paraissait vue par les gens les plus âgés avec la plus complète indifférence. Aucun de ces derniers ne donna le moindre signe d'approbation ou de blâme. Il ne faut pas pour cela s'imaginer que tous ceux qui se sont ainsi séparés de leurs faux dieux soient des chrétiens sincères ou bien fervents. Durant les jours de la persécution, ils nous ont soutenus très mollement, et quelques-uns d'entre eux, surtout ceux qu'on appelle les Thongsu (nous dirions chez nous les notables) ont pris une trop grande part aux œuvres du démon pour que nous puissions avoir en eux beaucoup de confiance.»

---

#### UN HOSPICE MISSIONNAIRE EN CHINE.

En Chine aussi, depuis longtemps et sur une plus grande échelle, les hôpitaux missionnaires sont devenus l'un des plus précieux instruments d'évangélisation. Toutes les grandes Sociétés représentées dans ce pays en ont fait l'expérience, et ont, en conséquence, multiplié dans les grandes villes les établissements de ce genre.

Deux lettres du docteur Galt, attaché comme médecin à l'hôpital de la Société des missions anglicanes à Hangchow, décrivent un refuge fondé au commencement de l'année en faveur des fumeurs d'opium. « Depuis quinze jours qu'il est ouvert, » disait d'abord M. Galt, « nous y avons admis six patients. Cinq autres sollicitent la même faveur, et selon toute apparence, les vingt-quatre places disponibles seront bientôt occupées. Une vaste salle consa-

créée au traitement des malades externes nous sert aussi de chapelle, et contient avec un dispensaire des compartiments affectés au logement des aides et des domestiques. La semaine dernière, quatre femmes nous ont demandé d'être reçues dans la maison. Si le Refuge réussit, nous aurons à construire un bâtiment spécial pour cet objet. Les fumeurs d'opium mariés ont très souvent pour femmes des fumeuses d'opium ; dans bien des cas, il sera bon de pouvoir offrir aux deux conjoints une même chance de guérison. Quant aux conditions d'admission et au règlement intérieur, nous avons suivi d'aussi près que possible les indications de l'évêque Russell, qui a pu étudier le sujet à l'hôpital de Ningpo. Sur son avis, nous exigeons, pour droit d'entrée, deux dollars, non certes en vue d'un profit matériel, mais comme garantie de sincérité et de bonne conduite. Jusqu'à présent, cette clause n'a pas donné lieu à la moindre difficulté.

« Pour les patients externes, le dispensaire s'ouvre deux fois la semaine. Un catéchiste indigène et deux de nos collaborateurs européens, MM. Moule et Elwin, assistent à ces séances pour s'entretenir avec ceux des malades qui attendent leur tour de visite. Je suis heureux de pouvoir ajouter que nous avons pu nous assurer les services d'un jeune Chinois, nommé Pun, qui nous seconde très bien dans l'application des remèdes et peut, au besoin, nous remplacer comme médecin ordinaire. Ce jeune homme, membre d'une des Eglises fondées ici par les Américains, paraît animé d'un grand désir de se rendre utile au double point de vue du corps et de l'âme de nos malades. Il prie avec eux, leur lit l'Écriture sainte et leur adresse des exhortations qui, autant que je puis en juger, sont marquées au coin d'une grande clarté et bien propres à éveiller ou à satisfaire des besoins religieux. »

Dans la seconde lettre, écrite quelques mois après la première, le docteur Galt annonce que le *Refuge contre*

*l'opium* continu à bien marcher et que vingt-trois patients en sont déjà sortis aussi complètement guéris qu'on pouvait l'espérer.

---

#### UN NOUVEL ÉVÊQUE EN CHINE.

La mention faite plus haut du nom de l'évêque Russell, nous fournit l'occasion de dire quelque chose de ce haut fonctionnaire de l'Eglise anglicane et son diocèse. Ce diocèse, de création nouvelle, comprend toutes les provinces du Nord de la Chine où résident des anglicans et sont établis des missionnaires de la même dénomination. Son siège est Ningpo, principal port de mer de la province de Chekiang. Hangchow, d'où écrit le docteur Galt, est la capitale de la province. Parmi les autres grandes villes dépendant du nouveau diocèse, se trouvent Schanghai, qui compte plus de 300,000 âmes, et Pékin, dont on estime la population à près de deux millions. — L'évêché de Hong-Hong, créé depuis longtemps, reste le centre ecclésiastique de toute la Chine du Sud.

Le très révérend Russell, missionnaire en Chine depuis 1847, y a rempli les devoirs de sa vocation avec un zèle et une activité qui expliquent son élévation au rang d'évêque. Il a, de plus, pris une grande part à la traduction de la Bible et de la liturgie anglicane dans le dialecte du Chekiang, et a publié en chinois, sur les vérités fondamentales du christianisme, douze traités que les hommes compétents tiennent en grande estime.

---

#### BIRMANIE.

On annonce la mort d'un vaillant soldat de Christ, d'un des hommes qui ont le plus puissamment concouru à propa-



ger la connaissance de la vérité dans les jungles et sur les montagnes du Birman, parmi ces Karens dont le nom seul suffit à rappeler un des plus beaux triomphes de la foi chrétienne.

Le D<sup>r</sup> Francis Mason, issu d'une famille anglaise, mais entré à trente ans au service de la Société des missions baptistes des Etats-Unis, était parti pour la Birmanie en 1830. Il y était devenu aussitôt l'un des collaborateurs les plus actifs des Boardman, des Judson, des Wade et de tant d'autres moins illustres, mais également dévoués et bénis dans leurs travaux. Un fait touchant signala le premier acte de son ministère au sein de ces populations éparses qu'ils devait si énergiquement évangéliser pendant plus de quarante ans. Usé par l'âge et les fatigues, le vénérable Boardman devait aller, à trois journées de marche de la station, examiner s'il y avait lieu de baptiser un certain nombre de montagnards karens. Il prit avec lui son nouveau collègue et atteignit l'endroit convenu. Mais au moment de procéder au baptême (d'après le rite des baptistes), les forces lui firent défaut, et le D<sup>r</sup> Mason dut le remplacer auprès des trente-quatre néophytes dont l'admission avait été décidée. Le lendemain, les deux missionnaires reprirent le chemin de la station, mais un seul y devait rentrer vivant. L'héroïque Boardman était mort en route, misérablement aux yeux de la chair, disait son compagnon, mais, aux yeux de l'Esprit, en triomphateur, calme, des paroles de louanges sur les lèvres, et jetant vers le ciel, à travers les arbres de la jungle, des regards déjà resplendissants des saintes joies de l'éternité.

Après vingt-deux années employées avec autant de zèle que de succès à l'évangélisation des Karens du Tavoy, l'infatigable Mason alla continuer parmi ceux du Tongou et du Tenassérin, des travaux que devaient couronner des résultats non moins éclatants. Dans ces districts, qu'il eut à défricher en quelque sorte, à l'aide de quelques auxi-

liaires, on comptait, dix ans plus tard, plus de 6,000 Karens baptisés et 126 congrégations constituées en Eglises. Ce fut là que, tout en prêchant et en parcourant, dans ce but, les forêts, les jungles et les montagnes fréquentées par les Karens, il acheva et révisa la double traduction de la Bible entière en deux dialectes, celui des Karens dits Sgau et celui des Karens Pwou. Il publia, en outre, plusieurs grammaires ou vocabulaires propres à faciliter l'étude de plusieurs des langues usitées dans une partie du monde asiatique. On lui doit enfin, sous le titre de « Notes sur le Birman, sur sa faune, sur sa flore et sur les races qui l'habitent, » un volume qui révéla en lui un savant et lui valut d'être nommé membre de la célèbre Société géographique de Londres. C'était en vue de rendre sa traduction des saints Livres plus exacte et plus intelligible qu'il s'était appliqué à ces profondes études d'histoire naturelle.

Des carrières aussi utilement et aussi honorablement fournies honorent tout à la fois les hommes qui les parcourent et la cause qu'ils ont servie. Le Dr Mason est entré dans son repos à l'âge de 75 ans. Sa mémoire mérite d'autant plus d'être honorée, que jusqu'à l'âge de 26 ans, il avait fait profession d'incrédulité et s'était tellement adonné à la dissipation, que, pour vivre, il avait dû, pendant quelques années, exercer aux Etats-Unis le métier de cordonnier ambulancier. La lecture d'un livre apologétique, l'*Analogie* du célèbre Butler, avait été, sous l'action du Saint-Esprit, l'instrument d'une conversion dont un demi-siècle de vertu chrétienne a si bien démontré la profondeur.

Par suite de l'extension toujours croissante qu'a prise la mission parmi les Karens et de l'arrivée dans ce champ d'activité de quelques autres Sociétés que celle des baptistes américains, il nous serait difficile de tracer de sa

situation actuelle, un tableau d'ensemble un peu complet. Mais ce que nous pouvons affirmer, d'après tous les rapports arrivés récemment sous nos yeux, c'est que, grâce en soient rendues à Dieu, cette œuvre continue merveilleusement à justifier, si ce n'est à dépasser les espérances qui enflammèrent le courage des premiers missionnaires et dont la réalisation a rempli d'admiration le monde chrétien depuis près d'un demi-siècle. C'est toute une race pauvre, ignorante, misérablement opprimée et dégradée par le vice et la violence, que le christianisme a relevée, annoblie, en l'amenant aux pieds de Celui qui sauve les individus et les peuples.

Peu de temps avant la mort du D<sup>r</sup> Mason, un de ses collègues du Tongou écrivait qu'en une seule année, le nombre des baptêmes d'adultes s'était élevé, dans ce seul district, à 1,088; que celui des communicants dépassait 20,000; que les 416 Eglises karens du Tongou avaient à leur tête, sous la direction générale des missionnaires américains, 78 pasteurs consacrés et 393 prédicateurs ou évangélistes, également indigènes, non consacrés, mais dont un grand nombre pourraient l'être. Quoique pauvres, plusieurs de ces congrégations comptaient arriver bientôt à pourvoir elles-mêmes à tous leurs besoins.

Mais de pareils résultats ne s'obtiennent pas sans peine. Dernièrement, un missionnaire à l'œuvre parmi les Karens du Bassein, rendant sommairement compte de l'emploi de son temps, écrivait : « L'année dernière, j'ai fait, dans les villages du district, 32 excursions missionnaires, parcouru plus de 2,500 milles (près de mille lieues) dont près du quart à pied et j'ai prêché ou présidé des réunions religieuses plus de 500 fois, (jusqu'à trois, quatre et même cinq fois dans un jour). Ces devoirs sont parfois fatigants, mais on n'implore jamais en vain le secours de Celui qui les commande... »

L'histoire de plusieurs des pasteurs indigènes du Birman est singulièrement édifiante. Nous aurons, Dieu le voulant, occasion d'en raconter quelques particularités.

---

## AFRIQUE ORIENTALE.

Divers efforts ont été tentés depuis plusieurs années pour rétablir en Abyssinie la mission évangélique que les souffrances du D<sup>r</sup> Stern et de ses compagnons de captivité ont rendue célèbre. Jusqu'à présent, ces essais n'ont pas réussi, mais ils préparent l'avenir et ont fourni l'occasion de reconnaître que les travaux des Gobat et de ses successeurs n'ont pas été stériles.

L'année dernière, quatre jeune Abyssins, amenés en Europe il y a quelques années et élevés dans l'établissement de Chrischona, près Bâle, devaient repartir pour leur pays natal. Un des anciens missionnaires de ce pays, M. Flad, fut chargé de les y accompagner.

Partis en automne, les voyageurs arrivèrent en janvier à Matammah, ville située sur les frontières de l'Abyssinie. De là, M. Flad envoya un messenger au roi Jean pour lui demander la permission d'entrer dans ses Etats et d'y prêcher l'Évangile. Il joignit à cette demande une lettre de la reine d'Angleterre, qui le recommandait vivement au monarque nègre.

La réponse de celui-ci fut polie, mais n'accorda qu'une faible partie des faveurs sollicitées de lui. Elle permettait à M. Flad d'aller jusqu'à Djenda, son ancien poste missionnaire, d'y installer les jeunes ouvriers ramenés d'Europe et d'y laisser les livres chrétiens dont il était porteur. Le roi l'invitait même à venir le visiter, mais lui refusait positivement la liberté « d'enseigner dans son pays » attendu,



disait Sa Majesté, que « nous avons dans ce pays beaucoup d'instituteurs et de savants. »

Pendant qu'il attendait cette réponse à Matammah, M. Flad n'était pas resté inactif.

« J'ai ici, » écrivait-il, « reçu maints témoignages très encourageants du bien accompli par les Bibles que je laissai en Abyssinie il y a trois ans. Les cœurs de plusieurs Abyssins ont été éclairés par cette lumière divine, et attirés au Seigneur. Des prêtres ainsi que des laïques ont été poussés à protester contre les erreurs de leur Eglise; ils réunissent le peuple et leur lisent la Bible en langue amharique. Les Felachas ne restent pas en arrière, et la question du christianisme est vivement agitée parmi eux. Pendant mon séjour ici j'ai reçu beaucoup de visites, tant de Juifs que de prosélytes. Un *alaca* et un *debtera* sont ici depuis huit jours et nous visitent journellement pour apprendre à connaître le chemin du salut par Christ. Des marchands viennent acheter des livres amhariques, surtout les psaumes de David. Le roi lui-même m'a fait demander quelques Bibles; il désire posséder un Nouveau Testament en amharique et un en langue éthiopienne. Je pense lui remettre une caisse tout entière au nom de la Société biblique, car j'ai la confiance qu'il distribuera ces livres parmi ses prêtres et ses employés. »

Se prévalant ensuite de l'autorisation obtenue, le missionnaire gagna Djenda, y vit avec bonheur son ancien troupeau persévérer dans la foi, puis, après avoir installé comme ouvriers ses quatre jeunes compagnons, il partit pour Godjam où le roi Jean tient sa cour. Le monarque l'accueillit avec bonté, mais de manière pourtant à lui faire comprendre que ce qu'il avait de mieux à faire était de reprendre le chemin de l'Europe. D'après ses observations personnelles sur l'état du pays, ce parti avait déjà paru au missionnaire le plus sage à prendre, dans l'intérêt même de l'œuvre, de sorte que, quelques mois plus tard, en juin

dernier il était de retour au sein de sa famille, dont il était séparé depuis neuf mois.

— Deux anciens élèves ou agents de la maison Chrischona, MM. Greiner et Mayer, étaient partis, il y a plus d'un an, pour aller se fixer plus avant dans l'intérieur, auprès d'un roi nommé Ménélek. — On n'a pas encore reçu de leurs nouvelles, mais un homme de ce pays, rencontré par M. Flad à Massowah, lui a donné l'assurance que ces deux frères étaient bien arrivés au terme de leur voyage.

(Extrait du *Messager de Chrischona*, septembre 1874.)

---

— Les nombreuses explorations dont l'Afrique centrale a été l'objet dans ces derniers temps et, en particulier, les travaux du D<sup>r</sup> Livingstone, ont amené la création d'un évêché anglican dans ces contrées. Cette œuvre nouvelle comprendra trois branches principales : 1<sup>o</sup> une station intérieure ayant pour centre le lac Nyassa et les environs ; 2<sup>o</sup> une station à Zanzibar qui, installée dans l'ancien marché aux esclaves de cette ville, aura une chapelle, des écoles et un hôpital, et 3<sup>o</sup> le soin des esclaves libérés de tout âge et des deux sexes.

L'évêque nommé à ce diocèse, le très révérend Edm. Steere, a dû en prendre le chemin à la fin du mois d'août. Il avait, comme missionnaire ou chapelain, accompagné quelques-uns des explorateurs et connaît bien les besoins de la contrée. Il comptait beaucoup, en partant, sur le concours d'un assez grand nombre de jeunes Africains déjà convertis et, en particulier, sur plusieurs des écoliers de Nassik dont nous parlions l'autre jour à propos de John Wainwright.

— Un vaisseau de la marine d'Angleterre vient de capturer sur la côte de Zanzibar deux navires négriers, contenant ensemble 110 esclaves.

— On espère que la mission de Zanzibar rendra aux esclaves arrachés aux marchands d'hommes sur la côte orientale, les services que la mission de Sierra-Leone a rendus, sur la côte occidentale, à ceux que les croiseurs anglais ont déposés dans cette colonie. C'est la réalisation d'un vœu souvent exprimé par Livingstone et après lui par sir Bartle Frere, l'éminent administrateur chrétien, qui fait partie du comité de la Société des missions de l'Eglise établie.

---

### MADAGASCAR.

Nous disions, dernièrement, qu'à propos de la création d'un évêché anglican à Madagascar, la Société des missions de l'Eglise d'Angleterre, anglicane elle-même, avait donné un bel exemple de respect pour les principes d'une vraie fraternité chrétienne. Pour éviter *jusqu'à l'apparence* de vouloir empiéter sur les droits de la Société des missions de Londres, la première à l'œuvre à Madagascar, elle a, non-seulement désapprouvé hautement l'envoi d'un évêque, mais décidé la retraite des missionnaires qu'elle avait envoyés elle-même, depuis quelques années, au nord de l'île, sur un point où aucun des agents de la Société de Londres n'avait encore travaillé.

Cette décision a dû être pénible, car la station de Vohimare, fondée par le révérend Campbell, tout au nord de l'île, prospérait et promettait de beaux fruits. Une Eglise d'environ deux cents membres s'y était formée, et comptait, dans la région voisine, deux ou trois annexes, où la prédication était fort goûtée. La lettre suivante, écrite, en novembre dernier, par cette Eglise naissante aux chrétiens d'une paroisse anglaise, qui lui avait donné des preuves de sympathie, donnera une idée des dispositions spirituelles de ce troupeau malgache.

Nous conservons autant que possible, en traduisant, la simplicité des idées et du style.

• Vohimare (Madagascar), le 1<sup>er</sup> novembre 1875.

« L'Eglise de Vohimare salue la congrégation de Saint Nicolas à Nottingham, au nom de notre Seigneur.

• Nous remercions Dieu et nous lui demandons de toutes les forces de notre voix qu'il vous bénisse pour le bien que vous nous avez fait. Oui, dit l'Eglise de Vohimare, que Dieu vous bénisse, vous Eglise de Saint-Nicolas, pour nous avoir aidés dans l'œuvre que nous avons à faire !

« Le révérend Campbell est revenu chez nous en nous apportant de votre part une cloche et 51 dollars (255 fr.) pour nous aider à bâtir un temple à Vohimare. Nous ferons donc tout notre possible pour le bâtir, et si Dieu nous permet de l'achever, nous espérons qu'il sera plus beau que le premier, car nous n'avons pas été aidés par vous seulement, mais aussi par quelques-uns de nos amis d'ici.

« Aujourd'hui, nos idées se sont bien élargies ; nous ne sommes plus ce que nous étions quand nous crûmes à la parole de notre missionnaire. Sur la cloche que M. Campbell nous a rapportée, nous avons été réjouis de voir gravés ces mots de l'Écriture sainte : « *Louez Dieu.* » Ainsi, un objet privé de vie parle ; ne faut-il pas, en conséquence, que nous, qui avons la vie, nous fassions la même chose ? Nous croyons que la Parole de Dieu, prêchée pour la première fois à Vohimare le 2 novembre 1867, jour de l'ouverture de notre premier temple a été accomplie. Ce jour-là, John Ratsiza et Siméon Ratsitéra (deux évangélistes indigènes) prêchèrent, le premier sur Luc XXIV, 44 ; le second, sur Luc XIX, 30-40. Eh bien ! ces paroles ont été accomplies, car aucun homme n'a été capable de nous faire taire, nous qui crions le nom de Jéhova dans



Vohimare, de sorte que les pierres n'ont pas eu besoin de le crier.....

« Quoique nous ayons semé la Parole avec larmes, nous pouvons croire que nous moissonnerons un jour avec joie devant le Seigneur, pourvu que nous soyons trouvés fidèles. Et pourquoi pas? Qui aurait pu croire que nous trouverions des amis, et que notre Eglise aurait pu prier comme elle le fait dans Vohimare? Nos persécuteurs ou les autres gens de la ville?... Non, mais Dieu seul.

« Si Dieu nous permet d'achever notre temple nouveau, nous avons l'intention de le nommer Saint-Nicolas, pour montrer que nous ne voulons pas nous séparer de votre Eglise, car vous êtes des amis qui se tiennent plus près de nous que nos frères, comme s'exprime l'Ecriture sainte. (Prov. XVIII, 24.)

« En résumé, priez, priez, priez pour nous, afin que la Parole du Seigneur ait un libre cours; qu'elle soit glorifiée comme elle l'est chez vous, et que nous soyons délivrés des hommes méchants ou insensés qui n'ont pas la foi.

« Que vous viviez et que Dieu bénisse la congrégation de Saint-Nicolas à Nottingham! — Ainsi parlent au nom de toute l'Eglise de Vohimar,

« Siméon Ratsiza, John Ratsitéra, Josué Rajatmayama, Samuel Rambalana. »

Ces signatures paraissent être celles de quatre évangélistes employés à l'œuvre de Christ, soit dans la ville, qui est un port de mer assez fréquenté, soit dans les environs. C'est l'un d'eux qui a rédigé la lettre.

En la lisant, nos lecteurs penseront, comme nous, qu'il est impossible qu'une Eglise qui parle ainsi ne soit pas destinée à vivre.



## VARIÉTÉS

---

### LE GHETTO A ROME.

Depuis que Rome, affranchie du despotisme papal, a ouvert ses portes à la libre prédication de l'Évangile, des missionnaires protestants se sont occupés des israélites pauvres que contient encore le célèbre quartier connu sous le nom de Ghetto. Ils se sont mis en rapport avec cette population dégradée, ont tenu pour elle des réunions spéciales, et l'un d'eux parlait, il y a quelque temps, de transporter son domicile en plein Ghetto. La description qu'on va lire donnera l'idée de tout ce qu'il y aurait de courage et d'abnégation dans la réalisation d'un tel projet. Nous empruntons cette page à la *Revue chrétienne*, qui en a tiré elle-même les principaux traits d'un livre tout récemment publié par un homme illustre, M. Emilio Castelar, ancien président de la République espagnole (1).

« On ne va pas à Rome sans visiter le Ghetto. — Ce quartier, qui a abrité tant de misères, est bien digne de l'intérêt qu'il inspire. C'est là que vivent depuis des siècles des familles juives que les papes n'ont pu convertir au catholicisme. Autrefois, ces malheureux parias étaient traités fort durement. A l'entrée de la nuit, ils étaient enfermés au Ghetto, et les princes de l'Église profitaient de toutes les occasions qui se présentaient pour les dépouiller de leurs biens. On les obligeait à venir, une fois par semaine, écouter un prédicateur chargé de combattre leurs erreurs, et leurs enfants pouvaient de très bonne heure embrasser la foi catholique. Mais toutes ces persécutions

---

(1) *L'Art, la religion et la nature en Italie.*

ne les ont pas convertis. Ils sont restés juifs, et sont encore groupés dans le quartier qui leur servait autrefois de prison.

«...Ce quartier, dit M. Castelar, étonne par ses ordures. Les pieds y enfoncent dans des pavés dégoûtants qui ressemblent à des litières de cochons ou d'hippopotames. Des enfants, à demi-nus, couverts de plaques de saleté qu'on prendrait pour de la lèpre cancéreuse, s'amuse dans toutes les directions. Quelques vieilles femmes, à l'épiderme rugueux et jaune, à la chevelure grisonnante, aux yeux vitreux, à l'aspect triste, au sourire sinistre, gardent les portes de ces demeures semblables à de sales souricières. Chacun de ces antres exhale une puanteur insupportable. Avec la race juive, se trouvent confondues quelques familles bohémiennes, déchues de la même grandeur et courbées sous la même malédiction. Quelques pauvres femmes de ces familles, que l'Inquisition eût brûlées, vous invitent, en un dialecte inintelligible et guttural, à voir l'avenir dans leurs jeux de cartes. Sur des pierres malpropres, des groupes jouent. Quand il survient quelque difficulté, quelque tricherie, quelque erreur de compte, c'est un tapage qui s'étend à tout le quartier. L'un grince des dents, l'autre serre les poings, tel profère des paroles menaçantes, tous frappent des mains comme s'ils étaient sur le point d'en venir à une vraie bataille. Les enfants se mêlent au cercle et font chorus au bruit. Les femmes se montrent aux lucarnes, participent de l'ardeur générale et s'engagent dans la dispute, se guidant, non par la raison et la vérité, mais par le sentiment qui leur fait prendre fait et cause pour leurs plus proches parents. Ecoutez-les, mais ayez soin de rester neutres, sous peine de vous voir assaillis, blessés et contusionnés par la colère de ces furieux. Au Ghetto, vous devez vous borner à observer les pierres malpropres, les rues immondes, les vilains repaires avec leurs jaunâtres et misérables habitants, les haillons qui pendent

aux fenêtres et l'épaisse atmosphère de vapeurs pestilentielles qui enveloppent cet enfer.

Voilà ce qu'a fait des descendants d'Abraham le despotisme des papes....., » etc.

## NOUVELLES RÉCENTES

### ANGLETERRE.

La *Société pour la propagation des connaissances chrétiennes* passe pour appartenir à ce qu'on appelle en Angleterre la *Haute Église*, et elle ne s'occupe pas exclusivement des missions pour les païens. Mais ni l'une ni l'autre de ces raisons ne doit nous empêcher de dire qu'elle s'occupe très activement des besoins de cette œuvre. Au commencement de son exercice courant, le comité a voté en une seule fois :

500 livres sterling pour aider à la construction de dix temples à la Nouvelle-Zélande ;

100 livres pour la création d'une station missionnaire à Schaou-Hing, grande ville d'un demi-million d'habitants, à deux journées de marche du Ningpo, en Chine ;

Et 500 livres pour faire construire six maisons d'école, pouvant servir aussi de chapelles, dans un des districts des possessions britanniques de l'Amérique du Nord.

La Société a décidé, enfin, de faire imprimer à ses frais des livres d'école en sept langues ou dialectes parlés par les Indiens de ces dernières régions.

— Depuis lors, la même Société a voté deux sommes destinées, l'une, à pourvoir de livres la nouvelle mission fondée à Salt, l'ancienne Ramoth de Galaad de la Bible ;



l'autre à venir en aide à l'hôpital missionnaire de Hang-Chow.

Elle a enfin accordé à l'évêque anglican de Hong-Kong 1,050 livres sterling pour entretenir au collège de Saint-Paul de la même ville, pendant sept ans, six étudiants chinois se destinant à l'exercice du ministère sacré. L'évêque se fait fort de trouver ces jeunes gens dans les différentes missions qui ressortissent à son diocèse. (Sud de la Chine.)

---

### AFRIQUE OCCIDENTALE.

Le très révérend S. Crowther, évêque protestant du Niger, a dû recevoir dernièrement un renfort qu'il aura bien accueilli. Deux jeunes Egbas, originaires d'Abbéokuta (son premier champ de travail), maissoigneusement élevés à Sierra Leone en vue du ministère sacré, sont partis pour aller le rejoindre sur les bords du Niger.

Les dernières lettres de l'évêque annoncent que, sur plusieurs points de son immense diocèse, les chefs les plus influents ont renoncé à leur hostilité contre la foi chrétienne et qu'un des principaux rois de l'intérieur lui a confié son fils pour qu'il le fasse élever, sans rien stipuler quant aux croyances religieuses à lui inculquer.

Une conférence missionnaire, tenue récemment à Lagos, siège de l'évêché, s'y est occupée, entre autres questions, des moyens à employer pour que les Eglises de la mission puissent se suffire à elles-mêmes, comme le font depuis quelques années celles de Sierra Leone.

---

### INDE.

D'après le recensement officiel de la population de la présidence de Madras, cette population s'est accrue, de-

puis quinze ans, dans les proportions suivantes : pour les Mahométans, de 33 0/0; pour les Indous, de 37 0/0; Pour les Chrétiens, de 57 0/0. Le magistrat chargé des opérations du recensement remarque que ce dernier chiffre reste bien au-dessous de la réalité parce qu'il ne tient pas compte d'une quantité d'Indous qui ont adopté les croyances chrétiennes, mais n'en font pas encore profession ouverte.

Le même magistrat constate que les Indous ne construisent plus de temples païens qui retracent en rien la magnificence des anciens temples, et que la coutume des pèlerinages décroît d'année en année.

Dans tout le sud de l'Inde, le nombre des protestants augmente beaucoup plus rapidement que celui des mahométans et que celui des catholiques romains. On attribue généralement cette supériorité, d'abord à ce que les conversions au protestantisme sont les plus nombreuses, et ensuite à ce que là, comme en beaucoup d'autres lieux, les familles protestantes comptent généralement plus d'enfants. Ce dernier fait provient lui-même d'une moralité supérieure et d'une observation mieux entendue des lois d'une saine hygiène.

— L'évêque de Madras a confirmé en février dernier, à Ellore, 94 chrétiens telougous, la plupart mariés. Il se trouvait dans le nombre un vieillard de 82 ans.

Quelques jours auparavant il avait, dans la même Eglise, conféré l'ordre de la prêtrise à deux Indous déjà ordonnés diacres. L'un d'eux, nommé Razu, paraît être un homme éminent à plusieurs égards.

— Alarmés des progrès du christianisme et du déclin des idées païennes, ceux des Indous que des préventions invétérées ou leurs intérêts matériels tiennent attachés à ces dernières, ont pris, depuis quelque temps, le parti de

recourir, pour les défendre, à quelques-uns des moyens employés par les propagateurs de l'Évangile. Dans plusieurs grandes villes ou dans des lieux de pèlerinage célèbre, ils ont organisé des prédications confiées à leurs orateurs les plus capables, et ils commencent à distribuer des traités prétendus religieux. Au mois de janvier dernier, à la grande *Méla* d'Allahabad, des livres de ce genre, illustrés avec plus de profusion que de goût, ont été répandus parmi la foule des pèlerins. Les titres étaient calculés en vue de piquer l'attention. Il y avait : *Le souper de Rama* ; *L'esprit de l'amour* ; *Krischna et les laitières* ; *L'éloge de Wischnou*, etc., etc.

---

## LES PARSIS DE L'INDE.

Un journal de Bombay publiait, il y a quelques mois, une lettre d'un Parsis qui exprimait une conviction profonde de la vérité du christianisme. L'éditeur du journal, homme très au courant des affaires de la ville, ajoutait qu'à sa connaissance, des *centaines* de Parsis partageaient les vues de son correspondant. On évalue à 40,000, le nombre des Parsis de Bombay, mais on peut se demander s'il en est un seul, ayant reçu quelque éducation, qui attribuent à Zoroastre une mission divine. Dans l'état actuel des choses, faire individuellement profession du christianisme est chose très difficile pour un Parsis de Bombay ; mais il y a lieu d'espérer qu'un jour cette partie de la population se convertira en masse, et ce jour-là sera un beau jour. Il y a parmi les Parsis beaucoup de gens respectables, très instruits, amis du bien et habitués à faire de leur fortune, en bien des cas très grande, l'emploi le plus libéral et le mieux entendu.

---

## AMÉRIQUE DU SUD.

L'Eglise presbytérienne des Etats-Unis a fondé au Chili, depuis un an seulement (en juillet 1873), une mission qui paraît avoir un bel avenir. Quatre villes importantes sont dès à présent occupées par cinq missionnaires. Ce sont : Valparaiso qui compte 80,000 habitants; Santiago, capitale de l'État, qui en a 150,000; Talca, 20,000 et Copiaco, dont la population employée surtout au travail des mines, est d'environ 15,000 âmes. Dans les trois premières de ces localités de petites congrégations ont déjà pu être organisées. En l'absence des missionnaires, appelés à voyager souvent, ce sont, à Valparaiso, des laïques indigènes qui président au culte, et ils le font d'une manière très édifiante, dit le révérend Merwin; ils s'y préparent avec soin par la prière.

Longtemps avant la fondation de cette œuvre, des agents des Sociétés bibliques, anglaise ou américaine, avaient parcouru le pays. Il y a maintenant, à Valparaiso, une Société biblique auxiliaire, dont le dernier rapport annonce la vente, en 1873, de 16,000 exemplaires de la Bible en espagnol. C'est 117 de plus que l'année précédente et environ 1,000 de plus qu'en n'en avait placé en 1871. Les recettes de la Société se sont élevées, l'année dernière, à près de 1,500 fr. Au nombre des souscripteurs figurent plusieurs Chiliens et, en particulier, une couturière, qui a donné 35 fr.

Le clergé romain est encore très puissant au Chili, mais les gens éclairés tendent à s'émanciper de son joug et, à plus d'un égard, ses mœurs ne sont pas de celles qui commandent le respect.

Jusqu'à présent aucun obstacle sérieux n'a été mis à la libre prédication du pur Evangile.

---



## MEXIQUE.

On écrit de Mexico que, le 24 mai dernier, le révérend Hutchinson, missionnaire de l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis, reçut pour la première fois à la Cène soixante-trois personnes, dont l'âge variait de 14 ans à 84. Tous avaient reçu des instructions préalables régulières et avaient rendu de leur foi des témoignages réputés satisfaisants. De ces soixante-treize néophytes, quatre ont déjà rendu des services en qualité d'évangélistes ou de colporteurs dans des localités voisines. Il se manifeste sur divers points un mouvement religieux de plus en plus remarquable.

— Le Mexique est, écrit-on d'ailleurs, un des pays où la prédication de l'Evangile est recherchée avec le plus d'ardeur. Le protestantisme y compte actuellement quatre-vingt-dix-huit temples ou lieux de culte. Il n'y en avait que six en 1869. — Beaucoup de ces chapelles ne sont, il est vrai, que des salles, mais en compensation, la plupart d'entre elles deviennent trop étroites.

---

## EMPIRE TURC.

Une lettre de Damas, portant la date du 12 juillet, annonce que l'un des trois protestants Ansayriens enrôlés de force dans les rangs de l'armée, le nommé Daoud, après plusieurs mois passés au fond d'une prison infecte, a été conduit à Beyrouth, d'où, selon toute apparence, il sera dirigé sur Constantinople. Au dire des autorités de Damas, les deux autres auraient déserté, mais les chrétiens craignent qu'on ne les ait furtivement transportés ailleurs. Ils étaient restés trop fermes dans la profession de leur foi pour que le fanatisme recrudescent de certaines autorités turques pût le leur pardonner.

Quant à Mustapha et à son fils, arrêtés ensemble à Marasch, comme transfuges de l'islamisme, ils ont été conduits à Constantinople, jetés en prison et ensuite exilés à Smyrne. La mère paraît avoir pu rejoindre son mari; mais leurs trois plus jeunes enfants ont été placés, par ordre, dans une famille mahométane très attachée aux doctrines du Coran.

On voit que le gouvernement turc a recours contre le protestantisme à des procédés tout pareils à ceux dont les anciens protestants de France furent les victimes au temps de Louis XIV.

Une pétition du comité de l'Alliance évangélique vient de signaler ces faits au sultan Abdul-Aziz, en lui représentant combien ils sont contraires aux clauses du célèbre *Hatti-Humagoun*, où son prédécesseur proclamait la liberté des cultes.

---

## PALESTINE.

D'après les derniers recensements, le chiffre de la population juive de la Palestine est de 15,293 âmes, dont environ 8,000 à Jérusalem, 4,000 à Jaffa, 2,000 à Tibériade et le reste dispersé sur différents points.

— Deux grandes Sociétés bibliques, celle d'Angleterre et celle des Etats-Unis ont des agents employés à répandre la Parole de Dieu dans ces contrées d'où elle partit jadis pour faire la conquête du monde. Des trois dépôts ouverts par la première de ces Sociétés à Jérusalem, à Jaffa et à Nazareth, il est sorti, en 1873, au-delà de 1,500 Bibles ou Nouveaux Testaments. Les missionnaires, sous la direction desquels les colporteurs bibliques sont généralement placés, constatent les bons effets de ces pieux efforts.

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

---

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

### AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Une indisposition prolongée du Directeur de cette feuille devant priver, cette fois-ci, nos lecteurs des communications mensuelles qui leur viennent de lui, nous sommes heureux de pouvoir y suppléer au moyen d'un document qui, par son origine comme par son but et ses effets, intéresse l'œuvre des missions au Sud de l'Afrique et tout particulièrement, comme on va voir, notre chère mission française du Lessouto.

En tout pays le secret des merveilleux succès qui font de la cause des missions évangéliques une des gloires les moins contestables du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la prière. On le sait, on l'éprouve sur les glaces du Labrador ou sur les sommets de l'Himalaya, comme sous les feux de l'équateur, et l'on apprendra sans surprise, mais non pas sans plaisir, que les missionnaires et les chrétiens du sud de l'Afrique comprennent de plus en plus qu'ils ne sauraient trop prier pour l'avancement du règne de Christ, et les uns pour les autres. Depuis quelques mois, une grande association de prières, dont un ancien militaire, devenu soldat de Christ, a conçu l'idée et pris l'initiative, nous en fournit une preuve touchante.

Le 1<sup>er</sup> avril dernier, un journal qui paraît à Lovedale,

station et institution renommée de l'Eglise libre d'Ecosse publiait sous le titre de :

UNION DE PRIÈRES POUR L'AFRIQUE DU SUD

la lettre que voici :

Mbulu, 21 mars 1874,

« Cher Monsieur,

« Je suis reconnaissant de l'accueil qu'a reçu l'invitation de s'unir en prières pour l'Afrique du Sud.

« Pour ménager vos colonnes et le temps de vos lecteurs, je ne répèterai pas les raisons qui militent en faveur d'une pareille Union de prières.

« Les extraits suivants de lettres reçues du pays des Bassoutos, et les noms des frères qui m'ont informé ou dont je sais qu'ils sont disposés à y prendre part, suffisent pour montrer que cette Union de prières est le seul moyen de réunir en un seul corps tous ceux qui travaillent à l'œuvre de Dieu dans les diverses contrées du sud de l'Afrique.

« J'ai la confiance qu'un grand nombre de nos compagnons de service seront amenés par cette raison à se joindre à nous pour demander l'effusion du Saint-Esprit, nous souvenant nominalement les uns des autres devant le trône de Dieu.

« L'heure indiquée dans l'invitation, savoir de 8 heures à 9 heures du soir, chaque samedi, est la plus convenable.

« Je vous prie de vouloir bien publier les noms, sinon les lettres, de ceux qui vous écriront pour manifester leur désir de se joindre à cette Union. J'échapperai ainsi aux retards et aux frais de correspondance que nécessiterait l'émission d'une circulaire.

« En même temps, je demanderai à tous ces frères de me faire connaître toute bénédiction signalée dont ils pour-



raient être l'objet dans leur champ de travail, de sorte que je puisse plus tard, si Dieu le permet, porter ces bénédictions à la connaissance de tous ceux qui se seront ainsi mis en prière.

« Je me sens pressé de rendre publiquement ce témoignage que, depuis mon retour en Afrique, j'ai eu la joie de trouver que toutes les stations pour lesquelles j'avais prié jour après jour, pendant mon absence, ont éprouvé d'une manière exceptionnelle des bénédictions spirituelles. J'en remercie Dieu et je prends courage.

« Est-ce que mes frères ne voient pas dans la guerre contre les Ashantis, aussi bien que dans la guerre d'Abysinie, la réponse du Seigneur aux prières qui lui ont été adressées pour la délivrance de ses serviteurs missionnaires réduits en captivité? La promesse faite à la prière est : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera, » même de mettre en mouvement les nations et les gouvernements pour accomplir sa volonté en faveur du moindre de ses serviteurs ! Quel encouragement pour nous à prier !

« J'ajoute ci-après les extraits de lettres mentionnés plus haut, ainsi que les noms de ceux de mes frères auxquels j'ai fait allusion.

« Je suis, cher Monsieur, votre tout dévoué dans l'Évangile du Seigneur Jésus-Christ.

« C.-H. MALAN. »

---

### EXTRAITS.

« Cher frère,

« Je suis réjoui de lire, dans l'*Express de la Casrerie* du 7 février dernier, la lettre par laquelle vous invitez les chrétiens à former une Union de prières, en vue d'obtenir l'effusion de bénédictions plus grandes et plus abondantes.

Je ne puis répondre officiellement au nom de tous mes frères de la mission de Paris pour donner une adhésion à votre projet ; car nous sommes dispersés sur une grande étendue de pays, et nous ne pouvons nous voir que de loin en loin.

« Nous avons déjà pris l'engagement et l'habitude de nous agenouiller devant le trône de miséricorde de notre Maître chaque samedi soir, et nous prions alors pour tous ceux qui sont en relations avec notre mission. Telle a été notre coutume depuis plusieurs années. Pourriez-vous douter dès lors que nos cœurs ne soient élargis maintenant par le Saint-Esprit, en sorte que nous soyons rendus capables d'embrasser tous ceux de nos compagnons de travail au sud de l'Afrique, qui désirent que nous nous unissions avec eux en prières, afin que l'amour de Jésus brûle plus ardemment dans leurs cœurs, et que son grand amour soit révélé à d'autres âmes ?

« Veuille le Seigneur nous venir en aide, afin que nous n'accomplissions pas cela comme un simple devoir, ou d'une manière froide et formaliste, mais sous l'influence même du Saint-Esprit de Dieu !

« Jusqu'au moment où chacun de mes frères pourra vous faire connaître son adhésion personnelle, je demande que tous ceux qui se sont unis à vous veuillent bien prier  
« pour les missionnaires de la Société de Paris et pour  
« leur œuvre dans le pays des Bassoutos et ailleurs. »

---

« Je donne ma sincère et cordiale adhésion à votre projet, d'autant plus volontiers que, lorsque je proposai moi-même, il y a deux ans, une Conférence générale de tous les missionnaires du sud de l'Afrique, c'était avec le désir d'en faire sortir, non-seulement leur union dans quelques points du travail missionnaire, mais surtout et spécialement l'union des cœurs et des prières de tous ceux qui se

sont, par la grâce de Dieu, dévoués tout entiers à la cause du Seigneur Jésus. Puissent de glorieux progrès dans les diverses branches de l'œuvre missionnaire, ainsi que dans la vie spirituelle de chacun de nous, être le résultat de cette Union de prières ! »

---

*Noms des missionnaires et autres chrétiens qui ont adhéré  
à l'Union de prières du sud de l'Afrique.*

A. BRIGG, ministre, Beusouville, district de Herschel.

H.-M. DYKE, ministre, pays des Bassoutos.

P. DAVIDSON, ministre, Adélaïde.

Hugo GUTSCHE, ministre-évangéliste, province de l'Est,

A. MABILLE, ministre, pays des Bassoutos.

C.-H. MALAN, évangéliste, Transkei.

T.-I. PATERSON, ministre, Uitenhage.

E.-J. WARNER, ministre, Mont-Arthur.

GWAYI TYAMZASHE, évangéliste, région des Diamants.

M.-S. THOMPSON, travaillant pour l'Évangile, ville du Cap.

Je suis sûr que je puis ajouter :

ANDREW MURRAY, ministre, Wellington.

Les professeurs HOFMEYR et MURRAY, au collège de l'Eglise réformée hollandaise, à Stellenbosch.

J.-H. NEETHLING, ministre, Stellenbosch.

W. LONG, ministre, ville du Cap.

On demande les prières des frères pour « les missionnaires de la Société de Paris et leur œuvre dans le pays des Bassoutos et ailleurs. »

---

Le nom du major Malan, petit-fils du célèbre pasteur de Genève, n'est pas inconnu de nos lecteurs. Ils se rappelleront qu'après avoir servi avec distinction en Crimée, en

Chine, dans l'Inde et en Afrique, cet officier supérieur de l'armée anglaise a donné, l'année dernière, un rare exemple du pouvoir des convictions chrétiennes, en renonçant à un grade élevé et aux belles perspectives ouvertes devant lui pour se consacrer entièrement à l'évangélisation des païens.

Dans un livre qui vient de paraître à Londres, sous ce titre *Expériences d'un soldat*, etc., le nouveau missionnaire raconte par suite de quelles dispositions d'âme et de quelles circonstances providentielles il a été conduit à prendre cette résolution. Ce livre, où se trouve décrite de main de maître l'influence que des officiers pieux peuvent exercer sur les soldats qu'ils commandent, a produit en Angleterre une vive sensation. Il paraît destiné à faire revivre les sentiments produits sur le public par les biographies du capitaine Vicars, du général Havelok, de l'amiral Franklin, etc. Il touche, du reste, par trop d'endroits et de trop près à l'œuvre des missions pour que nous n'ayons pas le droit d'en donner ici quelques extraits, bien persuadés dès à présent que nos lecteurs nous en sauront gré.

---

## FRANCE.

### UNE FÊTE DES MISSIONS AU BAN DE LA ROCHE.

[ Le 1<sup>er</sup> octobre courant, une excellente feuille d'édification, déjà connue de nos lecteurs, *l'Ami chrétien des familles*, a publié, sous ce titre, le récit qu'on va lire. ]

Toute fête de missions est intéressante par elle-même; mais elle gagne encore lorsqu'un missionnaire y assiste, et surtout si ce missionnaire est du pays ou de la paroisse même : c'est alors une double fête. Tel a été le caractère de la fête de missions qui a eu lieu à Rothau le dimanche 6 septembre.



Une affluence considérable, accourue de tous les villages du Ban de la Roche, ainsi que plusieurs pasteurs de différentes paroisses, s'est trouvée réunie dans le temple de Rothau, à trois heures de l'après-midi. Il ne s'agissait pas, il est vrai, d'entendre un missionnaire déjà en activité, revenu plein d'expérience après un séjour au milieu des païens ; c'était pour prendre congé d'un jeune serviteur de Dieu, qui dans quelques mois sera occupé dans la grande moisson du Maître.

M. Hermann Dieterlen, qui, après avoir fait des études théologiques pour être pasteur, s'est décidé à embrasser la vocation missionnaire et a passé une année à la Maison des missions de Paris, est venu faire ses adieux à son pays natal et à son Église.

Le temps est venu pour le Ban de la Roche, qui depuis Oberlin a toujours montré un grand intérêt pour l'œuvre des missions, soit par des réunions de travail, soit par des collectes, de donner aussi de ses enfants et d'avoir aussi des représentants directs dans le champ de la mission. Il compte déjà deux ouvriers au sud de l'Afrique : il y a deux ans que M. et Mme Preen, nés l'un à Rothau, l'autre à Wildersbach, sont partis en qualité d'instituteur et d'institutrice missionnaires, et sont attachés à l'école normale de Morija. Un troisième ouvrier va les suivre.

Une Église ne peut que se réjouir chaque fois qu'un nouveau combattant part pour la sainte guerre, et sa joie est d'autant plus grande que les combattants sortent de son sein. Elle y voit un exaucement, car toute Église qui suit l'ordre du Seigneur prie le Maître d'envoyer des ouvriers dans sa moisson, et son ardent et intime désir doit être de pouvoir elle-même envoyer des ouvriers soit dans les œuvres de la mission intérieure, soit dans la mission parmi les païens. C'est un devoir en même temps qu'un honneur.

Ces réflexions ont formé le thème de divers discours qui ont été prononcés dans la fête du 6 septembre.

Dans son allocution d'ouverture, M. le pasteur Dietz, de Rothau, rappela comment les habitants encore païens des Vosges avaient été évangélisés, il y a douze siècles, par des missionnaires venus d'Irlande sous la conduite de Columban; il est juste qu'à leur tour les Eglises des Vosges aient à cœur d'envoyer des missionnaires aux païens.

M. Hermann Dieterlen monta ensuite en chaire. Dans un discours simple et touchant, il rappela que si des circonstances particulières l'avaient depuis quelques années éloigné, ainsi que sa famille, du Ban de la Roche, il ne pouvait oublier que c'est à Rothau qu'il est né, qu'il a passé les années de sa jeunesse, et qu'il a appris à connaître le Seigneur Jésus. Il est heureux de s'offrir pour représenter le Ban de la Roche au sud de l'Afrique. Il part avec joie, espérant qu'il sera soutenu par les prières de ceux qu'il va quitter. Si la séparation est dure parfois, les chrétiens doivent se donner rendez-vous auprès du Seigneur et espérer qu'ils se reverront dans cette grande assemblée dont il est parlé à la fin du chapitre VII de l'Apocalypse.

Après le chant en chœur du magnifique cantique : « Tu nous appelles tous à combattre, » le pasteur de Fouday, M. Piepenbring, appuya le vœu, qui avait été émis, que les différentes paroisses du Ban de la Roche aient une fête générale annuelle de missions, tantôt dans une Eglise tantôt dans une autre, constituant ainsi une Société auxiliaire de la mission.

Puis, M. Steinheil, invité, en qualité de laïque et de directeur de l'école du dimanche, à prendre la parole, insista surtout sur cette pensée que l'œuvre des missions n'est pas seulement l'affaire des pasteurs, mais aussi celle des laïques, qui doivent prêter leur appui et leur concours à tout ce que les pasteurs entreprennent pour la mission.

Cette belle fête laissera dans le cœur de tous ceux qui y

ont assisté un souvenir bienfaisant et durable ; elle aura réveillé le zèle et l'intérêt pour la mission.

Z.

---

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### LA BIBLE A TRAVERS LE MONDE

---

Travaux et succès d'une Société biblique.

Sans la Bible les œuvres missionnaires n'auraient pas leur raison d'être. C'est elle qui en a donné l'idée, qui en inspire le goût, qui en fait une obligation sacrée. Si le missionnaire s'en va chez les sauvages, c'est parce qu'il croit à la Bible, et quand il est là qu'y pourrait-il faire s'il n'était pas en mesure de prendre pour base, pour règle et pour thème de ses enseignements cette Parole, « divinement inspirée, » dont le Maître a dit qu'elle est la semence destinée à faire du monde le champ de Dieu ?

De ces réflexions, passées pour le chrétien à l'état de lieu commun, et qu'il serait superflu de développer ici, résulte la haute, la capitale importance des institutions fondées de nos jours dans le but de faire pénétrer jusqu'aux endroits les plus reculés du globe terrestre cette lumière céleste qui, comme son auteur, « porte la santé dans ses rayons. »

A ce point de vue, la lecture du dernier rapport annuel de la grande *Société biblique britannique et étrangère*, nous a procuré, ces derniers, jours une des jouissances intellectuelles et morales les plus douces, les plus pures que l'âme humaine puisse goûter, celle de l'admiration.

Cette Société, fondée en 1804, s'est depuis longtemps rendue célèbre, dans le monde religieux, par la largeur de ses vues comme par sa prodigieuse activité. L'Eglise anglicane lui fournit la majorité des membres de son comité, mais avec ceux-là siègent, en parfaite communion de pensées et d'action, des chrétiens appartenant à d'autres Eglises : les anciens missionnaires Duff et Moffat, par exemple, parmi les vices-présidents de l'œuvre, à côté des archevêques et des évêques anglicans. Le président actuel est un des hommes les plus pieux, les plus vénérés, les plus aimés des trois royaumes, cet illustre comte Shaftesbury, qui, depuis de longues années, met au service de toutes les œuvres de foi ou de charité son infatigable zèle, sa haute raison et une éloquence sans supérieure, si ce n'est sans rivale, parmi les orateurs chrétiens.

Le comité se réunit régulièrement deux fois par mois, et plus souvent si les affaires l'exigent, dans le splendide édifice, nouvellement construit, auquel sa destination a fait donner le nom de Maison de la Bible. L'assemblée générale de la Société, qui a lieu chaque année, le premier mercredi du mois de mai, ne manque jamais d'attirer une foule immense dans la plus vaste salle d'Exeter-Hall.

Le soixante-dixième rapport, que nous avons sous les yeux, rend compte des travaux d'une année, du 1<sup>er</sup> avril 1873 au 31 mars 1874. C'est un volume de 450 pages in-8°, dont on peut dire que pas une ligne n'est étrangère au grand objet de la Société, c'est-à-dire à l'impression, la traduction, la dissémination du saint livre et aux effets qu'il a produits ou peut produire chez les nations qui le reçoivent. Le volume, divisé en trois parties, comprend :

1° Vingt-huit pages consacrées à d'indispensables détails d'administration ;

2° Deux cent soixante-seize pages toutes pleines et comme débordant de lettres et de récits propres à faire sui-



vre les destinées de l'œuvre dans à peu près autant de pays que la géographie peut en nommer ;

3° Un appendice de cent cinquante pages contenant des indications non moins instructives : la nomenclature des Sociétés auxiliaires, le catalogue des versions, révisions ou éditions de la Bible en toutes langues et en tous formats, et enfin la liste des dons faits à l'œuvre pendant l'exercice. Cette dernière liste n'occupe pas moins de quatre-vingts pages, imprimées en caractères très fins ; elle prouve à quel point les destinées de la Bible intéressent le protestantisme anglais.

Incapables de condenser dans l'espace dont nous avons à disposer toutes les richesses de ce document, nous nous contenterons, pour aujourd'hui, d'en extraire quelques faits et surtout des chiffres, en les appréciant rapidement au passage, sans perdre de vue le caractère spécial de notre feuille.

Pendant ce soixante-dixième exercice, il est sorti des dépôts de la Société, soit en Angleterre, soit dans les pays étrangers, 2,654,080 exemplaires de la Bible complète, du Nouveau Testament ou des portions détachées de l'une ou de l'autre. En 1809, cinq ans après la fondation de l'œuvre, ce chiffre était resté au-dessous de 65,000, et quarante ans plus tard, en 1845, il n'avait pas atteint un million. Aujourd'hui, le total de volumes mis en circulation par la Société, depuis qu'elle existe, ne s'élève pas à moins de 71,131,111. Le tiers, ou tout au moins le quart de ces distributions ont eu pour objet des peuples encore païens, et d'année en année ce chiffre grandit dans la proportion des œuvres missionnaires elles-mêmes.

Les recettes générales de l'exercice ont dépassé 210,000 livres sterling, c'est-à-dire cinq millions et demi de nos francs. Le produit des ventes (faites presque toujours à des prix très réduits) figure pour moins de la moitié dans ce chiffre, que jamais encore le revenu de la Société n'avait

atteint. Dans la liste des dons extraordinaires on remarque: une somme de 125,000 fr. («offrande d'un cœur reconnaissant pour délivrance d'un danger»), un don de 50,000 fr., un de 25,000 fr., neuf au-dessus de 10,000 fr. et trente-cinq de 2,500 à 5,000 fr. Les legs faits à l'œuvre pendant l'année ne sont pas moins dignes de remarque. Il y en a eu aussi un de 125,000 fr. et douze de 25,000 fr. ou au-dessus. Additionnés; ces souvenirs des amis délogés pour le ciel ont produit près de 780,000 fr.

Plus du tiers des recettes est arrivé dans les caisses de la Société par l'intermédiaire des Sociétés auxiliaires, Branches ou Associations bibliques qui se rattachent à l'institution et en forment comme le corps. Ces associations sont actuellement au nombre de 4,437. Elles popularisent et font marcher l'œuvre dans tous les lieux où elles peuvent s'organiser. Le chiffre de leurs membres est plus ou moins considérable, mais toutes existent autrement que sur le papier, car dès que l'une d'elles cesse de manifester sa vitalité par ses œuvres, le comité la déclare éteinte et la raye de sa liste. Dans certaines parties de l'Amérique britannique du Nord et au Canada, il n'est presque pas un village qui n'ait son association biblique.

A ces chiffres énormes, nous en ferons succéder d'autres, moins considérables en apparence, mais plus prodigieux encore, en ce qu'ils semblent conférer à la Société, au moyen du courage et du travail, un privilège dont l'Eglise naissante fut dotée, miraculeusement et pour un temps, au jour de la première Pentecôte chrétienne.

Depuis sa fondation, la Société a publié tout ou partie des saintes Ecritures en 210 langues ou dialectes divers. Si l'on joint à ce chiffre celui des *révisions* rendues nécessaires par l'inévitable imperfection des premiers travaux, et dont un grand nombre équivalent à de nouvelles traductions, on obtient le chiffre de 268, et en y ajoutant encore 28 versions imprimées par des Sociétés-sœurs, dit le rap-

port, on arrive à un total de 296 langues employées à cette œuvre, non compris, bien entendu, les réimpressions presque innombrables des anciennes versions en usage dans le monde civilisé.

L'immense majorité des versions nouvelles sont l'œuvre de missionnaires de toutes dénominations qui, travaillant en vue des populations qu'ils évangélisaient, se sont estimés heureux de trouver dans le généreux concours de la Société le moyen de faire imprimer le fruit de leurs laborieuses veilles. Ce genre de concours est une des dépenses devant lesquelles la Société ne recule jamais, bien que parfois, il pèse rudement sur son budget. — Disons ici, en forme de parenthèse, que, dans les pays païens, les agents de la Société sont, le plus souvent possible, placés sous la direction des missionnaires ou exhortés à travailler de concert avec eux, à quelque Société ou dénomination qu'ils appartiennent. C'est, dans bien des cas aussi, aux missionnaires que les saints volumes sont envoyés soit à titre d'auteurs soit en qualité de dépositaires ou de distributeurs.

Le catalogue des 210 versions ou révisions mentionnées plus haut occupent neuf grandes pages du rapport. Un coup d'œil jeté sur cette liste, classée d'après les grandes divisions du globe terrestre, donne lieu à bien des réflexions et à de vrais étonnements. Ainsi, le nombre des versions destinées à l'Europe, non compris l'empire russe, est de 53. Pour la Russie, soit d'Europe soit d'Asie, il s'élève à 18; pour le reste de l'Asie à 82, dont plus de 40 en vue de l'Inde, et à plus de 20 pour la Chine, le Thibet et le Japon. La Polynésie en compte 26, l'Afrique 29 et l'Amérique du Nord 27. Et que de découvertes à faire dans cette curieuse nomenclature! Vous seriez-vous, par exemple, figuré, cher lecteur, en vous nourrissant de la substance des Psaumes ou du Nouveau Testament que les flocons de cette manne céleste sont tombés aussi en langue *Mordvinienne* pour les Russes des environs de Cazan, en *Mkadvuli* pour

une tribu du Caucase, en *Oodapoori* pour une race du nord de l'Inde, en *Nyasan* pour l'île de Sumatra, en *Kimiki* et en *Souabivi* pour des nègres voisins de Zanzibar, en *Mic-mac* pour une peuplade de l'Amérique septentrionale, et en cent autres dialectes, idiomes ou patois, d'aspect ou de consonances non moins étranges, pour des fragments de peuples dont bien des géographes pourraient apprendre ici les noms?

Ainsi la Société s'occupe des petits de la terre. Oui, et des aveugles aussi. Elle a publié pour eux en relief, d'après le système dit de Moon, l'Ancien et le Nouveau Testament en anglais, et le Nouveau Testament en trois autres langues, en gallois, en espagnol et en arabe.

Les langues dont nos missionnaires français ont à faire usage au sud de l'Afrique, au Sénégal et à Taïti, figurent dans cette merveilleuse liste. Le Nouveau Testament sessouto, traduit par eux, a été imprimé par la Société biblique britannique à 5,000 exemplaires, et ce qui a été traduit de l'Ancien Testament à 4,000. Un subside, consistant en papiers et en outillage ou matériaux pour reliure, a été accordé en vue d'une édition à 15,000 exemplaires de la version révisée du Nouveau Testament. Le rapport contient, sur cette partie du champ de travail missionnaire, une très intéressante lettre de M. Mabile.

Au moment de sa dernière assemblée générale, le comité évaluait à près d'un million de francs les engagements pris, dès lors, en vue d'impressions décidées ou en voie d'achèvement.

Dresser un tableau rigoureusement exact des distributions dans tous les pays mentionnés au rapport serait impossible, le rapport lui-même ne le fait pas, mais quelques indications relatives surtout aux anciens pays chrétiens suffiront pour en donner l'idée. Ce détail ne sort pas de nos attributions comme journal des missions. Plus la Parole de Dieu sera lue en Europe ou dans les autres pays



déjà rangés sous l'étendart de Christ, plus s'y répandront l'amour des âmes et, partant, l'intérêt pris aux œuvres missionnaires.

Le nombre des volumes placés durant l'exercice par le colportage ou dans les dépôts a été en chiffres approximatifs :

En France.....	98.000
En Belgique .....	47.000
En Hollande.....	44.000
En Allemagne.....	415.000
En Suisse.....	59.000
En Autriche.....	158.000
En Pologne.....	28.000
En Danemark, Norwége et Suède.....	149.000
En Russie.....	207.000
En Espagne et Portugal.....	82.000
En Italie.....	40.000
En Turquie et en Egypte.....	47.000
Dans l'Inde (en plus de trente langues).....	400.000
En Chine.....	116.000
En Australie et dans îles de la mer du Sud...	59.000
Sur les côtes et au sud de l'Afrique.....	26.000
Dans l'Amérique du Sud, approximation.....	10.000
Au Mexique.....	16.000
Possessions britanniques du nord de l'Amérique environ.....	70.000
Et en Angleterre, mais seulement par les col- porteurs.....	61.000

De plusieurs autres points du globe, moins importants il est vrai, les chiffres manquent; mais les renseignements non encore arrivés à l'époque de l'assemblée générale, permettent de penser que le chiffre total indiqué par le rapport est au-dessous plutôt qu'au-dessus de la vérité. Il importe de remarquer aussi que dans bien des pays, notamment dans l'Inde et en Chine, d'autres Sociétés bibliques ayant leurs imprimeries et leurs agents ont travaillé à côté de la Société anglaise.

Pour être arrivée à de pareils résultats et pour oser s'en promettre de plus grands encore, la Société doit avoir organisé fortement ses opérations et y employer un personnel immense. Outre les 4,437 associations des possessions britanniques, mentionnées plus haut, elle a, dans divers pays étrangers (y compris la France), treize grandes agences générales, puis dans d'autres contrées de nombreux dépôts ; d'actives correspondances, et toute une armée de colporteurs, dont on ne nous donne pas le chiffre total, mais aux services desquels sont attribués la plus grande partie des succès obtenus. L'importance de ce moyen d'action, ressort de ce fait qu'en Angleterre, à côté des ventes dans les dépôts, les colporteurs ont placé 41,000 volumes ; qu'en France les 98,000 exemplaires annoncés comme vendus dans le rapport particulier de M. Monod, agent général, l'ont été par 54 colporteurs, et que dans l'Inde, deux seulement des cinq ou six grandes divisions du sol faites en vue de l'œuvre biblique, ont été parcourues par plus de cent de ces humbles agents. — On peut compter enfin, parmi les collaborateurs les plus utiles, une multitude, indéterminée mais considérable, de pasteurs, de missionnaires, d'évangélistes ou d'autres agents des Sociétés de missions en pays païen.

Une page du rapport contient la liste de 55 autres Sociétés bibliques européennes, avec qui celle d'Angleterre a été en relations depuis *sa*, ou plutôt depuis *leur* fondation, car elle est la plus ancienne de toutes. Ces associations ont répandu ensemble près de 15 millions d'exemplaires des saintes Ecritures, chiffre dans lequel nos lecteurs apprendront avec intérêt que les Sociétés françaises figurent pour plus d'un million et demi.

Ailleurs, le rapport signale avec sympathie les travaux de la grande Société biblique américaine de New-York, en constatant que, depuis cinquante-sept ans qu'elle existe, cette institution a émis environ trente millions de volumes.

Ce chiffre, rapproché de celui des placements de la Société britannique depuis son origine, mentionné plus haut, amène tout naturellement une réflexion. Ces 30 millions d'Amérique joints au 71 millions d'Angleterre, donnent plus de 100 millions de Bibles, de Nouveaux Testaments ou de portions des livres saints, répandus en 250 langues, dialectes ou idiomes.

Cent millions d'exemplaires en 250 langues!

Et il y a des gens qui vont disant de la Bible qu'elle a fait son temps et que comme base religieuse, on peut la déclarer mourante, si ce n'est morte!

La Bible mourante ou morte!... Qu'en pense le chrétien qui la lit, ou celui qui, dans une mesure quelconque, contribue à la faire porter jusqu'aux extrémités de la terre? Et qu'en pensent ces centaines de peuples dont, par elle-même, ou par la voix des missionnaires, la Bible s'en va dissiper l'ignorance, réformer la vie et consoler les douleurs?

Quelques citations textuelles du rapport que nous venons d'analyser répondront à cette dernière question. Ce sera le sujet d'un second article. On y verra, nous l'espérons, que les millions de volumes portés aux sauvages ne sont pas pour eux de vains envois de papier, mais un trésor sans prix dont ils bénissent l'arrivée, parce que, pour eux, c'est bien la Parole du Dieu vivant, *la loi parfaite, la loi qui restaure l'âme et donne la sagesse aux plus simples!*

Terminons aujourd'hui par le récit succinct d'un incident qui n'appartient pas au rapport de cette année, puisqu'il est postérieur à sa publication, mais qui le complète et prendra certainement place dans celui de l'année prochaine.

En 1873, un congrès de savants orientalistes, réuni à Paris, avait eu sous les yeux, par les soins de M. Monod, agent de la Société, des spécimens de toutes les versions de la Bible publiées en vue de l'Orient. Frappé de ce tra-

vail, le congrès avait décerné à la Société un diplôme et une médaille, comme distinction honorifique pour les services rendus par elle aux littératures orientales.

Cette année, le même congrès, réuni à Londres en septembre, a été invité par les directeurs de la Société, à visiter son splendide établissement de la rue Victoria. La plupart de ses membres se sont rendus à cette invitation, et cette visite a présenté le plus vif intérêt. Il y avait là des savants de toutes les nations chez lesquelles on s'occupe des langues ou de l'histoire d'Orient : des Anglais, des Américains, des Français, des Allemands, des Italiens, des Russes, et des Orientaux de plus d'un pays, reconnaissables à leurs costumes nationaux. On y comptait également des représentants de toutes les Eglises chrétiennes, y compris celle de Rome et de quelques-unes des sectes d'Orient, notamment le Patriarche jacobite d'Antioche, ayant à ses côtés son coadjuteur de Jérusalem, très versé, dit-on, dans toutes ces matières.

La bibliothèque de la Maison de la Bible à Londres renferme des éditions rares et des curiosités bibliques qu'on chercherait inutilement ailleurs. Ces raretés et les versions orientales, qu'ils purent mieux examiner encore qu'à Paris, émerveillèrent les visiteurs et donnèrent naissance à des conversations très animées, dont l'idée la plus saillante, exprimée par les uns et approuvée par d'autres, fut que tandis que la science cherche, à travers bien des difficultés et souvent en vain, à se rendre compte des langues d'Orient, la Société biblique a résolu pratiquement, et de la manière la plus heureuse pour les races orientales, les questions relatives à ces langues.

On a su, depuis, que plusieurs de ces érudits avaient remporté de là une conviction qu'aucun de nos lecteurs ne contestera. C'est que la Bible, répandue et traduite en tant de langues, est la plus grande puissance mo-



rale qui soit à l'œuvre dans le monde, et qu'aucun livre humain ne saurait lui être comparé quant à l'empire qu'elle exerce dès à présent sur l'esprit, sur le cœur et sur la vie des peuples qu'elle atteint.

---

## CHINE.

### UNE BONNE JOURNÉE.

Sous ce titre, Mme Névius, femme d'un missionnaire plus d'une fois cité dans nos pages, rend compte d'une excursion faite par elle, il y a quelques mois, dans les environs de Ningpo, en compagnie de deux missionnaires et d'une autre dame chrétienne.

Mme Névius, qui a depuis quelques années suivi son mari dans un autre poste, avait voulu revoir le théâtre de leurs premiers travaux et quelques personnes qu'elle y comptait pour amis.

L'une de ces personnes, nommée Mme Su, habitait, à deux ou trois lieues de là, le village de Kao-Gyiao, l'une des nombreuses annexes rurales de la mission presbytérienne de Ningpo.

L'aller et le retour n'eurent de remarquable que deux incidents, curieux comme traits de mœurs.

La plus grande partie du trajet devait se faire par eau; mais en arrivant sur le quai où ils devaient s'embarquer, les voyageurs trouvèrent les bateliers très mal disposés à leur égard. Leurs embarcations étaient retenues à l'avance, ou ils avaient, quant au prix, des prétentions inacceptables. Dans cet embarras, et au moment où la petite troupe craignait d'avoir à retourner sur ses pas, l'idée vint à l'un des missionnaires de faire appel à l'une des qualités les plus caractéristiques des Chinois, la politesse. S'adressant à un

marinier qu'il avait employé déjà quelques fois : « Voyez, » lui dit-il, « ce dont vos refus vont être cause. Cette dame est venue tout exprès de Schantung pour passer quelques jours avec nous. Nous aurions voulu, par ce petit voyage, lui rendre son séjour agréable, et vos refus vont nous rendre l'accomplissement de ce devoir impossible. » — « Sur quoi, » dit Mme Névius, « le Chinois, vaincu par la force de l'argument, s'écria : « C'est vrai, vous avez « raison, marchons, » et sans ajouter un mot, il mit son canot à notre disposition. »

« Pendant ces pourparlers, » continue la narratrice, « on nous avait demandé si nous allions voir le *Kwe* (kouï), c'est-à-dire, en langue mandarine, une grande procession en l'honneur des dieux du pays, qui devait ce jour-là venir de Kao-Gyiao. A coup sûr, nous n'y avons pas songé, mais pûmes bientôt, en effet, voir défiler à la suite les uns des autres, sur une des rives, une trentaine au moins de grands dragons en papier peint, portés chacun par une vingtaine d'hommes. C'était le *Kwe*. Une foule immense se pressait sur son passage, et sur la rivière elle-même nous fûmes devancés ou croisés par une multitude de bateaux chargés de femmes couvertes de leurs habits de fête et en apparence très heureuses de se trouver-là. Elles aussi durent croire, si elles nous remarquèrent, que nous étions venus pour admirer le *Kwe*; mais que c'était laid ! — Pauvres Chinois ! quand apprendront-ils de l'Évangile à rendre au Dieu trois fois saint des honneurs moins stupides et moins abrutissants que ceux-là ? »

Mais arrivons au terme du voyage.

« Noire visite n'ayant pas été annoncée, » dit Mme Névius, « nous appréhendions de ne pas trouver Mme Su chez elle ; mais elle y était, et je renonce à décrire le plaisir que nous éprouvâmes à nous revoir. Dans la première pièce où nous entrâmes, nous vîmes, sur la table un exemplaire du livre de la Genèse, avec un feuillet plié à l'endroit où le

lecteur en était resté et à côté l'excellent petit traité chinois intitulé : *Venez à Jésus*. Les lunettes de notre amie, placées en travers de ces livres, montraient qu'elle avait bien été la lectrice.

« Mme Su habitait autrefois Hangchow, et y avait été comme les prémices de la bénédiction d'en haut sur nos travaux d'évangélisation dans cette ville, il y a de cela treize ou quatorze ans. J'ai dans le temps, raconté l'histoire de sa conversion. Je n'avais pas revu cette amie depuis cinq ans. C'est un cœur tout dévoué à Jésus, qui trouve son bonheur à le servir et qui, en retour, a reçu de lui une abondante mesure de grâce, entre autres celle d'avoir été, dans sa main, un instrument de conversion pour d'autres âmes.

« A cette visite, elle m'a raconté ce que j'avais entendu déjà plus d'une fois, mais sans m'en lasser jamais : la manière dont l'Esprit du Seigneur l'avait amenée au pied de la croix, et avait ensuite exaucé ses prières : « Que Dieu a été merveilleusement bon envers moi, » me disait-elle encore cette fois ! « Lorsque, dans mon état d'ignorance et de péché, je lui demandai de m'arracher à mes misères spirituelles, il m'envoya quelqu'un pour m'enseigner la voie du salut. Plus tard, quand nous sentîmes le besoin d'avoir une chapelle, il répondit à mes prières en nous fournissant les moyens d'en construire une, et après cela, ce n'est pas en vain que je l'ai prié de nous donner un pasteur fidèle. »

« La petite Eglise de Kao-Gyiao compte une vingtaine de membres. En retournant à Ningpo, M. Leyenberger (un des missionnaires) remarqua que presque tous avaient été attirés à l'Evangile par l'influence de Mme Su.

« Cette digne sœur en Christ nous accompagna jusqu'à la chapelle, située assez loin de sa demeure. Là non plus notre visite n'était pas attendue. Aussi fus-je heureuse d'y trouver le jeune pasteur (indigène) occupé à prêcher la pa-

role avec beaucoup de feu, tandis que, dans la salle attenante au modeste édifice, sa jeune femme causait avec une Chinoise. Quelques mots de cet entretien, saisis au passage, suffirent pour nous en révéler le sujet. « Oui, » disait la jeune chrétienne, « il vous importe beaucoup, de bien vous « pénétrer de la fragilité de la vie humaine. » La personne à qui ces mots s'adressaient était une étrangère attirée dans l'endroit par le *Kwe* que nous avions rencontré le matin. — La chapelle de Kao-Gyiao est un joli petit bâtiment, ayant au rez-de-chaussée une salle d'audience à côté de l'enceinte principale, et au-dessus quelques chambres à coucher avec une salle d'école. Les fonds nécessaires à la construction ont été recueillis en Amérique par le D<sup>r</sup> Mac-Carthie; je puis affirmer à ceux qui y ont contribué qu'ils ont fait une bonne œuvre. Il y a, du reste, dans les environs de Ningpo, un assez grand nombre de ces petites maisons, consacrées au culte du vrai Dieu. Ce sont de brillantes oasis au sein d'une région plongée encore dans de bien profondes ténèbres. »

---

Le touchant récit qu'on vient de lire montre ce qu'on peut attendre de l'influence de la femme chrétienne en Chine. Une autre dame missionnaire employée à l'évangélisation de la Chine, miss Fielde, qui dirige, à Swatow, une institution destinée à former des « femmes de la Bible, » écrivait dernièrement qu'elle avait, dans cet établissement, vingt élèves déjà converties; qu'en peu de temps elle espérait les mettre, avec le secours de Dieu, en état de rendre de précieux services dans les villages voisins, et qu'on peut attendre beaucoup de ce genre de missionnaires.

« A bien des égards, » ajoutait-elle, « les femmes chinoises sont très supérieures aux autres femmes de l'Asie. Elles ont une grande énergie de caractère; ne se montrent



frivoles en rien, et sont très capables d'acquérir une instruction que rien, dans les institutions ou dans les mœurs du pays, ne peut les empêcher de faire rayonner autour d'elles. En aucun pays les femmes ne peuvent travailler plus efficacement à l'avancement du règne de Christ, qu'en Chine. Et, pour ma part, je suis de plus en plus convaincue qu'en définitive, le triomphe des missions dans ce pays ne sera complet que quand, en grande partie par le concours des femmes, les habitants de nos villages arriveront à avoir des écoles, des lieux de culte qu'ils auront bâtis eux-mêmes et des missionnaires ou des évangélistes sortis du milieu d'eux. »

---

## INDE.

Grâce à l'influence anglaise, et dans une mesure au moins égale aux progrès de la foi chrétienne, les Indous des castes supérieures comprennent chaque jour davantage l'obligation de répandre l'instruction parmi les femmes. Trois des plus importantes écoles de filles ouvertes dans la plus dévote des cités de l'Inde, Bénarés, ont pour principal soutien un prince indigène, le maharajah de Vizianagram. La première de ces écoles, fondée en 1867, était à peine ouverte que ce haut personnage alloua une roupie par jour pour chacune des élèves, alors au nombre de 67. C'était un moyen de combattre les préventions hostiles de la population. Et ce moyen ne manqua pas de réussir. Peu de jours après, une seconde école, ouverte à côté du fameux temple païen de Bicheswar, puis une troisième, également au centre de la *sainte* cité, reçoivent les mêmes subsides de la même source, bien que le nombre des élèves s'élevât à 450. Une pieuse dame anglaise, mistress Etherington, appelée, depuis, à diriger ces trois

établissements, les a mis sur un autre pied, de sorte que ces allocations par tête d'élèves ne sont plus nécessaires. Mais le généreux maharajah n'a pas pour cela diminué le chiffre de ses libérales offrandes. Il consacre à l'entretien de ces écoles environ 700 roupies par mois, c'est-à-dire 21,000 francs par an.

— Les écoles de filles de Madras ont compté, en 1873, plus de 14,000 élèves, chiffre qui présente une augmentation de 25 pour cent sur celui de l'année précédente.

L'*Ami de l'Inde*, journal qui paraît à Calcutta, donnait récemment de curieux détails sur la personne, l'enseignement et les mœurs d'un *gourou* (docteur religieux) qui paraît jouir d'une grande influence dans la contrée des Gourjats (au nord du Bengale). Cet homme, qui compte ses disciples par milliers, appartenant aux castes les plus diverses, a reçu d'eux le nom de Dhulie Babaji, alliance de mots qui signifie littéralement « le père de la poussière », probablement parcequ'il ne couche jamais que sur le sol nu. Il vit d'abstinence, ne fait qu'un repas par jour, ne boit que de l'eau ou du lait et défend, autant par son exemple que par ses paroles, l'usage de toute liqueur, spiritueux ou narcotique. Condamnant avec énergie l'idolâtrie, le respect des castes et l'autorité des brahmines, il veut remplacer ces institutions du passé par le culte du vrai Dieu, créateur et conservateur du monde, qu'il faut, suivant lui, prier comme tel, en pratiquant les lois de la charité, en s'abstenant de toute souillure et de tout mensonge. Des villages entiers l'ont déjà, dit-on, adopté pour leur conducteur spirituel et ont, en conséquence, abandonné le culte des idoles. Les vêtements de Babaji sont de l'espèce la plus primitive. Il n'y emploie que l'écorce d'un arbre appelé le Kumbi. Dans leur culte, ses disciples font usage d'un recueil d'hymnes dont quelques-unes paraissent avoir été imitées des cantiques chrétiens, mais dont d'autres sont

d'une origine purement indoue. Ils les chantent avec une animation extraordinaire.

— En attaquant, il y a quelques mois, l'alliance de l'Eglise anglicane avec l'Etat, un journal de l'Inde, le *Patriote Indou*, rédigé exclusivement par des indigènes, a tracé, de la situation actuelle du paganisme dans le pays, un tableau qui contient un aveu remarquable de la décadence du paganisme.

« C'est un fait de notoriété publique, dit-il, que par suite du progrès des lumières, l'Indou moderne ne parvient que très-difficilement à soutenir les établissements religieux qu'ont fondés nos pieux ancêtres, ou à célébrer comme il le devrait les fêtes et les saintes cérémonies qui, à ses yeux, sont un si grand bien spirituel, à parfaire enfin les sommes qu'il devrait employer à l'entretien des Brahmines ou en aumônes. Des temples tombant en ruines, l'herbe recouvrant la surface des étangs sacrés, des caravansérails dilapidés, voilà ce qui, dans les villes comme dans les villages, frappe les regards du voyageur le plus distrait, et lui prouve que la prospérité qui autrefois couvrait le sol indou des splendides produits d'une piété bienfaisante, est en pleine voie de décadence. Allez dans tel village du Bengale que vous voudrez, au moment du *Dourga Pouja* (fête de la déesse Dourga ou Kali) et vous entendrez éclater partout cette plainte que le culte de la grande Dourga, autrefois si pompeux, ne peut plus être célébré, faute de ressources suffisantes. Or, si telle est la situation religieuse des Indous, est-il juste d'employer leur argent à soutenir une Eglise à laquelle il n'appartiennent pas ? etc., etc. »

— La mission de l'Eglise anglicane parmi les Santhals, est une des œuvres qui montrent à quel point les vieilles populations refoulées dans les montagnes de l'Inde par les diverses invasions dont ce pays a été le théâtre, sont accessibles à la prédication de l'Évangile. Commencée en

1860, par le révérend Puxley. elle compte actuellement au delà d'un millier de convertis baptisés. L'année dernière il y a eu 134 admissions, et le nombre des catéchumènes inscrits est tout au moins aussi considérable. Quatre missionnaires sont aujourd'hui à l'œuvre dans ce beau champ d'activité.

— Le nom de Marshman est célèbre dans l'histoire des missions de l'Inde. Ce fut un de ces grands et intrépides travailleurs qui, par leurs prédications et leurs traductions des livres saints, préparèrent, à Séranpore, les triomphes remportés depuis par leurs successeurs. Un fils de ce vaillant soldat de Christ, M. J. C. Marshman, n'a pas suivi la même carrière que son père. Il s'est adonné au commerce ; mais la cause qu'il avait appris à aimer dès le berceau ne lui est pas devenue étrangère. Comme laïque, il lui a rendu de grands services et lui a consacré une bonne partie de ses bénéfices. On évalue à près d'un million de francs le total des sacrifices qu'il s'est imposés pour contribuer à répandre l'instruction parmi les Indous.

---

#### CEYLAN.

Un des missionnaires de cette île, le révérend Griffith, annonce qu'un mouvement remarquable s'est opéré parmi les coolies tamuls employés comme ouvriers sur les plantations de café. Dans une localité nommée Dimboola, une mission spéciale en vue de cette classe, trop longtemps négligée, a obtenu le plus grand succès. Pendant toute une semaine du printemps, environ 20,000 Tamuls, dispersés sur diverses plantations de la contrée, ont assisté aux prédications ou aux réunions de prières présidées par M. Griffith ou par les catéchistes qui l'assistaient. Comme effet de ces pieux exercices, beaucoup d'âmes ont demandé sérieusement ce qu'elles avaient à faire pour être sauvées.



Une des choses qui ont le plus réjoui le cœur du missionnaire, a été de voir les planteurs européens s'intéresser à son œuvre et lui faciliter avec empressement les moyens de l'accomplir. A la suite du mouvement, une association chrétienne s'est formée parmi les Tamuls et a pris immédiatement la résolution d'entretenir une classe de « lecteurs de la Bible, » qui travailleront de concert avec les catéchistes indigènes et sous leur direction.

---

## ANGLETERRE.

### TROIS FRÈRES GIPSIES.

Chacun connaît, pour en avoir rencontré quelque représentant, ou pour en avoir entendu parler, cette race étrange et mystérieuse que nous appelons Bohémiens, les Anglais Gipsies, les Espagnols Gitanos, et que d'autres nations désignent par des noms presque toujours inexplicables. Tout le monde sait aussi à combien de recherches les savants se sont livrés, avec des résultats douteux sur bien des points, dans le but d'arriver à se faire des idées précises sur l'origine, la langue, les mœurs et la religion de ces peuplades errantes, qui, elles-mêmes, ne connaissent rien de leur histoire et se montrent, en général, très peu communicatives en ce qui les concerne.

Les *Gipsies* (nous adoptons ici ce mot, parce que c'est de ceux de l'Angleterre que nous allons parler) ont-ils des croyances ou même des pratiques religieuses? On ne leur en connaît aucune. La pensée d'un Etre suprême paraît leur être complètement étrangère, ou, du moins, elle n'exerce sur leur esprit et sur leur vie aucune influence appréciable. La notion d'une vie future n'existe pas davantage pour eux; ils n'en éprouvent pas le désir, et quelques-

uns la nient formellement. Interrogé sur ce point, l'un d'eux répondit : « Méchants et misérables sur la terre, à quoi nous servirait-il de revivre après la mort? »

Quelques auteurs, rattachant cette race voyageuse à la vieille légende du Juif Errant, ont vu en elle les restes, en quelque sorte indestructibles, des tribus dispersées d'Israël. Une autre opinion, plus accréditée et plus vraisemblable, la fait descendre des Pariahs, ou de quelques-unes des castes infimes de l'Inde, forcées de fuir, au moyen âge, devant les races conquérantes qui ont, plus d'une fois ravagé ce pays. Ce qu'il y a de certain, c'est que leur langue a de l'analogie avec le sanscrit et avec quelques-uns des anciens dialectes indiens.

On évalue à 7 ou 800,000 le nombre des Bohémiens qui parcourent l'Europe. L'Angleterre en compte, pour sa part, environ 18,000. Le nom de *Gipsies* leur aurait été donné, dans ce pays, parce qu'on les a cru longtemps originaires de l'Égypte. Ce serait une corruption du mot *Egypti* (Égyptiens). Le nom de *Gitanos* pourrait être expliqué de la même manière.

En Angleterre, comme partout, les Gipsies mènent une vie vagabonde et généralement très misérable. Les hommes exercent presque toujours les métiers les plus méprisés et les femmes sont renommées comme diseuses de bonne aventure. Les uns et les autres ont la réputation, trop souvent bien justifiée, de vivre surtout de déprédations et de vols.

Et cependant, ces parias de l'Europe occidentale ont une âme. Les dons de l'intelligence sont loin de leur faire défaut, et, dans bien des cas, les personnes qui ont eu des relations avec eux, disent avoir trouvé leur cœur capable de s'ouvrir aux sentiments qui honorent l'humanité, à ceux, par exemple, de la reconnaissance et du dévouement. A ces titres, les Gipsies ne pouvaient manquer d'éveiller la sollicitude des chrétiens évangéliques. On s'est occupé

d'eux ; on a cherché à les instruire, à les moraliser et à faire pénétrer dans leurs rangs la connaissance de cet Evangile, qui, d'après l'ordre et l'exemple du Maître, doit être *prêché aux pauvres*. Ne sont-ce pas les plus malades qui ont le plus besoin de médecin ?

Ces entreprises du zèle chrétien n'ont pas, jusqu'à présent, produit tous les résultats qu'auraient pu faire espérer la proximité d'un tel champ de travail et les ressources dont le christianisme dispose dans un pays dont il est la religion dominante. Néanmoins, des missionnaires sont à l'œuvre sur plusieurs points parmi les Gipsies, et leurs récits ne manquent pas d'intérêt. Celui qu'on va voir mérite même un autre éloge. Il prouve que, non-seulement les Gipsies sont accessibles aux messagers du salut en Christ, mais que de leurs rangs même sont déjà sortis des hommes capables de le leur porter. C'est le compte rendu d'une réunion de Gipsies, tenue dernièrement dans les environs de Londres. Nous l'empruntons à un journal presbytérien qui se publie à Londres, *The weekly Review*. Laissons la parole au correspondant de cette feuille.

« La réunion avait lieu dans une grange nommée Cann-Hall. Environ trois cents personnes, parmi lesquelles un grand nombre de Gipsies, y assistaient, assises un peu à l'étroit sur des planches disposées en forme de bancs et soutenues par des paniers à fruits. Un missionnaire de la Cité (agent de la mission intérieure) ouvrit la séance en indiquant un cantique, que suivirent quelques mots d'invocation et une lecture des saints Livres. Pendant ces exercices arrivèrent ensemble les trois prédicateurs gipsies qui devaient annoncer Christ à l'assemblée. Ce sont trois frères. L'un d'eux commença par une prière courte, mais bien nourrie, et qui provenait évidemment du fond d'un cœur brûlant d'amour et habitué à s'entretenir avec l'Auteur de toute grâce. Il prononça ensuite une allo-

cution d'environ dix minutes qui n'avait rien de bien remarquable quant aux idées, mais à laquelle l'à-propos, le sérieux et un ton de profonde conviction donnaient un charme particulier, que parut ressentir l'auditoire, car tous semblaient retenir leur haleine dans la crainte de perdre une des paroles de l'orateur... Je ne pense pas qu'un éloquent sermon, sortant de la bouche d'un savant théologien, eût été mieux écouté et eût pu produire plus d'impression que cette simple, mais chaleureuse exposition des grandes doctrines de la foi.

« A la suite de ce discours, les trois frères entonnèrent une hymne qui roulait sur l'amour de Jésus pour ses brebis. L'un d'eux accompagnait le chant sur le violon. Les femmes de deux d'entre eux étaient dans l'assemblée et se joignirent à ce chant, qui parut impressionner vivement l'assemblée. Ici encore, je dirai, en ce qui me concerne, que soit en Angleterre, soit sur le continent, j'ai entendu beaucoup de musique religieuse, mais jamais rien qui m'ait paru répondre mieux à ce que doit être ce genre d'élévation de l'âme à Dieu. Des larmes roulaient dans les yeux ou coulaient sur les joues d'à peu près tous ceux des auditeurs que je pouvais observer.

« Le second frère, qui parla ensuite, s'attacha surtout à développer cette idée que Jésus-Christ s'était fait pauvre pour nous. Ce discours abondait en idées pratiques, exprimées en bons termes, et allant directement au but à se proposer en face d'un tel auditoire. « Je suis, fit remarquer l'orateur, plus riche que Celui qui m'a sauvé, car il n'avait pas un lieu où il pût reposer sa tête, tandis que moi, je sais où reposer la mienne. » Une chose qui m'émut vivement dans ces deux allocutions, ce fut d'entendre les orateurs invoquer en toute simplicité le témoignage de leurs femmes, qui, comme je l'ai dit, faisaient partie de l'auditoire. « Ma femme, dit l'un d'eux, sait que depuis ma conversion à l'Évangile je suis devenu un



« homme tout différent de ce que j'étais autrefois. » Et il y avait dans ces paroles, comme dans l'allusion que le premier avait faite au même fruit de la grâce, un tel accent de vérité, et, sur la figure des orateurs, l'empreinte d'une telle satisfaction intérieure qu'il était impossible de ne pas les croire en possession des joies du foyer domestique, bien qu'ils soient restés, chacun le sait, aussi pauvres qu'avant d'avoir embrassé la foi chrétienne.

« Après un nouveau chant, mon tour vint de prendre la parole. Mais je fus très bref, car je sentais qu'un long discours n'aurait pu qu'affaiblir les impressions produites par ces deux allocutions, et celle que j'attendais des paroles du troisième frère, qui devait me succéder.

« Celui-ci exposa plus longuement que les autres, mais avec beaucoup de force, ce que Jésus avait fait *pour* son âme et ce que le même Sauveur avait fait ensuite *par* lui. Le récit de plusieurs expériences personnelles rehaussèrent, en la rendant excessivement pratique, cette histoire des opérations de la grâce dans un cœur docile.

« Un beau cantique d'actions de grâces, une prière et la bénédiction, donnée par le missionnaire de la Cité, terminèrent la séance. Il fut de plus annoncé qu'il y aurait, le mardi suivant, une autre réunion où l'on espérait que les trois frères se feraient entendre encore, et où l'une de leurs femmes prendrait peut-être la parole.

« Je n'ai pas pu assister à cette séance, qui paraît avoir été plus impressive encore que la première. Quoiqu'il en soit, on se souviendra, dans ce district, de la visite des trois prédicateurs Gipsies. Qui pourrait dire tout le bien que ces hommes sont appelés à faire parmi ceux de la race qui leur a donné le jour? Après avoir, depuis cinq ans, travaillé sans bruit à cette œuvre d'évangélisation, l'Esprit du Seigneur paraît leur avoir inspiré la résolution de la poursuivre sur une plus grande échelle. Qu'il lui plaise de bénir abondamment ces pieux efforts!

---

## VARIÉTÉS

---

### ANTIQUITÉS BIBLIQUES.

Tout ce qui touche aux anciens récits de la Bible et peut servir à démontrer leur authenticité, offre de l'intérêt aux chrétiens et par conséquent à l'ami des œuvres missionnaires. A ce titre, le passage suivant, extrait du compte rendu d'une récente séance d'un de nos corps savants les plus estimés, l'*Académie des inscriptions*, sera le bien venu de nos lecteurs. Il peut servir à faire mieux comprendre le fait qui se lit au dernier chapitre du livre des Juges, XXXI, 10. Nous citons textuellement :

#### *L'antique cité de Beisan.*

« Elle était située en Palestine, dans les limites du territoire d'Issachar, bien qu'elle appartint à la demi-tribu de Manassé occidentale. Le voyageur qui visite aujourd'hui le plateau sur lequel elle était bâtie, non loin de l'Ored-Djaloud, retrouve encore, épars sur le sol et envahis par les hautes herbes et les broussailles, des débris de temples, de théâtres, de remparts, de grands édifices. M. Victor Guérin, qui communique à l'Académie une notice historique et géographique sur la ville de Beisan, commence par une description de ses ruines; il relève ensuite, dans la Bible et dans les écrivains, toutes les indications qui la concernent.

Beisan ou Beth-Schéan était une ville cananéenne, admirablement située, bien bâtie, dont les habitants résistèrent énergiquement aux Hébreux conquérants, se maintinrent d'abord indépendants au milieu de la population nouvelle qui avait envahi la Palestine, et plus tard devin-

rent tributaires des rois de Jérusalem. Tout porte à croire que la vieille cité des fils de Chanaan resta fidèle à ses mœurs et à sa religion. Beisan demeura païenne au sein des tribus monothéistes d'Israël ; ses temples, ses théâtres, son architecture l'attestent. Elle fut le théâtre d'une lutte acharnée entre Triphon et Jonathas, sous les Machabées. Longtemps avant, après la défaite de Saül sur le Gelboë, les Philistins suspendirent aux murailles de Beisan les corps du malheureux roi vaincu et de ses fils. Une expédition nocturne des habitants de Jabès-Galaad (située à environ six heures de marche de Beissan) enleva les cadavres, qui reçurent la sépulture. Beisan porta aussi le nom de Scythopolis ou ville des Scythes, attribué par la tradition à cette circonstance qu'une invasion de Scythes, qui aurait eu lieu dans le septième siècle avant notre ère dans la Palestine, laissa en cet endroit une colonie. »

---

#### UNE DES ANCIENNES RELIGIONS D'AMÉRIQUE.

Les très remarquables bénédictions que Dieu répand sur les travaux des missionnaires protestants employés à l'évangélisation du Mexique, donnent un intérêt tout particulier à l'histoire religieuse de ce pays. C'est ce qui nous engage à reproduire ici quelques détails sur l'ancien culte des Aztèques, qui a laissé dans ce pays des traces curieuses de son passage. Après la conquête de leur pays par les Espagnols, les Indiens descendants des Aztèques, cédant surtout à la crainte, abandonnèrent la profession de ce culte, mais on verra, par un article que nous publierons bientôt, qu'ils n'y renoncèrent que pour la forme, et que beaucoup de ces supertitieuses pratiques se cachent chez eux sous le masque de la soumission au pape.

La courte, mais substantielle notice qu'on va lire est extraite d'un petit livre très instructif qui, sous le titre de

*Mythologies et religions*, fait partie de la collection dite *l'École mutuelle*. Nous la reproduisons textuellement.

### *Mythologie mexicaine.*

« En 1520, lorsque la conquête espagnole envahit le Mexique, on se trouva en présence d'une civilisation toute différente de celles de l'Europe. Le sol était occupé par les Aztèques, race à la fois religieuse et guerrière.

« Les Aztèques reconnaissaient un Dieu suprême, invincible. Ils nommaient ce dieu *Taotl*.

« Au-dessous de *Taotl*, trônaient treize autres divinités; puis, au-dessous de celles-ci, deux cents autres.

« Parmi les treize divinités inférieures à *Taotl*, deux surtout appelèrent l'attention des Européens : *Huitzilopochtli* et *Mexitli*; le premier, presque égal à *Taotl* lui-même, et protecteur de la nation; le second, dieu des combats.

« Les téocatlis, ou temples consacrés au culte de ces dieux, étaient généralement magnifiques. Un luxe inouï s'y étalait. Ils affectaient la forme des pyramides d'Égypte. Un ou plusieurs escaliers fort larges conduisaient à la *cella* du dieu, qui occupait le sommet. On cite tel de ces téocatlis qui couvre une superficie de 3,600 mètres carrés, et qu'entourent 200 autres téocallos plus petits (celui de Téo-tihualcan).

« Les dieux du Mexique ne se contentaient pas de sacrifices ordinaires. Il leur fallait des victimes humaines. Tous les prisonniers de guerre leur appartenaient. On n'immolait pas, sur l'autel pyramidal de *Huitzilopochtli*, moins de 20,000 hommes par an. La ménagerie de Montézuma, qui s'élevait en face du temple, avait sa nourriture assurée; car c'étaient les animaux du roi qui, à défaut des dieux, profitaient de ces immenses hécatombes.

« Les classes sacerdotales jouissaient d'une influence très grande. L'éducation de l'enfance leur était confiée.



« Les femmes, respectées en apparence, avaient à subir tous les inconvénients de la polygamie.

« On brûlait les morts.

« Le dogme des châtimens et des peines après la mort était en vigueur. On croyait à un paradis et à un enfer. L'enfer était une caverne obscure.

« L'agriculture, en honneur chez les Aztèques, donnait lieu à des fêtes religieuses destinées à l'encourager. »

---

---

## NOUVELLES RÉCENTES

---

### FRANCE ET AFRIQUE.

Parmi les lettres de sympathie, de félicitation et d'encouragement que la Commission permanente du Synode de l'Eglise réformée de France a reçues des chrétiens réformés de divers pays, il en est une qui a droit d'être spécialement remarquée dans nos pages. Elle a été écrite du Cap de Bonne-Espérance, le 25 juillet dernier, au nom de l'Eglise réformée Hollandaise, et porte la signature du modérateur et du secrétaire du Synode de cette Eglise, MM. les pasteurs Faure et Robertson.

L'Eglise hollandaise du Cap s'est vivement associée aux luttes de sa sœur de France, soit contre la superstition et l'incrédulité, soit dans le but de reconquérir son ancienne organisation synodale. Elle la félicite d'être arrivée enfin à ce résultat, et fait en sa faveur des vœux fraternels qu'elle motive en termes touchants :

« En manifestant ces sentiments, dit-elle, nous n'agissons pas seulement conformément à notre vocation comme membres de l'unique sainte Eglise catholique; nous obéis-

sons aussi à des affinités et à des sympathies particulières. Nous ne pouvons pas oublier qu'un grand nombre d'entre nous descendent des Huguenots ; leurs noms mêmes nous rappellent qu'il est de notre devoir de prendre intérêt à l'Eglise protestante de France, d'où nos ancêtres sont venus il y a près de deux siècles. En outre, nous ne pouvons oublier que la France s'est intéressée elle-même à l'évangélisation du sud de l'Afrique, par l'intermédiaire des missions évangéliques de Paris dans le pays de Bassoutos. La reconnaissance pour cette œuvre chrétienne nous oblige à faire des vœux pour cette Eglise de France, qui lutte et qui, au milieu de ses propres difficultés, a étendu une main secourable sur ce continent plongé dans l'obscurité. Puissent les abondantes bénédictions de Dieu être prodiguées de plus en plus à nos chers frères français dans le pays des Bassoutos ! »

Sainte fraternité des enfants de Dieu et impérissable vitalité de l'Eglise de Christ ! Qui eût dit aux réfugiés français du Cap, à la fin du dix-septième siècle, que leurs descendants écriraient une telle lettre à une nouvelle Eglise reformée de France, rentrée en possession de son droit d'exister et de ses vénérables institutions, si brutalement détruites par le despotisme de Louis XIV ?

---

#### LA SEMAINE DE PRIÈRES EN 1875.

Le programme destiné à mettre de l'unité dans l'observation de cette sainte pratique, que les chrétiens évangéliques du monde entier ont si fraternellement adoptée, vient de paraître. La semaine ainsi sanctifiée commencera le 3 janvier pour finir le 10. Parmi les sujets de prière indiqués, figure, pour le vendredi 8, l'œuvre des missions. On demandera ce jour là au Seigneur « 1° la conversion des juifs ; 2° la propagation de l'Évangile dans les pays

païens, et 3° la délivrance des nations placées encore sous le joug de la superstition « (ce qui comprend sans doute les peuples catholiques romains ou grecs et les disciples du Coran).

Voilà bien, en effet, ce qu'il faut demander spécialement quand on aime les missions. Mais cet amour se trouve, de plus, si étroitement, si indissolublement uni à tous les désirs chrétiens, ou pour mieux dire au christianisme tout entier, qu'en se conformant aux autres parties du programme, les chrétiens prieront encore pour les missions. Ainsi, quand, le lundi, ils invoqueront le secours de Dieu pour les persécutés et pour les captifs, ils prieront pour les missions, car il y a des persécutions et des prisons ouvertes dans le monde missionnaire. De même, le mercredi, quand ils recommanderont à Dieu les collèges et les Universités, ce sera prier pour les missions, car il y a des collèges missionnaires ; et ainsi encore quand, le jeudi, ils prieront pour l'extension de la liberté religieuse, pour que la concorde règne entre les chrétiens, etc., etc.

Cette réflexion, si simple et si facile à faire, met en relief la haute importance et la sainteté de la cause à laquelle notre feuille est consacrée. Nous la recommandons à ceux de nos lecteurs qui voudront suivre le programme, rédigé, comme d'ordinaire, par les directeurs de l'Alliance évangélique. Nous espérons pouvoir publier ce document en temps opportun.

---

## JAPON.

Le révérend D<sup>r</sup> Brown, missionnaire de l'Eglise réformée des Etats-Unis, écrivait de Yokohama, le 24 mai dernier, qu'il venait d'assister à Kiobe au premier baptême d'indigènes qui eût été célébré dans cette localité. Sept hommes et quatre femmes l'avaient reçu, et s'étaient ensuite approchés de la Table sainte.

La sainte Cène est actuellement distribuée publiquement dans quatre villes : Yeddo, Yokohama, Nagasaki et Kiobe. Le nombre des chrétiens japonais qui la reçoivent est d'une centaine.

« J'ai maintenant parmi mes élèves, » ajoute le D<sup>r</sup> Brown, « huit jeunes Japonais chrétiens qui se livrent à l'étude de la théologie. Je les crois sincèrement convertis, et compte les voir employer leurs vacances d'été à s'en aller de lieu en lieu prêcher la bonne nouvelle du salut en Christ. Ils se réjouissent à l'avance de le pouvoir faire. »

Un autre missionnaire, le révérend Quinby, de l'Eglise épiscopale américaine, écrit d'Osaka que seize jeunes Japonais de cette ville viennent de ratifier entre les mains de l'évêque protestant, les vœux du baptême qu'ils avaient reçu quelques semaines auparavant, en faisant une franche et courageuse profession de foi, en présence d'un grand nombre de leurs compatriotes encore païens. Ces baptêmes ont porté à vingt le chiffre des chrétiens indigènes d'Osaka. Mais cette congrégation naissante ne compte qu'une femme. Organiser les moyens d'atteindre les femmes est une des plus grandes préoccupations des agents de toutes les Eglises évangéliques représentées au Japon.

---

## AMÉRIQUE DU SUD.

### LES CHINOIS CHRÉTIENS DANS LA GUYANE ANGLAISE.

En 1863, quelques chrétiens chinois envoyés dans cette colonie, on ne dit pas par qui, s'y firent remarquer bientôt par l'ardeur avec laquelle ils s'employèrent à l'évangélisation de leurs compatriotes, déjà très nombreux alors dans la contrée. Leurs efforts, restreints d'abord à Berbice, embrassèrent peu à peu d'autres points de la colonie, notamment George-Town, la Nouvelle-Amsterdam, et un établissement fondé surtout en vue des travailleurs chinois,



sous le nom de Hopetown. Grâce à l'énergie de ces gens, le nombre des convertis chinois s'est considérablement accru. Ils ont exprimé le désir d'avoir à Démérara un temple qui leur appartint spécialement. Le gouverneur de la colonie s'intéressa vivement à leur projet, et promit d'assister en personne à la pose de la première pierre. Dernièrement, cette cérémonie a eu lieu, et le gouverneur a tenu sa promesse. La fête a été imposante. Les fidèles, réunis dans une des églises anglicanes les plus vastes, celle de Saint-Philippe, y prirent part à un service préparatoire. Trois cents figures chinoises se faisaient remarquer dans la foule des assistants. Après le service, une procession vraiment chinoise se forma, et précédée d'une partie du clergé et du chœur de la paroisse, se dirigea en bon ordre vers l'endroit où s'élèvera bientôt le nouveau temple. Le gouverneur posa lui-même la première pierre, et les pieux enfants du Céleste-Empire, devenus les héritiers du royaume des cieux et soldats de Christ, se retirèrent tout joyeux, en se déclarant prêts à redoubler d'activité au service de leur Maître.

---

#### AMÉRIQUE DU NORD.

L'année dernière, à la Pentecôte, l'évêque anglican de la Colombie britannique, visitant une station missionnaire de son diocèse, — nommée Saint-Paul, — y avait baptisé 130 Indiens. Cette année, à l'occasion des mêmes fêtes, le prélat ayant renouvelé sa visite a célébré 105 baptêmes et a confirmé une centaine de ceux qu'il avait précédemment baptisés.

---

#### AFRIQUE MÉRIDIONALE.

On écrit au Comité de l'Eglise libre d'Ecosse que le célèbre Institut de Lovedale, destiné à former des mission-

naires et des évangélistes indigènes pour le sud de l'Afrique, vient d'être le théâtre d'un mouvement qui a tous les caractères d'un vrai réveil religieux. « Presque tous nos jeunes gens, dit un des directeurs de l'établissement, en ont ressenti les effets et nous croyons que beaucoup d'entre eux se sont entièrement donnés à Christ. Après nos réunions du soir, qui ont lieu dans la chapelle indigène, beaucoup de jeunes hommes et de jeunes femmes viennent nous entretenir de leur état spirituel. Evidemment, ceci n'est pas l'œuvre de l'homme. »

---

### ILES SANDWICH.

Au mois de juillet dernier, les membres de la Société évangélique havaïenne, réunis à Honolulu, y ont passé dix jours à s'entretenir des affaires religieuses du pays. Il y avait dans la réunion trente-cinq pasteurs indigènes, mais une douzaine seulement de blancs, dont la plupart anciens missionnaires. Les conversations ont été animées, mais malheureusement peu propres à encourager ceux qui font à cœur l'intérêt spirituel des Eglises. L'état de ces Eglises est peu satisfaisant. La mondanité, la soif de l'argent ou du plaisir et surtout l'ivrognerie, cette affreuse plaie de tant de peuples modernes, y exercent une désastreuse influence. On se plaint beaucoup aussi de l'insuffisance du traitement des pasteurs et de l'irrégularité apportée dans le paiement du peu qui leur est accordé (de 150 à 200 dollars). Plusieurs ont dû, par suite de pauvreté, abandonner le ministère, et l'année dernière le séminaire de théologie n'a eu qu'une douzaine d'élèves, — chiffre évidemment trop peu élevé pour que les Eglises puissent être suffisamment pourvues de pasteurs.

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

---

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

Paris, le 15 novembre 1874.

Au moment où ces lignes arriveront sous les yeux de nos lecteurs, la plupart d'entre eux sauront, sans doute, qu'après une rechute inquiétante, mais heureusement combattue, la santé du Directeur de notre feuille s'est sensiblement améliorée et ils se seront unis de cœur à sa famille, à ses élèves, à ses nombreux amis pour en remercier Dieu. Les forces du malade sont cependant lentes à revenir ; tout travail fatigant lui est interdit et, cette fois encore, nos communications du mois ne seront qu'un court développement de quelques notes dictées par lui sur son lit de souffrance.

Ces communications n'en sont pas moins importante, soit en elles-mêmes, soit parce qu'elles touchent à chacun des trois champs d'activité de la Société.

Suffisamment restaurés dans leur santé par un été passé en grande partie dans les montagnes de la Suisse, M. et Mme Villéger ont pu reprendre le chemin du Sénégal, et l'on apprendra sans surprise qu'ils l'ont fait avec cet empressement joyeux qui ramène le chrétien à son poste dès qu'il s'en sent capable, quelles que puissent être les nouvelles fatigues qui l'y attendent. Ce repos, si impérieusement réclamé par l'influence délétère d'un long séjour sous les feux de l'équateur, n'a, du reste, pas été inutile à la cause

des missions. A Paris, à Genève, et en plusieurs autres lieux, M. et Mme Villéger ont pu donner, sur leur champ d'activité, sur l'état spirituel ou les mœurs des indigènes et sur leurs propres travaux, des renseignements qui ont vivement intéressé. On y a vu tout le bien que des missionnaires évangéliques peuvent être appelés à faire sur ce point de l'Afrique, que des circonstances providentielles signalaient à la sollicitude du protestantisme français.

Mais M. et Mme Villéger, dont leurs amis et collaborateurs du Sénégal auront joyeusement salué le retour, ne leur reviendront pas seuls.

Une jeune chrétienne française, Mlle Elisa Frank, de Die (Drôme), s'est placée sous leur protection, comme fiancée de M. Rémond, l'instituteur pieux et capable dont les lecteurs de notre feuille ont déjà pu apprécier l'excellent esprit et dont les services sont si précieux à l'œuvre.

Avec eux est aussi parti, pour regagner son pays natal et y remplir les fonctions d'instituteur au service de la mission, le second de ces jeunes nègres Yolofs que M. Andrault avait, il y a quelques années, amenés en France dans le but d'y être instruits et de pouvoir se consacrer ensuite à l'instruction de leurs compatriotes. Nos lecteurs n'auront pas oublié les larmes versées, il y a quelques mois, sur la tombe, si prématurément ouverte, de ce jeune Pierre Raïmbo que sa piété, ses progrès et son caractère aimable avaient rendu cher à ceux qui l'ont connu (1). Grâce à Dieu, Emmanuel Stéphan, son ami et condisciple, a pu supporter mieux que lui notre climat européen et aller jusqu'au bout des études qu'ils avaient commencées ensemble. Après les avoir poussées aussi loin qu'on pouvait l'espérer, sous l'excellente direction, d'abord de M. Heine-mann, instituteur, puis de M. Gaudard, directeur de l'école normale de Courbevoie, ce jeune ami s'est présenté, cet automne, à Paris, aux examens pour l'obtention du

(1) Voir notre numéro du mois d'octobre 1875.



brevet d'instituteur, et il les a subis d'une manière assez distinguée pour que son nom ait figuré en tête de la liste des candidats heureux. Ce résultat, qui honore tout à la fois les maîtres, l'élève et les examinateurs dont il atteste l'impartialité, ne saurait manquer de plaire aux amis de la Société. Comment ne pas sympathiser de cœur avec ce jeune Yolof enseignant ses frères nègres sous la sanction de l'Université de France et revêtu d'un titre honorablement acquis? Et puis, n'est-ce pas, pour les amis de la race noire, un fait de plus à opposer au vieux préjugé qui s'obstine à représenter les enfants de cette race comme incapables de s'élever au niveau des blancs?

Disons, à ce propos, que si Salimata, la jeune fille Yolof, amenée en France avec Pierre Raïmbo et Emmanuel Stéphan, n'a pas repris le chemin qu'elle aussi se propose de prendre dans l'intérêt de la cause évangélique, c'est parce qu'elle ne s'y est pas encore sentie assez préparée par ses études. Il y a lieu d'espérer que, sous la bénédiction du Dieu, en qui elle aussi se confie, cette préparation sera terminée dans un an.

Nos chers voyageurs, dûment recommandés à Dieu dans la réunion mensuelle de prières du 1<sup>er</sup> novembre à Paris, se sont immédiatement dirigés sur Bordeaux et s'y sont embarqués, dès le 5, à bord du *Niger*, par un temps magnifique. Une lettre, écrite de Lisbonne, deux jours après, par Mme Villéger, nous apprenait que jusque-là leur voyage avait été très heureux et que le temps continuait à être beau, de sorte que, Dieu le voulant, ils auront pu atteindre Saint-Louis promptement et sans trop de fatigue. Puissent ce retour et ce renfort contribuer puissamment aux progrès d'une œuvre que nous avons tant de raisons d'aimer!

Nos frères du Lessouto ne recevront pas aussi vite le secours que réclament impérieusement la marche de leurs travaux et leurs projets d'agrandissement. Mais l'ar-

rivée de ce renfort attendu ne tardera cependant pas. Le jeudi 12 novembre, a été consacré au saint ministère, dans le temple de l'Oratoire à Paris, M. Hermann Dieterlen, le jeune seryiteur de Christ qui s'est senti pressé de répondre à leurs appels. Un compte rendu de cette belle cérémonie, dû à l'obligeance d'un des pasteurs consacrans et une allocution du récipiendaire, que le lecteur trouvera plus loin, nous dispensent d'entrer ici dans des détails sur la vocation, les études, les vues et les espérances de ce jeune frère, comme sur les vives sympathies dont il est l'objet. Ce serait une oiseuse répétition. Disons seulement que M. Dieterlen appartenant à une de ces familles industrielles bien connues qui, avec les Fallot-Legrand et les Steinheil, ont été si longtemps comme la Providence du Ban-de-la-Roche, sa détermination et son départ ont excité parmi nos pieux amis de cette vallée, un intérêt qu'il est aisé de comprendre. La même impression a été produite à Strasbourg, où, comme on le verra, il a fait une partie de ses études.

Pendant son séjour à la maison des missions, M. Dieterlen s'est appliqué à l'étude de la langue des Bassoutos avec assez de succès pour qu'on puisse dire qu'il la sait à peu près. Il a, de plus, acquis diverses connaissances qui l'aideront à se rendre utile à la mission en dehors de sa charge proprement dite. Il sera probablement appelé à occuper l'un des nouveaux postes pour lesquels on demande des pasteurs avec tant d'instances.

M. Dieterlen a dû s'embarquer à *Southampton* le 25 novembre pour le sud de l'Afrique. Qu'il plaise au Seigneur d'être avec lui pendant la traversée, dans le désert et partout où son devoir l'appellera !

Voilà pour l'Afrique. Passons à ce qui concerne Taïti. Dans quelques semaines, le Comité compte faire partir pour ce pays un instituteur, M. Jean Allard, originaire de ces Hautes-Alpes qu'ont rendues célèbres la fidélité de leurs

habitants protestants et les travaux de Félix Neff. Ce secours, promis depuis longtemps aux écoles de Taïti, est maintenant devenu indispensable; nous craignons même qu'il ne se soit trouvé tardif. Les dernières nouvelles de Taïti nous apprennent que M. Viénot est épuisé de fatigue, et que le médecin lui ordonne un repos absolu, s'il ne veut pas que sa constitution subisse une atteinte irréparable. On ne lira pas sans émotion quelques passages d'une lettre où ce frère a décrit les angoisses de son cœur en se voyant réduit, par le déclin de ses forces, à subir cette nécessité.

« Si je n'ai pas abandonné plus tôt une partie de mon travail, » écrivait-il au comité, le 10 juillet, c'est que, d'une part, j'attendais le renfort promis et que, d'autre part, je ne savais à quoi renoncer. Que sacrifier en effet?

« *L'école des enfants*? Je n'en avais pas le droit, puisque c'est plus spécialement pour cela que vous m'avez envoyé;

« *L'école normale*? Mais c'est ce que nous avons de plus utile, et nous devrions voir nos ressources diminuer que, selon moi, le peu qui en resterait devrait être encore consacré à cet établissement;

« *L'imprimerie*? Mais que feraient nos instituteurs sans un livre quelconque? L'édition du Nouveau-Testament taïtien est épuisée, le premier livre de lecture l'était depuis longtemps quand je l'ai réimprimé, et une Bible taïtienne coûte 15 francs;...

« *La prédication française*? Mais nous avons quelques âmes chez qui s'opérait un certain travail que nous devions suivre, et j'espère que nos trop faibles efforts n'auront pas été désapprouvés de Celui qui préfère une âme à toutes les richesses du monde.... »

Malgré tout, cependant, M. Viénot a dû se résigner à un repos absolu. « Alors, dit-il, M. Vernier s'est emparé des environs et conduit vigoureusement notre lourde barque... Jusqu'à présent les écoles marchent, avec le concours

de deux jeunes personnes dévouées..., le culte français seul est suspendu et l'imprimerie fermée... J'ose espérer, très honoré directeur, que vous pourrez hâter l'envoi du secours promis... »

Ces faits et ce vœu, que confirment chaleureusement une lettre de M. Vernier, en date du 5 juillet, suffiront pour démontrer l'urgence du départ de M. Allard. Nos amis s'uniront à nous pour demander à Dieu que rien n'en vienne retarder le moment.

Qu'ajouter à la simple exposition de faits qui précède ? Deux réflexions seulement, ou plutôt deux demandes, auxquelles nos lecteurs s'attendent sans doute et auxquelles nous espérons bien qu'ils auront déjà répondu dans le secret de leur cœur.

Ces départs, accomplis ou sur le point de s'accomplir, imposent à la Société des dépenses très considérables. Il lui faut donc pouvoir compter sur un redoublement de libéralité de la part de tous ceux qui l'aiment, la soutiennent et lui ont fourni jusqu'ici les moyens de fonder les saintes entreprises à l'entretien et à l'affermissement desquelles il s'agit de pourvoir.

Et puis, aucun missionnaire ne part pour s'en aller à la recherche des âmes sans se recommander et sans qu'on le recommande aux prières de l'Eglise. Les frères qui viennent de partir et celui qui partira bientôt, l'ont demandé et en ont le droit. Que tous ceux qu'intéresse la cause à laquelle ils se sont dévoués, répondent à leurs appels par un pieux concert de supplications, — de ces supplications auxquelles a été faite cette splendide promesse : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. »



## CONSÉCRATION DE M. DIETERLEN.

La soirée du 12 novembre a été bonne pour les Eglises protestantes de Paris. Elles avaient toutes donné rendez-vous à leurs fidèles dans le vaste temple de l'Oratoire; et grâce à l'empressement général, personne n'a songé à le trouver, ce soir-là, ni trop grand, ni trop froid.

On devait consacrer M. Hermann Dieterlen, élève de Strasbourg et de Montauban, et rien n'aurait manqué à notre joie chrétienne, si la grave maladie et l'absence de M. Casalis n'eussent fait peser sur tous nos cœurs une inquiétude et un regret. Nul ne pouvait se dérober à cette impression; et l'on a su gré à ceux qui traduisaient le sentiment général, de nous le faire éprouver davantage en l'exprimant avec tant de fidélité.

Après une prière et un chant, M. Roger Hollard, que M. Dieterlen avait invité à présider la cérémonie, a prononcé le discours de consécration.

Après avoir exprimé le regret profond qu'il éprouve au sujet de l'absence du vénéré directeur de la Maison des missions, M. Hollard développe, dans ses rapports avec la circonstance présente, cette parole de l'épître aux Hébreux: « *Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté.* »

« Cette parole exprime tout d'abord le droit que Dieu a sur vous, mon frère. Il vous a suffi que Dieu vous appelât pour que vous lui répondissiez : « *Me voici pour faire ta volonté.* » Car, après ce que Dieu a fait pour vous en vous créant et en vous sauvant, « vous n'êtes plus à vous-même. » De même lorsqu'il vous demande votre temps, vos biens, vos parents, votre vie, il ne demande pas une aumône il réclame ce qui est à lui. La loi du Décalogue commence par une parole de délivrance : « *Ecoute Israël, je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'ai retiré du pays d'Egypte.* » Il en est de même de la loi de l'Evangile. C'est au nom du salut

qu'il vous a donné que Dieu vous réclame pour son service.

Cette parole exprime aussi le droit qu'ont sur vous les hommes auprès desquels Dieu vous envoie. Ce droit est celui que le Rédempteur leur a donné en s'unissant à eux et à vous dans un même sacrifice. »

M. Hollard développe ce droit nouveau, droit de la faiblesse, de la misère, fondé par l'Évangile dans le monde, et il l'appuie, en particulier, sur Matth. XXV, 1-45.

« Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté, » voilà donc ce que vous avez répondu à votre Dieu, qui vous appelait, et directement, et par le pauvre Africain auprès duquel vous allez vous rendre.

Vous avez dit « *Me voici.* » C'est par le don de *vous-même* que vous avez répondu à l'appel de Dieu. Rien de grand, même rien de réel ne peut s'accomplir pour le règne de Dieu sans un pareil don, fait par l'homme, de lui-même. Ce n'est pas par une parole, même divine, que le salut du monde a été fondé, c'est par Jésus-Christ se donnant pour nous jusqu'à la mort. C'est aussi par le don fait de nous-mêmes au Rédempteur et aux hommes que le salut s'étendra dans le monde. L'ancienne Eglise n'avait (sublime pauvreté de langage!) qu'un seul mot pour désigner l'homme qui parlait et l'homme qui mourait pour Jésus-Christ, elle l'appelait un *martyr* (témoin). »

M. Hollard répond, à ce propos, à certaines accusations, profondément injustes, adressées à cet égard aux chrétiens de la Réforme; mais il ne voit pas moins dans ces accusations un avertissement devant lequel il importe de se recueillir.

Il insiste ensuite sur ce mot « *ta volonté* » dans son rapport avec la vocation missionnaire. Il répond à l'objection que l'on fait quelquefois à l'œuvre des missions : « N'y a-t-il pas assez de païens en France sans aller vers ceux du sud de l'Afrique? » — Il faut que quelque fait vienne té-

moigner parmi nous qu'au-dessus de notre patrie il y a pour nous l'humanité. — Nous avons besoin de donner au dehors *parce que* nous sommes pauvres et, à ce propos, M. Hollard rappelle un mot de M. Casalis, dans son rapport lu au jubilé de nos missions : « Traiterai-je la France en déshéritée, dit le Seigneur, parce qu'elle a tant souffert? Interdirai-je au plus altéré de mes enfants l'accès à l'un des canaux de ma bénédiction? » Enfin notre peuple a plus besoin que jamais d'être témoin d'actes d'obéissance religieuse qui lui prouvent la puissance et la vérité de notre foi. Il ne veut pas croire au surnaturel dans l'Évangile; portons-lui le surnaturel dans la vie.

« Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Lorsqu'un homme a dit à son Dieu cette parole, ses frères peuvent faire pour lui plus que des vœux. Ils peuvent affirmer avec une certitude absolue que Dieu le bénira. Dieu pourrait-il être contre son œuvre et contre l'instrument qu'il s'est choisi? C'est pourquoi, mon frère, vous trouverez sur votre chemin la joie, la force et, au bout de ce chemin, la victoire.»

M. Hollard développe ces pensées, puis il termine par une parole d'adieu à laquelle il joint un message : « Dites aux compagnons d'œuvre que vous trouverez là-bas, sur la terre d'Afrique, dites à ces Bassoutos au milieu desquels vous allez vivre, que nous les aimons, et que lorsqu'il s'agit pour nous de prier pour eux, toute barrière s'abaisse entre nous, et nous ne formons ensemble, devant les hommes comme devant Dieu, qu'une famille de frères. Dites-leur que le temps vient et qu'il est déjà venu où s'accomplira pour nous cette parole du Maître : « Qu'ils « soient un comme nous sommes un... afin que le monde « croie que c'est toi qui m'as envoyé... »

On peut juger, par cette analyse, de l'intérêt de cette prédication, dont l'accent ému et pénétrant a d'autant plus saisi les cœurs que la simplicité transparente de la forme

laissait aux pensées et aux sentiments toute leur délicatesse et toute leur force.

Après M. Hollard, M. Dieterlen est monté en chaire et a prononcé l'allocution suivante, que nous reproduisons textuellement et où nos lecteurs trouveront la même édification que les auditeurs y ont puisée ; car l'émotion n'était pas seulement dans la voix et dans l'attitude du missionnaire, mais dans ses paroles même :

#### ALLOCUTION DE M. DIETERLEN.

« En un jour comme celui-ci, et au moment de prendre devant Dieu et devant cette assemblée un engagement solennel, je serais heureux de voir réunis autour de moi tous ceux que j'aime, et d'être encouragé par leur affection et leurs prières. Il est vrai que Dieu m'a accordé d'avoir ici mes parents bien-aimés et de nombreux amis dont la présence me rassure et me soutient. Mais il est des vides que rien ne peut combler et qui laissent dans les cœurs des regrets douloureux ; vous avez tous compris que je parle spécialement de l'absence de notre vénéré directeur, M. Casalis et de celle de sa compagne. J'avais besoin de ses conseils plus que jamais ; il m'avait promis de me faire part de ses précieuses expériences pastorales et se réservait de m'initier d'avance à la vie missionnaire à laquelle il a consacré sa vie et ses talents. Je me réjouissais de recevoir de lui la consécration de mon ministère... Dieu en a jugé autrement ; je ne puis que me résigner, en lui demandant de bénir ce maître vénéré, de le soulager dans ses souffrances et, s'il est possible, de le rendre bientôt à la mission qui a tellement besoin de lui.

« Je demande aussi à Dieu d'être avec vous, bien-aimés qui êtes retenus loin de nous en ce jour, mais dont je sens les pensées et les prières auprès de moi, et les cœurs vibrer à l'unisson du mien.



« Mais il ne faut pas que les tristesses de ce monde, même les plus légitimes, nous empêchent de jouir des grâces que Dieu met à notre disposition pour relever notre courage défaillant et épanouir nos âmes opprimées par l'épreuve ; nous sommes réunis pour nous réjouir à la vue des miséricordes de Dieu et pour lui rendre grâces d'avoir attesté par des faits évidents son intervention directe dans les affaires qui regardent l'avancement de son règne.

« L'acte de consécration que vous allez accomplir est le couronnement d'une longue suite de bénédictions que Dieu a accordées à l'un de ses enfants. Permettez-moi de les retracer rapidement devant vous, pour qu'avec moi vous puissiez louer sa bonté et sa sagesse, et surtout pour que vous puissiez en toute confiance m'accorder le privilège d'être serviteur de Jésus et de son Eglise.

« Dès ma plus tendre enfance, j'ai connu mon Sauveur. Sous la direction de parents entièrement consacrés à Dieu, et d'une amie qui bien longtemps fut pour nous une seconde mère, j'appris à considérer le salut de mon âme et celui de mes frères comme la seule chose nécessaire. Je reconnus que le plus grand acte que pût accomplir un homme, était de se consacrer à Dieu et à l'humanité, et j'essayai de suivre la loi de l'Évangile, dans ma faiblesse et mon ignorance. Nous étions deux frères, qui n'avons cessé, pendant de longues années, de cheminer côte à côte à travers la vie. A six ans, il disait qu'il voulait devenir pasteur, et moi, je parlais de partir comme missionnaire parmi les païens ; vague aspiration que plus tard je pris pour un caprice d'enfant, mais qui, j'en suis maintenant convaincu, était un premier appel que Dieu faisait retentir dans mon âme. Des années passèrent, pendant lesquelles les plaisirs de la jeunesse, les découvertes quotidiennes que je faisais autour de moi dans la vie, et les caprices de mon imagination me firent oublier les premiers désirs de mon enfance. Mais

Dieu veillait sur moi. Et quand il s'agit de prendre une décision au sujet de mon avenir, il fit briller devant mes yeux, en lettres de feu, le mot de « mission », dissipant ainsi les rêves que j'avais faits jusqu'alors, et m'indiquant du doigt la route que je devais suivre. J'entrai en théologie pour me préparer à la carrière missionnaire. Mais, après la guerre de 1870, je crus que mon devoir était de rester en France, et de consacrer toute ma vie et toute l'ardeur de mes convictions au relèvement de ma patrie. Déjà je cherchais un champ d'activité où je pusse annoncer l'Évangile au milieu de mes compatriotes. J'entrevois une activité bénie et des joies toutes nouvelles. Je croyais presque éprouver la paix et la joie que donne le sentiment du devoir accompli. Tout à coup retentit de nouveau dans mon cœur cette voix de Dieu, mais plus impérieuse et plus catégorique que jamais : « Tu te feras missionnaire. » Ah ! cette fois, je résistai. Je cherchai à étouffer cette voix qui me poursuivait jour et nuit, dans la solitude et dans la société, j'usai de tous les sophismes pour apaiser les reproches de ma conscience ! Je dus céder. Dans ma folie, j'ignorais quelle joie on éprouve en obéissant simplement et comme un enfant au commandement de Dieu qui nous aime. Je méconnaissais peut-être la grandeur austère d'une vie de renoncement et de sacrifice ! Ma folie et ma résistance furent brisées par la sagesse du Tout-Puissant. Je me rendis à son ordre : et pour moi commença une vie nouvelle, inondée d'une joie et d'une paix qui ne peuvent venir que du ciel. Oui, je veux ici en rendre témoignage !

« Depuis que j'ai accepté de la bouche de Dieu la charge de missionnaire, depuis que je me suis donné à lui pour toujours, depuis que ma vie, mes forces et ma volonté sont enchaînées à lui, je suis heureux et tranquille ; car je sais que c'est lui qui a tout ordonné, lui qui a tout voulu, lui qui a tout dirigé. Il est vrai que des épreuves douloureuses ont suivi le moment où j'ai dit oui ; il est vrai que

de nouveaux déchirements m'attendent; car, tant que je n'aurai pas une dernière fois serré dans mes bras mes parents et mes amis, et perdu de vue cette terre de France que je chéris, je porterai au cœur une souffrance que le temps ne fait qu'aiguiser, et qu'une nouvelle activité seule pourra anéantir. Mais, au milieu de ces douleurs, il reste un fait indiscutable, c'est l'assurance joyeuse que j'ai agi par l'ordre de Dieu, qu'il m'a conduit par la main et consacré à un ministère qui me promet en compensation des joies plus grandes que celles que je rêvais.

« Car il est doux d'aller vers les déshérités de la terre comme messager de bonnes nouvelles, porteur d'un acte de délivrance et de réhabilitation. Il est grand et beau d'attaquer Satan dans ses citadelles, de briser les liens où il retient les âmes, de voir la parole de Dieu régénérer des peuples qui semblaient condamnés à disparaître de la face du monde.

« Il est beau d'être un consolateur pour ceux qui pleurent, un appui pour ceux qui chancellent, une menace pour ceux qui péchent, un instrument de salut pour ceux qui se repentent et cherchent un Sauveur. Heureux celui qui dès maintenant peut amener des âmes à Jésus-Christ et rassembler au Bon Berger un troupeau fidèle et soumis !

« Ces privilèges du ministère, je les connais, je brûle de me les approprier et de goûter enfin des joies que Dieu me promet depuis si longtemps.

« Mais je connais aussi les difficultés de la charge glorieuse que Dieu me confie. J'ai tâché de déchirer le voile d'illusions dont la jeunesse recouvre si volontiers les travaux de l'avenir, et j'ai tremblé ! Car ceux qui sont au service des âmes m'ont dit leurs expériences, leurs déceptions, leur incapacité en face de problèmes difficiles et de situations désespérées.

« Je suis jeune encore, et, si j'ai entrevu de la vie son côté douloureux, je ne puis dire que je la connaisse à fond,

et que je sois prêt à en porter les fardeaux. Il me faudrait une expérience complète des douleurs humaines, des péchés, des tortures de l'âme. Hier, j'étais libre encore, parfois insouciant, et souvent peu disposé à admettre que j'avais charge d'âmes. Demain, une lourde responsabilité pèsera sur moi ; car Dieu me demandera compte du sang et des larmes de ceux qui auront péché et pleuré devant moi sans que je les reprenne et les console.

« Ma parole est faible encore, et j'aurai à faire pénétrer l'Évangile dans les âmes à travers les résistances du paganisme et de l'ignorance.

« Ma vie n'est pas absolument la vie d'un enfant de Dieu. Je bronche à chaque pas. Je suis infidèle. J'oublie que celui qui est de Dieu ne pèche plus et que je dois être maître de ce vieil homme qui trop souvent se roidit contre la chaîne de l'Évangile et cherche à reprendre le dessus. Et cependant, ma vie tout entière devra être une prédication du salut et de la délivrance du joug du péché par le sang de Jésus-Christ.

« Enfin, j'ai des illusions qui tomberont au contact de la réalité. L'éloignement, la solitude, les déceptions, les succès, tout servira à Satan de moyen pour m'entraîner au mal et me rendre infidèle au mandat que Dieu m'a confié.

« Que d'infirmités, que de dangers devant moi, et sous quel jour redoutable m'apparaît ce ministère qui tout à l'heure me remplissait d'espérance et de joie !

« Mais non. Pas de lâcheté en face de l'ennemi, pas de faiblesse avant le combat, pas d'incrédulité ni d'ingratitude envers celui qui m'a appelé. Dieu n'appelle pas en vain ses serviteurs. Il ne veut pas qu'à la joie succède le trouble, ni que des espérances qui sont appuyées sur ses promesses soient déçues. S'il m'a appelé, ce n'est pas pour m'engager dans un ministère dont les difficultés dépassent les forces dont je dispose. Aux ennemis de son Évangile, aux obstacles de Satan, il opposera ses forces irrésistibles ; il



me façonnera en vue des luttes qui m'attendent, et sa force s'accomplira dans ma faiblesse. Car nous pouvons tout par Christ qui nous fortifie. Et, d'avance, nous pouvons nous réjouir des dons merveilleux qu'il nous accordera quand le moment d'agir sera venu.

« Du reste, pourquoi sommes-nous réunis dans ce temple, sinon pour que vous me communiquiez les dons que Dieu vous a confiés en vue de l'avancement de son règne? Quand un nouveau guerrier se présente pour prendre part au combat, son chef ne se contente pas de l'enrôler à son service, et de lui désigner le poste qu'il devra occuper; il lui donne des armes pour qu'il fasse honneur à son drapeau et se montre digne de la faveur qui lui est accordée. De même, quand un jeune homme, après avoir passé par la triple préparation de l'influence divine, des études et de la vie religieuse personnelle, vient vous demander de l'accepter au nombre de vos représentants et de lui confier les privilèges du ministère, il vous demande aussi votre bénédiction, c'est-à-dire ces forces vivaces et communicatives qui sont l'apanage de la foi chrétienne, et sans lesquelles tout ce que vous pouvez dire et faire pour lui est illusoire et stérile. Mais vous pouvez armer vos serviteurs de dons extraordinaires. Car la véritable Eglise de Christ n'est pas une chimère, mais un fait, une puissance; elle est le corps de Christ, son organe dans le monde et la dispensatrice de ses trésors et de ses grâces. Tels que vous êtes, si vous le voulez, si par une foi vive et réelle vous saisissez les biens que Dieu met à votre disposition pour les faire valoir en son nom, vous pouvez changer en un homme puissant celui qui, dans sa faiblesse et son humilité, vient vous demander un mandat et des forces par l'imposition des mains. Votre foi et vos prières persévérantes doivent me revêtir d'un caractère particulier et dissiper les terreurs que m'inspire la vie nouvelle qui va commencer pour moi. Accordez-moi ces faveurs, aujourd'hui spécialement, et pour ma carrière

à venir tout entière. Et quand, chaque jour, dans vos prières, vous présenterez à Dieu tous ceux qui vous sont chers, songez à moi, songez à nos frères qui sont déjà engagés dans l'œuvre de Dieu, et à ceux qui se préparent à y entrer. Songez aussi à nos frères païens, afin que Dieu ouvre leurs cœurs et prépare d'avance le terrain où je sèmerai son Evangile. Vous ne pouvez me refuser cette grâce : je compte fermement sur vous pour me soutenir et me fortifier.

« Donc, convaincu que Dieu ne m'a pas appelé en vain, mais qu'il veut se servir de mon ministère pour accomplir de grandes choses parmi les païens, et, d'autre part, attendant de cette consécration et de vos prières un secours puissant et exceptionnel, je dis avec une pleine assurance que je puis prendre devant Dieu et devant les hommes un engagement solennel et décisif. Je puis, sans trembler et sans douter, promettre d'être fidèle à Dieu et à mes frères et de me consacrer tout entier au salut de l'humanité. Je puis partir joyeux, oublier les douleurs de la séparation et les difficultés de la route pour courir vers le but, vers ces âmes que Jésus a sauvées et qui n'attendent que la nouvelle de leur salut pour en goûter les privilèges. Me voici, je suis prêt. Que Dieu me soit en aide ! *Amen.* »

Après ce discours, écouté comme nous l'avons dit, est venue la cérémonie touchante de la consécration. Le formulaire qui, depuis longtemps, est celui des consécérations missionnaires a été lu par M. Hollard. A chaque question, M. Dieterlen répondait par ces mots : « Oui, avec l'aide de Dieu ; » et pendant que les pasteurs consacrans (ils étaient vingt-cinq environ) imposaient les mains au candidat, M. Fallot, pasteur au Ban-de-la-Roche, uni à M. Dieterlen par des liens de famille et d'amitié, faisait monter vers Dieu, dans une prière ardente et inspirée, nos vœux à tous, nos sentiments à tous.

Nous n'étions pas au bout de nos douces impressions de la soirée. Au nom du comité de la Société des missions, M. le pasteur Appia adressa à M. Dieterlen des adieux qui ne seront pas seulement pour lui un encouragement, mais un viatique. Appuyé sur ces paroles de Dieu au patriarche : « Ne crains point ; je suis ton bouclier et ta très grande récompense. » (Genèse, xv, 1.) ; l'orateur s'exprima à peu près dans ces termes :

« Bien-aimé frère,

« Chargé de vous dire, au nom du comité, une parole d'affection, de vœu et d'adieu, je commence par bénir Dieu avec vous, avec son Eglise, avec le comité, avec toute cette assemblée, qui vous entoure d'une si vive sympathie.

« Vous êtes l'exaucement de beaucoup de prières, vous êtes un don de Dieu, ainsi que le dit l'apôtre (Eph. IV, 8, 11). « Étant monté en haut, Il a emmené une grande multitude de captifs et Il a apporté des dons aux hommes ; Lui-même a donné les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour être missionnaires (ou évangélistes.) »

« Vous êtes son ouvrage, et comme vous venez de nous le dire, Dieu s'est servi de beaucoup de mains pour vous former ; de celle d'un père dont le nom n'est pas inconnu en Israël, de celles de vos maîtres qui vous ont enseigné les exigences de la pensée, des nôtres qui venons de vous consacrer à son service, et de celles de toute cette multitude de frères et de sœurs qui vous soutiendront de leurs prières. Pourquoi faut-il que la main qui a le plus directement travaillé à vous former ait été empêchée de mettre aujourd'hui le sceau à son œuvre ?

« Pourquoi faut-il qu'au lieu de l'autorité de l'expérience, je ne vous apporte que celle de la sympathie ? Voilà le regret qui se mêle aux accents de notre joie.

« Et cependant, c'est l'action de grâces qui nous convient, parce que nous voyons aujourd'hui partir pour la sainte guerre un combattant qui aurait pu consumer, dans d'impuissantes luttes ou dans la poursuite de mesquins intérêts terrestres, une force, une intelligence, un cœur qu'il a réservés pour la plus sainte des causes. Dieu vous avait choisi, et nous l'en bénissons; vous avez bien choisi vous-même, et nous vous en félicitons de tout notre cœur. Vous appartenez à une nation à qui Dieu a accordé de beaux dons, et ces beaux dons d'influence sociale, de parole vibrante et claire, de bon goût, nous les avons vus trop souvent déposés comme offrandes sur l'autel du dieu de la gloire terrestre; quant à vous, vous les avez réservés pour le Dieu vivant et vrai qui les acceptera, les sanctifiera et les emploiera, à condition que vous les Lui réserviez sans partage.

« Nous rendons grâce à Dieu, parce que nous voyons derrière vous des frères selon la chair et des frères selon la foi, à qui vous avez peut-être donné un exemple contagieux, et qui reprendront la tradition de cette jeunesse de France, de l'Allemagne, de la Suisse, qui allaient, au xvi<sup>e</sup> siècle, s'asseoir aux pieds de nos réformateurs et repartaient de Wittemberg et de Genève pour aller planter le drapeau du Crucifié aussi loin que conduisaient les routes alors ouvertes.

« Nous rendons grâce à Dieu, parce que vous êtes un messenger vivant envoyé à nos bien-aimés frères du Les-souto, leur portant, bien mieux que ne le pourrait aucune parole humaine, le témoignage de notre affection, de nos prières, de la force qu'ils nous renvoient en Europe par leurs travaux et leurs succès.

« Partez donc, bien-aimé frère, emportant d'avance en pensée votre Ebénézer; vous ne le dresserez de place en place, sur la route, que pour vous reposer quelques instants, mais vous l'emporterez pour la fin, — et puis-



se-t-elle être bien éloignée ! — Alors, vous reviendrez, peut-être après un demi-siècle, ayant vu tomber bien des combattants, portant sur votre corps les flétrissures de Christ, dire à d'autres que nous, que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a été fidèle à ses promesses, qu'il a été votre bouclier dans toutes les luttes, et vous leur montrerez de loin, près du Cap ou près de l'équateur, votre dernier Ebénézer.

« Partez, puisque Dieu vous a dit : « Sors de ton pays et de ton parentage, et va-t-en au pays que je te montrerai. » L'Éternel sera à votre droite, Il sera votre ombre; quand vous traverserez le désert, il ne dormira, ni ne sommeillera point, mais dressera à votre chevet de pierre l'échelle de Jacob; si le hâle vous consume de jour et le gel de nuit, le Dieu d'Abraham et la frayeur de Jacob vous garantira.

« Et quand le monde vous refusera toute admiration; qu'il ne vous accordera pas la place à laquelle vous croyez avoir droit, et ne vous paiera point votre salaire; quand vos enfants spirituels vous paraîtront peut-être stupides comme le bœuf, inintelligents comme l'âne; quand, par moments, vous serez tenté de vous écrier avec Esaïe : « J'ai travaillé en vain et j'ai usé ma force pour néant; » ou avec Abraham : « Seigneur, que me donneras-tu ? » alors, vous entendrez une voix qui vous dira : « Ne crains point, je suis ton bouclier et ta très grande récompense ! » — « Heureux es-tu, tu n'as point reçu ton salaire ! On t'a traité comme moi : le serviteur n'est pas plus que le Seigneur, mais tout disciple accompli sera rendu semblable à son Maître. »

• Allez donc mourir à votre chair, afin que la vie de Christ abonde par vous; allez, être faible en vous-même, afin que la force de Dieu agisse en vous; allez, portant sur votre cœur les souffrances des âmes, afin que la consolation de l'Évangile leur soit donnée par vous; allez trem-

bler de la condamnation éternelle des impénitents, afin qu'ils se laissent par vous arracher à la mort éternelle ; allez, avec votre bâton de voyage, votre panetière et votre fronde, vous partez au nom de l'Éternel des armées que le monde déshonore, mais qui vous dit aujourd'hui : « Je « serai avec toi partout avec toi où tu iras ! »

« La semence que vous avez en main est féconde ; répandez-la au matin et ne laissez pas reposer vos mains le soir, comptant, non sur l'habileté du semeur, mais sur l'excellence de la semence.

« Et maintenant, voici notre vœu. C'est que vous ayez toujours le regard fixé sur le Chef et le consommateur de la foi ; c'est que, pendant que vous êtes encore au milieu de nous, vous regardiez à Lui pour n'être point affaibli ; qu'au moment où vous quitterez notre terre européenne pour aller seul avec Dieu, vous regardiez à Lui pour sentir que vous n'êtes jamais seul ; que lorsque vous vous trouverez là-bas entouré de peuples que vous ne connaissez pas, entendant des sons rauques qui vous étonneront, trouvant les choses tout autrement que vous ne vous y attendiez, vous regardiez à Lui pour maintenir votre foi, votre charité, votre idéal aussi haut qu'Il veut que vous le fixiez. »

Que pourrions-nous ajouter encore à ce résumé d'une cérémonie qu'une prière de M. le pasteur Recolin est venue clore et compléter à la fois ? Nous aimons à croire que cette fête aura laissé mieux que des souvenirs et des émotions : elle aura déposé des germes d'où sortira pour la vie spirituelle des troupeaux, pour le zèle pastoral, pour l'activité missionnaire, une riche moisson. Elle aura peut-être mis au cœur de quelque jeune chrétien le désir de suivre notre cher missionnaire dans la route bénie où il entre et où nos cœurs l'accompagnent ; elle aura inspiré, peut-être, à des parents chrétiens, l'ambition sainte de consacrer aussi, comme le vénéré père du

candidat, un de leurs fils à Jésus-Christ et aux païens, à Jésus-Christ dans les païens, et de se donner eux, leurs biens, et leurs enfants à la seule cause qu'il vaille la peine de servir, celle de Dieu, en France ou en Afrique !

Benjamin COUVE.

---

## TAITI.

Des lettres de MM. Vernier et Viénot, déjà citées plus haut, nous extrayons quelques nouvelles intéressantes, au point de vue de l'œuvre, ou parce que rien de ce qui arrive à nos missionnaires ne saurait être chose indifférente pour leurs amis.

Un nouveau commandant, M. Gilbert-Pierre, vient d'arriver à Papeete. Dans la visite que M. Vernier lui a faite, ce haut fonctionnaire lui a donné l'assurance, à M. Green (le missionnaire anglais) et à lui, qu'il protégerait les cultes dont ils sont les représentants aussi bien que les autres cultes reconnus. — Dans un grand dîner d'officiers, donné par la reine, le 2 juillet, en l'honneur de l'amiral baron Roussin sur le point de rentrer en France, elle a exprimé le désir que les bons rapports entre Taïti et la France soient durables. M. Vernier était au nombre des invités.

Le Synode taïtien, dont nous avons raconté l'origine et les premières opérations, devait, sauf empêchement, se rassembler dans la première quinzaine du mois d'août.

La naissance d'une fille, tout récemment accordée à M. et Mme Vernier, les a consolés du départ de celle que l'année dernière, à pareille époque, il avait plu à Dieu de retirer à lui. Leurs deux jeunes fils étaient en bonne santé.

Outre l'état de prostration où trop de fatigues a jeté

M. Viénot, ce frère et sa compagne venaient d'être sévèrement éprouvés par la mort d'un enfant, le quatrième que Dieu leur a repris. « Nous bénissons Dieu, dit à ce propos M. Viénot, de nous avoir appris que toutes ses dispensations sont *amour*. Cependant, la chair souffre et nous nous recommandons à vos instantes prières, ma compagne et moi. »

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

### LA BIBLE A TRAVERS LE MONDE.

#### II.

##### TRAVAUX EN CHINE.

Chaque année, depuis un demi-siècle surtout, les Sociétés bibliques impriment et font distribuer les Livres saints par millions d'exemplaires. On a vu, l'autre jour, qu'à elles seules, la Société biblique britannique et étrangère, — la plus considérable de toutes, il est vrai, — en avait vu sortir de ses magasins, l'année dernière, au-delà de deux millions.

C'est pour le chrétien, un splendide spectacle que celui d'une si prodigieuse activité déployée au service d'une idée ou plutôt d'une croyance ; le protestantisme a raison d'en être fier. Mais les résultats accordés, par le Céléste inspirateur de la Bible, à ces efforts qu'on pourrait appeler surhumains, répondent-ils à la grandeur du but et à l'immensité des moyens mis en œuvre pour l'atteindre ?

La Bible est portée, en deux ou trois cents idiomes divers, jusqu'aux extrémités du monde : le monde accepte-



t-il ce présent? L'espoir des chrétiens est que, partout où il arrive, il sauve des âmes en les amenant aux pieds de Celui qu'ils adorent comme leur Sauveur; dans quelle mesure cet espoir se réalise-t-il? Y a-t-il, dans les pays où la Parole de Dieu se répand, des intelligences heureuses d'avoir été ainsi éclairées?

A ces questions, nous avons promis de répondre par des citations empruntées au rapport de la Société biblique britannique que nous analysons l'autre jour. Nous allons tenir cette promesse en nous bornant à ce qui concerne les peuples non chrétiens, objet principal et habituel de nos communications.

Commençons cette revue par l'extrême Orient, tout en prévoyant ne pas pouvoir la rendre aussi complète que nous le voudrions.

La Chine, avec ses immenses populations, généralement laborieuses, intelligentes et douces, serait, pour les distributeurs de la Parole sainte, un magnifique champ de travail si le fanatisme de la classe lettrée et la haine des étrangers, si générale et si vivace, ne leur suscitaient pas, surtout dans l'intérieur, des obstacles qu'un zèle persévérant finira par surmonter, mais qui, jusqu'à présent n'ont pas permis à l'œuvre de prendre tout son essor. Plus d'une fois l'opposition y est allée jusqu'aux violences et aux voies de fait, mais il faut se rappeler que trente ans à peine se sont écoulés depuis le moment où « l'empire du milieu » se vit forcé d'ouvrir ses portes à la prédication de l'Évangile.

Malgré tout, cependant, les résultats de l'année dernière sont encourageants. Outre les exemplaires de la Bible que beaucoup de missionnaires américains ont pu tirer d'ailleurs, les agents de la Société biblique d'Angleterre ont pu placer, en dix ou douze langues diverses, près de 117,000 volumes, dont 1,329 Bibles et plus de 9,000 Nouveaux-Testaments. Dans ce chiffre qui présente une

augmentation d'environ 13,000 sur celui de l'année présente, figurent pour plus de 60,000 les placements opérés au moyen du colportage.

Le zèle, le courage et la capacité déployés par les colporteurs sont un des traits caractéristiques de l'œuvre biblique en Chine, un de ceux qui font le mieux augurer de son avenir. L'année dernière, la Société en a employé vingt-trois, dont deux seulement n'étaient pas des Chinois. Laissons à M. Whilie, agent général de la Société à Schanghaï, le soin de nous faire connaître ceux qu'il a eus sous sa direction dans son district. « Ces agents, » dit-il, « me paraissent parfaitement qualifiés en vue de leur emploi; ils y réussissent admirablement bien. Je puis rendre de leurs sentiments religieux un témoignage positif, puisqu'ils appartiennent à l'Eglise indigène dont j'ai la direction. Ces hommes ont éprouvé pour eux-mêmes la puissance régénératrice de l'Évangile; ils vivent en chrétiens et me comprennent très bien quand je leur rappelle que le grand but qu'ils ont à se proposer n'est pas seulement le placement des volumes qu'ils ont à vendre, mais la gloire de Dieu et le salut des âmes... »

« Dans leurs excursions, ils ont souvent à combattre les objections habituelles contre le christianisme, et presque toujours sous des formes plus violentes qu'elles ne sont soulevées en présence des missionnaires. Avec ceux-ci, le respect ou la crainte inspire généralement de la modération, tandis qu'avec de simples colporteurs indigènes on ne se gêne pas. Cette opposition va quelquefois jusqu'à l'injure et aux coups. Dernièrement, l'un d'eux, nommé Ching-keae-houa, était paisiblement à l'œuvre dans une province éloignée, quand, à la suite d'une discussion, il se vit tout-à-coup assailli par une foule furieuse qui s'emporta jusqu'à le battre cruellement. Son caractère, bien connu, nous garantit qu'il n'avait mis dans ses propos ni impudence ni grossièreté; mais la scène se passait dans le voi-

sinage de quelques personnages mal disposés à notre égard, comme il s'en trouvera longtemps encore dans les villes ou cités chinoises. Grâce à l'intervention, et avec l'appui d'un habitant du lieu, plus humain que les autres, notre ami put se relever, gagner son bateau, et, après un séjour à Hankow, revenir à Schanghai, où des soins médicaux lui sont encore très nécessaires. J'espère cependant qu'il sera bientôt en état de reprendre ses travaux.»

Un autre correspondant, le révérend Hutchinson, écrit de Hong-Kong : « Deux de nos colporteurs indigènes ont parcouru, d'après un plan d'opérations arrêté à l'avance, une grande partie de la province de Canton, que n'avaient encore visitée ni missionnaires ni colporteurs, et le résultat de cette tournée a été très satisfaisant. Ils ont mis la Parole de Dieu entre les mains de beaucoup de gens heureux de la recevoir, et pour qui Dieu pourra la rendre salutaire. Les services rendus par ces intrépides et infatigables ouvriers du Seigneur, ne sauraient être appréciés trop haut. Laissant de côté les villes ou les grands centres de commerce, ils s'en vont à travers monts et vallées, dans un pays très accidenté, à peu près sans routes, à pied, portant d'un cœur léger leur pesant fardeau de livres, et préparant ainsi le sol devant la prédication de la vérité qui sauve.»

Dans le district d'Amoy, contrée où la pauvreté de la plupart des habitants rend la vente très difficile, cinq colporteurs chinois ont cependant été employés avec succès. Voici comment un des missionnaires du lieu, parlant de deux de ces humbles agents, nommés *Ouat* et *Gin*, apprécie leurs travaux. Ce passage suffirait, à lui seul, pour montrer quelle place la distribution de la Bible tient dans l'ensemble des opérations missionnaires :

« Le colporteur *Ouat*, employé dans le district situé au sud et au sud-ouest d'Amoy, l'a parcouru plusieurs fois avec assez de fruit pour que, durant l'année, nous ayons

pu donner la main d'association chrétienne à cinq personnes dont la conversion a été, sous la bénédiction d'en haut, la récompense de son travail; et de trente candidats au baptême qui appartiennent au même district, il n'en est pas un seul, je crois, qui ne soit venu par Ouat à la connaissance de la vérité. C'est également à lui que nous devons d'avoir pu fonder une station à Tin-haï, petite ville située à vingt milles environ (sept lieues) d'Amoy. Nous avons là maintenant une congrégation, encore peu nombreuse, à la vérité, mais bien vivante, et par le moyen de laquelle il y a lieu d'espérer que l'Évangile gagnera les environs.

« Dans le district du Nord, le colporteur Gin, prenant pour centre de ses opérations la ville de Chin-chow, a déployé de là dans un grand nombre de villes et de villages une infatigable activité. Cet homme, très vigoureux de corps et dans toute la force de l'âge, est animé d'un zèle ardent pour le bien spirituel de ses compatriotes. Plusieurs des personnes reçues dans l'Eglise pendant l'année avaient reçu de la Bible, par son entremise, leurs premières notions de la vérité, et dans le district qu'il parcourt nous en connaissons beaucoup d'autres sur les progrès et la fidélité desquelles nous croyons pouvoir compter. En somme, le travail de nos colporteurs se fait très consciencieusement et avec des succès toujours croissants; c'est un argent bien placé que celui que la Société consacre au très minime salaire qui leur est alloué. »

« La Société biblique, dit un autre missionnaire, le révérend Muirhead, peut être appelée le grand pionnier des Sociétés de missions dans ce pays, et, selon toute apparence elle le sera longtemps encore, soit par ses colporteurs, soit par les dépôts de livres saints qu'elle a fondés et qu'elle tient à notre disposition. »

Le colporteur maltraité, comme on l'a vu plus haut, dans les environs de Han-Kow, n'est pas le seul qui ait eu à donner les mêmes preuves de dévouement. Un autre a été,



dans la province de Honan, emprisonné, frappé, dépouillé de tout ce qu'il possédait, et n'a dû son salut qu'à une fuite précipitée. Cela ne l'a pas empêché de se remettre à l'œuvre dès qu'il l'a pu. En général, cependant, l'accueil fait à ces fidèles distributeurs de la Parole est plutôt favorable, et le prix proportionnellement minime de leur *marchandise*, — ils ne sont autorisés à la donner que dans des circonstances exceptionnelles, — en facilite le placement. Très souvent, en repassant dans des localités déjà visitées, ils acquièrent la certitude que les livres ainsi placés ont été lus avec attention et avec fruit.

Plusieurs imprimeries, fondées en Chine par des Sociétés de missions, émettent des éditions de la Bible ou du Nouveau-Testament, au moyen de subsides à elles votés par la grande Société anglaise. C'est ainsi qu'à Pékin a été préparé, dans l'année, une édition du Nouveau-Testament en langue mongolienne. A Hong-Kong, l'imprimerie de la Société des missions de Londres a été vendue à une Compagnie chinoise, à la condition expresse qu'elle continuerait à imprimer les livres sacrés des chrétiens.

Beaucoup de Bibles en langue mandarine ont pris le chemin du Japon, où cette langue est bien connue. Quand les missionnaires de ce pays auront achevé leurs travaux de traduction, cette exportation deviendra moins considérable. L'Évangile de saint Luc, celui de saint Jean, les Actes des apôtres et l'Épître aux Romains, déjà traduits, ont été imprimés à Schanghai et tirés à 8,000 exemplaires. Des lettres missionnaires, arrivées du Japon depuis la publication du rapport de la Société, annoncent que beaucoup de Japonais attendent avec impatience que la Bible ait passé tout entière dans leur langue maternelle.

---

## MEXIQUE.

## I.

Un pieux commerçant anglais, M. James Pascoe, établi à Toluca, capitale de l'état particulier de Mexico, a fait dernièrement dans un journal américain, sur la condition présente, sur les mœurs et sur la religion des Indiens du Mexique, des révélations qui ont ici leur place toute marquée. Ce ne sont pas, on s'en apercevra facilement, de ces notes de voyageurs qui, prises à la hâte, ne donnent trop souvent que des idées fausses ou superficielles. C'est une étude faite de près et surtout sérieuse. M. Pascoe a vécu longtemps parmi les Indiens; il ne s'est pas occupé d'eux en simple curieux, mais en chrétien, et en chrétien qui sait le prix des âmes devant Dieu. Une petite congrégation indigène formée par ses soins, est devenue, depuis deux ou trois ans, le noyau d'une des Eglises évangéliques que possède aujourd'hui le Mexique.

Une courte notice sur la religion des anciens Aztèques, publiée dans notre dernière livraison (page 393), aidera le lecteur à mieux comprendre les appréciations de M. Pascoe. Il apprendra, de ce rapprochement, qu'en réalité les anciennes superstitions païennes sont encore, sous des formes différentes, la religion dominante pour une grande partie du peuple mexicain. Rien ne saurait mieux faire ressortir la haute importance et la parfaite légitimité des missions protestantes entreprises au sein de ce peuple soi-disant chrétien.

Laissons parler M. Pascoe :

« Les Indiens forment à eux seuls les trois quarts de la population du Mexique. On peut les diviser en trois classes. Il y a : 1° Les tribus soumises; 2° les Indiens Pinto des Terres-Chaudes; 3° et les Indiens encore indépendants, Comanches, Apaches et autres. Je ne m'occuperai ici que

des premiers. C'est la classe la plus nombreuse, la plus importante et, à vues humaines, celle que la bienfaisante influence de l'Évangile atteindra la première.

« Ces Indiens, si misérablement opprimés et méprisés aujourd'hui, sont les restes épars des puissantes nations qui dominaient jadis au Mexique, notamment des Aztèques, des Texcuans et des Tlascalakans. Trois siècles d'asservissement au pouvoir de l'Église de Rome ont suffi pour réduire les descendants de ces nobles races à l'état de bêtes de somme. Ce régime a étouffé en eux tout amour de la liberté et a remplacé leurs vertus d'autrefois par une ignorance superstitieuse qui va jusqu'au fanatisme.

« Leurs anciens dialectes respectifs sont à peu près la seule chose qu'ils aient conservée, mais cette conservation a été telle, qu'à l'exception de quelques mots espagnols, aucune des tribus ne comprend le langage des autres. Telle peuplade établie sur le bord d'un bras de mer n'est pas moins séparée, à ce point de vue, d'une peuplade établie sur l'autre rive qu'un Anglais ne l'est d'un Chinois.

« Généralement, les villes ou villages des Indiens sont tout à fait distincts des villes mexicaines. L'ancien régime de la communauté ou du clan y est encore en vigueur. Chacun de leurs habitants a le droit de couper dans la forêt autant de bois qu'il lui en faut pour son usage, ou qu'il en pourra vendre. Il lui est également loisible de défricher tel terrain qui lui conviendra sans en demander permission à personne. En échange, il est tenu de rendre gratuitement à la communauté tous les services qu'elle peut avoir à requérir de lui, comme aussi de contribuer à l'entretien d'un fonds commun, employé surtout à couvrir la dépense des fêtes religieuses. A diverses reprises, le gouvernement a essayé de faire disparaître ce système de clan, mais sans y réussir. A peu près partout, les Indiens se sont montrés ingénieux à éluder les lois édictées dans ce but.

« Dans les environs des grandes cités, ces villages sont

jetés sur le sol sans ordre et comme au hasard : ici des Indiens parlant la langue mazahua ; là des Indiens parlant plus ou moins l'espagnol, et à quelques pas de là des Otomis restés fidèles à leur langue maternelle. A cette diversité se joint celle des mœurs et des usages, poussée à ce point que, par exemple, les femmes d'un village éviteront avec soin d'employer, dans leur manière de se vêtir, la même coupe, les mêmes étoffes et les mêmes couleurs que celles d'un village voisin. Loin des grandes villes ce rapprochement de races diverses est plus rare. Il s'y trouve de vastes districts dont tous les habitants appartiennent à la même tribu.

« L'Indien vit généralement dans de misérables huttes, construites en planches ou en briques de boue desséchée au soleil, et recouvertes d'un toit en bardeaux ou en joncs, qui, le plus souvent, livre passage au vent et à la pluie. L'intérieur ne contient presque jamais qu'une pièce, très basse d'étage, n'ayant pour plancher que la terre durcie et qui, dans beaucoup de cas, abrite tant bien que mal, mais tout à la fois la famille, les poules et les porcs. Quant à la nourriture, elle consiste essentiellement dans le gâteau de maïs, désigné habituellement sous le nom espagnol de *tortilla*. L'usage de la viande est affaire de luxe. Beaucoup de familles n'en mangent que tous les mois, et des milliers ne se le permettent guère qu'une fois par an. — Leur manière de se vêtir n'est pas moins simple. Pour l'homme une chemise et un pantalon en étoffe de coton très commune ; pour la femme une chemise épaisse, et autour du buste l'*énagra*, espèce de tunique en couleur, nouée à la ceinture ; pour les enfants, enfin, dans la plupart des cas, absence de toute gêne, c'est à dire de tout vêtement quelconque. — Quant au mobilier, un *pétate*, grossier matelas de joncs et une couverture en laine, jetée pendant la nuit sur le lit (si les moyens permettent d'avoir un lit) et qui pendant le jour, sert de par-dessus, tel est, à peu près toujours, tout ce



dont se compose la fortune personnelle de ces pauvres rejetons des anciens maîtres du sol.

« Ce sont eux qui approvisionnent les villes de volailles, de légumes, d'œufs, puis de bois, de charbon, de matelas, de poterie, et d'autres objets pareils. Ils déploient à ce genre d'industrie une patience et une sobriété remarquables. Suivons un Indien sortant de chez lui, chargé d'un fardeau qui pèse en moyenne cinq, mais quelquefois huit *arrobas* (l'arroba équivaut à peu près à vingt-cinq livres anglaises). Avant de partir, il a calculé le temps que lui prendra son voyage, et emporte une provision de tortillas assez grande pour que chaque jour il en puisse manger six, en trois repas, c'est-à-dire deux le matin, deux à midi et deux le soir. Et voilà tout ce qui le restaurera jusqu'à ce qu'il ait placé sa marchandise, ce qui signifie quelquefois pendant huit jours, mais parfois aussi pendant deux ou trois semaines. Tel est, du reste, son aveugle attachement à la routine, que si sa marchandise est destinée à la ville, il refusera obstinément de la vendre en route, même à des prix plus avantageux que celui qu'il s'était promis. Il m'est arrivé plus d'une fois à moi-même d'éprouver de ces refus, sans que tous mes raisonnements réussissent à faire comprendre à ces étranges marchands que cette manière d'abrèger leur voyage serait tout bénéfique pour eux.

« Si du moins, à ce rude commerce, le marchand gagnait bien sa vie ! Mais prenons pour exemple un Indien bûcheron. Après quatre ou cinq jours employés dans la forêt à abattre, à équarrir ses arbres ou à les réduire en charbon, il lui faut les descendre dans la plaine, soit sur ses épaules soit à dos d'âne (s'il en a), puis les transporter à une grande distance, et là les céder à un prix tellement minime que, d'après un calcul approximatif très scrupuleusement fait, cinq, six ou tout au plus sept *cents* (de 25 à 35 centimes) représenteront son gain de chaque jour,

et cela sans tenir compte du travail de sa femme ou de ses enfants qui l'auront aidé dans la forêt ou ailleurs.

« Le Mexique ne saurait se passer de l'Indien. Sans lui les *haciendas* (grandes fermes) seraient forcément abandonnées, la terre resterait inculte, les marchés vides d'à peu près toutes les choses nécessaires à la vie. Et ce pauvre être, si dédaigné et si opprimé, est quelque chose de pire encore. C'est la *chair à canon* du Mexique. Sans lui, qui aurait fourni cette sorte de *denrée* aux révolutions perpétuelles qui ont tant de fois ensanglanté le pays ?

« Voilà ce que l'influence du pouvoir papal a fait de ces races, jadis fortes et dont l'amour de l'indépendance avait fait ses preuves au temps de la conquête. A de très rares exceptions près, elles sont profondément dégradées, et, en fait de christianisme évangélique, ignorantes au point qu'en dehors des hommes atteints depuis quelques années par les prédications protestantes, on ne trouverait certainement pas un Indien qui ait jamais entendu lire une ligne de la Bible.

« Très peu d'entre eux savent lire et encore moins écrire. Dans quelques-uns de leurs villages, il y a bien des écoles, mais pour les garçons seulement, de sorte qu'une femme indienne sachant lire est presque introuvable. Après les avoir vaincus et les avoir déclarés chrétiens sans se donner la peine de les instruire, les précipiter dans les bas-fonds de la plus crasse ignorance était le plus sûr moyen de les asservir. Il fallait les abrutissant, et leurs oppresseurs n'y ont pas manqué. Ces pauvres gens en ont, du reste, le sentiment. Tout en subissant le joug, ils ont voué aux blancs qui le leur imposent une haine profonde et qui va croissant de jour en jour. A peu près partout, les deux races restent profondément hostiles l'une à l'autre. Ce qui se passe quant au langage suffirait à le prouver. Dans ses relations forcées avec le Mexicain blanc, l'Indien acquiert bien quelque connaissance de l'espagnol, mais il a soin

de ne le parler que lorsqu'il ne peut pas faire autrement. A son foyer domestique cette langue est complètement mise de côté ; la femme s'abstient résolument de l'apprendre et, partant, les enfants n'en savent pas le premier mot. J'ai parcouru bien des villages indiens sans y trouver une seule femme ou un seul enfant qui fit exception à cette règle, et dans de vastes haciendas, qui occupent des centaines d'Indiens, j'ai vu des femmes venir réclamer le salaire de leurs maris, en s'obstinant à ne parler que leur langue et en forçant ainsi les patrons à se servir avec elles d'un interprète.

« Cette insurmontable aversion pour la langue de l'opresseur se manifeste jusque dans le domaine religieux. L'Indien ne se confesse jamais que dans sa propre langue, et comme très peu de prêtres se sont donné la peine d'étudier les dialectes indiens, il a fallu, pour remédier à cet inconvénient, inventer un procédé qui montre bien ce que vaut la religion imposée à ces pauvres Indiens. Il consiste dans une liste de questions écrites et soigneusement numérotées, que le prêtre apprend par cœur et que, dans son confessionnal, il récite l'une après l'autre. à peu près comme le ferait un perroquet. A chacune d'elles le pénitent répond, et pour peu que cette réponse, ne consistant guère qu'en un *oui* ou un *non*, satisfasse le confesseur, l'affaire est faite et l'absolution donnée. Causant un jour avec un prêtre qui m'expliquait cette ingénieuse manière de diriger les âmes, je l'embarassai fort en lui demandant ce qui arriverait si un Indien venait à s'accuser d'un péché auquel les auteurs du manuel en question n'auraient pas songé. Mais qu'importe, pourvu que le pénitent s'en aille absous et plus esclave que jamais de son confesseur ?

« Partout et toujours l'Indien est traité comme appartenant à une race inférieure. Ainsi, tandis que le prêtre exigera de ses paroissiens d'extraction blanche qu'ils se confessent et communient très souvent, l'Indien n'est tenu

d'aller à confesse qu'une fois par an, et il ne reçoit généralement le saint sacrement qu'à deux époques de sa vie, le jour de son mariage et aux approches de la mort. Il y a du reste, dans le pays, une façon de parler, très usitée, qui dépeint à merveille la profondeur de l'abîme creusé entre les deux races. C'est l'expression de *gente de razon* (être de raison ou raisonnable) affectée à la race espagnole et que personne n'aurait l'idée d'appliquer à l'autre. Rien de plus commun, par exemple, que d'entendre demander d'un homme : « Est-il Indien ? » et répondre à cette question : « Non, il est *de razon*, » distinction qui aboutit en réalité à ne faire de l'Indien qu'un animal, ou, comme je l'ai déjà dit, une bête de somme. Et, au fait, c'est bien là ce qu'il est, surtout pour le prêtre, car c'est au curé qu'il dévoue sa vie, et entre ses mains qu'il verse tous ses gains, pour être employés tantôt à brûler des cierges, tantôt à faire jouer des feux d'artifice, tantôt à parer un sanctuaire ou à faire quelque pèlerinage plus ou moins coûteux.

« En somme, le changement qui s'est opéré dans la foi des Indiens depuis le temps des Aztèques n'a guère été que la substitution du grand saint Antoine à l'ancien dieu *Huitzilopoktl*, ou en, général, que le remplacement des dieux aztèques par les saints. L'objet du culte est différent, mais, sauf cela, ressemblance complète : à l'Indien visite les mêmes lieux sacrés, accomplit les mêmes rites et à l'esprit tout aussi ouvert aux croyances les plus superstitieuses, que pouvait l'être celui de ses pères.

« Après la conquête, les prêtres espagnols inventèrent, pour arracher à l'idolâtrie aztèque ceux qu'il leur plut d'appeler convertis, des procédés plus ingénieux que chrétiens. Pénétrant de nuit dans les temples païens, ils en ôtaient l'idole principale et la remplaçaient par un crucifix ou par l'image d'un saint quelconque. Le lendemain, l'Indien s'étonnait bien de la métamorphose; mais on lui parlait de miracle, et lui, prenant son parti, adorait le nouveau



Dieu comme il avait adoré l'ancien. De ce changement sont sortis certains bons effets qu'il serait injuste de nier. Le cannibalisme, les sacrifices humains et d'autres coutumes barbares ont disparu, mais, sauf cela et au fond, la religion de l'Indien moderne est la même que celle des Indiens d'autrefois. Le culte aztèque avait le baptême d'eau, la confession, et beaucoup de dieux ou de déesses à vénérer ou à invoquer dans la détresse; il présentait aux adorations du peuple des statues de bois et de pierre; on y offrait à la divinité des fleurs, des fruits, de l'encens. Il y avait, tout particulièrement, une grande déesse qui, sous le titre de « Notre Mère, » jouissait d'un crédit immense; la danse, enfin, et d'étranges pantomimes tenaient une des premières places dans la manière d'honorer les dieux. Or, tout cela s'est parfaitement concilié avec le nouveau culte. La *mère de Dieu*, proclamée *Reine du ciel* ou appelée *Notre-Dame* n'est pour l'ignorant descendant des Aztèques que la *Notre Mère* de ses aïeux, et il n'est pas jusqu'au sacrifice du Christ, renouvelé à l'autel chaque fois que la messe est dite, qui, sans qu'il s'en rende compte, ne remplace dans sa pensée, en une certaine mesure, les milliers de victimes humaines qui ensanglantaient jadis ses fêtes religieuses.

« Quelques-unes de mes assertions pourront paraître exagérées, mais j'aurais à citer des faits à l'appui de chacune d'elles. Ainsi, dans l'importante ville de Yinacautapa, située à deux lieues de celle que j'habite (Toluca), j'ai assisté plusieurs fois à une grande fête annuelle qui dure plusieurs jours, et attire, souvent de très loin, des foules considérables. Cela commence par des courses de taureaux et des combats de coqs; mais la grosse affaire, l'attrait suprême est une procession, dite religieuse, dont voici la description. Organisée à l'intérieur de l'église, elle en sort bannières déployées et saintes images en tête, au bruit des instruments de musique et des pétards ou fusées tirés en leur honneur; puis viennent les prêtres et, après eux, les

serrant de près, une longue file d'Indiens, grotesquement vêtus, affublés de peaux de bêtes et ayant sur la tête, qui les cornes d'un buffle, qui une queue de vache, qui une sorte de casque formé de la défroque d'un coq de combat; et tout ce monde gesticulant, criant et finissant par se livrer à des danses effrénées.

« Aux portes de Mexico, la célèbre église de *La villa de Guadalupe*, bâtie sur les ruines d'un ancien temple aztèque, renferme une statue, arrivée dans ce lieu par le procédé dont j'ai parlé plus haut. Elle apparut un matin à la place d'honneur de l'ancien temple, et c'est de cette façon que *Notre-Dame de la Guadeloupe* est devenue la sainte patronne de Mexico.

« Ailleurs encore, à quatorze lieues environ de Toluca, se trouve, sous le vocable de *El Señor de Chalma*, un couvent qui est, peut-être, le sanctuaire le plus en renom parmi les Indiens du pays, et qui, lui aussi, recouvre une de ces vastes excavations où trônaient les idoles des Aztèques. Celle de ce lieu, restée debout assez long temps après la conquête, n'avait rien perdu de son prestige, de telle sorte que si un Indien, forcé de se soumettre aux injonctions du vainqueur, avait un enfant à faire baptiser, il commençait par le présenter à l'idole en lui demandant de le bénir, après quoi venait le tour du prêtre. Le baptême était l'achèvement de la cérémonie. Comment faire cesser cet étrange amalgame? On eut, dans ce but, recours au procédé qui en tant de lieux avait si bien réussi. Un matin, il n'y eut plus à l'endroit où les souvenirs aztèques allaient encore chercher l'idole qu'un crucifix, décoré du nom de *Seigneur de Chalma* parce que le corps du Christ y était enduit d'une couleur de cuivre. Et depuis lors, grâce à cette apparition miraculeuse, le couvent est devenu l'un des buts de pèlerinage les plus vénérés du pays. On y voit affluer, à certains jours, des centaines de pèlerins, souvent des familles entières, et parfois la population de tout un village. Dans une vaste

boutique, attenant au couvent, se vendent en quantité énorme, des cierges et d'autres objets à l'usage du culte, que les acheteurs se hâtent d'aller offrir aux prêtres, et que ceux-ci, dit-on, se hâtent à leur tour de faire reporter dans la boutique par une porte dérobée, de manière à ce que le même objet puisse être vendu plusieurs fois dans la même journée. Quant au culte qui se célèbre là, aux nombreux jours de fête, ce qu'il offre de plus caractéristique c'est encore la danse. Je n'y ai pas assisté, mais un témoin digne de foi m'a dit y avoir compté jusqu'à seize groupes de danseurs, ayant chacun ses musiciens spéciaux, qui jouaient des airs différents et donnaient ainsi lieu à une diversité de mouvements dignes d'être appelés une Babel de danses, et d'un grotesque à défier toute espèce de description. »

Des faits de ce genre se reproduisent tous les jours et en beaucoup de lieux. Ils dépeignent au juste, dit en terminant M. Pascoe, la condition spirituelle des Indiens mexicains modernes et le besoin qu'ils ont de l'Évangile.

(Suite.)

---

## BIRMANIE.

Du dernier rapport de l'*Union baptiste américaine* il résulte qu'en 1873 le chiffre des baptêmes dans le pays birman a dépassé 1,000, et qu'il s'opère dans ce pays un mouvement qu'on peut regarder comme une splendide récompense accordée d'en haut à soixante ans de travaux persévérants.

Une des œuvres les plus intéressantes de ce champ de travail est celle que dirige, on pourrait presque dire qu'inspire à Thongzaï Mme Ingalls, veuve d'un missionnaire de ce nom. Cette dame écrit : « Outre nos classes de chaque jour

et en sus de mes entretiens avec les païens qui viennent nous consulter ou nous voir, j'ai sous ma direction huit prédicateurs indigènes, trois colporteurs, cinq instituteurs et plusieurs femmes chargées de visiter les familles. Tous les mois, les prédicateurs me rendent compte de leurs travaux, et tous les samedis matin je réunis ceux de nos agents qui n'habitent pas à une trop grande distance. Quand les colporteurs ont fait une tournée qui en vaut la peine, ils me font, sur ce qu'ils ont vu ou fait de plus intéressant, un rapport écrit ou oral, dont je me sers pour mieux tracer leur itinéraire à venir. J'en use de même avec les femmes employées à l'œuvre. Tous les samedis matin sont consacrés par moi à la visite des écoles. — L'année dernière il y a eu parmi les Birmans 103 baptêmes, ce qui porte à 1,001 le nombre de ceux qui appartiennent à l'Eglise. Parmi les Karens de toutes les tribus la mission prospère, et, en dépit d'un effort contraire, les tristes débats qui avaient un instant entravé l'œuvre sont en voie d'apaisement. Nous avons eu en un an, dans cette branche de l'œuvre, 897 baptêmes, ce qui porte à 18,125 le nombre des membres de l'Eglise. »

La même Société a reçu aussi d'encourageantes nouvelles de ses missions en Chine et dans l'Inde. En Chine, ses missionnaires ont baptisé cent personnes, et dans le Télougou (Inde) 1,081. Une œuvre récemment fondée parmi les Garos des montagnes de l'Assam continue à donner d'encourageants résultats.

## NOUVELLES RÉCENTES

### ÉGYPTE.

Le nom de Miss Whateley, fille du célèbre théologien de ce nom, en son vivant archevêque du Dublin, n'est ignoré



d'aucun de ceux qui aiment l'évangélisation du nord de l'Afrique. Sans se rattacher à aucune Société et sans autre ressources que celles qu'ont pu mettre à sa disposition sa famille et le cercle de ses amis, elle a depuis longtemps fondé et entretenu au Caire, et depuis quelques années à Damiette, des écoles destinées surtout à la jeunesse mahométane et aux enfants coptes. Plus de trois cents élèves jouissent en ce moment des avantages de ces établissements, à la direction desquels l'infatigable fondatrice joint des travaux d'évangélisation parmi des adultes et surtout parmi les femmes. Le Khédivé lui a fait présent du terrain sur lequel s'élèvent aujourd'hui les écoles du Caire.

Dans une lettre adressée naguère à une feuille religieuse, Miss Whateley s'estime heureuse de pouvoir annoncer qu'il s'opère dans les rangs de l'Eglise copte un mouvement religieux, dont les résultats, déjà très sensibles, sont une meilleure entente des affaires ecclésiastiques et plus de zèle pour la dissémination des saintes Ecritures.

Une éducation plus soignée, la lecture de la Bible et l'influence bénie des missionnaires de diverses dénominations qui travaillent en Egypte, sont les moyens dont l'Esprit saint s'est servi pour ramener ainsi quelque vie au sein d'une Eglise qu'on pouvait craindre de voir s'éteindre.

---

## BRÉSIL.

La prédication du pur Evangile, facilitée, si ce n'est favorisée dans ce pays par le peu de respect qu'y inspire le clergé et par les conflits de ce corps avec le gouvernement, obtient des succès, lents encore quant au résultat général, mais dont on peut attendre beaucoup. Une quinzaine de missionnaires seulement, dont trois ou quatre Brésiliens d'origine, sont à l'œuvre. Sur ce chiffre, 5 appartiennent à l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis et ont à

desservir douze postes ou lieux de culte régulièrement organisés. On évalue à 500 le nombre total des Brésiliens qui se sont, dès à présent, rattachés à cette Eglise en faisant profession publique de protestantisme.

Les principaux de ces postes sont : la capitale de l'empire, Rio-Janeiro, avec 140 prosélytes ; Brotas, qui en compte 126 ; San-Paulo, 64 ; Lorena, 46 ; Rio-Novo, 40, Rio-Clare, 22.

Mais ce chiffre de 500 protestants déclarés ne représente qu'imparfaitement la part d'influence exercée sur la nation brésilienne par les travaux des quinze prédicateurs de l'Évangile et des laïques pieux qui les secondent dans leurs travaux. D'après les rapports les plus modérés, on peut hardiment affirmer que le nombre des personnes accessibles à leur influence et qui l'ont déjà subie est dix fois plus considérable. Dernièrement, le propriétaire catholique d'une des plus considérables plantations de café des environs de San-Paulo, a fait acheter 150 catéchismes protestants pour les distribuer parmi ses ouvriers.

Un agent de la Société biblique britannique et étrangère a obtenu, en 1873, surtout au moyen du colportage, le placement de 5,734 volumes dont 1,349 Bibles complètes et 2,519 Nouveaux-Testaments, en dehors des distributions opérées par les missionnaires des États-Unis, qui, dans la plupart des cas du moins, sont pourvus de livres par leurs Sociétés respectives ou par la grande Société biblique américaine.

L'empire brésilien compte environ dix millions d'habitants. « Il nous faudrait être ici dès à présent, écrit un des missionnaires, *au moins* quatre fois plus nombreux que nous ne le sommes. »

---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

---

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

Paris, le 15 décembre 1874.

Aujourd'hui encore le directeur de cette feuille a dû renoncer à un projet qui lui souriait : celui d'annoncer lui-même à ses amis le rétablissement de sa santé, et de les remercier ici de toutes les preuves de sympathie qu'ils lui ont données pendant la longue maladie dont il relève. Grâce à la bonté du Seigneur, il est en pleine voie de convalescence, mais trop faible encore pour qu'il lui soit possible de reprendre dès à présent le cours de ses travaux. Il ne pourra donc que s'unir, de pensée et de cœur, à l'affectueux échange de vœux et de prières qu'à cette époque de l'année la piété, plus encore que l'usage, inspire à ceux qui s'aiment en Christ et au service de Christ.

A ce propos, rappelons l'approche de cette *Semaine de prières*, que, sur l'initiative de quelques missionnaires, les chrétiens évangéliques du monde entier ont pris, depuis plusieurs années, la sainte habitude de consacrer à ce qu'on a si justement appelé « un immense concert de supplications pour l'avancement du règne de Dieu. » Cette semaine commencera le 3 janvier prochain. Nous donnons plus loin la liste des sujets de prières indiqués pour chaque jour par le Comité de l'Alliance évangélique qui a la direction de l'œuvre. En y jetant un coup d'œil, le lecteur verra que le

vendredi 8, s'y trouve spécialement affecté à l'œuvre des missions, mais que, parmi les sujets indiqués pour d'autres jours, il en est beaucoup que les amis de cette sainte cause n'aborderont pas sans penser à elle et sans la recommander à l'Auteur de tout bien. Comment, par exemple, prier pour les universités et pour les étudiants sans penser aux futurs missionnaires, ou prier pour les affligés et les persécutés sans se rappeler qu'il y a dans le champ des missions bien des souffrances et des persécutions, souvent ignorées, mais parfois aussi recommandées à nos sympathies? Ces remarques suffiront. Il n'est rien, dans le développement de la vie religieuse, soit parmi les peuples, soit chez les individus, qui ne se rattache plus ou moins directement à cette grande manifestation du zèle chrétien.

Mais arrivons aux communications relatives aux œuvres de notre Société. Elles sont intéressantes.

Ce sont, d'abord, des nouvelles de mer, reçues des amis sur le voyage desquels nous appelions, le mois dernier, les prières de l'Eglise.

La première en ancienneté est une

LETTRE DE M<sup>me</sup> VILLÉGER A LA DIRECTRICE  
DE LA MAISON DES MISSIONS.

Gorée (Sénégal), novembre 1874.

Je suis heureuse de pouvoir vous annoncer que, grâce à Dieu, nous sommes arrivés à Dakar samedi soir, en très bonne santé et après une traversée magnifique; pas un jour, pas une heure de mauvais temps. Que le Seigneur est bon! Je ne puis m'empêcher de répéter ici ce que je vous disais, je crois, dans ma dernière lettre, il a exaucé visiblement les prières qui, de bien des lieux, nous en avons la certitude, sont montées vers lui en notre faveur.



Nous voilà donc de nouveau au Sénégal, mais pas encore à Saint-Louis; hélas! quand y serons-nous? Nous pensions trouver hier à Dakar le vapeur qui fait le service mensuel entre cette ville (si ville il y a) et Saint-Louis; mais nous comptions sans notre hôte, c'est-à-dire sans *la barre*. Depuis plusieurs jours elle est mauvaise; le bateau n'a pas pu sortir et nous sommes obligés d'attendre. Figurez-vous le désappointement de quelques-uns de nos amis!

Mon mari a pu faire savoir hier à M. Rémond, par une dépêche, que nous sommes ici.

Nous sommes venus de Dakar à Gorée, où nous tâchons de prendre notre mal en patience. Nous sommes logés chez l'excellente Mme Doucelance qui a si bien soigné M. et Mme Guindet et qui nous est complètement dévouée. Elle s'occupe avec un zèle ardent à me chercher des élèves et m'en a déjà trouvé plusieurs qui paraissent très intelligentes.

Le père d'Emmanuel Stéphan est à Gorée. Je pourrais difficilement vous décrire la joie qu'il a éprouvée en retrouvant son fils si changé à son avantage. Il ne peut se lasser de dire : « Je suis très satisfait, tout à fait satisfait. Je suis reconnaissant envers la Société des missions. » Mon seul désir, me disait-il hier, « c'est qu'Emmanuel travaille maintenant pour la mission et reconnaisse ainsi tout ce que ces amis ont fait pour lui. » Cette assurance nous a fait particulièrement plaisir, car nous avions quelques craintes au sujet de ses dispositions.

Si M. Stéphan est ravi, il n'est pas le seul. L'arrivée du cher Emmanuel à Gorée a produit une vraie révolution. Chacun veut le voir, tout le monde l'admire; il y a de quoi lui tourner la tête. Heureusement pour cette partie importante de sa personne, que nous allons l'emmener à Saint-Louis aussitôt que..... la barre le permettra.

Hier, les gros bonnets de l'endroit étaient réunis chez

M. Stéphan et en contemplation devant son fils; chacun disait son mot, mais le refrain était toujours le même : « Nous sommes très satisfaits ! » Emmanuel a déjà reçu des preuves *matérielles* de cette satisfaction, entre autres choses, un habillement noir de la part de son parrain, etc.

Chère Madame, je suis obligée de m'arrêter si je veux que ma lettre parte par le paquebot qui va passer. Il nous tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles et de celles de M. Casalis. Que Dieu vous rétablisse complètement et vous garde, c'est notre ardente prière.

Veuillez agréer, etc.

VILLÉGER.

---

D'un autre côté, M. Dieterlen, parti de Soupthampton le 25 novembre, à bord du navire le *Danube*, était arrivé le 2 décembre à Madère et y saisissait l'occasion de faire passer en France l'expression de ses premières impressions de voyage. Le compagnon de route dont il parle dans sa lettre est le second fils du directeur de la Maison des missions de Paris, M. Adolphe Casalis, que l'état d'une constitution ébranlée par le climat d'Europe et l'espoir de trouver un emploi utile au sud de l'Afrique, reconduisent aux lieux de sa naissance.

LETTRE DE M. DIETERLEN REÇUE LE 17 DÉCEMBRE.

En vue de Madère, 2 décembre 1874

« Cher Monsieur,

« Je ne veux pas laisser partir la lettre de votre fils sans y ajouter quelques lignes. Je me sens, il est vrai, peu disposé à écrire, car après une soirée passée sur le pont, en contemplation devant les étoiles, l'air et la société de la cabine me paraissent d'un réalisme désespérant. Veuillez

donc excuser et ma briéveté et mon écriture, qui se ressent du roulis et de la fraîcheur du soir.

« Ce que je tiens à vous dire, c'est que rien n'est venu troubler ma joie de partir comme missionnaire. Mes derniers jours à Paris ont, il est vrai, été durs. J'ai passé par des moments de douleur que je me reprocherais s'ils avaient porté atteinte à ma vocation. Mais je crois pouvoir dire que j'ai traversé l'orage sans éprouver de dommage et que je suis sain et sauf, marchant joyeusement vers le but que Dieu m'a assigné. — Pendant les huit premiers jours de la traversée, j'ai eu peu de moments tranquilles. La nouveauté de tout ce que je voyais, les agitations de l'embarquement et les inquiétudes puériles des débutants, m'avaient envahi. Mais actuellement je suis maître de moi, et je cherche à me préparer par la prière et le recueillement à la nouvelle vie qui a commencé pour moi.

« Soyez sûr qu'une de mes plus ardentes prières est pour vous et les vôtres, y compris Adolphe, que je considère et chéris comme un frère. Que Dieu vous rende une santé qui nous est si précieuse à tous, et vous permette de reprendre en main les affaires de notre chère Société ! Qu'il vous bénisse, vous, Mme Casalis et vos enfants ! Et qu'il fasse de chacun de vos élèves, un missionnaire fidèle en tout, et prêt à tout pour se montrer digne du mandat que Dieu et l'Eglise lui confient !

« Je ne vous donne pas de détails sur notre voyage.... Après huit jours de pluie et de houle, nous avons vu paraître le soleil et nous sommes réchauffés à ses rayons bienfaisants. Puis, sont venues les étoiles, et nous nous sommes fait un plaisir de reconnaître les Pléiades et Cassiopée, des amis de vieille date. — Nous augurons bien du reste du voyage, mais il nous tarde, d'abord de poser le pied à Madère, et surtout d'arriver à destination. Notre mot d'ordre est « patience, » et nous nous le répétons sou-

vent pour calmer les impatiences si naturelles qui nous agitent quand le vent semble vouloir nous arrêter dans notre marche.

« H. DIETERLEN. »

## LESSOUTO.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE M. MAEDER, DE SILOÉ.

Comme la plupart de ses collègues, M. Maeder observe autour de lui une grande tiédeur qu'il attribue au bien-être, de jour en jour croissant, que procurent aux Bassoutos un travail bien rétribué et le développement de leur commerce. On verra toutefois, par les paragraphes suivants d'une lettre de ce missionnaire, que l'Esprit de Dieu n'a pas cessé de faire son œuvre parmi ces Bassoutos. On peut même dire qu'il la fait d'une manière admirable, si l'on tient compte des difficultés nouvelles, résultant du passage un peu brusque d'une existence fort précaire à une prospérité tout à fait inattendue.

« Le 6 de ce mois, » écrit notre frère, « nous avons eu à Siloé une fête chrétienne. Le baptême y a été administré à trente adultes, dont dix hommes et vingt femmes, et à un certain nombre d'enfants. En outre, la Sainte Cène a été distribuée. La congrégation était nombreuse. Plusieurs âmes furent touchées, durant le discours de M. Germond, au point qu'on entendit des gémissements auxquels nous n'étions plus accoutumés. Les néophytes, hommes, furent invités à rendre publiquement compte de leur conversion et de leur foi, ce qu'ils firent avec franchise. Je vous transcris le discours de l'un d'eux :

« Mon cœur était enfoncé dans l'iniquité; je sens que  
 « je suis né dans le péché et que j'ai grandi dans le mal.  
 « Jamais je n'aurais cru que je pourrais un jour me tenir  
 « dans l'assemblée des enfants de Dieu, pour dire haute-



« ment ce que le Seigneur a opéré en moi par son Esprit  
 « saint. J'ai été délivré de la frayeur de la mort par la foi  
 « au bon Sauveur qui a souffert pour mes péchés, et qui  
 « m'a lavé dans son sang. Je crois en lui, je l'aime, je  
 « l'adore, je le prie de me faire la grâce de vivre pour lui,  
 « pour sa gloire. Puissé-je être utile à mes frères et aller  
 « un jour demeurer avec Jésus dans son royaume, selon  
 « sa promesse.

## OCÉANIE.

### LE PREMIER DE L'AN A TAITI.

*A Monsieur le Directeur de la Maison des Missions.*

Papétoai (Mooréa), septembre 1874.

Les indigènes de Taïti et de Mooréa pensent déjà à la fin de l'année. Nous aussi, nous devons y songer si nous voulons exprimer par anticipation aux membres de nos familles et à nos amis les vœux que nous ferons pour eux à cette époque solennelle. Il le faut également, si je veux que la description que je désire vous donner de la manière dont se passe ici le renouvellement de l'année vous arrive en temps opportun.

Vous savez que les Eglises protestantes de ce pays ne célèbrent pas — à l'instar de la plupart des communions chrétiennes d'Europe et d'Amérique — les grandes fêtes religieuses de la Pâque, de l'Ascension, de la Pentecôte et de Noël (1). Je regrette vivement qu'il en soit ainsi. Comme elles nous sont chères, ces fêtes qui se sont comme identifiées à notre vie religieuse par l'éducation chrétienne que

(1) Il faut se rappeler que les premiers missionnaires de Taïti étaient des indépendants anglais.

nous avons reçue dans notre enfance ! Ne pensez pourtant pas que les Eglises taïtiennes n'attachent qu'une importance secondaire aux événements que ces grandes solennités nous rappellent. La naissance miraculeuse de Jésus-Christ, sa mort expiatoire, sa résurrection d'entre les morts, son ascension à la droite du Père, et la descente du Saint-Esprit, sont le fonds même de leur croyance ; c'est là le sujet constant de leurs prédications et de leurs souvenirs ? Seulement, la célébration de ces fêtes aux époques consacrées par la chrétienté ne leur a pas été enseignée et n'a pu par conséquent entrer dans leurs mœurs religieuses.

Comme compensation, on leur a appris, dès le début, à considérer comme une grande fête la sainte Cène qui leur est distribuée tous les mois, et on y a ajouté dernièrement des récitations de la Parole de Dieu, accompagnées d'exhortations fraternelles. — A vrai dire, leur seule fête est celle du renouvellement de l'année dont je vais vous parler.

Les indigènes de Taïti et de Mooréa pensent longtemps à l'avance à ce mystérieux moment. Pendant les derniers jours de décembre leur esprit en est pour ainsi dire entièrement absorbé. Pareille chose se passe aussi dans notre patrie ; mais chez nous la plupart des parents se préoccupent peut-être plus des jolis cadeaux qu'ils feront à leurs enfants, et ceux-ci de ce qu'ils vont recevoir, que des leçons sérieuses que la fuite du temps nous donne à tous. Ici, pas de présents, et relativement, peu d'excitation extérieure. La rapidité avec laquelle on passe d'une année dans une autre occupe seule la pensée des indigènes. Durant l'année qui est sur le point de s'envoler, et de disparaître pour toujours, ils n'ont eu, grâce à leur beau climat, à la régularité des saisons, et au printemps perpétuel dont ils jouissent, aucun souci de la fuite des jours, des semaines et des mois. La fin de l'année seule les touche.

Le gouvernement français, si je ne me trompe, les a peu à peu rendus attentifs à cette époque ; mais la religion seule

pouvait leur faire sentir ce qu'elle a de touchant et de sérieux. Ce sentiment est surtout celui des indigènes qui ont donné leur cœur à Dieu; il n'est cependant pas tout à fait étranger à ceux qui vivent encore selon le train de ce siècle. Quoi qu'il en soit, tous participent à cette fête religieuse.

A Papétoāi, ils se réunissent dans le temple la veille du premier jour de l'an, vers les huit heures du soir; ils chantent jusqu'à dix heures précises des cantiques appropriés à la circonstance. Je dis précises, car ils apportent dans le temple une pendule qui permet à tous de voir le temps passer devant leurs yeux.

A dix heures commence le service proprement dit, où tous les gens du district assistent avec recueillement et un vif intérêt. Cette réunion, où plusieurs diacres et plusieurs frères prennent la parole, est très animée. Les images, les comparaisons, les paraboles, tout ce qui peut illustrer l'événement du jour y abondent. Ils épuisent toutes les images dont se sert l'Écriture sainte pour nous donner une idée de la brièveté de l'existence humaine et, de plus ils trouvent parfois d'heureuses comparaisons dans la nature des objets qui leur sont le plus familiers.

Ils se plaisent, entre autres choses, à comparer au navire, qui disparaît petit à petit aux regards du spectateur, la dernière heure de l'année qui passe pour eux minute après minute, sur la pendule placée devant leurs yeux.

Quelques instants avant que minuit sonne, le pasteur adresse un dernier et solennel adieu à l'année qui s'en va et invite fortement ses auditeurs à se dépouiller du vieil homme. Il va être minuit. Un cantique monte vers Dieu; il me rappelle notre beau chant : « Il vient, il vient : c'est notre Rédempteur. » En voici la traduction presque littérale :

Le voici. Il vient  
Sur les nuées du ciel;

C'est le Fils de Dieu ;  
 C'est Jésus-Christ ;  
 C'est le juge  
 Qui doit juger le monde.

Il vint autrefois  
 Il vint comme Sauveur ;  
 Tel n'est pas le but  
 De sa seconde venue ;  
 Il vient comme juge  
 Pour juger le monde.

Le chant cesse, il est minuit ; le pasteur dit : « Prions Dieu ; » et aussitôt tous les genoux se ploient devant l'Eternel ; le plus parfait silence règne dans le temple ; seule, la cloche de l'Eglise fait douze fois vibrer l'air de sons graves et harmonieux, et l'âme recueillie fait monter vers le trône de la grâce une prière silencieuse. Moment solennel et béni ! C'est en confessant ses péchés que l'on quitte une année, c'est porté sur les ailes de la prière et du recueillement que l'on entre dans la nouvelle. Heureux ceux qui, à leurs derniers moments, passent ainsi du temps dans l'éternité !

Le pasteur prend de nouveau la parole. Il salue la nouvelle année et adresse une pressante exhortation à l'assistance. Alors, la physionomie de l'assemblée semble renouvelée ; on dirait que le souffle de l'Esprit de Dieu a passé sur l'auditoire et que les membres de l'Eglise ont eu part à quelques-uns de ses dons. Heures précieuses de rafraîchissement spirituel ! Halte trop courte à Elim !

Les exhortations des diacres et des frères deviennent de plus en plus animées. Ils insistent sur la nécessité pour les non croyants de se convertir à Dieu de tout leur cœur. et pour les membres de l'Eglise de travailler avec une nouvelle énergie au renouvellement de leur cœur, d'avoir de nouvelles pensées, de nouveaux désirs, de nouvelles aspirations, une conduite nouvelle ; en un mot de devenir de



nouvelles créatures, comme Jésus-Christ nous y exhorte : « Si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut entrer dans le royaume des cieux, » et en se rappelant cette parole de l'apôtre Paul : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature ; les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles. »

Le service se termine à une heure. L'*amen* prononcé, tout le monde, le sourire sur les lèvres, se dirige vers le pasteur et vers les membres de sa famille pour leur souhaiter une heureuse année, une année de salut, dans les termes suivants : « *Ia ora na outou, te matahiti api,* » ce qui signifie : « Puisse votre âme être sauvée et votre corps se bien porter durant cette nouvelle année. » Ensuite ils se saluent mutuellement par de longs et vigoureux serremens de mains. On dirait des membres d'une famille qui auraient été longtemps séparés.

Le premier jour de l'an est la continuation de la fête de la veille. Presque tous les gens du district sont présents au service religieux du matin. Hélas ! quelques-uns emploient cette journée à faire ce qui déplaît aux yeux de Celui qui la leur a si miséricordieusement accordée ! Dans l'après-midi a lieu une récitation de versets de l'Écriture sainte suivie des exhortations des diacres. Des frères et des sœurs contribuent abondamment à l'édification des membres de l'Église et parfois au réveil de quelque âme immortelle qui dormait du sommeil de la mort et pour laquelle commence avec une nouvelle année une vie nouvelle.

Laissez-moi, bien cher Directeur, terminer en vous rappelant les heures de recueillement et de bénédictions spirituelles dont j'ai joui auprès de vous, de votre famille et des élèves missionnaires aux divers renouvellements d'année que nous avons vus ensemble. Mon âme, je l'espère, sera au milieu de vous à la fin de cette année pour jouir de

votre communion, pour intercéder auprès du trône de la grâce en votre faveur et surtout en faveur de l'œuvre de Dieu ici-bas.

Agrérez, etc.

P. BRUN, pasteur.

## FRANCE.

### NOS JOURNAUX MISSIONNAIRES.

Toutes les Sociétés de missions ont appris par l'expérience à compter parmi leurs éléments de vie les plus essentiels les feuilles spéciales consacrées à raconter leurs opérations et à tenir leurs amis au courant de ce qui se fait dans le monde en vue de l'évangélisation des âmes. Tel est, nos lecteurs le savent, le caractère des deux feuilles de la Société de Paris, celle-ci et le *Petit Messager des missions*. Ces publications sont, chez nous comme partout, et plus peut-être qu'ailleurs, indispensables pour l'éveil et pour le maintien de l'esprit missionnaire ; on ne saurait en conséquence, désirer trop vivement que le chiffre de leurs lecteurs s'accroisse. Il est loin d'avoir été jusqu'ici ce qu'il devrait être. C'est par milliers, et non par centaines qu'il faudrait pouvoir les compter. Qu'il nous soit permis d'inviter très instamment nos amis à concourir à la réalisation de ce vœu, en se réabonnant eux-mêmes, en abonnant leurs enfants au *Petit Messager*, et en nous procurant autour d'eux de nouveaux abonnés. C'est un moyen bien simple de venir en aide à une cause qu'ils aiment, et que tous, sans doute, ils se regardent comme obligés de servir le plus efficacement possible.

Nous rappelons que pour le *Journal des missions* le prix d'abonnement n'est que de 6 fr. et pour le *Petit Messager* que de 2 fr. par an. — Ces abonnements courent du 1<sup>er</sup> janvier à la fin de l'année. (Voir page 3 de la couverture.)

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### THIBET.

A la Pentecôte dernière, les missionnaires moraves que leur amour des âmes a poussés et retient sur les hauteurs de l'Himalaya, ont eu la joie de voir s'accroître d'un membre leur petite congrégation de Kielang. Un Thibétain, nommé Schredol, qu'ils employaient depuis quelque temps à titre d'instituteur, y a fait profession de la foi chrétienne et a pu recevoir le baptême. Les frères Redslob et Heyde ajoutent au récit de cette conversion d'autres renseignements intéressants. Il en résulte que malgré la rareté des baptêmes, l'influence de l'Évangile commence à se manifester par plus d'un indice certain. L'autorité des lamas, les croyances superstitieuses et le stupide bigotisme de leurs adhérents décroissent rapidement, et le sentiment qu'ils ont eux-mêmes de ce déclin contribuera certainement à rendre plus efficace la prédication de la vérité.

Il existe à Lhasa une coutume que des missionnaires chrétiens ne pouvaient manquer de remarquer. Toutes les années le chef des lamas, faisant venir devant lui un homme, — toujours choisi parmi les plus pauvres, — le revêt d'une peau de chèvre dont les poils sont tournés en dehors, et lui pose sur la tête une coiffure des plus étranges. Dans cet accoutrement, on le mène hors de la ville sur les bords de la rivière voisine, et là, avec force cérémonies bizarres, on fait venir sur lui, dit-on, les péchés de tous les habitants de la ville; après quoi le pauvre homme doit traverser la rivière et vivre pendant plusieurs semaines dans le dé-

sert, privé de toute communication avec ses semblables, en usant des aliments qu'on lui apporte sans faire avec lui le moindre échange d'idées. Sa tâche achevée, il revient en ville et y reçoit du peuple de grands présents, regardés comme une sorte de compensation ; ce qui n'empêche pas de regarder comme ignominieux le rôle que le malheureux a rempli, de sorte qu'à très peu d'exceptions près, personne ne l'accepte volontairement. Inutile de faire remarquer la ressemblance de cet usage avec l'institution du bouc émissaire dans la religion mosaïque. Quelle qu'en soit l'origine, il prouve au moins qu'au Thibet la nécessité d'une expiation pour le péché n'est pas une idée complètement nouvelle.

Plusieurs des livres du Nouveau Testament ont été traduits et imprimés déjà en langue thibétaine. Les missionnaires travaillent avec courage à l'achèvement de cette œuvre, condition indispensable de tout succès solide.

---

## MADAGASCAR.

L'année dernière, le Comité de la Société des missions de Londres avait chargé deux de ses membres, le docteur Mullens, secrétaire, et le révérend Pillans, d'aller étudier sur les lieux la situation et les besoins des œuvres de la Société à Madagascar. Ces délégués, revenus dernièrement de leur long voyage, ont, dans plusieurs réunions privées tenues à Londres, rendu compte d'une partie des choses qu'ils ont vues et décrit les impressions qu'ils en ont rapportées. Les magnifiques résultats accordés au zèle des missionnaires dans cette île donnent à ces appréciations une importance exceptionnelle.

D'après les communications du docteur Mullens, la population de Madagascar peut être évaluée tout au plus à



deux millions et demi d'âmes. Les anciens géographes parlaient de cinq millions mais ils avaient, selon toute apparence, cru les provinces de l'intérieur beaucoup plus peuplées qu'elles ne le sont en réalité. Il importe de ne pas commettre une erreur du même genre en ce qui concerne les effets de la prédication du Christ dans l'île.

Dans une grande conférence tenue dans la capitale, pour leur faciliter l'accomplissement de leur tâche, les délégués apprirent que sur les 300,000 Malgaches qui ont fait profession de christianisme, il en est 60,000 environ dont les noms sont inscrits aux registres des Eglises; mais que dans ce second chiffre se trouvent, d'après les missionnaires ou les pasteurs les plus au courant de la situation, bien des noms indignes d'y figurer. De sorte qu'en définitive c'est à 20,000 ou 25,000 que se monte le nombre des personnes qu'on peut vraiment appeler des convertis et regarder comme tels sans courir le risque de se tromper. C'est moins, peut-être, a remarqué l'orateur, qu'on ne l'espérait; mais si l'on réfléchit au petit nombre d'années qui se sont écoulées depuis que cette œuvre, en apparence écrasée par de violentes persécutions, a pu être reprise et vigoureusement poussée, on conviendra qu'il y a là une preuve éclatante de la bonté du Seigneur et de la puissance de l'Évangile. Vingt-cinq mille chrétiens lisant la Bible, fréquentant le culte et s'efforçant de vivre en tout comme doivent aspirer à vivre des disciples de Christ, ne sont pas peu de chose. On peut se demander si l'histoire de l'Église chrétienne a jamais eu à enregistrer d'aussi grandes conquêtes obtenues en si peu de temps.

Ajoutez à la valeur intrinsèque de ce noyau chrétien qu'il exerce autour de lui une influence bienfaisante, qu'il est disséminé en beaucoup de lieux, et partout prompt à seconder les travaux des missionnaires et des pasteurs indigènes, dont plusieurs font preuve de zèle, de dévouement et de capacité. Des renseignements plus précis sur les mou-

vements produits par ce concours de circonstances et sur les moyens de les organiser d'une manière de plus en plus efficace, seront mis sous les yeux du Comité dans le rapport officiel de ses délégués. De longues journées passées en entretiens sur ce sujet, ont mis ceux-ci en mesure de proposer un plan général d'évangélisation dont ils pensent qu'on peut attendre de bons résultats.

• En attendant, » dit le docteur Mullens, « une heureuse coïncidence nous a permis, à mon collègue et à moi, d'assister à l'inauguration d'un des temples commémoratifs destinés à rappeler le souvenir des martyrs de l'un et de l'autre sexe qui surent, il y a un quart de siècle, faire à leur foi le sacrifice de leur vie. Un grand nombre d'enfants, de parents ou d'amis de ces héros chrétiens assistaient à cette fête. Nous fûmes frappés de la manière dont ils parlaient de la fidélité de leurs ancêtres. Ils le faisaient avec un profond respect et une vive reconnaissance, mais sans vanterie, comme d'une chose toute simple; ce n'était à leurs yeux que l'accomplissement d'un devoir sacré. Et, cependant, que de merveilleux récits nous furent ainsi faits, soit dans le nouveau temple dont je parle, soit ailleurs, par nos missionnaires ou par des frères indigènes, attestant l'énergique piété des martyrs et, chez leurs descendants, un désir sincère de marcher dignement sur leurs traces. Nous avons eu, mon collègue et moi, le privilège de descendre dans des souterrains où les victimes de la persécution s'assemblaient pour célébrer en secret le culte du vrai Dieu, et où venait souvent les surprendre ou les pourchasser la soldatesque sans pitié qu'envoyait à leurs troussees la cruelle Ranavolo. Nous avons serré la main de plus d'un fidèle qui, dans ces jours de terreur, s'était caché sous les rochers; de plus d'un pasteur indigène qui, suivant les fugitifs dans ces sombres retraites, ou peut-être à travers quelque marais fangeux, les consolait en leur rappelant les pro-

messes de la Parole sainte ou en célébrant avec eux la Cène du Seigneur. Nous avons pressé la main d'hommes jadis condamnés au travail des mines ou vendus comme esclaves. L'un d'eux avait été acheté par un prêtre français, qui, s'intéressant à lui, l'avait emmené à l'île Bourbon. Là, on avait essayé d'en faire un catholique romain ; mais il fit hautement profession d'un christianisme si protestant et paria si résolûment de la toute suffisance de Christ comme prophète et comme rédempteur, qu'après de longs efforts inutiles, les convertisseurs prirent le parti de se débarrasser de lui en le renvoyant à Madagascar..... Mais je n'en finirais pas si j'entreprenais de répéter tous les faits intéressants que nous avons appris dans nos relations d'un an avec nos frères malgaches. Ce souvenir restera gravé en moi comme celui d'une année merveilleuse.»

Parlant plus loin des conversions récentes qui ont eu le plus de retentissement, soit dans Antananarive soit ailleurs, M. Mullens mentionne avec reconnaissance l'accueil fait aux délégués anglais par la reine et ses principaux officiers. « Dès notre arrivée, » dit-il, « nous trouvâmes toute la Cour assemblée pour nous faire honneur. En réponse aux remerciements que nous offrîmes à la reine pour la protection dont jouissent nos missionnaires et pour le vif intérêt qu'elle et son mari, le premier ministre, prennent à tous les travaux entrepris en vue d'évangéliser ses sujets, la reine nous adressa des paroles qui nous firent d'autant plus de plaisir que nous avions lieu de les croire parfaitement sincères. D'après ce que nous avons vu, je ne crois pas, pour mon compte, qu'il y ait, dans tout Madagascar, quelqu'un qui se préoccupe plus sérieusement des progrès de son peuple en tout ce qui est saint ou bon. Personne ne se réjouit de voir la jeunesse croître en instruction, et les vieillards s'affermir dans la piété, plus que ne le font la reine et son premier ministre. La veille de notre départ, tous les pasteurs de la capitale, et plusieurs membres

ou pasteurs des autres Eglises, s'étaient réunis pour nous faire leurs adieux. La reine, le premier ministre et d'autres grands officiers s'associèrent à cette manifestation. « Recevez pour vous-mêmes, » nous fut-il dit dans cette occasion, « et reportez à vos amis d'Angleterre l'expression de notre reconnaissance et de nos sentiments affectueux. « Nous nous souvenons de ce que ces amis ont fait pour nous au temps de Radama I<sup>er</sup>. Leurs sacrifices, leurs longs travaux, et plus tard leur tendre sympathie en faveur des persécutés vivent en nous. Nous vous remercions d'avoir repris la mission, et sommes heureux de la visite que vous êtes venus nous faire. Saluez de notre part nos frères d'Angleterre, et dites-leur que nous les aimons bien cordialement. »

A l'appui de ces salutations orales, les délégués ont rapporté une adresse des chrétiens malgaches au Comité de la Société, dont l'exécution matérielle fait honneur à l'habileté des artistes calligraphes du pays. Ils y ont imité avec bonheur l'écriture et les ornements, assez compliqués, de la lettre du Comité que la délégation avait été chargée de porter à Madagascar.

---

A la suite de ces fragments du rapport, on ne lira pas sans édification une anecdote qui montre ce que la prière est devenue pour les chrétiens malgaches. Nous l'empruntons à une lettre de M. Pool, l'architecte que la Société des missions de Londres avait envoyé à Madagascar pour y diriger la construction des temples dits monumentaux, à la dédicace de l'un desquels assista le D<sup>r</sup> Mullers.

« Le chef d'une famille puissante, dit M. Tool, revenait de la guerre. Il arriva chez lui à neuf heures du soir. Ses serviteurs et ses esclaves (hélas ! il y a encore des esclaves à Madagascar, mais cela aussi disparaîtra) l'attendaient dans la cour, tandis que sa famille et ses amis remplissaient un



vaste salon. Moi-même je guettais son arrivée du fond de mon petit jardin, qui touche à sa maison. Dès qu'il eut posé le pied dans son salon, tous les assistants se mirent en devoir de l'entourer, mais lui, les arrêtant d'un geste, s'avança vers un siège placé à l'extrémité de la pièce, déposa sur le sol son chapeau de général ; puis, joignant les mains, il dit d'une voix forte : *Prions*, et fit monter de ferventes actions de grâces vers Dieu, le bénissant de lui avoir conservé la vie, d'avoir, pendant son absence, gardé sa famille et ses amis, etc., etc. Ainsi, avant d'avoir embrassé les filles affectueuses qui font sa joie, ce père avait, dans le secret de la vie privée, ressenti le besoin de remercier son protecteur suprême. Ce devoir accompli, toute l'assistance lui témoigna combien elle était heureuse de le revoir. Cette scène ne sortira jamais de ma mémoire. »

Les quatre temples commémoratifs que M. Pool était chargé de faire construire sont terminés et ont été consacrés au culte en présence de foules nombreuses et recueillies. D'autres édifices du même genre ont été bâtis en même temps ; mais avant de quitter la capitale, l'architecte doit achever un collège capable de contenir 200 élèves, avec deux corps de logis pour les professeurs.

---

## MEXIQUE.

### *Vingt ans de la vie d'une jeune chrétienne.*

L'année dernière, au mois d'août, nous avons brièvement raconté les origines du protestantisme au Mexique, et mentionné particulièrement la part qu'y a prise une femme chrétienne des États-Unis, nommée Miss Rankin (1). Quelques détails de plus sur les travaux de ce

---

(1) *Journal des missions*, 48<sup>e</sup> année, page 309.

vaillant pionnier de l'Évangile parmi les Indiens intéresseront nos lecteurs. Ils y verront comment naissent les vocations missionnaires et tout le bien qu'une femme est capable de faire dans le champ de l'évangélisation quand elle y est poussée et soutenue par la puissance des fortes convictions auxquelles a été promise la victoire sur le monde.

Née dans les régions montagneuses qui séparent, à l'ouest, le Mexique de l'immense bassin du Missisipi, Miss Rankin y avait, dès l'enfance, entendu beaucoup parler du Mexique et des affreuses misères, tout à la fois spirituelles et physiques que, depuis trois siècles, la main d'un impitoyable oppresseur y accumule sur ces tribus indiennes qui forment, à elles seules, les trois quarts de la population.

Ces récits, joints à ce que l'enfant put voir de ses propres yeux dans ces contrées, encore un peu sauvages, que traversaient continuellement des Indiens fugitifs, marchands ambulants ou vagabonds, était de nature à fixer l'attention d'un esprit naturellement sérieux. Miss Rankin avait en elle d'autres motifs de s'y intéresser. De bonne heure, son âme s'était ouverte aux appels de la grâce; son père, lecteur assidu des Saints Livres, lui avait inspiré l'horreur de tout ce que l'Esprit saint y appelle le mal, et elle-même s'était nourrie avec délices de la lecture de ces journaux missionnaires qui tiennent une si grande place dans la littérature religieuse des États-Unis. Comment, dans de telles conditions, la jeune chrétienne se serait-elle contentée de payer aux malheurs dont elle se préoccupait le tribut d'une oiseuse pitié? Tout naturellement, elle se demanda s'il n'y avait rien à tenter pour y remédier, et la réponse à cette question ne fut pas longue à venir. Ces pauvres Indiens croupissaient dans une crasse ignorance, il fallait faire arriver entre leurs mains la Parole de Dieu; tout le monde les opprimait, les méprisait ou les repoussait, il fallait les aimer, le leur faire voir et aller, dans

ce but, les trouver chez eux. Pourquoi ne consacrerait-elle pas sa vie à cette recherche? N'était-elle pas elle-même au nombre de ces âmes pécheresses et perdues que Jésus-Christ était venu chercher du ciel sur la terre?

Ces pensées, rapidement passées à l'état de projet, et hautement exprimées, soit dans ses montagnes natales, soit, plus tard, à la Nouvelle-Orléans, avec cette vivacité de langage qui est une des forces de la jeunesse, donnèrent lieu à des remarques peu encourageantes. A quoi pensait cette jeune fille? Quoi! s'en aller chez les Indiens du Mexique, avec l'espoir d'améliorer leur sort en les amenant à l'Évangile! « Jamais, disait l'un, plan plus chimérique ne fut conçu. Ces Indiens sont une race profondément dégradée et perdue sans retour. La religion que leurs prêtres lui ont donnée ou laissée est la seule qu'ils méritent, la seule qu'ils puissent supporter. » « D'ailleurs, ajoutait un autre, ce n'est pas là l'œuvre d'une femme. Comment en concilier l'accomplissement avec les convenances et la dignité dont une femme ne saurait se départir? »

A vues humaines, ces objections, soulevées non-seulement par des mondains, mais par des chrétiens et même par plus d'un vénérable pasteur, avaient quelque chose de spécieux. Elles eurent pour effet de troubler profondément l'esprit de la jeune servante de Christ, mais non de la faire reculer. Elle-même a raconté, plus tard, dans un cercle d'amis, une de ces luttes intérieures dont l'âme croyante ne sort victorieuse qu'avec le secours d'en haut. « Un dimanche après-midi, dit-elle, j'étais à méditer mes plans et à m'affliger de mes premières déceptions, quand le Tentateur s'approcha de moi. « Pourquoi, me disait-il, vouloir « être plus sage que les autres? Ces gens (ceux qui décon- « seillaient l'entreprise) connaissent mieux que toi le Mexi- « que et les Indiens. Laisse là cette folle espérance dont il « ne peut sortir aucun résultat réel. » Et à ces suggestions

perfides, j'allais perdre tout courage, quand tout à coup je sentis que l'adversaire n'était pas seul auprès de moi. Une voix retentit dans mon cœur, qui me rappela, tout aussi clairement que si elle avait résonné à mes oreilles, cette parole du Maître : *Allez et prêchez l'Évangile à toute créature.* « A toute créature, » m'écriai-je ! « Mais, Seigneur, ces Mexicains sont aussi tes créatures. En donnant tes ordres, tu les y comprenais sans doute : malheur à qui oserait les en exclure. » Et depuis ce moment, » ajoute Miss Rankin, « le combat prit fin ; je n'éprouvai plus ni défaillances, ni la moindre irrésolution. Ne venais-je pas de renouveler avec Christ l'engagement de me consacrer tout entière à cette œuvre, quels que pussent être les fruits de mon travail et alors même qu'il ne me serait pas donné d'en voir ? »

Miss Rankin était âgée de dix-sept ans, quand elle entra décidément dans la carrière que sa foi lui avait tracée. Ses premières opérations furent modestes, comme le sont restées toutes celles qui suivirent. Elle n'avait ni la prétention de prêcher elle-même l'Évangile, ni de fonder pour les Indiens une mission proprement dite. Son seul but était de préparer les voies du Seigneur au Mexique en y faisant pénétrer les livres saints, en concourant dans la mesure de ses moyens à y répandre l'instruction et à provoquer, d'une manière ou d'une autre, au sein de ces masses ignorantes, le besoin d'une religion plus spirituelle que les grossières superstitions dont elles s'étaient contentées jusque-là. Ce fut dans ces idées qu'en 1852, la jeune fille, alla fonder dans le Texas, à Brownsville, aussi près que possible de la frontière mexicaine, une école, qui répondit si bien à ses espérances que, quelques années après, elle crut devoir la transporter en plein Mexique, à Monterey, capitale de la province de ce nom.

Dans ces deux localités, l'établissement de miss Rankin



devint un centre d'activité missionnaire, ce qui a fait dire de son habile et intrépide directrice qu'elle formait à elle seule un Comité d'évangélisation, dont elle était tout à la fois le président, le secrétaire, le trésorier et l'agent le plus laborieux. En dépit de tous les obstacles que lui suscitèrent le fanatisme intéressé des uns et l'ignorance des autres, elle eut de nombreuses élèves, forma des institutrices ou des femmes propres à devenir de bonnes mères de famille, fit par ces femmes, par d'autres amis ou par des colporteurs, circuler la Bible dans toutes les directions, et eut le bonheur de voir l'Esprit saint se servir de son influence pour amener les âmes à Christ. « Je n'eus pas de peine, dit-elle, à me conformer à l'esprit et à la lettre de l'Évangile en m'abstenant de prêcher moi-même, parceque, sous l'impulsion d'une étude sérieuse de la Parole sainte, plusieurs prêtres se mirent d'eux-mêmes à exposer la doctrine du salut en Christ, aussi fidèlement et avec autant de clarté que l'auraient pu faire des théologiens formés dans les meilleures universités protestantes. »

Raconter de suite et avec détail l'emploi des vingt années que miss Rankin a passées de cette manière — elle est encore à l'œuvre au moment où nous écrivons — exigerait plus de temps et des renseignements plus précis que nous n'en avons à notre disposition. Il suffira de dire que si, depuis quelques années, le Mexique est devenu l'un des champs missionnaires les plus intéressants et les plus manifestement bénis parmi les pays réputés non païens, la généreuse initiative de miss Rankin y a été pour beaucoup.

Dans un autre sens, on peut même dire que les missions du Mexique lui doivent l'existence ou que, du moins, elle en a hâté la fondation. A l'époque où elle quitta Brownsville pour Monterey, l'insuffisance de ses ressources, en présence d'un champ de travail plus étendu, l'avait forcée

d'appeler à son secours une des grandes Sociétés d'évangélisation des Etats-Unis. En réponse à cet appel, la Société envoya au Mexique le premier missionnaire qui s'y soit établi; d'autres institutions ou Eglises suivirent cet exemple, et de là date le remarquable mouvement dont les amis des missions suivent les effets avec tant d'intérêt.

En plaçant son œuvre personnelle sous l'égide du Conseil américain des missions, miss Rankin, avait pu lui offrir, en guise d'inventaire, des résultats positifs : un ancien curé mexicain devenu ministre du saint Evangile, six congrégations déjà constituées en Eglises, deux écoles normales en pleine voie de prospérité, et tout un pays ouvert à la dissémination des saintes Ecritures par les colporteurs dont elle avait été la première à diriger les travaux.

Les amis de miss Rankin souhaitent qu'elle ait un jour le loisir de raconter elle-même les bénédictions dont elle a été l'objet au Mexique. Ce livre, si jamais il paraît, renfermera bien des récits curieux, auxquels pourra donner une physionomie pittoresque le tableau des difficultés de tout genre contre lesquelles l'auteur a dû lutter, de la haine irréconciliable que lui avait vouée le clergé mexicain et des dangers, de tout genre aussi, qu'elle a courus, soit dans son établissement, soit dans de nombreux voyages, par terre ou par eau, à travers un pays si profondément remué, depuis une trentaine d'années, par les passions politiques et par des guerres sans cesse renaissantes, y compris la malheureuse intervention française dont chacun sait les désastres et la triste issue. Une anecdote, racontée dernièrement par un journal des Etats-Unis, les *Feuilles missionnaires* de Chicago, pourra donner une idée de l'intérêt que présente ce côté de la vie missionnaire au Mexique.

C'était à Monterey, un jour de Noël. La directrice de l'établissement missionnaire s'appêtait à goûter avec ses

élèves et avec d'autres chrétiens du lieu, les douces joies de ce jour de fête, quand tout à coup retentirent au dehors des cris forcenés et vint fondre sur la maison une grêle de pierres qui, en quelques instants, fit voler en éclats toutes les vitres, endommagea la toiture et aurait pu, sans la solidité de l'édifice, devenir plus désastreuse encore. C'était l'œuvre d'une populace fanatique dont on n'apprit les griefs que plus tard.

Pendant la nuit, quelqu'un avait abattu et mis en pièces une des madones les plus vénérées de la ville. A la vue des débris épars sur le sol, les premiers adorateurs de la journée, profondément indignés, s'étaient demandé quel pouvait être l'auteur d'un tel sacrilège. Un prêtre, montant aussitôt en chaire, avait charitablement répondu à la question en désignant l'*hérétique étrangère* ou quelqu'un de ses amis; sur quoi la foule, saisissant au vol ce mot d'ordre mal déguisé, avait couru livrer à la maison de l'*hérétique* l'assaut que nous avons dit. Dans la pensée des chefs du rassemblement, les choses devaient aller plus loin qu'un vain bruit de projectiles. On y parlait de tuer, et à certain moment, des barils de poudre introduits furtivement dans les soupiraux, annonçaient l'intention de faire crouler le bâtiment avec tout ce qu'il contenait. Heureusement que miss Rankin, avertie à temps par un enfant du dehors, put empêcher la catastrophe. Mais faire cesser le siège de la maison ne lui fut pas si facile. Soit insouciance, soit mauvais vouloir et connivence secrète avec le clergé, les autorités locales n'avaient rien fait pour rétablir l'ordre. Ce ne fut que vingt-quatre heures plus tard que, grâce à l'intervention des consuls étrangers, les assaillants se retirèrent. Miss Rankin compte cet incident au nombre des innombrables délivrances dont elle a eu à bénir le Dieu qu'elle sert. Un bel esprit de Monterey fit, à propos de cet incident, un jeu de mot intraduisible en français, mais dont le sens était que les prêtres auraient trouvé plus facile de

faire sauter la mission protestante en l'air que de la coucher par terre en démontrant du haut de la chaire qu'elle enseignait le mensonge.

Ce mot est caractéristique. Depuis l'arrivée des missionnaires, une douzaine de prêtres, arrachés à l'erreur par la lecture de la Bible, ont eu le courage d'en prêcher fidèlement le contenu, et il en est parmi eux de très éloquents. Mais en général, le clergé mexicain, renommé entre tous pour son ignorance, son fanatisme et le relâchement de ses mœurs, est resté l'irréconciliable adversaire d'une pure prédication de l'Évangile. Grâce à l'abolition de l'union de l'Église avec l'État et à la proclamation, par le Congrès, d'une complète liberté des cultes (en septembre 1873), l'emploi de la force ouverte lui a été interdit, mais d'autres moyens d'action lui sont restés, et il en use sans scrupule. On sait qu'à son instigation, des assemblées protestantes ont été assaillies, des temples brûlés, des évangélistes maltraités, et qu'un jeune missionnaire, le révérend Stephens, est tombé sous les coups d'une foule furieuse.

Mais que sont les prêtres ou les foules qu'ils conduisent, pour résister à la vérité, quand Dieu veut qu'elle ait son cours? Aujourd'hui, quatre ou cinq Sociétés de missions établies au Mexique voient d'année en année et pour ainsi dire de mois en mois, se multiplier le nombre de leurs lieux de cultes et de leurs congrégations plus ou moins organisés en Églises.

Laissons parler le journal de l'une d'entre elles :

#### *Travaux de l'Église presbytérienne des États-Unis.*

« Nous avons au Mexique trois centres principaux d'action : *Zucatécas* et *Saint-Louis de Potose*, capitales particulières des États du même nom, et *Mexico*, siège du gouvernement de la République.



« Dans le premier de ces États, la plus ancienne et la plus considérable de nos congrégations est celle de *Cos*, petite ville d'environ 4,000 habitants, — presque tous employés au travail des mines — et située à vingt lieues environ du chef-lieu. L'Église, qui compte environ 300 membres, dont 150 communicants, se trouve momentanément placée sous la direction d'un pieux laïque du nom d'Amador. Une jolie petite chapelle, qui a coûté environ 1,000 francs, une presse, due à la générosité de quelques amis chrétiens de Philadelphie, une école du dimanche qui compte 130 élèves et deux écoles primaires, l'une de garçons avec 60 élèves, et l'autre de filles, qui en a 45, témoignent des développements qu'a déjà pris cette œuvre importante. »

Nos autres stations dans l'État de Zacatécas sont :

*Salado*, avec une congrégation naissante de 50 membres,

*Fremillo*, dont l'Église compte de 80 à 100 personnes, et une école du dimanche florissante.

*Tecolétés*, petite ville de mineurs, où un certain nombre de personnes, remarquablement sérieuses, reçoivent avec bonheur les visites du pasteur de Zacatécas.

*Jérez*, où il a fallu suspendre momentanément le culte par suite des attaques d'une populace fanatique, mais où subsistent les éléments d'une vigoureuse congrégation.

Et enfin la capitale du district, *Zacatécas*, où, en décembre 1872, 250 fidèles prirent part à l'inauguration d'un lieu de culte loué, par eux au prix de 240 dollars par an.

En somme, dans ce district, six congrégations fondées en une seule année et où, durant les six derniers mois, le baptême a été administré à 43 adultes et à une vingtaine d'enfants.

Le district de *Saint-Louis de Potosé* ne compte encore qu'une station, celle du chef-lieu; mais le révérend Thompson, qui s'y établit en novembre 1872, et qui a pour auxiliaire un excellent prédicateur laïque, le sénor Vivero,

pense que très prochainement il y aura lieu d'organiser des congrégations, dans quatre ou cinq villages des environs. Les autorités de Saint-Louis de Potosé, appartenant au parti libéral, se sont, dès l'origine, montrées très décidées à faire respecter les droits du protestantisme.

*Mexico:* Lorsque, en 1872, le révérend Hutchinson vint se fixer à Mexico, il y trouva déjà formées deux congrégations protestantes, l'une fondée par le révérend Riley, agent du Conseil américain des missions, et l'autre adhérant aux formes et à l'esprit de l'Église épiscopale des États-Unis. Il avait pour mission, quant à lui, de se mettre en relations avec neuf congrégations catholiques romaines, qui protestaient contre la nomination d'un évêque et avaient demandé à l'Église presbytérienne des États-Unis de leur venir en aide. Ces dissidents du papisme sont devenus un puissant instrument d'évangélisation dans la ville. Plusieurs de leurs prédicateurs attirent par leur éloquence de nombreux auditoires dans de vastes temples qu'ils ont achetés et appropriés conformément à l'esprit du protestantisme. Le missionnaire donne deux fois par semaine des leçons de théologie à treize jeunes gens remplis d'intelligence qui, sans renoncer à leurs professions particulières, s'en vont, le dimanche, prêcher l'Évangile dans les villages des environs. Un recueil d'hymnes populaires avec musique, publié par M. Hutchinson, a été adopté par les autres missions protestantes. Il rendra de grands services dans les régions où l'espagnol est compris ou parlé. Une jeune institutrice des États-Unis, miss Allen, a ouvert une école supérieure de filles, dans le but d'en faire des institutrices. Une école de jeunes gens, tenue le soir par M. Hutchinson, a pour objet de former des maîtres d'école, et si possible des prédicateurs. Vingt-cinq élèves, dont la plupart de race indienne, suivent dès à présent ces leçons.

A l'œuvre de Mexico se rattachent dix ou douze postes d'évangélisation, dont voici les principaux :

La *Vera-Cruz*, où depuis huit mois, l'un des élèves de M. Hutchinson, senior Queseda, employé dans une maison de banque, prêche gratuitement l'Évangile à une congrégation dont le chiffre s'est rapidement élevé de cinq à plus de cent personnes.

*Tisapan*, gros village manufacturier où une centaine d'adhérents se sont cotisés, à quelques sous par semaine, pour l'achat d'un terrain destiné à la construction d'une chapelle.

*San-Pedro*, avec deux congrégations, dont l'une d'environ cent membres, tous de race indienne, se distingue par la rigidité de ses mœurs, et dont la seconde, moins considérable, mais très vivante aussi, aura bientôt achevé la construction d'une petite chapelle. Ces congrégations sont séparées l'une de l'autre par un charmant petit lac dont la ville occupe les deux rives.

*Contradera*, ville de garnison, où la coopération de quelques soldats et d'autres habitants a permis la formation d'un troupeau et d'une école.

*Rio-Grande*, où le chef d'une grande manufacture de lainages paie à lui seul le loyer d'un lieu de culte.

*Moretas*, dont la congrégation n'est pas encore régulièrement organisée, mais qui, Dieu le voulant, pourra devenir un poste important, comme point central entre huit villages, plus ou moins engagés dès à présent dans le mouvement protestant.

*Toluca*. Cette localité de l'État particulier de Mexico, aurait pu, vu son importance, être désignée comme quatrième centre d'activité missionnaire. La ville, qui compte au moins 30,000 habitants, est située dans une riche vallée, et entourée d'un grand nombre d'autres villes ou villages florissants. La congrégation qu'avait préparée, avec un zèle exemplaire, par des réunions dans sa propre maison,

et tout en se livrant à ses affaires, M. James Pascoe (le commerçant anglais dont on a lu ici les remarques sur l'état actuel des Indiens) s'est accrue, depuis un an, au point qu'elle compte aujourd'hui au delà de 200 membres, dont 125 communicants, et qu'elle a trois anciens et deux diacres. Sur la demande des missionnaires, M. Pascoe a consenti à consacrer à cette œuvre une plus grande partie de son temps.

Une tentative de persécution dirigée, vers la fin de 1872, contre cette Eglise naissante, montre à quels périls le protestantisme est exposé dans ce pays, mais en même temps aussi quelle protection il peut attendre du gouvernement du pays. Un placard, illustré de têtes de mort et d'ossements curieusement entassés les uns sur les autres, avait été affiché dans plusieurs quartiers de la ville; il incitait en termes très peu déguisés, à un massacre général des hérétiques. C'était à la veille d'une grande fête consacrée à la Vierge. Sur-le-champ un exprès envoyé par M. Pascoe, en prévint le missionnaire de Mexico, M. Hutchinson. Celui-ci en référa, par l'entremise de l'ambassadeur des Etats-Unis, au président Lerdo, et, deux heures après, un ordre suprême enjoignait au gouverneur de Toluca de dissiper tout rassemblement qui pourrait se former et de protéger ouvertement les protestants, quelles qu'en pussent être les conséquences. Ainsi réprimés à temps, les auteurs de l'émeute, évidemment cléricale, n'osèrent pas aller jusqu'au bout, mais ils se rabattirent sur deux localités du voisinage, dont il nous reste à parler.

A *Capulhuac*, en effet, un Indien pur-sang qui prêche régulièrement l'Évangile à ses compatriotes, et, à *Matépee*, un distributeur de la Bible, furent, à peu près en même temps, assaillis par la populace et affreusement maltraités. Le *senor Vivero*, accouru au secours du dernier, fut également attaqué et manqua d'y perdre la vie. — Dans aucune des trois localités, néanmoins, ces actes d'hostilité



n'ont arrêté le mouvement; ils ont au contraire, abouti à une plus grande dissémination de la Bible et des traités religieux.

On voit par ce dernier détail que dans le champ d'activité de l'Eglise presbytérienne, comme dans l'œuvre de miss Rankin et dans celles des autres Sociétés établies au Mexique, le texte même des saintes Ecritures est à la base de tous les efforts tentés et de tous les succès déjà obtenus. Ajoutons, en terminant cette notice, déjà longue, quoique incomplète, que la Société biblique britannique et étrangère est aussi à l'œuvre dans ce pays. En rendant compte de ses travaux de 1873, l'agent général qu'elle y entretient, le révérend M. Parkes, annonce que le nombre des volumes vendus au dépôt ou placés par les colporteurs a dépassé 16,500. Il faut observer que dans ce chiffre ne sont pas compris les livres que les missionnaires des Etats-Unis, presbytériens ou congrégationalistes, ont pu recevoir directement de la Société biblique américaine. Sept colporteurs, dont cinq d'origine indienne, ont parcouru le pays dans toutes les directions, avec un dévouement que de grandes difficultés et plus d'une fois une opposition violente n'ont pas arrêté. Depuis la proclamation de la liberté des cultes, les livres saints ont été formellement affranchis de tout droit d'entrée.

Dans son rapport, M. Parkes mentionne comme ayant facilité la dissémination des livres saints, les sentiments d'horreur qu'a provoqués en beaucoup de lieux l'assassinat du révérend Stephens. Quelques jours avant de mourir, ce martyr de l'Évangile se réjouissait de l'extension donnée à l'œuvre biblique, en disant : « Généralement, quand la Bible entre dans une maison par la porte, les images en sortent par la fenêtre. »

Après deux ans de séjour, M. Parkes affirme en dépit

de tous les obstacles, aucun pays ne lui paraît avoir plus de droits que la République mexicaine à la sollicitude et aux efforts des distributeurs de la Bible.

---

## AMÉRIQUE DU SUD.

Nous ne pouvons pas parler aussi souvent que nous le voudrions des œuvres qu'a si courageusement entreprises, à la Terre-de-Feu, aux îles Falkland et sur quelques points méridionaux de la Patagonie, une Société de missions créée spécialement en vue de cette partie du monde, encore aussi peu connue que peu attrayante. Cette mission, à laquelle reste impérissablement uni le glorieux souvenir d'Allen Gardiner et des ses héroïques compagnons de souffrances, a obtenu déjà tout autant de succès qu'on pouvait en espérer. On lisait, il y a quelques semaines, dans une de nos feuilles religieuses :

« La mission établie à Ushuvia fait des progrès encourageants. Elle se compose de deux missionnaires mariés et d'une dame célibataire, qui vivent au milieu d'une population encore libre de toutes les contraintes légales qui protègent les peuples civilisés. Néanmoins, ces serviteurs de Dieu sont sans crainte, se confiant aux soins fidèles de leur divin Maître, qui ne leur font point défaut. A la dernière visite du vaisseau l'*Allen Gardiner*, huit indigènes vinrent lui souhaiter la bienvenue, et le révérend T. Bridges a rendu un compte satisfaisant de la conduite de ces gens. On ne peut guère espérer de voir se produire de grands changements extérieurs chez les personnes âgées. Si elles reçoivent l'Évangile à salut, le premier but de l'œuvre missionnaire est atteint. Mais on a tout sujet d'espérer que la génération qui s'élève sera civilisée aussi bien que convertie. Une amélioration s'est déjà mani-

festée dans la conduite générale de ce peuple. On voit chez lui moins de querelles, moins de vols, d'indiscrétion, de mendicité; d'envie, et, au contraire, plus de bienveillance mutuelle, plus de générosité, et un sincère désir de conduire les enfants dans le droit chemin. Non-seulement ces gens réprouvent, mais, quand c'est nécessaire, ils punissent les torts faits à autrui. L'instruction, sans laquelle il n'y a pas de progrès solide vers le bien, se répand chez eux. La géographie les intéresse fort, et quelques-uns expriment un vif désir de voir d'autres contrées. »

Ajoutons à ces renseignements que le désir signalé dans la dernière phrase a déjà reçu un commencement de satisfaction. Plusieurs jeunes naturels de la Terre-de-Feu, amenés en Angleterre par des amis de la mission, y sont instruits de manière à pouvoir, si Dieu bénit cet essai, exercer chez eux les fonctions d'instituteurs, d'évangélistes ou même de pasteurs. L'un d'eux aurait, dit-on, fait assez de progrès pour qu'on puisse concevoir à cet égard de légitimes espérances.

La création récente d'un évêché de l'Eglise anglicane aux îles Falkland, et le choix, pour occuper ce poste, d'un homme pieux, actif et très dévoué à la cause des missions, sont regardés aussi comme des événements très favorables au développement de l'œuvre. Les marins anglais pieux que leur service appelle à stationner dans ces lointains parages, s'intéressent ainsi davantage aux travaux qui ont pour objet d'en arracher les habitants aux tristes effets de la barbarie.

— Le 30 octobre dernier a été lancé, à Plymouth, en présence d'une foule immense, un joli petit navire destiné à remplacer, au service de la Société de l'Amérique du Sud, l'*Allen Gardiner*, qui, depuis vingt ans, sert aux voyages des missionnaires ou des indigènes, et au transport de leurs provisions entre les îles Falkland et la Terre-de-Feu. Une

jeune chrétienne, miss Stirling, fille de l'évêque anglican des îles Falkland, avait tout naturellement été appelée à figurer dans cette cérémonie. C'est elle qui devait donner un nom au navire: Elle s'en acquitta par un petit discours dont la netteté et la convenance firent une vive impression sur l'assistance. « Cher petit bâtiment, dit-elle, tu vas recevoir le nom d'un héros chrétien. Porte-le bravement à travers tous les périls et tous les risques. Le glorieux passé que tu rappelles pronostique de nouveaux actes de foi, d'amour et de dévouement. Dans les temps d'orage, comme dans les jours de soleil, tu auras à ton bord des témoins de Jésus-Christ, voués à l'extension de son règne. Que Dieu te bénisse ! et qu'il te garde, avec tous ceux au service desquels tu vogueras sous le glorieux nom d'*Allen Gardiner*, que nous te donnons ici. »

Depuis lors, le nouveau bâtiment a été mis en état de prendre la mer.

## NOUVELLES RÉCENTES

LA SEMAINE DE PRIÈRES EN 1875.

*Sujets de prières indiqués par la Branche française  
de l'Alliance évangélique.*

DIMANCHE 3 JANVIER. — Prédications et prières. *Christ seul notre prophète, notre sacrificeur et notre roi.*

LUNDI 4. — Actions de grâces et humiliation. Coup d'œil sur le passé ; demander à Dieu de nous donner d'exprimer notre reconnaissance, non-seulement de bouche mais surtout par notre vie. Humiliation pour les péchés de la nation



et pour ceux des individus. Demander du secours pour surmonter les tentations.

MARDI 5. — Pour les rois et pour ceux qui sont constitués en autorité, pour les soldats et les marins, pour les riches et pour les pauvres, pour les prisonniers et les captifs, pour les affligés et pour ceux qui sont dans le deuil, pour les persécutés et les opprimés.

MERCREDI 6. — Pour les enfants dans la maison paternelle et au-dehors. Pour les instituteurs, pour les universités et les collèges, pour les ministres de l'Évangile et les écoles du dimanche,

JEUDI 7. — Pour l'extension de la liberté religieuse dans le monde entier, pour la conservation de la paix entre toutes les nations, pour la cessation des guerres, pour l'accroissement de la charité entre les chrétiens de tous les pays, pour les relations des diverses nations entre elles et pour que les progrès du commerce et des sciences puissent contribuer à l'avancement du règne de Christ.

VENDREDI 8. — Pour la conversion du peuple d'Israël, pour que la connaissance de l'Évangile soit abondamment répandue parmi les idolâtres et parmi les peuples placés sous le joug de la superstition.

SAMEDI 9. — (*Réveil*). Demander qu'un réveil se produise dans les Eglises du monde entier; qu'il y ait dans leur sein un accroissement de zèle, de vie spirituelle et de dévouement. Demander qu'elles puissent rendre un témoignage vivant et plus fidèle à la vérité évangélique.

DIMANCHE 10. — *Sujet de prédication*. L'unité essentielle de l'Eglise de Christ et la nécessité qui est imposée à tous ses membres de manifester cette unité dans les liens de la paix.

---

## ILES DE LA SONDE.

Un missionnaire anglais, employé à Bornéo par la Société pour la propagation de l'Évangile, raconte dans les termes suivants une visite qu'il venait de faire à l'une des annexes de sa station, nommée Tamudok.

« Dimanche dernier, nous n'avions pas encore pris notre repas du matin que les gens arrivèrent pour le culte. Notre maison de prière en ce lieu est construite en feuilles de palmiers, avec quelques planches sur le sol pour servir tout à la fois de bancs et de tabourets. Nous fîmes le service comme nous le faisons à Sebetan, après quoi je parlai sur les anciennes promesses de Dieu touchant l'envoi d'un Libérateur et sur la manière dont elles avaient été accomplies en Christ. Je baptisai ensuite trois adultes, ce qui porte à huit le nombre des chrétiens de Tamudok. Que Dieu en soit loué ! Après le service, je demandai pourquoi les personnes disposées à faire profession de leur foi n'étaient pas plus nombreuses. On me répondit qu'un temps viendrait où tout le monde solliciterait le baptême, mais qu'il faut attendre patiemment. Cette réponse peut être interprétée de diverses manières. Dans ma pensée, les habitants principaux du pays redoutent de prendre part au culte chrétien, parce qu'en embrassant le christianisme ils ont peur d'attirer sur eux quelque chose d'extraordinaire, comme une épidémie, une mauvaise récolte, etc. Ils ajournent, dans le but de voir s'il n'arrivera rien de pareil à ceux qui ont déjà reçu le baptême. C'est une manière de tâter le terrain avant d'y mettre le pied. »

## AFRIQUE ORIENTALE.

La mission du Zanzibar, entreprise par la Société des missions anglicanes dans le but de faire pénétrer l'Évangile

dans les vastes régions qu'ont explorées le D<sup>r</sup> Livingstone et d'autres voyageurs, vient de se mettre en mouvement. Elle a pour directeur un missionnaire, le révérend Price, qui pendant un quart de siècle a déployé dans l'Inde, au service de la Société, des capacités et un dévouement très remarqués. Outre Mme Price, il aura pour collaborateurs un missionnaire consacré, le révérend Williams, et trois laïques, dont l'un est ce jeune nègre, Jacob Wainright, qui a ramené en Angleterre les restes de Livingstone. Les deux autres sont, l'un maçon, le second constructeur de navires, professions qui les rendront singulièrement utiles dans des contrées privées des avantages de la civilisation. Un des premiers objets en vue étant la fondation, dans un emplacement convenable, d'un établissement industriel, la mission a été approvisionnée de tout ce qu'un pareil projet nécessite. Elle emporte quatre petites maisons en fer, de deux pièces chacune, qu'il sera facile de remonter et de fixer dans le sol; puis toutes sortes d'outils, une pompe, des instruments d'agriculture et toutes les graines qu'on a pu croire propres à être semées avec succès dans le pays. Quelques amis ont fait, présent à la mission d'un petit bateau à vapeur, construit de manière à pouvoir être placé tel quel à bord du navire. A partir de Mombas, il mettra les missionnaires en mesure de remonter les rivières plus facilement que n'ont pu le faire les premiers explorateurs du pays.

---

### AMÉRIQUE CENTRALE.

Une mission, dont nous avons souvent eu à donner d'édifiantes nouvelles, celle des frères Moraves sur la côte des Mosquitos, a récemment subi une grande perte. Un navire à elle appartenant, le *Messenger de paix*, et un plus petit bâtiment nommé le *Meta*, employés l'un et l'autre à

transporter les missionnaires, leurs aides et les approvisionnements nécessaires à l'œuvre, se sont successivement perdus sur ces côtes ou dans des rivières pleines d'écueils. On ne voit pas comment la mission pourrait se maintenir si ces pertes n'étaient pas réparées. Le *Messenger de paix* avait coûté au-delà de 35,000 francs, fournis en grande partie par les élèves des écoles du dimanche que les Moraves ont aux Etats-Unis. Appel a été fait de nouveau à la même libéralité, mais une souscription spéciale en vue de cet objet a été aussi ouverte en Angleterre.

---

### INDE.

Le nombre des pasteurs ou missionnaires d'origine indoue s'accroît dans des proportions de plus en plus réjouissantes. Un télégramme annonce que, le 9 octobre dernier, à Trichinopoli, l'évêque anglican de Madras a conféré les ordres, suivant le rite de son Eglise, à douze indigènes du Tinevelly.

---

### TURQUIE.

Le Comité de l'Alliance évangélique de Londres a décidé d'envoyer à Constantinople une députation chargée de solliciter du sultan la cessation des poursuites dirigées, sur plusieurs points, contre les mahométans accusés d'avoir embrassé le protestantisme.

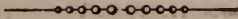
---

Eugène CASALIS, directeur-gérant.

---



# TABLE DES MATIÈRES.



## SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

	Pages.
Paris.....	1
Afrique méridionale. — Mort de Mme Lemue.....	4
Lettre de M. Coillard.....	7
Quelques extraits du <i>Leselinyane</i> , journal du Lessouto.....	12
Importance de la mission du Lessouto au point de vue de la diffusion des saintes Ecritures.. ..	14
Taïti.....	15
Sénégal. — Lettre de M. L. Rémond.....	16
Mission du Sénégal. — Lettre de M. Villéger.....	41
France. — Lettre de M. le pasteur Pruvot.....	47
Situation financière de la Société .....	50
Taïti.....	51
Notre jubilé.....	81
M. le pasteur E. Berger.....	82
Strasbourg. — Une vente au profit de la Société des missions évan- géliques de Paris.....	83
Arrivée au Cap de M. et Mme Germond et de leurs compagnons de voyage.....	85
Nos nouveaux devoirs dans l'Afrique méridionale, en dehors du Les- souto.....	86
Lettre écrite à Mme Mabille par l'un des catéchistes placés dans le district du Limpopo.....	93
Sénégal.....	95
Paris. — Vente du Comité de Dames.....	95
Les Eglises protestantes de Taïti.....	121
Synode des Eglises taïtiennes.....	126
Un tour dans l'île de Mooréa.....	133
Jubilé cinquantenaire.....	161

Quelques-uns des témoignages de cordiale sympathie envoyés au Comité des Missions évangéliques de Paris.....	168
Société des Missions de Londres.....	169
Le Comité de la Société des Missions de Genève.....	170
La Commission des missions de l'Église évangélique libre du canton de Vaud.....	171
M. le pasteur Élie Charlier.....	173
Nouvelles du Lessouto.....	174
Arrivée de M. et Mme Villéger.....	176
Taïti. — Lettre de M. Vernier.....	177
Nécessité de former des Comités auxiliaires et d'instituer des fêtes locales de Missions.....	201
Mission du Sud de l'Afrique. — Lettre de M. P. Germond.....	207
M. Ellenberger à Hermon.....	215
Décision du Synode de l'Église libre du canton de Vaud au sujet de MM. Creux et Berthoud.....	218
Décès de M. le pasteur GrandPierre.....	241
Afrique australe. — De meilleurs jours pour les Boers et les Bassoutos	244
Quelques mots de plus de M. Coillard.....	249
Appréciation sommaire des séances de la Conférence et du Synode, à Morija, à la fin d'avril.....	251
Meilleures nouvelles de Mme Mabilie et de M. le docteur E. Casalis..	253
Sénégal. — M. Rémoud et ses écoliers.....	254
Taïti. — Rapport des pasteurs de Taïti et de Mooréa à la Conférence..	257
Lettre de M. le pasteur Armand Martin.....	281
Lessouto. — Seconde session du Synode et Conférences des missionnaires .....	285
Mort de M. le comte Robert de Pourtalès.....	321
Une fête de missions à Saint-Maurice.....	322
Mission du sud de l'Afrique. — Lettre de M. L. Bisseux.....	324
Afrique méridionale .....	361
France. — Une fête des missions au Ban-de-la-Roche .....	366
Paris, le 15 novembre 1874.....	401
Consécration de M. Dieterlen.....	407
Taïti.....	421
Paris.....	441
Lettre de Mme Villéger..	442
Lettre de M. Dieterlen.....	444
Lessouto.....	446
Océanie. — Le premier de l'an à Taïti.....	447
France. — Nos journaux missionnaires.....	452

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

	Pages.
Angleterre. — Un jour de prières.....	20
— Une preuve de l'efficacité des missions.....	24
— Les Sociétés de missions anglaises.....	26
Syrie. — Progrès et persécutions.....	28
Nouvelle-Guinée.....	31
Afrique occidentale. — Une première prédication chrétienne.....	33
Chine. — L'observation du dimanche.....	52
Californie. — Cinq jours de la vie d'un évangéliste chinois.....	55
Perse. — Le babisme et les Babistes I.....	57
Etats-Unis. — Vocation, travaux et succès d'un missionnaire indien..	62
L'instruction publique aux îles Sandwich.....	68
Japon.....	96
Perse. — Le babisme et les Babistes II.....	98
Syrie. — Trois confesseurs de la foi.....	104
Guyanne hollandaise.....	110
Afrique occidentale.....	112
Angleterre. — Un ancien israélite reconnaissant.....	114
Japon.....	138
Inde méridionale. — Une vieille Eglise qui se réveille.....	144
Amérique du Nord. — Laquelle des trois?.....	151
Nouvelle-Zélande.....	154
Inde.....	181
De Mahomet à Jésus-Christ.....	181
Mexique.....	187
Etats-Unis. — Un agent indien exemplaire.....	191
Quelques faits encourageants.....	221
Angleterre. — Assemblées générales des Sociétés religieuses à Londres, en 1874.....	224
Société biblique britannique et étrangère.....	226
Société des traités religieux.....	228
Société des missions de l'Eglise établie.....	229
Scènes de la vie missionnaire en Chine.....	232
Angleterre. — Assemblées générales des Sociétés religieuses à Lon- dres en 1874.....	263
Société des missions de Londres.....	263
Société des missions wesléyennes.....	267
Société des missions baptistes.....	269
Suisse et Afrique.....	271
Empire turc.....	273
Nouvelle-Zélande.....	297

Inde. — Deux prédicateurs de l'Évangile.....	307
Brésil.....	310
Afrique. — Un ami du docteur Livingstone.....	312
Nouvelle-Zélande.....	321
Chine. — L'Évangile à Formose.....	337
Un hospice missionnaire en Chine.....	340
Un nouvel évêque en Chine.....	342
Birmanie.....	342
Afrique orientale.....	346
Madagascar.....	349
La Bible à travers le monde I.....	369
Chine — Une bonne journée.....	379
Inde.....	383
Angleterre. — Trois frères bohémiens.....	387
La Bible à travers le monde II.....	422
Mexique.....	428
Birmanie.....	437
Thibet.....	453
Madagascar.....	454
Mexique.....	459
Amérique du Sud.....	472

---

### VARIÉTÉS.

Quelques fruits du paganisme.....	37
Thibet. — Ignorance, fraudes et superstitions.....	74
Les missionnaires protestants et la science.....	145
« Grande est la Diane des Ephésiens ! ».....	155
Les Coolis.....	157
Les lettrés chinois.....	314
Le Ghetto à Rome.....	552
Antiquités bibliques.....	392
Une des anciennes religions d'Amérique.....	393

---



## NOUVELLES RÉCENTES.

	Pages.
Japon.....	38
Afrique orientale.....	39
Inde.....	40
Mexique et Brésil.....	40
Le docteur Livingstone.....	77
Inde.....	78
Afrique occidentale.....	79
Japon.....	88
Inde.....	118
Labrador.....	119
Rectification.....	120
Angleterre. — Le docteur Livingstone.....	158
Madagascar.....	160
Société des missions évangéliques de Paris. — Son Jubilé.....	160
Japon.....	194
Chine.....	195
Syrie et Palestine.....	196
Constantinople.....	198
Les karens du Birman et de Siam.....	198
Perse.....	199
Afrique occidentale.....	199
Perse.....	259
L'esclavage en Egypte.....	259
Ceylan.....	240
Bâle.....	278
La presse dans l'Inde.....	278
Perse.....	279
Polynésie.....	280
Suisse.....	315
Chine.....	316
Inde.....	317
Labrador.....	318
Mexique.....	319
Ile Maurice.....	319
Perse.....	320
Iles Fidji.....	320
Angleterre.....	354
Afrique occidentale.....	355
Inde.....	355
Les Parsis de l'Inde.....	357

	Pages.
Amérique du Sud.....	358
Mexique.....	359
Empire Turc.....	359
Palestine.....	360
France et Afrique.....	395
La semaine de prières en 1875.....	396
Japon.....	397
Amérique du Sud.....	398
Amérique du Nord.....	399
Afrique méridionale.....	399
Iles Sandwich.....	400
Egypte.....	438
Bésil.....	439
La semaine de prières en 1875.....	474
Iles de la Sonde.....	476
Afrique orientale.....	476
Amérique centrale.....	477
Inde.....	478
Turquie.....	478







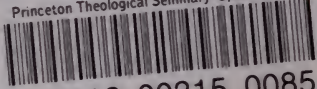


For use in Library only

**For use in Library only**

I-7 v.49  
Journal Des Missions Evangeliques

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00315 0085